This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

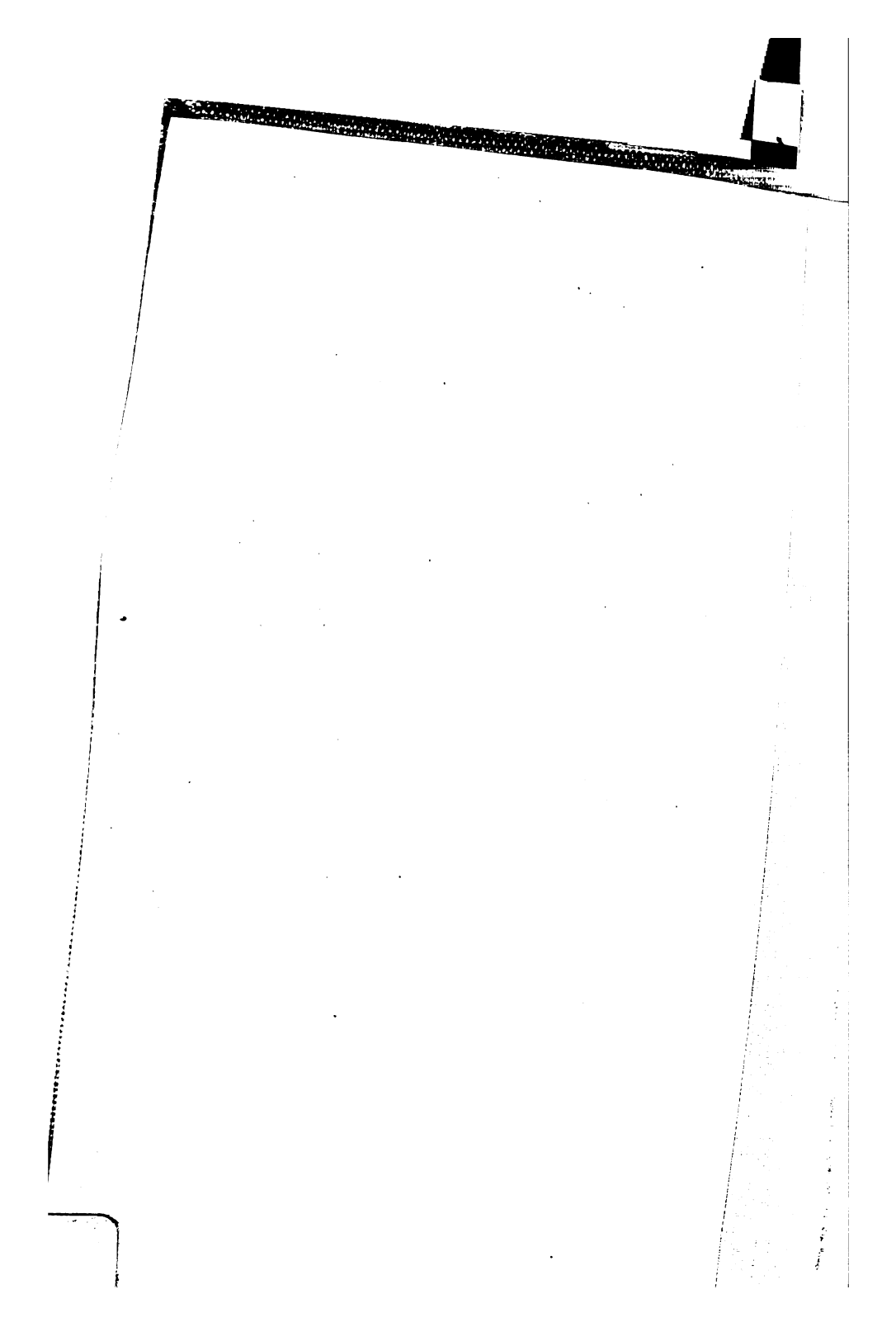
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



ŒUVRES

CHOISIES

DE L'ABBÉ PRÉVOST

AVEC FIGURES

TOME [illegible]

LE DOYEN
DE KILLERINE,

HISTOIRE MORALE,

Composée sur les Mémoires d'une illustre famille d'Irlande, & ornée de tout ce qui peut rendre une lecture utile & agréable.

PAR L'ABBÉ PRÉVOST.

AVEC FIGURES.

TOME PREMIER.

A AMSTERDAM,

& se trouve à Paris,

RUE ET HOTEL SERPENTE.

M. DCC. LXXXIII.

PRÉFACE.

MALGRÉ les déclamations qu'on entend tous les jours contre le goût du ſiècle, je ne vois pas que les bons écrivains manquent de ſuccès. N'a-t-on pas rendu juſtice ces dernières années aux bons ouvrages dans tous les genres ? Le Traité des Aurores boréales, les Mémoires ſur les Inſectes, le Spectacle de la Nature, l'Hiſtoire des anciennes Monarchies, la Vie de Julien, celle du vicomte de Turenne, ont-ils à ſe plaindre de l'accueil que le public leur a fait ? Et ſi l'on parle de poéſies & de ſpectacles, le Philoſophe marié, le Glorieux, la Pupille, le Préjugé à la mode, Guſtave, Didon, Abenſaïd, n'ont-ils pas été glorieuſement diſtingués ?

Oui, dira quelqu'un ; mais on nom-

meroit auſſi aiſément quantité de mauvaiſes productions qui ſe ſont fait applaudir ; & le bon goût conſiſte également à diſcerner les bons & les mauvais ouvrages.

Je conviens des applaudiſſemens injuſtes qu'on donne quelquefois à de fort mauvais livres ; mais je demande à quel titre ils les obtiennent ? S'il eſt vrai qu'on prétende y reconnoître un mérite réel & des qualités eſtimables qui n'y ſont pas, il faut paſſer condamnation ſur une erreur ſi honteuſe, & déplorer en effet la perte du bon goût. Mais ſi les uns ne plaiſent que par le miſérable agrément de la médiſance & de la ſatyre, d'autres, par la licence avec laquelle on y fait la guerre aux mœurs ou à la religion, il eſt clair qu'il faut s'en prendre moins à la dépravation du goût qu'à celle du cœur ; & plaindre ſeulement la légèreté & la malignité des hommes, qui eſt à peu près la même dans tous les ſiècles.

Heureux ſans doute l'écrivain qui plaît !

Mais c'eſt lorſqu'il n'a point à rougir de la voie qu'il choiſit pour plaire. Autrement j'oſe le comparer aux miniſtres des honteux plaiſirs : ceux qui les emploient & qui aiment leurs ſervices, ne les regardent pas moins comme des infâmes.

Si l'ouvrage que j'abandonne à la preſſe n'a pas de quoi ſatisfaire le bon goût que je reconnois dans notre ſiècle, j'aurai du moins la ſatisfaction d'avoir mieux aimé renoncer aux applaudiſſemens, que de les chercher par des voies que je condamne. L'état de ma fortune ne me permettant point de choiſir pour ſujet de mon travail tout ce qui demande du tems & de la tranquillité, je me réduis à ce qui ſe préſente à ma plume, de plus ſimple, de plus honnête & de plus agréable. Ces trois caractères s'accommodent fort bien à ma ſituation ; le premier, parce qu'il abrège mes peines ; le ſecond, parce qu'il convient à ma profeſſion & à mes principes ; & le dernier, parce que facilitant le débit de l'ouvrage, il répond

à la principale vue qui me le fait entreprendre.

Ils ſe trouvent tous trois ſi parfaitement réunis dans cette hiſtoire, que je ne puis trop m'applaudir du haſard qui m'en a fait tomber les matériaux entre les mains. Le compte que j'en pourrois rendre à mes lecteurs n'auroit rien de fort intéreſſant pour eux. Il ſuffit de leur apprendre que l'indulgence avec laquelle on a reçu de moi quelques ouvrages de la même eſpèce, a fait croire aux héritiers des illuſtres frères dont on va lire les aventures, que je pouvois retoucher avantageuſement leur manuſcrit. Ils ont exigé que la plupart des noms propres demeurent inconnus, & c'eſt preſque l'unique loi qu'ils m'ayent impoſée. J'ai uſé d'ailleurs de la liberté qu'ils m'ont laiſſée de retrancher certains détails domeſtiques, que la différence des uſages auroit fait trouver ennuyeux, & peut-être ridicules.

Je n'ai rien épargné avec tant de reſpect que la morale. Ce n'eſt pas dans

une première partie qu'on peut prendre une juſte idée du deſſein de l'auteur ; mais ayant cru le ſaiſir en liſant l'ouvrage entier, j'ai conçu que le Doyen de Killerine s'étoit propoſé de réunir dans l'hiſtoire de ſa famille, toutes les règles de religion qui peuvent s'accorder avec les uſages & les maximes du monde, pour faire connoître juſqu'à quel point un chrétien peut ſe livrer au monde, & à quelles bornes il doit s'arrêter. Une entrepriſe de cette nature deviendroit peut-être importante, ſi l'exécution répondoit à la grandeur du projet. Quoiqu'il ſoit, dis-je, impoſſible d'en juger parfaitement par la lecture d'un ſeul volume, on ne laiſſera pas de remarquer dans le caractère du doyen, & dans celui de ſes frères & de ſa ſœur, des ouvertures qui feront entrevoir ce qu'on peut attendre de la ſuite. Georges eſt un honnête homme, mais ſans autres principes que ceux de la morale naturelle. Le doyen eſt un chrétien du premier ordre, & d'une rigueur qui va d'abord à l'excès,

mais qui reconnoiſſant enfin de quelle néceſſité il eſt dans la ſociété humaine de ſe prêter quelquefois à la foibleſſe d'autrui, cherche, la balance de l'évangile à la main, tous les tempéramens que la charité demande, & que la juſtice chrétienne tolère. Patrice & Roſe me paroiſſent deux caractères ambigus; bons, mais foibles, & faits comme exprès pour donner occaſion aux deux autres d'exercer continuellement leurs principes, & de mettre par conſéquent dans un grand jour l'extrême différence qui eſt entre deux honnêtes gens, dont l'un ne l'eſt que ſuivant les maximes du monde, & l'autre ſuivant celles du chriſtianiſme.

Croira-t-on qu'un but ſi ſérieux puiſſe rendre mon ſujet ſuſceptible de l'agrément que j'ai fait eſpérer? Il y auroit de la témérité à l'aſſurer d'un certain ton. Cependant le fond de la matière me paroît ſi riche, que je ne crains pas d'exhorter encore les lecteurs à l'eſpérance.

Les ouvrages que j'ai publiés dans le même genre auroient peut-être beaucoup

moins promis, ſi j'euſſe commencé par annoncer leur but. Soit que je l'aie manqué, néanmoins, ou que je l'aie rempli, il eſt certain qu'il n'en eſt pas ſorti un de ma plume qui n'ait été compoſé dans des vues auſſi ſérieuſes que ce genre d'écrire peut les admettre. Le Cleveland, par exemple, dans lequel on m'a reproché fort injuſtement d'avoir donné quelqu'atteinte à la religion, étoit fait au contraire pour en montrer la néceſſité, autant du moins qu'un ouvrage d'imagination peut y ſervir; & j'ai eu la ſatisfaction de forcer mon accuſateur à le confeſſer auſſitôt qu'il eut lu ma réponſe. Comme elle n'a jamais été publiée en France, on me pardonnera ſi je profite de l'occaſion qui ſe préſente naturellement d'en inſérer ici quelques traits, qui feront honneur au *Philoſophe anglois*, en apprenant dans quel eſprit il a été compoſé.

« ..... Comment l'auteur a-t-il pu » méconnoître un but auſſi marqué, & » un enchaînement auſſi clair que celui » des aventures du Philoſophe anglois?

» Il a du voir dans M. Cleveland un
» homme qui n'a point eu pendant ſa
» jeuneſſe d'autres principes de religion
» que les connoiſſances naturelles ; qui
» pendant une grande partie de ſa vie
» n'a point eu l'occaſion d'en acquérir
» d'autres ; qui a cru devoir s'y borner
» tant qu'elles ont ſuffi pour ſervir de
» règle à ſes mœurs, & pour entretenir
» la paix dans ſon cœur, ce qu'il appelle
» le bonheur & la ſageſſe : mais qui re-
» connoît enfin leur impuiſſance dans
» l'excès de ſes infortunes, lorſqu'il ſent
» qu'elles ne peuvent ſervir de remède
» à ſes douleurs, & qui les abandonne
» par déſeſpoir. Il s'eſt convaincu néan-
» moins par le raiſonnement, que la juſ-
» tice du ciel doit un remède à tous nos
» maux, ſur-tout lorſqu'ils ne ſont pas
» volontaires. Il le déſire, mais ſans ſa-
» voir où le chercher. S'il reçoit de tems
» en tems quelques idées de religion,
» c'eſt au haſard qu'il les doit, & ſes
» malheurs continuels ne lui permettent
» pas de les approfondir. Elles ne ſe pré-

» ſentent point d'ailleurs de cette façon,
» qui porte la lumière dans l'eſprit, &
» qui eſt capable d'inſtruire & de per-
» ſuader. Auſſi demeure-t-il ſi deſtitué
» d'appui, qu'il eſt près de tomber dans
» les dernières foibleſſes. Il n'a plus les
» ſecours de la philoſophie, auxquels il
» a renoncé, & il manque de ceux de
» la religion, qu'il ne connoît point en-
» core. Il n'eſt ſoutenu que par un reſte
» de ſageſſe, qui ne mérite point ce nom,
» puiſqu'elle eſt ſans principe, & qu'elle
» n'eſt plus qu'un effet de l'habitude.

» Cependant un homme du caractère
» de M. Cleveland ne peut demeurer
» longtems dans un état ſi triſte. Le ſen-
» timent de ſa misère devient ſi vif, que
» toute ſon ardeur ſe réveille pour en
» chercher le remède. Il fait de nouveaux
» efforts. Le haſard, ou plutôt la pro-
» vidence, le met en liaiſon à Rouen
» avec le comte de Clarendon, & c'eſt
» dans les entretiens de cet illuſtre ami
» qu'il trouve la paix du cœur & la

» véritable ſageſſe avec la parfaite con-
» noiſſance de la religion.

» Tel eſt le plan du Philoſophe an-
» glois. Si mon accuſateur l'a compris,
» comment peut-il m'accuſer de favori-
» ſer le déiſme, dans un ouvrage, dont
» le but au contraire eſt de montrer qu'il
» n'y a ni paix du cœur, ni véritable
» ſageſſe ſans la connoiſſance & la pra-
» tique de la religion ? En vain préten-
» dra-t-il qu'on peut tirer de quelques
» raiſonnemens particuliers de M. Cleve-
» land, les conſéquences qu'il leur attri-
» bue. C'eſt entrer mal dans la ſituation
» d'un homme d'eſprit, qui cherche,
» qui délibère, qui raiſonne ſur les lu-
» mières préſentes, & qui a toujours ſoin
» d'ailleurs de faire entendre qu'il eſt ar-
» rivé dans la ſuite à des connoiſſances
» plus parfaites.

» Cette dernière réflexion ſervira auſſi
» à prévenir une autre objection. Les
» derniers tômes, dira-t-on, n'ont point
» paru : on ne ſauroit deviner que Cle-

» veland doit un jour devenir bon chré-
» tien. Je réponds qu'on peut le deviner
» ſi l'on fait attention que cela eſt an-
» noncé dans la préface & dans cent en-
» droits de l'ouvrage ; ſur-tout au qua-
» trième tôme, où M. Cleveland l'ap-
» prend lui-même à ſes lecteurs, & où
» il parle avec douleur de ſes foibleſſes ;
» ce qui ſuppoſe qu'en les écrivant il eſt
» dans un état de lumière qui les lui fait
» condamner. »

On voit que ſi le Cleveland ne ſauroit paſſer pour un livre de dévotion, il eſt bien éloigné auſſi de mériter le nom d'ouvrage dangereux, du moins dans les volumes qui ſont de moi ; car, après le déſaveu éclatant que j'ai fait du ſupplément imprimé en Hollande, ſous le titre de cinquième tôme, il eſt bien étrange qu'il ſe trouve encore quelqu'un qui me l'attribue. Pour ôter toute équivoque, à cauſe de la forme différente de diverſes éditions, je proteſte de nouveau que ce qui eſt de moi finit à Saint-Cloud, à l'aſſaſſinat de Cleveland par Gélin ; que

je n'ai pas eu la moindre part au volume ſuivant, & que je n'en connois pas même l'auteur. Quel qu'il ſoit, il verra par ma propre concluſion, qui paroîtra en deux tômes avant la fin de cette année, qu'il eſt fort mal entré dans mes vues, quoique dirigé continuellement par ma préface.

Pour le Doyen de Killerine, mon deſſein eſt de donner la ſeconde partie dans ſix ſemaines, & de continuer enſuite d'en faire paroître une tous les mois. J'ai aſſez d'avance pour être exact à ſuivre cet arrangement. Tout l'ouvrage conſiſtera en douze parties, qui compoſeront à la fin de l'année ſix volumes.

LE

LE DOYEN DE KILLERINE.

AVANT-PROPOS.

CEUX qui entreprennent d'écrire l'hiſtoire générale ou particulière, prennent communément la plume par l'un de ces trois motifs : ou pour ſe faire un nom, en offrant au public un récit digne de ſon attention, & capable par conſéquent de faire eſtimer l'auteur auſſi longtems qu'on aura quelqu'eſtime pour l'ouvrage : ou par quelque vue d'intérêt propre, qui leur fait ſouhaiter que certains faits obſcurs ou équivoques auxquels ils ont eu part, ſoient expliqués dans un ſens honorable pour eux-mêmes, & pour leur parti ; ou bien enfin pour ſatisfaire quelque reſſentiment de haine, s'ils ont de for-

tes raiſons de haïr quelqu'un ; d'envie, s'ils voient la fortune & la réputation d'autrui d'un œil jaloux ; de malignité naturelle, s'ils ont ce malheureux caractère qui fait trouver du plaiſir à médire, & qui porte certaines gens à répandre continuellement le poiſon de leur cœur par les deux organes dangereux de la langue & de la plume.

Il eſt clair que de ces trois ſources, il y en a deux dont il ne faut attendre ni la fidélité ni le déſintéreſſement qui conviennent à l'hiſtoire ; car la vérité n'a point d'ennemis plus à craindre que les paſſions déréglées & les intérêts perſonnels. Pour la première, quoiqu'elle paroiſſe moins ſuſpecte, parce qu'il eſt vrai en général que l'amour de la gloire eſt un aiguillon noble, qui peut agir ſur l'ame d'un écrivain, comme ſur celle d'un héros, & les exciter chacun dans leur carrière à ne rien faire qui déshonore un ſi beau motif ; je ne ſais néanmoins ſi cette ardeur même de mériter les ſuffrages du public, ne doit pas faire craindre qu'un hiſtorien qui ne ſe propoſe point d'autre but, ne s'écarte encore du chemin droit de la vérité. Comme la vérité ſimple ne plaît pas toujours, il n'eſt pas aiſé, quand on veut toujours plaire, de ſe contenir dans des bornes auſſi étroites que les ſiennes. On la déguiſe du moins, ſi l'on n'eſt pas

capable de l'altérer ; on l'orne trop ; on lui prête de ſagrément ; & ce qui n'eſt que plus pernicieux pour elle, ce déguiſement ſe fait avec d'autant plus d'art, que pour le deſſein qu'on a de plaire, on ſait qu'il faut lui conſerver certaines apparences de ſincérité ſans leſquelles il perdroit bientôt tout ſon crédit. Ainſi cette manière de la détruire, qui eſt la plus ſubtile, eſt dans le fond la plus dangereuſe.

Il ſuit de là que nous aurions peu d'hiſtoires fidelles, s'il n'y avoit abſolument que ces trois motifs qui puſſent faire prendre la plume aux hiſtoriens. Mais je n'en ai pas nommé un, qui eſt infiniment plus relevé que le plus noble des trois autres, & qui eſt ſans doute le ſeul capable d'élever un hiſtorien à ce degré de perfection qui le feroit regarder comme un modèle. C'eſt l'*envie de ſe rendre utile*. Tout eſt ſi bien renfermé dans ces trois mots, qu'ils n'ont pas beſoin d'autre explication pour ceux qui les comprennent.

Oſerai-je dire après cela que ce motif eſt ici le mien ; & ne m'accuſera-t-on pas dès mon exorde d'aſpirer à une perfection qui ſurpaſſe mes forces ? Je répons qu'en attribuant tant de vertu à l'envie de ſe rendre utile, je lui ſuppoſe pour fondement toutes les qualités naturelles & acquiſes, qui ſont néceſſaires d'ailleurs

pour former un bon écrivain ; & malheureuſement ce ne ſont pas celles dont je ſuis le mieux partagé. Il eſt donc vrai qu'avec des idées aſſez juſtes de ce qui ſeroit néceſſaire pour la perfection de l'ouvrage que je commence, mes talens ſont au-deſſous de mon projet. Mais le motif qui me le fait entreprendre, eſt tel du moins que je l'ai dit ; & je ſuis ſi perſuadé qu'il eſt propre à former de bons hiſtoriens, lorſqu'il ſe trouve ſoutenu des qualités qui me manquent, que je le crois même capable de ſuppléer à la médiocrité des miennes. S'il ne me communique point la beauté de l'imagination, qui eſt un préſent de la nature, & les graces du ſtyle, qui ſont ordinairement des effets de l'art, il me rendra ſincère dans mon récit, modeſte dans mes expreſſions, & non-ſeulement ſage & raiſonnable, mais ſolidement chrétien dans les principes de ma morale ; il m'empêchera d'approuver ou de flatter le vice, dans les perſonnes même qui m'ont été les plus chères ; & il me fera tourner les évènemens les plus profanes, à l'inſtruction de la jeuneſſe, à l'édification de tous les âges, de toutes les conditions, & par conſéquent à l'honneur du ciel, & à l'avantage de la ſociété humaine.

LIVRE PREMIER.

C'EST moins mon hiſtoire que je donne au public, que celle de mes deux frères & de ma ſœur. J'étois parvenu à l'âge de quarante ans, & la profeſſion que j'avois embraſſée, ſembloit me promettre autant de tranquillité pour le reſte de ma vie, que j'en avois goûté juſqu'alors. Un bénéfice eccléſiaſtique d'un revenu médiocre, une demeure commode, un tour d'eſprit & d'inclination qui me faiſoit goûter les devoirs de mon emploi, beaucoup d'amour pour la retraite & pour l'étude, tels étoient les fondemens de ma fortune & de mon repos ; & comme c'étoit par choix que je m'étois déterminé à ce genre de vie, il n'y avoit pas d'apparence que je puſſe me laſſer d'une condition dont j'étois ſi ſatisfait.

La nature m'avoit accordé un avantage que j'avois négligé volontairement : j'étois l'aîné de ma famille ; mais je ne cacherai point les raiſons qui m'avoient fait renoncer à cette qualité, & dont le ciel s'étoit ſervi heureuſement pour m'inſpirer de bonne heure la haine du monde & le goût de la ſolitude. J'avois apporté en naiſſant

trois infirmités, dont tous les ſoins & les remèdes de l'art n'avoient pu me délivrer. Mes jambes étoient crochues, quoique fermes d'ailleurs, & de longueur aſſez égale pour ne pas m'empêcher de marcher droit. J'étois boſſu avec cela par devant & par derrière; & pour comble de diſgrace, j'avois le viſage défiguré par deux verrues, qui étoient plantées régulièrement au-deſſus de mes yeux, & qui s'avançoient ſur mon front avec l'apparence de deux cornes. Ajoutez que j'avois la tête fort groſſe, la taille pleine, mais ramaſſée & extrêmement courte. Enfin toute ma figure ſembloit m'appeler à une vocation marquée pour un autre état que le monde, où la raillerie épargne beaucoup moins les imperfections du corps que les vices & les déréglemens de l'ame.

Je m'étois donc rendu juſtice dès le premier moment que j'avois commencé à me connoître, & j'avois eu du moins cette ſatisfaction en formant le deſſein de renoncer au monde, que mes déſirs s'accordant avec la néceſſité, je n'avois point eu de violence à me faire pour m'y ſoumettre. Cependant ma mère étant morte en me donnant la naiſſance, mon père ſe trouva ſi peu d'inclination pour un ſecond mariage, que cette raiſon l'empêcha longtems de m'accorder la liberté d'entrer dans l'état eccléſiaſti-

que. Il m'aimoit, quoiqu'il eût beſoin de toute l'indulgence paternelle pour me trouver aimable. Il tâchoit de diminuer la mauvaiſe opinion que j'avois de moi-même, en me répétant ſouvent que l'eſprit & le jugement, dont il m'aſſuroit que j'étois mieux partagé qu'on ne l'eſt communément au même âge, ſuppléeroient aux avantages que la nature m'avoit refuſés; & lorſque j'inſiſtois ſur l'excès de ma difformité, il me répondoit en riant, que ſon deſſein étoit de me marier de bonne heure, afin que je puſſe lui donner des petits-fils moins laids que moi. En effet, lorſque j'eus atteint ma ſeizième année, il me chercha une épouſe, ſans m'avertir des ſoins qu'il prenoit pour cela; il en trouva une, la plus belle peut-être qui fût dans la province, & continuant de me laiſſer ignorer ſa réſolution, il me conduiſit un jour chez elle. Je vis une jeune perſonne charmante. Mais ce qui paroîtra ſurprenant après le portrait que j'ai fait de moi-méme, je lui trouvai autant de complaiſance & de civilité pour moi, que j'en euſſe pu ſouhaiter, ſi j'euſſe ſenti de la tendreſſe pour elle, & ſi j'euſſe mérité la ſienne.

L'ambition produiſoit dans ſon cœur le même effet que l'amour. Elle étoit d'une naiſſance inférieure à la mienne; & mon père l'ayant pré-

venue ſur le deſſein de notre viſite, elle faiſoit moins d'attention à mes qualités perſonnelles, qu'au titre de comteſſe qu'elle ſe flattoit de porter en devenant mon épouſe. Notre maiſon, quoiqu'extrêmement déchue de ſon ancienne ſplendeur, tenoit encore un des premiers rangs dans le comté d'*Antrim*. Nous faiſons remonter notre origine juſqu'à ce fameux *Donnewald O Neal*, qui avoit regné autrefois dans cette partie de l'Irlande que nous nommons *Cui Guilly*, & que les anglois appellent *Ulſter*. A la vérité tout avoit changé de face depuis que Cromwel & Ireton avoient achevé de réduire notre malheureuſe patrie à l'eſclavage ; & la rigueur du joug s'étendant indifféremment ſur les nobles & ſur le peuple, il y avoit peu de familles qui ne ſe reſſentiſſent de la misère publique. Ajoutez que la nôtre étant demeurée fidelle à l'ancienne religion, c'étoit un autre obſtacle, qui avoit fait perdre à mon père tous les avantages qu'il auroit pu tirer de ſa naiſſance, & qui ſembloit ôter de même toute eſpérance de fortune à ſes deſcendans. Cependant nous ne laiſſions pas de conſerver un reſte de diſtinction dans le pays ; & nous nous conſolions de l'abaiſſement où nous tenoient les anglois, par la conſidération que nous trouvions encore parmi nos compatriotes. Notre bien

même, dont nous avions perdu la meilleure partie dans les dernières guerres, ſuffiſoit encore pour nous fournir un entretien honorable, en comparaiſon du moins des autres nobles de la province, qui avoient été preſqu'entièrement dépouillés par l'avarice & la cruauté de nos vainqueurs.

Mon père ayant remarqué avec plaiſir que ma difformité ne rebutoit point celle qu'il me deſtinoit pour épouſe, crut le ſuccès de ſon deſſein infaillible, parce qu'il ne put s'imaginer que les difficultés vinſſent de ma réſiſtance. Je ne ſais comment il arriva effectivement que je demeurai inſenſible à tant de charmes; car malgré le fond de mon humeur qui étoit naturellement ſérieuſe, j'ai toujours eu le cœur ſuſceptible de tendreſſe & d'amitié; mais j'étois glacé apparemment par la forte impreſſion que mes propres défauts faiſoient ſur moi; ou plutôt le ciel qui m'appeloit d'un autre côté, veilloit lui-même ſur mes ſens pour les empêcher de s'amollir. Quoi qu'il en ſoit, rien ne peut égaler la ſurpriſe où je vis mon père, lorſque m'ayant découvert ſes vues à la ſortie de cette maiſon, il m'entendit rejeter toutes ſes offres, & proteſter que ma réſolution étoit de vivre dans le célibat. En vain renouvela-t-il ſes inſtances & même ſes ordres. Tout ce qu'il put obtenir de

mon obéissance fut de l'accompagner dans quelques autres visites qu'il rendit au même lieu. J'y fus reçu avec le même air de satisfaction, & mes intentions paroissant assez expliquées par celles de mon pere, on continua de me traiter avec une bonté qui rendoit la tentation fort dangereuse. Cependant au milieu même du péril, & dans le moment peut-être qu'il étoit le plus pressant, puisque je me trouvois seul avec la belle personne qui le causoit, je formai un dessein des plus extraordinaires, & dont le succès me fit reconnoître que j'avois l'obligation au ciel de me l'avoir inspiré.

A l'occasion de quelques questions qu'elle m'avoit faites sur l'âge & la santé de mon père, je lui dis qu'étant encore au-dessous de quarante ans, & jouissant d'une santé parfaite, il étoit étrange qu'il se fut obstiné à renoncer au mariage ; que c'étoit un engagement néanmoins qui lui convenoit beaucoup plus qu'à moi ; que l'amour-propre ne m'empêchoit point d'ouvrir les yeux sur mes imperfections, & de reconnoître que mon cœur & ma personne étoient un triste présent pour une dame de son mérite ; que la justice que je savois me rendre, & l'estime sincère que j'avois pour elle, me faisoient craindre avec raison qu'elle ne se fît violence pour souffrir ma présence & mon entre-

tien ; enfin qu'il eût été à ſouhaiter, pour elle-même, & pour l'intérêt de notre maiſon, que mon père au lieu de m'offrir à elle, lui eût offert lui-même & ſon cœur & ſa main. J'ajoutai que pour peu qu'elle goûtât cette ouverture, & qu'elle voulût ſe prêter à mon projet, je ne déſeſpérois pas de le faire réuſſir ; & remarquant que ma propoſition lui cauſoit de l'embarras, je la priai de s'expliquer naturellement, & de faire fond ſur ma ſincérité & mon honneur. Après avoir paru balancer un moment, elle me fit une réponſe qui ne pût me laiſſer le moindre doute ſur ſes véritables ſentimens. Elle s'étoit fait, me dit-elle, un honneur extrême de ma recherche ; mais puiſque j'avois ſi peu de goût pour le mariage, elle ſe ſentoit tellement prévenue en faveur de notre maiſon, qu'elle recevroit volontiers la main du père, ſi elle ne pouvoit obtenir celle du fils. Je marquai une joie infinie de la voir dans cette diſpoſition. Etant ainſi perſuadée de ma bonne foi, elle ne fit point difficulté de m'abandonner le ſoin de ſes propres intérêts, & de me promettre qu'elle n'épargneroit rien de ſon côté pour triompher de l'indifférence de mon père.

Comme la ſeule raiſon qui le faiſoit vivre dans l'éloignement des femmes, étoit le ſouvenir de ma mère qu'il avoit aimée paſſionnément,

il ne fut pas difficile à une jeune personne qui avoit autant d'esprit que de beauté, & qui se fit une étude de lui paroître aimable, d'effacer des idées que le tems seul devoit avoir affoiblies. Je la secondai d'ailleurs de tout mon pouvoir, & mon zèle avoit deux causes presqu'égales ; l'envie de voir mon père heureux par un nouveau mariage, & la crainte d'être forcé moi-même à prendre ce parti, s'il persistoit dans ses premières résolutions. J'acquis donc à force d'instances & de soins, non-seulement une belle-mère qui mérita pendant toute sa vie mon respect & mon affection, mais encore la liberté de suivre la vocation du ciel, qui m'appeloit à l'état ecclésiastique. Dès la première année de cet heureux mariage, le ciel m'accorda un frère ; & sa naissance fut comme le signal auquel il me fut permis d'entrer dans une nouvelle carrière.

J'obtins le consentement de mon père pour aller faire des études plus régulières à *Carickfergus*, sous la conduite de quelques ecclésiastiques romains, qui y enseignoient secrètement les sciences divines & humaines. J'y passai plusieurs années, & je ne retournai à la maison paternelle qu'après avoir reçu les ordres sacrés de l'archevêque catholique d'Armagh. Engagé sans retour au service du ciel, je balançai sur

le choix des deux ſortes d'occupations auxquelles un prêtre romain peut s'attacher en Irlande. Depuis que la réformation y eſt devenue dominante, il y a peu de villes & peu même de villages qui ſoient entièrement compoſés de catholiques. Cependant il s'en trouve encore un aſſez grand nombre pour former, en quantité d'endroits, des paroiſſes conſidérables, qui ſont ordinairement ſous la conduite d'un curé ou d'un doyen, & quelquefois même de pluſieurs prêtres. Pour les autres lieux du royaume, où l'on auroit ſouvent peine à compter deux catholiques parmi cent proteſtans, on n'y reçoit d'autre ſecours ſpirituels que de quelques miſſionnaires ambulans, dont le zèle s'exerce de ville en ville, ſoit à conſoler le petit nombre des fidèles, ſoit à ramener à la communion romaine, les proteſtans qu'ils peuvent gagner par leurs exhortations ſecrètes ; mais ils ont beſoin d'une circonſpection extrême pour ſe contenir dans les bornes qui leur ſont accordées par les loix ; & s'ils ſont du clergé régulier, ils ne font pas une ſeule démarche qui ne les expoſent au ſupplice, parce que l'entrée même du royaume leur eſt défendue ſous peine de mort. Ayant donc le choix de l'un ou de l'autre de ces deux partis, j'aurois peut-être ſuivi le mouvement de mon zèle, qui me faiſoit regarder le

ſecond comme le plus laborieux & le plus apoſtolique ; mais les inſtances redoublées de mon père & de ma belle-mère m'arrêtèrent preſque malgré moi dans la paroiſſe la plus proche de leur demeure.

C'étoit une petite ville nommée *Killerine*, * ſituée ſur la rivière de *Banne*, à l'extrêmité du comté d'Antrim, & dépendante de la juriſdiction de Londondery. La religion romaine s'y étoit ſi bien conſervée, que la plus grande partie des habitans en faiſoient ouvertement profeſſion. Le clergé y étoit nombreux, & le doyen, qui en étoit le chef, n'y étoit pas moins reſpecté qu'un évêque. Je m'attachai à cette ville, après avoir reçu la miſſion de l'archevêque d'Armagh, & j'y vécus pluſieurs années dans une paix profonde, en partageant mon tems entre les fonctions de mon état, & l'étude des ſaintes lettres. Dix ans s'étoient paſſés dans cette tranquillité, lorſque le doyen étant venu à mourir, ma naiſſance & la conſidération qu'on avoit pour mon père, firent jeter les yeux ſur moi pour remplir cette dignité. Je me trouvai obligé de l'accepter, malgré la foibleſſe de mes talens ; & de renouveler mes efforts pour ap-

* Al *Krine* ou *Coleraine*.

porter du moins à l'exécution de mes devoirs toute l'ardeur & tous les ſoins dont j'étois capable.

Pendant ce tems-là le ciel avoit continué de répandre ſa bénédiction ſur le mariage de mon père ; ſon épouſe lui avoit donné un ſecond fils, cinq ans après la naiſſance du premier, & une fille deux ans après celui-ci. Ils étoient tous trois ſi heureuſement partagés des dons de la nature, qu'elle ſembloit avoir voulu faire une eſpèce de réparation à notre famille, de la dureté qu'elle avoit eue pour moi. Georges, qui étoit l'aîné, paſſoit dès l'âge de quinze ans pour l'homme de notre province le mieux fait & du meilleur air. Patrice ſon frère, quoique d'une taille moins haute & moins robuſte, s'attiroit encore plus d'attention par les graces extraordinaires de ſon viſage & de toute ſa figure. Pour leur ſœur, qui ſe nommoit Roſe, on n'avoit rien vu depuis longtems dans le comté d'Antrim de ſi parfait & de ſi aimable. Je les voyois croître avec admiration, & je demandois quelquefois à mon père s'il ſe repentoit de m'avoir laiſſé prendre le parti de l'égliſe, & de s'être chargé lui-même du ſoin de ſe donner des héritiers. La terre où il faiſoit ſa demeure étant aſſez proche de Killerine, j'avois la liberté d'y aller ſouvent ; & ſans nuire aux

levoirs de mon emploi, je veillois ſur l'édu-
ation de ſes enfans qui m'étoient auſſi chers
u'à lui. Je pris même ſucceſſivement ſes deux
ils chez moi, pour commencer à leur former
'eſprit & les mœurs, & les mettre en état
l'aller ſuivre le cours ordinaire des études au
ollège de la Trinité à Dublin. Ils s'y diſtin-
guèrent par leur application & par leur progrès
ans les ſciences. Le ciel prit ce tems-là pour
eur enlever leur mère ; mais quoi que cette
perte fit déſirer à mon père de les rappeler au-
près de lui, j'obtins qu'il leur laiſsât finir leur
carrière, & je me chargeai avec Roſe du ſoin
de ſa conſolation. Ils revinrent enfin de Dublin
tels que je les avois ſouhaités ; c'eſt-à-dire, avec
les connoiſſances & les ſentimens qui conve-
noient à leur naiſſance, & le corps & l'eſprit
aſſez formés pour faire honneur à ceux qui
avoient pris ſoin de leur éducation.

Cependant tant d'avantages paroiſſoient leur
levoir être inutiles. La religion étoit un obſta-
le que le mérite perſonnel ne pouvoit vaincre ;
le ſorte qu'avec tout ce qui ſert ordinairement
le voie pour ſe diſtinguer dans le monde, ils
toient condamnés à mener comme leur père
ne vie privée dans le comté d'Antrim, & à
e renfermer dans les occupations domeſtiques.
Cette raiſon que j'avois toujours eue devant les

yeux

yeux étoit ce qui m'avoit porté particulièrement à leur faire prendre du goût pour les ſciences, dans la penſée qu'ils y trouveroient du moins une reſſource honnête & agréable contre l'ennui & l'oiſiveté. Ce n'eſt pas qu'au défaut des emplois civils, dont leur religion les excluoit abſolument, ils ne puſſent eſpérer de s'avancer dans les armes ; mais je n'ignorois pas à quels périls ils ſeroient expoſés par l'ambition ; & l'exemple d'une infinité de ſeigneurs qui n'avoient changé de religion que par ce motif, m'apprenoit aſſez ce que je devois craindre pour eux. J'avois fait entrer mon père dans ces ſentimens, & nous avions conclu qu'il falloit attendre du moins pour les employer à quelque choſe dans le monde, des tems un peu plus libres, & un règne plus favorable à la religion romaine, que celui du roi Guillaume.

Ainſi leurs occupations pendant pluſieurs années ſe réduiſirent à l'étude, à la chaſſe, & aux divertiſſemens innocens qu'on peut ſe procurer dans une province éloignée de la cour & des grandes villes. Ils étoient ſouvent à Killerine ; je leur rendois des viſites fréquentes dans leur terre. Si j'avois pour eux autant de tendreſſe que mon père, ils me portoient autant de reſpect & d'amitié qu'à lui. Jamais il n'y eut famille plus unie & plus tranquille. Nous menions

une vie ſi douce, que le ſeul amour-propre devoit nous empêcher d'en déſirer d'autre. Auſſi paroiſſions-nous encore fort éloignés de tous les projets qui vinrent la troubler ; quoiqu'à parler naturellement j'euſſe déjà fait quelques remarques, qui auroient dû me rendre plus éclairé ſur ce que j'avois à craindre de l'avenir.

Malgré le calme continuel où nous vivions, j'avois eu occaſion plus d'une fois de pénétrer le fond du caractère de mes frères & de ma ſœur. Les inclinations naturelles cherchent d'elles-mêmes à ſe trahir. Dans leurs opinions, dans le choix de leurs plaiſirs, dans l'objet même de leurs études, j'avois remarqué que mes deux frères ne s'accordoient pas toujours, & que cette différence venoit de celle de leur humeur. Ils avoient tous deux beaucoup d'eſprit ; mais la trempe, ſi j'oſe parler ainſi, n'en étoit pas la même. Georges l'avoit plus pénétrant que juſte ; ou plutôt étant naturellement hardi & déciſif, il s'étoit fait une habitude de juger de tout au premier coup-d'œil, comme ſi ſa pénétration lui eut épargné la peine & la lenteur de l'examen. Quoiqu'il lui arrivât ſouvent de ſe tromper, il tiroit du même principe un attachement extrême à ſon premier ſentiment ; de ſorte qu'on ne venoit guères à bout de lui faire confeſſer qu'il eut tort. Un autre effet du même

défaut, c'eſt que tout ce qui ſe pré
ſous une forme éclatante, & qui ſe
conſéquent fort vîte de ſon eſprit
imagination, ne manquoit guères d
nir fortement pour ou contre. A
mière impreſſion décidoit chez lui
reſte. De-là venoit que malgré la
ſa demeure & la tranquillité de ſes o
il nourriſſoit dans le ſecret de ſo
amour ardent pour le monde, do
commencé à prendre quelque con
Dublin, & qu'il ſe figuroit plus flatt
ſur l'idée qu'il en prenoit dans ſes l
nobleſſe de ſon origine, le malheur
d'être né dans un pays tel que l'Irl
ſouhaits continuels pour quelque he
volution qui mît du changement d
dans le gouvernement, & dans ſa fo
étoit le ſujet ordinaire de ſes entreti
ſes méditations. Sa bibliothèque n'éto
ſée que de livres hiſtoriques. Hiſtoires
ou romans, il avoit le même goût
ce qui pouvoit embellir dans ſon in
ce fantôme du monde dont il étoit
droit d'ailleurs dans tous les ſentime
ſincère, généreux, ſobre, intrépid
mot, pourvu de toutes les qualités qu
l'honnête-homme dans les idées comn

Patrice, quoique moins âgé de cinq ans, étoit d'un caractère beaucoup plus difficile à pénétrer. Comme rien n'étoit ſi aimable & ſi prévenant que ſa figure, rien ne paroiſſoit auſſi plus doux & plus complaiſant que ſon humeur. On le trouvoit toujours diſpoſé à obliger, à céder, à reconnoître le mérite dans la perſonne des autres, & la vérité dans leur ſentiment; à condamner le ſien lorſqu'on lui faiſoit remarquer qu'il avoit tort, à témoigner même de la reconnoiſſance pour ceux de qui il recevoit ce bon office; & celà avec tant de grace & ſi peu d'affectation, qu'on étoit ſurpris de trouver cette rare docilité dans un jeune homme qui réuniſſoit au même degré toutes les qualités de l'eſprit & du corps. Mais ce qui étoit difficile à expliquer, c'eſt que Patrice étoit auſſi inſupportable à lui-même, qu'il paroiſſoit aimable aux yeux des autres. Il ne trouvoit rien qui fut capable de le ſatisfaire, & de lui faire goûter un véritable ſentiment de plaiſir. Les plus fortes occupations n'étoient pour lui qu'un amuſement, qui laiſſoit toujours du vide à remplir au fond de ſon cœur. Quelque agrément qu'il eut l'art de répandre dans une converſation ou dans une partie de plaiſir, il ne tiroit aucun fruit pour lui-même de ce qui faiſoit les délices des autres. Sous un viſage enjoué &

tranquille, il portoit un fond ſecret de mélancolie & d'inquiétude qui ne ſe faiſoit ſentir qu'à lui, & qui l'excitoit ſans ceſſe à déſirer quelque choſe qui lui manquoit. Ce beſoin dévorant, cette abſence d'un bien inconnu, l'empêchoient d'être heureux. Je fais ce portrait de ſon cœur d'après celui qu'il m'a fait cent fois lui-même, en gémiſſant amèrement de ſon propre ſort. Au reſte, il n'en étoit pas moins exact à remplir les devoirs ordinaires de la ſociété; mais il ſe trouvoit ſouvent gêné par les bienſéances. Il eût préféré volontiers la ſolitude au commerce des hommes. Ses livres étoient ſa ſeule conſolation. Un raiſonnement juſte & ſolide, une expreſſion heureuſe, un tour délicat, un ſentiment tendre & bien ménagé, lui plaiſoient plus que toutes les richeſſes & que tous les honneurs du monde, parce qu'il y trouvoit du moins de quoi flatter pour un moment ſon cœur & ſa raiſon, & que tout le reſte le fatiguoit juſqu'à lui inſpirer de la haine & du dégoût.

Voilà Patrice, tel que je l'ai connu pendant toute ſa vie. Ce ne fut pas néanmoins tout d'un coup que je parvins à cette connoiſſance. Dès ſon retour du collège de Dublin, je m'apperçus en l'obſervant de près qu'il y avoit quelque choſe de fort extraordinaire dans ſon caractère; mais ce fut longtems pour moi une

gme très-embarrassante. A force d'observa-
ns je crus avoir saisi une partie de son se-
t, & je l'obligeai enfin par mes instances &
les plus tendres marques de mon amitié
me laisser lire clairement dans le fond de
n ame. Il me fit tous les aveux qu'on vient
lire. Son mal, quoique d'une nature si étran-
e, ne me parut pas sans remède. Je lui en
ffris un, qui dès ce tems-là sans doute auroit
té propre à le guérir, s'il eut eu la force d'en
urmonter la première amertume ; mais il étoit
question de se faire certaines violences auxquel-
les Patrice n'étoit pas encore disposé. Je m'ef-
forçai en vain de lui faire comprendre que ce
qu'il regardoit comme un malheur pour lui,
étoit peut-être une faveur du ciel, qui l'appe-
loit particulièrement à son service, & qui ne
lui faisoit éprouver le trouble continuel dont il
gémissoit, que pour lui faire désirer le seul
bien à la possession duquel le repos du cœur
est attaché. Mes exhortations furent alors inu-
tiles ; non qu'il eut à vaincre dans son cœur
quelque habitude contraire aux devoirs com-
muns de la religion ; mais il n'avoit point en-
core le goût de cette vertu sublime à laquelle
je l'exhortois & que je croyois nécessaire à son
repos. On verra par quels degrés il plut au
ciel de l'y conduire.

& de la vertu. Pour moi, j'en étois ſi perſuadé, que la penſée m'étant venue pluſieurs fois de lui donner des inſtructions plus ſérieuſes & plus proportionnées à ſes talens naturels, j'avois renoncé à ce deſſein, par la ſeule raiſon que l'innocence étant le plus heureux partage d'une fille, il me paroiſſoit inutile, & peut-être dangereux, de lui procurer des connoiſſances auſſi peu néceſſaires pour ſon bonheur que pour ſa vertu. Cependant lorſqu'elle eut paſſé ſa quinzième année, je crus m'appercevoir que l'âge la rendoit un peu différente. Soit que les diſcours de Georges euſſent étendu ſes idées, ſoit que ce fût uniquement l'effet de la nature, je remarquai plus de vivacité dans ſes yeux, & beaucoup moins de ſimplicité dans ſes manières. Son ſang qui avoit été juſqu'alors dans un degré de chaleur ſi modérée, paroiſſoit s'échauffer lorſqu'il étoit queſtion d'une partie de plaiſir. Elle prit du goût pour la lecture; mais elle recevoit ſes livres de Georges; & le haſard me fit un jour découvrir qu'il ne lui prêtoit que des romans. Je leur en fis des reproches à l'un & à l'autre. Elle me promit d'abandonner cette frivole occupation. Je crois qu'elle tint ſa promeſſe; mais je ne laiſſai pas de remarquer de plus en plus qu'elle commençoit à ouvrir les yeux ſur ſon propre mérite, & qu'elle étoit

inſtruite de bien des choſes qu'elle n'avoit pas toujours connues.

Je n'allois jamais à leur terre, ſans leur renouveler mes avis & mes exhortations. Leur conſidération pour moi, & l'amitié qu'ils me connoiſſoient pour eux, les avoit accoutumés à les recevoir volontiers. Auſſi évitois-je avec ſoin de prendre un air ſévère & rebutant. D'ailleurs, mon père ſe repoſoit ſur moi de la conduite de toute ſa maiſon. Ils connoiſſoient là-deſſus ſes volontés ; de ſorte que ce bon père étant venu à mourir, ils n'eurent pas de peine à lui promettre à ſa dernière heure d'avoir toujours la même docilité pour mes conſeils, & de prendre pour moi tous les ſentimens qu'ils avoient eu pour lui. Rien ne fut ſi touchant que les dernières marques de tendreſſe avec leſquelles il quitta ſa triſte famille. Après avoir exigé de mes frères & de ma ſœur la promeſſe de me reſpecter & de m'obéir pendant toute leur vie, il m'obligea par un ordre abſolu, de m'engager auſſi à leur tenir lieu du père qu'ils alloient perdre, & à les regarder toujours comme le plus cher objet de ma tendreſſe & de mes ſoins. Il m'ordonna de les embraſſer en ſa préſence, pour confirmer nos promeſſes par ce gage d'une fidélité inviolable ; & il nous embraſſa lui-même l'un après l'autre, en nous ar-

mant de ſes précieuſes larmes. Il mouroit à cet âge où la raiſon fait abandonner la vie ſans regret, parce qu'elle fait conſidérer la mort comme un tribut néceſſaire de la nature ; & il emportoit cette douce conſolation que jamais pere n'avoit été plus heureux que lui par le reſpect & l'attachement ſincère de tous ſes enfans.

Quelque douloureuſe que cette perte fut pour nous, elle ne mit aucun changement dans nos affaires, ni dans notre condition. Georges ſe trouvoit déjà âgé de vingt-cinq ans. Il étoit en état de ſe charger de la conduite de ſa famille ; & il s'en chargea effectivement, après m'avoir prié de lui accorder le ſecours ordinaire de mes conſeils. Nous continuâmes durant quelques mois de vivre avec la plus parfaite intelligence. Patrice étoit dans ſa vingtième année. Roſe en avoit environ dix-ſept. Leur conduite étoit ſage, & ne s'étoit jamais démentie ; car ce que j'ai déjà dit de leur caractère n'étoit, pour ainſi dire, que le germe de leurs défauts, & n'avoit encore été découvert que par mes yeux. Nous paroiſſions donc plus tranquilles que jamais, lorſque par des reſſorts qui étoient encore dans le ſecret de la providence, il ſe préparoit pour nous un avenir tout différent, une autre patrie, une autre fortune, d'autres occupations & d'autres ſoins ; enfin des aven-

tures, des peines & des agitations ſans nombre. C'eſt de ce point que je commence véritablement notre hiſtoire.

Quoique le commerce ne ſoit pas floriſſant dans toute la partie ſeptentrionale de l'Irlande, & qu'à l'exception de Londondery & de Carickfergus il y ait peu de places maritimes qui ſoient fréquentées par les étrangers, on ne laiſſe pas de voir aborder quelques vaiſſeaux marchands dans les petites villes qui ſont ſituées à l'embouchure des rivières. Elles tirent de cette ſituation l'avantage de recevoir directement leurs vins, leurs huiles, & les autres commodités que la nature a refuſées à leur île. Killerine n'étant guères plus éloigné de la mer que d'une lieue, reçoit de tems en tems cette faveur par la rivière de Banne qui arroſe ſes murailles. Environ un an après la mort de mon père, il y arriva un vaiſſeau françois, chargé de vins, dont le capitaine eut la civilité de me faire une viſite, comme au chef des catholiques de cette ville. C'étoit un jeune homme, nommé des Peſſes, d'une phiſionomie agréable, & d'une politeſſe rare dans un homme de mer. Je le reçus avec l'honnêteté que je crus devoir à un étranger, & particulièrement à un françois, parce qu'ayant depuis longtems du goût dans notre famille pour la langue de cette nation,

nous la savions parfaitement, mes frères, ma sœur & moi, & nous ne pouvions nous défendre de quelqu'inclination pour ceux qui la parloient. Le mérite que je reconnus dans monsieur des Pesles fut une nouvelle raison qui me porta à lui vouloir du bien. Je le priai de venir librement chez moi ; & non-seulement je lui rendis tous les services qui convenoient à ses affaires ; mais lorsque je crus le connoître assez pour le traiter avec confiance, je lui proposai d'aller voir ensemble mes frères & ma sœur, à qui j'étois sûr que cette visite seroit agréable. Nous fîmes cette promenade plus d'une fois ; & monsieur des Pesles se fit tellement goûter dès la première, que je n'étois pas bien reçu de mes frères ni de Rose, lorsqu'ils me voyoient arriver sans lui.

On s'imagine aisément que les délices de la France revenoient dans toutes les conversations, & que monsieur des Pesles ne s'épargnoit pas pour nous tracer de charmantes images du pays de sa naissance. La description qu'il nous faisoit du Languedoc, de la Provence, & de quelques autres parties du royaume, nous paroissoit égale au séjour des dieux ou des fées. Il avoit demeuré longtems à Paris, & tout ce qu'il nous rapportoit de cette ville fameuse, excitoit notre admiration. Il racontoit d'ailleurs avec grace.

Georges & Roſe ne ſe laſſoient pas de l'entendre. L'inquiétude même de Patrice en recevoit du ſoulagement. C'étoit Orphée qui ſuſpendoit le tourment de Siſiphe & d'Ixion.

Un jour qu'ils paroiſſoient charmés de ſon entretien, il prit un ton plus grave, pour leur dire qu'il ne pouvoit s'empêcher d'être ſurpris qu'avec leur naiſſance, leur âge, & leurs qualités perſonnelles, ils euſſent pris le parti de s'enterrer dans un coin déſert de l'Irlande, tandis qu'ils avoient la liberté de la quitter, & de ſe faire un ſort plein d'agrémens dans le plus beau pays du monde ; que depuis vingt ans il étoit ſorti de notre île une infinité d'honnêtes gens, qui n'avoient guères été tentés d'y revenir, après avoir goûté une fois les charmes de la France ; que d'un nombre infini d'exemples, il ne vouloit leur citer que celui de monſieur Dillon, qu'il avoit l'honneur de connoître, & qui s'étoit vu comblé de toutes ſortes de faveurs preſqu'en arrivant à Verſailles ; que ſans compter la voie du ſervice militaire, à laquelle ce gentilhomme s'étoit attaché, il y avoit mille chemins de fortune à choiſir, tant à la cour qu'à Paris ; qu'un étranger bien né & de bonne mine, ne manquoit jamais de protection à la cour du plus généreux & du plus grand de tous les rois, dont les principaux ſujets pouvoient être regardés

comme autant de princes, qui l'emportoient par les richeſſes & la magnificence ſur un grand nombre de ſouverains, & qui mettoient leur gloire à ſuivre les exemples de bonté & de généroſité qu'ils recevoient ſans ceſſe de leur maître ; que pour ceux qui manquoient leur fortune à la cour, Paris offroit des reſſources inépuiſables ; que le jeu ſeul y mettoit tous les jours dans l'opulence une quantité incroyable de françois & d'étrangers ; que dans chaque quartier de la ville on trouvoit des académies, ou plutôt des ſources intariſſables d'or & d'argent, où le bonheur d'un moment faiſoit puiſer de quoi paſſer heureuſement la plus longue vie ; qu'un homme bien fait qui étoit ſans goût pour le jeu, pouvoit encore, avec moins de haſard, ſe procurer un établiſſement par le moyen des femmes ; que les vieilles, les jeunes, les veuves & celles qui ne l'étoient pas, étoient également idolâtres de la bonne mine, & qu'un jeune homme, avec cette ſorte de mérite, ſe voyoit marié lorſqu'il y penſoit le moins, à la plus riche héritière de Paris ; que ſi les dames françoiſes avoient tant de foibleſſes pour les hommes, les ſeigneurs & les perſonnes riches en avoient encore plus pour les femmes ; qu'à la cour, à la ville, en province, une perſonne du mérite de Roſe, pouvoit s'aſſurer d'être adorée ;

qu'il n'y avoit point de rang, de fortune & de richeſſes qui fuſſent au-deſſus d'elle, ou plutôt qu'elle ne dût s'attendre de voir mettre à ſes pieds. Enfin, pour achever encore plus galamment le tableau, monſieur des Peſſes ajouta que le goût des arts, celui des ſciences, celui de l'eſprit, de la vertu, de la beauté étant en France au plus haut degré, il n'étoit permis ni à mes frères, ni à ma ſœur, qui poſſédoient tous ces talens réunis, de les enſevelir en Irlande, & de priver ſon pays de la ſatisfaction que tout le monde y trouveroit à les admirer.

Soit que ce diſcours fût fait dans des vues ſérieuſes, ſoit qu'il ne vint que de la politeſſe ordinaire aux françois, je remarquai qu'il avoit fait une impreſſion profonde ſur mes frères & ſur ma ſœur. Georges regardoit ſucceſſivement Patrice & Roſe, d'un œil qui ſembloit les conſulter; & je croyois voir auſſi dans les yeux de Patrice & de Roſe, une réponſe telle que Georges la demandoit. Cependant, comme s'ils euſſent eu de l'embarras à s'expliquer, ils évitèrent d'abord de répondre directement à la propoſition & aux flatteries de monſieur des Peſſes. Enfin, Georges, las de cette violence, regarda de nouveau ſon frère & ſa ſœur, pour s'aſſurer de leur conſentement, & ſe tournant vers moi: je ſuis bien éloigné, me dit-il, de m'appliquer

ce qu'il y a de flatteur dans le compliment
ionſieur des Peſſes, & de me promettre
ce que ſon honnêteté nous fait eſpérer ;
puiſque tant d'autres ſont paſſés en France
'en ſont bien trouvés, pourquoi ne pour-
ıs nous pas les imiter, s'il eſt certain que
ıs y ſommes engagés par les mêmes raiſons?
me demanda enſuite ce que j'en penſois moi-
ême.

J'avoue que je me trouvai à mon tour dans
n certain embarras, ſur-tout lorſque le ſilence
les deux autres m'eût perſuadé qu'ils étoient
dans le même ſentiment que leur frère. Je con-
noiſſois trop bien le fond de leur caractère pour
m'y tromper. Ma ſœur avoit rougi de joie,
lorſque monſieur des Peſſes l'avoit aſſurée d'un
air flatteur qu'elle ſeroit adorée en France, &
qu'il n'y avoit point de pays où l'on rendit
plus de juſtice au mérite des femmes. Georges
étoit ébloui du tableau brillant qu'on lui faiſoit
de Paris & de la cour, & ſur-tout de la faci-
lité qu'il y avoit, avec un peu d'induſtrie, à
trouver les moyens de s'enrichir & de s'élever
aux honneurs. A la vérité, l'exemple de mon-
ſieur Dillon étoit ſéduiſant : ce gentilhomme,
avec lequel il avoit été élevé à Dublin, & qui
n'étoit ni plus riche, ni de meilleure maiſon
que nous, n'avoit point eu d'autre titre que lui,

pour

une choſe aiſée en Irlande ; & qu'en ſuppoſant qu'il ſe préſente une occaſion de le vendre, vous n'en trouverez jamais la valeur. On ne répliqua rien à des objections ſi fortes : mais ſi l'on parut s'y rendre dès la première fois, ce ne fut que pour méditer à loiſir ſur le moyen de les réſoudre. En effet, quelques jours s'étant paſſés, mon frère Georges me prit en particulier, pour me dire ; qu'après avoir délibéré mûrement avec Patrice & ſa ſœur, & après avoir tiré de monſieur des Peſſes toutes les lumières qui pouvoient favoriſer leur projet, ils s'étoient confirmés dans la réſolution de quitter l'Irlande; qu'à la vérité mes objections les avoient d'abord refroidis, mais qu'il ne tenoit qu'à moi-même de les détruire ; que ſi je voulois non-ſeulement conſentir à leur départ, mais devenir le chef de leur entrepriſe & le guide de leur voyage, ils n'appréhendoient point les difficultés que je leur avois fait prévoir ; qu'il n'y avoit point de raiſons qui duſſent nous empêcher de nous défaire de notre patrimoine, lorſqu'il étoit queſtion de former un établiſſement plus agréable & plus avantageux, dans un pays charmant, où l'on ſe faiſoit honneur de traiter civilement les étrangers, & où l'exemple d'u grand nombre de nos compatriotes ſembloit nous inviter; que pour peu que nous puſſions tirer d'argent

de nos terres, il ſuffiroit non-ſeule
le voyage, mais pour vivre comm
Paris, juſqu'à ce que la providence &
roſité des françois nous procuraſſen
occaſion de nous employer ; qu'ayant
lement toute ma vie à l'étude, je
pas douter que le clergé de France n
tât avec diſtinction, & n'offrît auſſitôt
cice à mes talens ; que nous trouve
lement à nous défaire de notre ſœur
la mariant à Paris, où l'on diſoit que
té étoit un chemin preſqu'infaillible à
ne, ſoit en la plaçant honorablement
quelque dame de la première diſtinct
pour lui & Patrice, ils avoient chacun l
&, graces au ciel, aſſez de bon ſang
veines pour s'ouvrir une route honor
le métier des armes, s'il ne ſe préſer
de plus avantageux pour leur établi
qu'ils avoient beſoin ſeulement que
nuaſſe de leur ſervir de père, comm
fait juſqu'alors avec une bonté extrême
avoient tant de confiance dans ma ſ
mon affection, qu'ils ſe promettoient to
de proſpérités ſous ma conduite.

L'air dont il accompagna ce diſcou
connoître encore plus que ſes raiſons, q
abſolument déterminé à partir, & que

C

gnerois rien à combattre cette réſolution. Mon embarras fut extrême. Je ne pouvois diſconvenir que le parti qu'ils vouloient prendre ne fût aſſez avantageux pour leur fortune, & que dans l'âge où ils étoient, avec ſi peu d'eſpérance d'être jamais employés en Irlande, ni même en Angleterre, ils n'euſſent raiſon de penſer à s'établir dans quelque état catholique; mais je ne trouvois pas que mes intérêts fuſſent les mêmes, ni par conſéquent que je duſſe me laiſſer ébranler par les mêmes motifs. Si je n'écoutois que mon inclination, j'étois ſatisfait de mon bénéfice, & l'ambition ne m'avoit jamais fait former d'autres vues. Si je conſultois mon devoir, il me ſembloit qu'étant attaché par la providence au troupeau qu'elle m'avoit confié, je ne pouvois l'abandonner ſans infidélité. Je voyois arriver tous les jours en Irlande des miſſionnaires de France, & des Pays-Bas, qui quittoient leur patrie par le ſeul zèle de la religion, & qui venoient employer toute leur vie à l'inſtruction des catholiques, où à la converſion des proteſtans : devois-je marquer moins de zèle que des étrangers pour le ſalut de mes compatriotes ? Des conſidérations ſi juſtes auroient dû me retenir en Irlande malgré moi-même, quand j'aurois eu quelque penchant à la quitter; & elles devenoient encore plus for-

tès lorſqu'elles ſe trouvoient jointes au goût que j'avois naturellement pour le ſéjour de Killerine, & pour mon emploi.

Cependant, après avoir fait inutilement quelques nouveaux efforts pour faire changer de deſſein à mes frères & à ma ſœur, je me trouvai extrêmement partagé entre la tendreſſe que j'avois pour eux, & les raiſons qui devoient m'arrêter. Les laiſſer partir ſeuls, & les abandonner à eux-mêmes, étoit une autre eſpèce de crime dont je ne me ſentois pas capable. Je me ſouvenois des dernières volontés d'un père mourant, & des ſaintes promeſſes par leſquelles nous nous étions engagés en ſa préſence, eux à me reſpecter & à m'obéir, & moi à les aider par mes ſoins & par mes conſeils. Cet engagement étoit le plus ſacré de mes devoirs. Je faiſois réflexion d'ailleurs que les liens de la nature l'emportent par eux-mêmes ſur toute autre ſorte d'obligations ; & que ſi l'amour du prochain nous eſt ordonné par l'évangile, c'eſt ſans doute avec une juſte proportion, dont les différens degrés de proximité doivent toujours être la règle. Je n'avois rien de ſi proche que mes frères & ma ſœur ; je les aimois tendrement ; ils méritoient mon affection. Ajoutez que du caractère dont je les connoiſſois, ils avoient beſoin tous trois preſqu'également d'un guide,

juſqu'à l'âge du moins où le feu des paſſions ſe ralentit. Enfin cette dernière penſée leur fit emporter la balance. Il eſt certain, leur dis-je, que je me dois à vous plus qu'au reſte du monde ; mais c'eſt en ſuppoſant que votre affection répondra toujours à la mienne, & que vous obſerverez religieuſement mes conſeils, puiſque c'eſt le motif qui vous fait déſirer que je parte avec vous. Ils me le promirent avec joie. En conſentant ainſi à les accompagner, je pris une autre réſolution, dont je fus d'autant plus ſatisfait, qu'elle ſervit en quelque ſorte à concilier tous mes devoirs. Ce fut de ne pas abſolument me défaire de mon bénéfice, & de faire regarder mon départ comme un voyage de courte durée, que j'entreprenois ſeulement pour conduire ma famille en France. Je remis le ſoin de mon troupeau entre les mains de mon vicaire. Mon intention étoit effectivement de reprendre quelque jour ce cher dépôt, & de retourner en Irlande auſſitôt que ma préſence ceſſeroit d'être néceſſaire à mes frères & à ma ſœur. Mais le ciel me préparoit un autre ſort, & le tenoit caché ſous les voiles impénétrables de l'avenir. J'allois commencer le genre de vie le plus étrange dont il y ait jamais eu d'exemple dans un homme de mon caractère & de ma profeſſion, & me trouver comme forcé à le ſuivre, par

un enchaînement d'aventures ſi extraordinaires, qu'elles méritent bien le ſoin que je vais prendre de les écrire, pour les rendre utiles à l'inſtruction du public.

Georges n'épargna rien pour trouver promptement une occaſion favorable de vendre le bien de nos ancêtres. Dans un pays moins déſert que l'Irlande, il en eût pu tirer de quoi nous aſſurer une condition honnête, en quelqu'endroit de l'Europe que nous euſſions choiſi notre aſyle; mais tout étoit alors à ſi vil prix, ſur-tout dans notre miſérable province, qu'il eût peine à faire trois mille piſtoles de ce qui n'en valoit pas moins de dix mille. Il ne put même ſe défaire de quelques biens de campagne qui étoient dans le voiſinage de Killerine; de ſorte qu'étant réduit à la néceſſité de les abandonner tout-à-fait, je ne trouvai point d'autre expédient que de les laiſſer au même eccléſiaſtique à qui j'avois confié le ſoin de mon troupeau. Il les reçut avec la liberté de les faire valoir à ſon profit, & ſans autre charge que de les remettre fidelement à ceux qui les redemanderoient par nos ordres.

Notre départ ne fut pas différé longtems. Mes frères étoient convenus avec monſieur des Peſſes que nous profiterions de ſon vaiſſeau pour le paſſage. Il eut l'honnêteté de nous promettre qu'en notre faveur il relâcheroit à Dieppe, d'où

leur religion à leur fortune. Ce diſcours ayant fait naître leur confiance, ils ne craignirent point de ſouper avec nous, après nous avoir priés de ne laiſſer rien échapper dans l'hôtellerie qui put les trahir. Nous admirâmes en ſoupant la bizarrerie de cette rencontre, & nous fîmes diverſes réflexions ſur la conduite du ciel, qui permet quelquefois que l'erreur & la vérité aient tant de reſſemblance dans leurs effets. Chacun de nous tournoit cette penſée à ſon avantage; mais c'étoit-là juſtement ce qui cauſoit notre admiration. Le marchand abandonnoit ſa patrie pour aller jouir dans la nôtre de ce que nous venions chercher dans la ſienne; car ſi la religion n'étoit pas le ſeul motif qui nous amenoit en France, c'étoit du moins le principal, puiſque ſans cela nous aurions pu penſer à nous établir en Angleterre. Nos vues étoient donc en effet les mêmes; & nos principes étant néanmoins ſi oppoſés que les uns ne pouvant être vrais ſans ſuppoſer la fauſſeté des autres, nous étions obligés de reconnoître qu'en faiſant un des plus grands ſacrifices que les hommes puiſſent faire au ciel, nous faiſions les uns ou les autres une démarche fauſſe & inutile.

Après quelques aſpirations ferventes que cette penſée nous fit pouſſer pour la converſion les

uns des autres, monſieur des Peſſes prit occaſion de notre entretien pour demander au marchand s'il avoit eu aſſez d'adreſſe ou de bonheur pour mettre tous ſes biens à couvert. Il répondit que la principale partie conſiſtant en marchandiſes de tranſport & en argent comptant, il avoit eu la précaution de les faire paſſer à Londres, avant ſon départ de Paris; mais que la crainte de ſe trahir lui-même par quelqu'indiſcrétion, l'avoit empêché de ſe défaire d'une jolie maiſon de campagne qu'il avoit à quelque diſtance de la ville, & qui tomberoit ſans doute au pouvoir de ſes parens, lorſqu'ils ſeroient aſſurés de ſon évaſion. Le ciel, s'écria monſieur des Peſſes, en s'adreſſant au marchand & à moi, le ciel m'inſpire une penſée qui peut vous être à tous deux d'un extrême avantage. Vous avez laiſſé, me dit-il, quelques terres en Irlande, & monſieur en laiſſe une aux environs de Paris. Puiſque vous êtes réſolus tous deux de changer de patrie, que ne faites-vous enſemble un échange de biens, qui ſervira du moins à vous faire ſauver quelque choſe du naufrage, & qui empêchera que des étrangers ne profitent de vos dépouilles? Je n'y vois nulle difficulté, ajouta-t-il; car vous ne vous arrêterez point à l'inégalité des lots, de quelque côté qu'elle puiſſe être, puiſque vous êtes déjà déter-

minés à tout perdre ; & j'oſerois vous garantir qu'avec le motif qui vous conduit chacun de votre côté, vous obtiendrez ſans peine, vous en France, & vous en Angleterre, d'être mis en poſſeſſion des biens l'un de l'autre. Muniſſez vous ſeulement tous deux d'un acte de vente ou de donation, qui vous ſerve de fondement pour y prétendre. Un peu de faveur & de protection fera le reſte.

Le marchand ne parut pas incertain un moment, lorſqu'il fut aſſuré par M. des Peſſes que j'avois laiſſé effectivement quelques biens en Irlande ; ni moi, après avoir reçu les mêmes aſſurances. Nous ne penſâmes plus qu'à faire les deux actes, dans les formes ordinaires, & nous nous ſéparâmes, également ſatisfaits les uns des autres. Je n'oublierai point le nom de cet honnête homme, à qui notre famille eſt ainſi redevable des prémices de ſon établiſſement en France. Il ſe nommoit monſieur de Lezeau. La reconnoiſſance que nous crûmes lui devoir, & qui n'étoit pas diminuée par celle qu'il nous devoit lui-même, nous porta à demeurer huit jours à Dieppe pour favoriſer ſon départ.

Je fus fort étonné lorſque nous nous diſpoſâmes à quitter cette ville, d'entendre dire à monſieur des Peſſes que ſon deſſein étoit de

[illegible] sur la sagesse de [illegible]. Il lui laisseroit la [illegible] de [illegible] de la route. [illegible] blement, comme [illegible] sive qu'on n'est pas [illegible] fait un long séjour à [illegible]. Il pouvoit [illegible] rendre des services [illegible] & sur-tout nous faciliter les [illegible] quelque fruit de l'aide de monsieur de [illegible]. Mais cette ardeur de nous obliger me fit ouvrir les yeux sur une chose, dont je n'avois pas eu jusqu'alors la moindre connoissance. Monsieur des Pesses étoit devenu sensible aux charmes de ma sœur. Il ne pouvoit se résoudre à la quitter. Ainsi ce que je croyois devoir à sa politesse, n'étoit qu'un effet de l'amour. Cette découverte ne me causa pas d'inquiétude. Au contraire, dans l'espérance où j'étois que l'esprit & la beauté de Rose pourroient lui servir de recommandation en France, pour trouver quelqu'établissement avantageux, je me flattai que sans aller plus loin, sa bonne fortune lui offroit dans monsieur des Pesses tout ce qu'elle pouvoit désirer. Il étoit jeune & bien fait, sa dépense me faisoit juger qu'il étoit riche ; & quoiqu'il ne fut point d'une naissance égale à la nôtre, la

ſituation de nos affaires & la qualité d'étrangers devoient nous rendre moins délicats ſur cette inégalité.

Je vis donc d'un œil fort tranquille ſon aſſiduité auprès de ma ſœur, & les marques qu'il lui donnoit continuellement de ſon affection. Mes deux frères, qui s'en apperçurent comme moi, les regardèrent de même; & lorſqu'ils m'eurent fait connoître ce qu'ils avoient remarqué, nous nous accordâmes tous trois à penſer que la recherche de monſieur des Peſſes étoit un avantage pour elle & pour nous. L'opinion que nous avions priſe de lui ne fit qu'augmenter à Rouen, où il nous procura la connoiſſance d'un grand nombre d'honnêtes gens, qui étoient les amis de ſon père ou les ſiens; & de qui nous tirâmes adroitement tous les témoignages qui pouvoient nous aſſurer de ſon bien, & ſinon de la nobleſſe de ſa famille, du moins de la conſidération où elle étoit dans ſon pays, & du rang honorable qu'elle y tenoit dans la robe & dans le commerce. Nous reçûmes même à Rouen quelques lettres de recommandation de pluſieurs perſonnes du premier ordre, auxquelles il avoit communiqué l'échange de biens que j'avois fait avec monſieur de Lezeau, & qui nous offrirent en ſa faveur tout le crédit qu'ils

avoient à la cour par eux-mêmes ou par leurs amis.

Nous arrivâmes à Paris dans un tems où l'abondance y régnoit, & où le luxe & les plaiſirs paroiſſoient être de toutes les conditions. Ce ſpectacle fut nouveau pour nous, qui n'avions vu juſqu'alors que de la pauvreté & de la misère dans les villes déſertes d'Irlande. Je remarquai d'une manière ſenſible l'effet que ce changement produiſit ſur mes frères & ſur ma ſœur. Avant que de penſer à des entrepriſes ſérieuſes, nous prîmes quelques jours pour nous remettre de la fatigue du voyage. Mais je fus le ſeul qui profitai de ce repos. Du matin au ſoir mes frères étoient à parcourir la ville, à lier des connoiſſances, à s'introduire dans tous les lieux où ils pouvoient obtenir la liberté d'entrer. Ma ſœur paſſoit les jours entiers à ſa fenêtre, avec une curioſité avide de tout voir & de tout entendre, & comme enchantée de la magnificence des habits & des équipages qui ſe préſentoient à ſes yeux. Le ſoir, lorſque l'heure du ſouper nous raſſembloit, j'étois obligé d'eſſuyer les récits éternels de Georges, qui nous racontoit tout ce qu'il avoit vu ; & ceux de Roſe, qui n'étoit pas moins charmée de tous les objets qui l'avoient occupée dans ſon poſte.

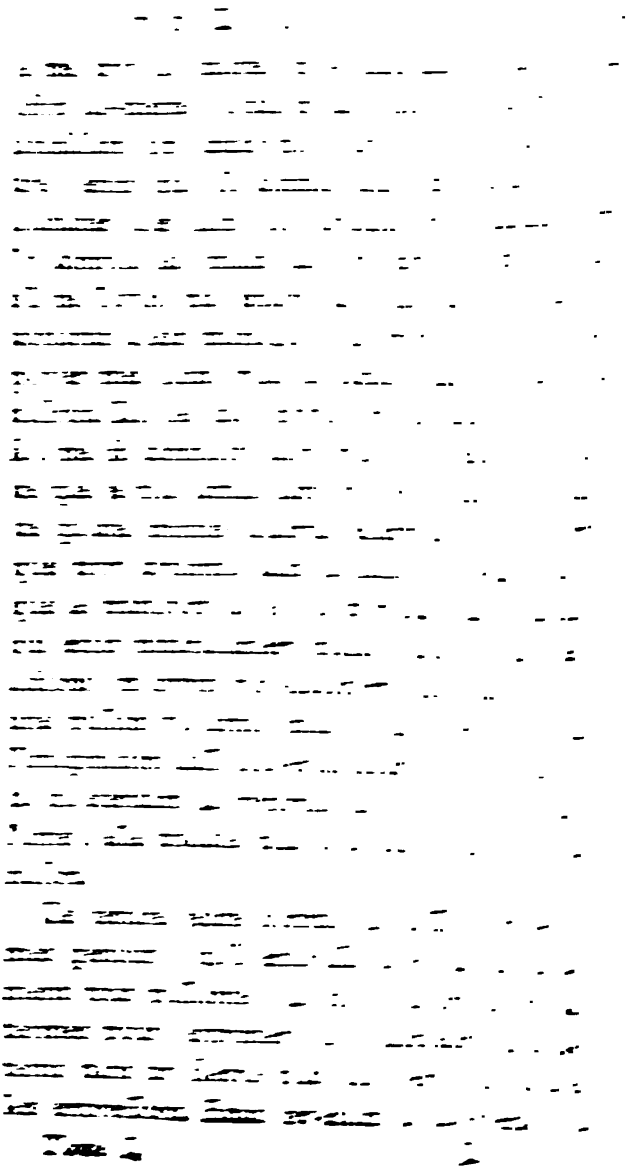
Le goût, ou plutôt la paſſion qu'ils avoient pour le monde, ſe déclaroit juſques dans l'air de leur viſage & dans le ton de leurs diſcours. Je ne doute pas que leur imagination ne les ſervît fidèlement pendant le ſommeil, & qu'elle ne leur repréſentât encore plus vivement ce qu'ils avoient admiré pendant le jour. Patrice au contraire revenoit mélancolique & réveur. A peine ouvroit-il la bouche pour prononcer quelques paroles. Il paroiſſoit méditer quelque choſe d'extraordinaire, ſans que je puſſe démêler ſi ſa rêverie venoit de triſteſſe ou de joie.

De quelque manière qu'elle dût être expliquée, j'en augurai mieux que de la diſſipation exceſſive des deux autres. Monſieur des Peſſes avoit pris un logement différent du nôtre ; & ſa première attention en arrivant, avoit été de s'informer dans quel état monſieur de Lezeau avoit laiſſé ſes affaires à ſon départ. Il les trouva telles que nous l'avions appris de lui-même. Ses parens aſſurés de ſa fuite, n'avoient pas balancé à ſe mettre en poſſeſſion de ce qui lui avoit appartenu, & la maiſon de campagne n'avoit pas été oubliée. Quoique nous duſſions nous attendre à quelques difficultés pour faire valoir nos droits, le zèle & l'induſtrie de monſieur des Peſſes vinrent à bout de les lever. Il ne me

sa point d'autre peine que celle de rendre quelques visites à monsieur le chancelier, à monsieur le premier président, & à monsieur l'archevêque de Paris. La protection de ces trois seigneurs, qu'il avoit eu le crédit de nous ménager, abrégea les procédures, & nous rendit enfin possesseurs paisibles des biens de monsieur de Lezeau. Nous remerciâmes la providence de nous avoir accordé si facilement cette petite retraite, dont la première vue nous avoit paru extrêmement agréable. Elle est à trois quarts de lieue de Paris, & dans une situation si charmante, qu'elle peut passer pour un lieu de délices.

Après nous avoir rendu cet important service, monsieur des Pesses, qui ne pouvoit pas douter de notre reconnoissance, & qui avoit eu plus d'une occasion de s'assurer de notre estime, chercha le moyen de s'ouvrir à moi sur les intentions qu'il avoit pour ma sœur. Il ignoroit entièrement que je les eusse pénétrées. Son compliment fut court & sans affectation, mais prononcé d'un ton fort timide. Je lui répondis aussitôt, d'un air à guérir sa défiance, qu'il ne me demanderoit jamais rien que je ne fusse disposé à lui accorder ; que sa générosité & le zèle qu'il avoit marqué pour les intérêts de notre famille, méritoient ce juste retour ; que

je



me fit les remerciemens les plus vifs ; & la moindre choſe qu'il m'offrit fut la diſpoſition de ſa vie & de ſa fortune. J'avois été fort éloigné juſqu'alors de le croire ſi amoureux. Mais ce qu'il ajouta, fit croître encore l'idée qu'il venoit de me donner de ſa paſſion. Comme il n'y a rien de ſi aimable au monde que mademoiſelle Roſe, me dit-il, il eſt impoſſible auſſi qu'elle inſpire jamais plus d'amour. C'eſt un ſecret que je vous ai caché juſqu'à préſent, & dont elle ne ſait elle-même qu'une partie ; car il n'eſt pas croyable qu'elle eût la dureté qu'elle marque pour moi, ſi elle connoiſſoit toute ma tendreſſe. Là-deſſus il me raconta que ſa paſſion étoit née en Irlande ; que dès ce pays-là il avoit eu la hardieſſe de la déclarer ; que loin d'être rebuté, il avoit trouvé d'abord aſſez d'indulgence pour eſperer beaucoup de l'avenir, & qu'il avoit continué de ſe flatter depuis Killerine juſqu'à Paris : mais que par un changement dont il ignoroit la cauſe, & qui le mettoit au déſeſpoir il ſe trouvoit depuis quelque tems ſi reculé dans ſes eſpérances, qu'il n'oſoit plus aborder ma ſœur qu'en tremblant ; qu'au lieu de cette douceur & de cette bonté dont elle ne lui refuſoit pas quelques marques légères, elle ne le traitoit plus qu'avec un mépris & des dédains qui lui perçoient le cœur ;

que c'étoit cette raiſon qui lui avoit fait naître la penſée de s'ouvrir à moi, pour ſe rendre un peu plus hardi par mon approbation, s'il étoit aſſez heureux pour l'obtenir ; que la crainte avec laquelle il avoit ouvert la bouche pour s'expliquer, ne pouvoit être égalée que par la joie qu'il reſſentoit de ma réponſe ; que l'eſtime & l'amitié dont j'avois bien voulu l'aſſurer étoient pour lui une conſolation des plus douces ; mais que ſi je lui permettois d'en attendre quelques témoignages, c'étoit en le rétabliſſant dans le cœur de Roſe que je lui rendrois le ſeul ſervice auquel il pût être ſenſible.

J'écoutai avec beaucoup d'attention un diſcours dont tous les termes étoient fort nouveaux pour moi. Je ne pouvois ajouter à ma première réponſe, que la confirmation de ce que j'avois déjà promis. Je ſuis d'un âge, dis-je, au triſte monſieur des Peſſes, & d'une profeſſion qui ne me permettent guères d'entrer dans le ſecret de vos petits chagrins d'amour. Cependant le détail que vous m'avez fait ſervira à redoubler le déſir que j'ai de vous obliger, & je parlerai aujourd'hui à ma ſœur dans le ſens le plus conforme à vos inclinations. En effet j'allai la chercher ſur le champ. Je la trouvai dans ſa chambre, occupée à ſe parer, & recevant les avis de Georges, qui l'informoit des dernières modes, &

qui l'aidoit à les sui
étoit le dessein d'une
répondit qu'il avoi
conduire à la prom
il ne convenoit po
une villageoise d'I
d'interpréter mal c
de leur faire une c
de certains habill
modes. En Franc
se rendroit ridi
modes ; mais je
pitié aux perso
suit avec trop
ajoutai-je, qui
« Les femme
» & n'y ajou
» premières
» quitter. Il
ma réflexio
tre en état
Je char
Rose le m
Je lui exp
sieur des
elle. J'a
je regar
l'épous

ſi ell
accej
témo
qu'ay
que
ſes in
ſa ſœ
qu'il
nous
marc
que p
à ſa f
plutô
gale.
roles
à ſe
contr
l'âge
de m
qu'alo
avec l
mitié.
méco
repréſ
ſuadé
pour
& pou
à mon

traiter du moins avec un peu plus d'honnêteté & de complaiſance, un homme à qui nous avions de ſi juſtes obligations. Mes dernières paroles la firent ſourire; & ſans s'expliquer davantage, elle regarda Georges d'un air qui ſignifioit quelque choſe, mais que je ne pus comprendre.

Ils ſortirent enſemble. La nuit étoit fort avancée lorſqu'ils revinrent au logis. Quelqu'inquiétude que m'eut cauſé leur abſence, j'avois encore ſi bonne opinion de leur conduite, que je m'étois mis au lit à l'heure ordinaire, de ſorte que je ne fus informé que le lendemain de celle de leur retour. Le haſard me fit apprendre auſſi avant leur réveil, dans quelle occupation ils avoient paſſé la meilleure partie de la nuit. Monſieur des Peſſes m'étant venu voir le matin, n'attendit pas que je lui euſſe rendu compte de ce que j'avois fait la veille en ſa faveur, pour me faire connoître l'opinion qu'il en avoit déjà. Il me dit d'un air affligé que perſonne n'étoit ſi à plaindre que lui, & qu'il n'avoit plus même d'eſpérance dans mes promeſſes & dans le ſecours de mon amitié. Il me raconta que l'envie de diſſiper un peu ſes chagrins l'ayant conduit la veille à la comédie, il y avoit vu Roſe, mais dans une parure ſi brillante, qu'il n'avoit pu croire qu'elle y fût venue ſans deſſein; qu'en effet la loge où elle étoit d'abord ſeule avec ſon frère,

s'étoit
qui n'
elle ;
les au
appare
ment
charm
lui av
à-dire
l'hom
né po
l'honn
cette
gneur
Roſe,
monté
eu la
vu del
ce nor
être ſu
louſie,
troduit
& que
vu Ro
recevo
lui ad
beauc
le duc

ment ; qu'à la vérité son frere ne l'avoit pas quittée non plus, mais que pour lui, à qui cette funeste nuit faisoit ouvrir les yeux, il ne voyoit que trop par le changement des inclinations de Rose, qu'il n'avoit plus rien à espérer de son affection.

Non-seulement le chagrin de monsieur des Pesses m'inspira beaucoup de compassion pour ses peines, mais par un pressentiment de celles dont j'étois menacé, je me trouvai presqu'aussi inquiet & aussi affligé que lui. Je commençai à ouvrir aussi les yeux sur les difficultés de l'emploi dont je m'étois chargé, & sur le danger où j'étois de voir mes conseils méprisés par mes frères & par ma sœur. Les querelles & la division ne pouvoient manquer d'en être la suite ; & par une conséquence encore plus triste, je prévoyois qu'ils alloient tomber dans le libertinage, perdre de vue les raisons qui nous avoient amenés en France, oublier qu'ils ne pouvoient s'y procurer un établissement solide que par leur sagesse & leur bonne conduite, dissiper peut-être follement le peu de bien que nous y avions apporté, & m'obliger à la fin de les abandonner pour retourner à Killerine. C'étoit pénétrer bien avant dans l'avenir, que de porter déjà si loin ma prévoyance & mes craintes ; mais, si l'on considère, comme je le faisois

alors, qu'après m'être engagé au voyage de France preſque malgré moi, & ſans autre motif que mon affection pour ma famille, j'avois droit d'attendre que je trouverois toujours dans mes frères & dans ma ſœur la docilité & la ſoumiſſion qu'ils m'avoient promiſes; on ne ſera pas ſurpris que je fuſſe vivement piqué du changement de leurs manières, & que je donnaſſe une ſi mauvaiſe explication aux premières apparences du déréglement de leur conduite. Auſſi pris-je ſur le champ la réſolution de m'expliquer avec eux, & de leur déclarer nettement qu'ils n'avoient point de fond à faire ſur moi, s'ils ne répondoient aux idées qu'ils m'avoient fait concevoir en Irlande.

Je priai monſieur des Peſſes de ſe retirer, pour me laiſſer la liberté d'exécuter mon deſſein. Je les fis appeler auſſitôt tous trois; & quoique je n'euſſe rien appris ſur le compte de Patrice qui méritât auſſi mes reproches, je crus qu'une leçon de morale ne pouvoit lui être inutile. Ils vinrent. Je leur recommandai d'un ton honnête d'écouter avec attention quantité de choſes importantes que j'avois à leur dire. Je commençai par leur rappeler dans quelles diſpoſitions ils m'avoient témoigné qu'ils étoient, lorſqu'ils m'avoient fait la première propoſition du voyage de France. Vous avez

ſu me perſuader, leur dis-je, que vos vues étoient d'accorder les devoirs de votre religion avec ceux de votre naiſſance; c'eſt-à-dire de chercher un pays où vous puſſiez eſpérer de vous rendre propres à quelque choſe dans le monde, ſans être obligés de quitter la foi de vos ancêtres pour vous attirer les faveurs de la fortune. J'avoue qu'un tel motif a pu vous faire ſouhaiter avec raiſon d'abandonner votre patrie. Pour moi, vous ſavez quel a été le mien. Je n'en ai point eu d'autre que ma tendreſſe pour vous & le ſouvenir des promeſſes que j'ai faites à un père expirant. J'étois tranquille à Killerine. L'ambition ne me portoit à rien qui ne s'accordât avec les devoirs de ma conſcience. Ma fortune étoit bornée par mes propres déſirs. Cependant je n'ai pas fait difficulté d'abandonner mon emploi, le ſeul peut-être qui convenoit à mes inclinations, pour me rendre le chef & le guide de vos entrepriſes. C'eſt la qualité que vous m'avez forcé d'accepter. Mais vous ſouvenez-vous à quelles conditions j'y ai conſenti? La première étoit, que vous prendriez ici toutes les voies qui conviennent à l'honneur & à la religion, pour vous conduire à quelqu'établiſſement. La ſeconde, que vous n'entreprendriez rien ſans me communiquer vos deſſeins, & ſans avoir reçu mes conſeils. Si vous

avez été fidèles à ces deux promeſſes, je le ſerai à toutes les miennes, & j'attends du Ciel qu'il bénira nos entrepriſes. Mais ſi vous êtes déjà tels que j'ai honte de vous le reprocher, & que vous rougirez ſans doute de me l'entendre dire, comment vous flattez-vous que je puiſſe approuver vos déſordres, & conſerver la moindre liaiſon avec vous? Alors ſans leur donner un moment pour ſe reconnoître, je leur répétai tout ce que j'avois appris de monſieur des Peſſes, & j'affectai de donner un tour odieux aux circonſtances mêmes les plus légères & les plus excuſables. Une fille, dis-je à ma ſœur, qui dans moins de quinze jours a renoncé à toute bienſéance & à toute pudeur, qui va ſe livrer d'elle-même aux careſſes & aux flatteries des hommes, qui ſe trouve en liaiſon tout d'un coup avec le ſeigneur le plus débauché de la cour; un jeune homme, continuai-je avec la même chaleur en m'adreſſant à mon frère, qui ſe rend le miniſtre des mauvaiſes inclinations de ſa ſœur, qui lui ouvre lui-même le chemin de la débauche, qui cherche volontairement à ſe perdre, & qui entraîne toute ſa maiſon avec lui dans le précipice; quelle étrange manière de travailler à s'établir en France par les voies de l'honneur, & pour la cauſe de la religion! ou

plutôt quel horrible commencement de ruine & d'infâmie !

On voit que mes reproches les plus vifs tomboient ſur Roſe, quoique ce fût Georges ſans doute qui fût le plus coupable. Mais je ne faiſois point cette différence ſans deſſein. L'honneur des perſonnes de ſon ſexe étant plus délicat que celui des hommes, & les précautions par conſéquent plus néceſſaires pour aſſurer leur conduite & leur réputation, j'étois bien aiſe d'effrayer ma ſœur par les plus affreuſes images du vice, de la honte & de groſſir à ſes yeux ſon imprudence & ſes fautes. Auſſi fut-elle ſi frappée de mon diſcours, que je la vis verſer un ruiſſeau de larmes, tandis que Georges employoit tout ſon eſprit pour donner un tour favorable à ce qu'ils avoient fait enſemble. Il avoit cru, me dit-il, que ſuivant le projet que nous avions formé dès l'Irlande, de marier Roſe honorablement, ou de la placer auprès de quelque dame de diſtinction, il étoit à propos qu'elle ſe fît voir dans le monde, & qu'elle s'y fît quelques connoiſſances ; qu'il l'avoit menée dans cette vue à la promenade & à la comédie, qu'il n'avoit pu empêcher qu'elle n'y fût traitée civilement par pluſieurs perſonnes de qualité & d'honneur; qu'au reſte il ignoroit quel étoit ce ſeigneur débauché avec lequel

je l'accuſois d'être en liaiſon : qu'à la vérité monſieur le duc de..... après s'être approché de Roſe, & s'être informé du nom de notre famille, leur avoit fait à tous deux des offres d'amitié & de ſervice, & leur avoit propoſé de les introduire à l'hôtel de..... ; que c'étoit ſans doute une maiſon où l'on pouvoit entrer ſans honte ; qu'ils y avoient été reçus avec diſtinction, & que devant penſer à faire leur entrée dans le grand monde, c'étoit un bonheur pour eux d'en avoir trouvé ſi facilement l'occaſion, qu'il s'applaudiſſoit en particulier d'avoir obtenu à ſi peu de frais l'eſtime & la protection d'un ſeigneur tel que le duc de..... ; qu'il lui avoit promis de prendre en main les intérêts de notre famille, & qu'il avoit pouſſé la bonté & la complaiſance juſqu'à s'informer du détail de nos affaires & du lieu de notre demeure ; enfin que ne voyant rien dans tout ce qui s'étoit paſſé qui méritât le nom de déſordre, de crime, de débauche, il étoit ſurpris de la dureté avec laquelle je le traitois, & des titres odieux que j'avois donnés à ſa conduite.

Si cette apologie étoit ſincère, il eſt certain que je ne pouvois l'accuſer que d'imprudence. Peut-être ignoroit-il encore le caractère du duc, & le danger auquel il venoit d'expoſer ſa ſœur. Cette penſée me fit adoucir un peu mes expreſ-

ſions. Je veux bien avouer, lui dis-je, que vos intentions peuvent vous rendre plus excuſable ; mais elles n'empêchent point que vous n'ayez tort dans le fond, puiſque ce qui pouvoit convenir ici à vos intérêts, étoit tout à-fait contraire à l'honneur de Roſe. Avec quelque ſageſſe qu'elle ait pu ſe conduire, quelle opinion a-t-on dû prendre d'une fille, qui a choiſi pour guide, aux premiers pas qu'elle a faits dans le monde, un ſeigneur décrié par ſes vices ; qui s'eſt fait préſenter par ſa main, qu'on a vue ſortir avec lui de ſon carroſſe, qui a paſſé familièrement toute la nuit à l'entretenir. Je vous apprends, ajoutai-je en regardant Roſe, que ſoit injuſtice ou raiſon, les jugemens du monde ſe forment toujours ſur les premières démarches. Peut-être le coup mortel eſt-il déjà porté à votre réputation. Ignorez-vous que cette perte ne ſe répare jamais ? D'ailleurs, pour peu que vous euſſiez réfléchi tous deux ſur la ſituation préſente de notre fortune, vous auriez dû juger que ce n'eſt point par la comédie & par le bal qu'il faut commencer l'ouvrage de notre établiſſement. Si ces frivoles amuſemens ſont quelquefois pardonnables, ce ne peut être qu'après qu'on a ſatisfait à tous ſes devoirs ; & le plus important des vôtres eſt de vous attirer les faveurs du Ciel par une conduite réglée,

qui vous faſſe mériter ici l'eſti
tion des honnêtes gens.

Je ne m'arrête à ce détail
fier ma propre conduite, & p
qu'il n'y avoit point d'injuſt
plaintes, ni trop de rigueur d
ſeils. Cependant je ne pus réuſſ
goûter à mon frère. Il s'obſtina à p
je ne devois point le condamner d'
d'une ſi heureuſe occaſion de ſe f
& des protecteurs; & pour ce
l'honneur de Roſe, il ſoutint a
opiniâtreté, qu'elle n'avoit pu d
dre fondement aux ſoupçons
ſance, lorſqu'elle étoit avec lui
toit comportée avec la retenu
à ſon ſexe.

Nous nous ſéparâmes aſſez
de l'autre. Roſe me fit que
quittant ma chambre, & j'e
tisfaction de croire qu'elle a
plus docilement que ſon f
que je le ſoupçonnaſſe dan
rien propoſé de contraire
moins jaloux que moi de l'
mais je remarquois avec
ſur cet article étoient tou
n'attachoit l'honneur d'u

geſſe extérieure de la conduite & des manières; & ne redoutant que la cenſure des hommes, il croyoit la réputation de ſa ſœur en ſûreté, lorſque le dehors étoit à couvert. Pour moi qui conſidérois les choſes d'un autre œil, je faiſois peu de fond ſur des vertus qui ne tirent pas leur ſource de plus loin; & connoiſſant ſûr-tout le caractère de Roſe, je craignois avec raiſon que ſon cœur ne fût capable de s'amollir, d'où il arriveroit tôt ou tard, que malgré ſon courage à ſauver les apparences, elle ſe trahiroit par quelques foibleſſes, ou qu'elle auroit du moins à combattre infiniment pour s'en défendre. En effet je ne m'imagine rien de ſi affreux, que la condition d'une femme aimable, lorſqu'étant foible par le cœur, elle ſent en même tems la néceſſité des loix qui l'obligent à ſe contraindre. Quel horrible état que d'avoir ſans ceſſe des violences à ſe faire, pour dérober aux yeux d'autrui ce qu'on ſe plaît à nourrir délicieuſement en ſoi-même!

J'aurois donc ſouhaité, pour aſſurer tout à la fois le repos & la vertu de Roſe, qu'elle n'eût commencé à voir le monde que par dégrés. Son intérêt n'ayant pas eu moins de part que celui de ſes frères à la réſolution que j'avois priſe de quitter l'Irlande, j'aurois eu le tems de fortifier ſon cœur, ou de l'armer du moins

moins de défiance & de précautions. Mais depuis notre arrivée à Paris, Georges avoit pris ſur elle un certain aſcendant, qui me fit craindre de la trouver moins docile; & s'il étoit capable par ſa vigilance & ſes conſeils, de faire d'elle une femme ſage, ſuivant les idées du monde, il n'étoit propre à rien moins qu'à la rendre vertueuſe.

Malgré le petit reſſentiment qui nous reſtoit peut-être à tous deux, nous ne laiſſâmes pas de nous voir à l'heure du dîner avec les marques de notre affection ordinaire. J'obſervai enſuite la coutume que j'avois de me retirer dans ma chambre, pour y paſſer ſeul une partie de l'après-midi. J'y étois depuis une heure ou deux, lorſque j'entendis le bruit d'un carroſſe qui s'arrêtoit à la porte du logis, & la voix de pluſieurs perſonnes qui s'informoient où demeuroit ma ſœur. Je mis la tête à la fenêtre au moment qu'on leur apprenoit qu'ils étoient chez elle, & je vis deſcendre du carroſſe un homme vêtu magnifiquement qui ſe fit introduire dans la maiſon. Je ne pus douter un inſtant que ce ne fût monſieur le duc de.... Une viſite ſi peu prévue me jeta dans une étrange ſurpriſe, & j'eus peine à me perſuader d'abord qu'une fille de l'âge de Roſe oſât la recevoir. Je m'attendois du moins que Georges trouveroit quelque moyen

de la faire diſparoître, & que ſe préſentant auſſitôt pour recevoir monſieur le duc, il lui fera civilement les excuſes de ſa ſœur. Tout ce que j'attendois n'arriva point. Ce fut Georges à la vérité qui reçut le duc, mais Roſe ne ſe fit pas preſſer pour paroître, & ſon frere ne penſa pas même à l'en détourner. La converſation dura plus d'une heure, & me parut durer à moi plus de quatre jours. J'employai tout ce tems à me promener à grands pas dans ma chambre. J'en fis cent fois le tour, ſans faire réflexion ſi j'étois aſſis ou debout. L'inquiétude, le chagrin, l'impatience, & mille autres mouvemens qui m'agitoient, rendirent cette heure une des plus inſupportables de ma vie.

Enfin le départ de monſieur le duc me délivra de cette mortelle contrainte. Je ne veux pas le diſſimuler. Soit charité chrétienne, ſoit tendreſſe pour ma ſœur, ſoit zele pour l'honneur de ma famille, je deſcendis bruſquement de ma chambre, & gardant beaucoup moins de ménagemens que je n'avois fait la premiere fois, je fis à mon frere des reproches auſſi vifs que ma crainte, & auſſi preſſans que le danger. Je ne balançai pas même à lui déclarer que ſi j'avois pris la démarche du jour précédent dans le ſens le plus favorable, il ne m'étoit plus poſſible de m'aveugler ſur ce qui ſe paſſoit à mes

propres yeux ; que cette visite du duc de..... me paroissoit concertée ; que de quelques prétextes qu'on entreprît de la colorer, une personne de ce rang ne s'abaissoit point à venir voir une jeune étrangère, sans biens, inconnue encore à Paris, s'il n'y étoit porté par des motifs plus forts que la civilité, & pour m'expliquer nettement, s'il n'avoit des vues conformes à ses vicieuses inclinations ; que j'avois honte de pénétrer plus avant dans ce mystère d'infamie ; mais qu'à quelque prix que ce fût, & quelque moyen qu'il me fallût employer, j'empêcherois Rose, assurément, de s'écarter de son devoir, & lui-même, de faire servir sa sœur de victime à son ambition.

Il m'écouta avec beaucoup de patience. Ensuite paroissant fort affligé de la défiance que je marquois sur l'honnêteté de ses vues, il me pria de lui rendre plus de justice, & de ne pas croire que l'honneur de sa sœur lui fût moins cher qu'à moi. Il convint même que la visite de monsieur le duc me déplaisoit avec raison, & il me protesta que loin d'y avoir contribué le moins du monde, il prendroit des mesures certaines pour empêcher qu'elle ne fût renouvelée à l'avenir. Mais après cette espèce de réparation dont je commençois à être satisfait, je fus extrêmement surpris de l'entendre changer

de ton & de langage. Mon frere, me dit-il, avec un air de prudence qu'il savoit affecter mieux que perſonne, me permettrez-vous à préſent de vous expliquer naturellement ce que je penſe ? J'ai mille raiſons qui m'obligent au reſpect & à l'amitié que je vous porte ; auſſi remplirai-je toute ma vie ces deux devoirs. Mais je ne ſais ſi je puis vous promettre la même docilité ſur d'autres points. J'ai réfléchi ſur les reproches dont vous m'avez accablé ce matin, & plus je m'examine, moins je m'en trouve digne. Nous ne conſidérons pas les choſes du même côté. Vous êtes un homme d'égliſe, un vénérable théologien, & je confeſſe que ſi nous étions deſtinés au même état, ma ſœur & moi, nous ne pourrions mieux faire que de nous conduire par vos maximes. Mais notre naiſſance & notre inclination nous deſtinant au monde, cette vocation demande une conduite toute différente. Croyez-moi capable, avec le peu de génie que vous me connoiſſez, de diſtinguer à préſent ce qui convient à mon honneur & à ma fortune. Je ſuis dans un âge, continua-t-il, où je n'ai plus un moment à perdre, ſi je veux arriver à quelque choſe dans le monde. Ma ſœur doit penſer auſſi à ſe produire, ou renoncer à tous les avantages qu'elle peut tirer de ſa jeuneſſe & de ſa beauté. Vous vous défiez de ſa ſageſſe ?

C'eſt avoir trop mauvaiſe opinion d'elle. Pour moi, à qui il appartient ſans doute autant qu'à vous, d'être ſenſible à l'honneur de notre maiſon, je me repoſe du ſien ſur ſa propre vertu. Et s'il lui arrivoit d'être aſſez lâche pour nous déſhonorer, je ne crains pas de le dire en ſa préſence, toute ma tendreſſe pour elle ne m'empêcheroit pas de lui percer le cœur. Fiez-vous donc, ajouta-t-il, & ſur elle & ſur moi; & ne vous oppoſez point au ſuccès de nos affaires, en condamnant les ſeuls moyens qui peuvent les faire réuſſir.

Ce diſcours, que Georges avoit ſans doute médité à loiſir, & dont il parut s'applaudir après l'avoir fini, n'étoit propre qu'à exciter ma compaſſion. Je me hâtai de lui en montrer la foibleſſe, en lui faiſant appercevoir qu'il avoit raiſonné ſur un faux principe: que cette grande différence qu'il mettoit entre l'état eccléſiaſtique & celui d'un homme du monde, n'y étoit pas effectivement, puiſque ce n'étoit que deux manières différentes de remplir les mêmes devoirs; qu'un homme du monde & un homme d'égliſe étoient deux chrétiens; dont l'un n'étoit pas moins obligé que l'autre à la haine du vice & à la pratique de la vertu; qu'à la vérité, leurs occupations extérieures ne ſe reſ-

ſembloient pas ; mais que ſans être les mêmes, elles devoient partir du même principe, qui eſt la néceſſité de plaire à dieu & de ſauver ſon ame : en un mot, qu'il n'y avoit point de condition où l'on ne fût obligé d'éviter les occaſions du péché, & que par conſéquent l'uſage de mes maximes étoit auſſi néceſſaire pour ma ſœur & pour lui, que pour moi-même. S'il eſt poſſible, ajoutai-je, qu'ayant reçu une éducation chrétienne, vous ne ſentiez pas la vérité de ce que je vous dis, jugez quel ſervice vous rendez à votre ſœur, en la conduiſant ſans précautions au milieu du danger. Elle y périra, & ſon malheur ſera votre ouvrage. Vous lui percerez le cœur, dites-vous, ſi elle oublie ſon devoir. Etrange remède ! Ne voyez-vous pas qu'il ſuppoſe ſa ruine déjà conſommée, & qu'il eſt queſtion d'en trouver un qui puiſſe la prévenir. Ne précipitez rien ; c'eſt l'unique faveur que je vous demande. Laiſſez à votre ſœur le tems de reconnoître les précipices qui l'environnent ; elle n'y tombera pas du moins ſans avoir ſu qu'elle pouvoit les éviter. N'allez point chercher les occaſions ; laiſſez-les naître. Il y en a de néceſſaires pour une perſonne du monde, je le ſais bien ; mais la religion en diminue le péril lorſqu'on la reſpecte aſſez pour

ne s'y expoſer qu'à regret ; au lieu
toujours extrême lorſqu'on y court
rement.

Cette converſation, qui dura beau
longtems, & dans laquelle j'attaquai
cieux principes de Georges avec les
tes armes du chriſtianiſme, ne fit a
preſſion ſur ſon eſprit. Il me fit con
ſes réponſes qu'il ſe croyoit ſupérieu
mes craintes ; enfin que ſa religion é
neur ; ou que s'il y mettoit quelque
elle n'étoit point à l'avantage de la
puiſque c'étoit par ſes fauſſes idées
qu'il en expliquoit les loix & les dev
nous trouvâmes ſi peu d'accord en
rant, qu'il traita mes raiſonnemens de
monaſtiques ; & que l'ayant menacé
ter pour retourner à Killerine, il m
froidement qu'il n'avoit pas deſſein d
à mon départ.

J'eſſuyai ſans me plaindre, une mar
du refroidiſſement de ſon affection.
même ſoir pour Saint Germain-en
nous étions convenus quelques jours
qu'il iroit rendre viſite à monſieur d
à monſieur Dillon, & à quelques
tilshommes, parens ou amis de notre
ſus après ſon départ qu'il avoit entr

tems la leur en particulier, & qu'il avoit donné ordre aux deux domestiques qui nous servoient, de veiller le lendemain à la porte du logis, pour recevoir monsieur le duc de.... s'il lui prenoit envie d'y revenir, & pour lui être honnêtement que Rose étoit allée avec lui à Saint-Germain. Cette attention me fit plaisir, & me rendit plus tranquille. Je ne manquai pas de prendre occasion de son absence, pour répéter mes exhortations à ma sœur. Elle m'écouta avec beaucoup de douceur & de soumission. M'étant aperçu le lendemain qu'elle avoit reçu la visite de quelques femmes, qui lui avoient apporté diverses sortes d'habits & de coëffures; je lui demandai à quel usage elle destinoit tant de bagatelles. Il me parut que cette question l'embarrassoit. Cependant comme elle avoit le cœur incapable de déguisement, elle me dit après un léger préambule, où elle apportoit la volonté de Georges pour excuse, qu'elle s'étoit engagée à se trouver avec lui au bal, qui se donnoit deux ou trois jours après chez monsieur le duc de...., & que pour y paroître avec bienséance, elle se faisoit habiller selon l'usage. La perte d'une partie de notre bien m'auroit moins affligé que cette nouvelle. Je lui remis devant les yeux avec plus d'ardeur que jamais, tout ce qu'elle avoit à craindre

dans ces assemblées dangereuses, à l'âge où elle étoit, avec si peu de connoissance du monde & des piéges [illegible]n alloit tendre à son innocence. Je la conjurai d'être sensible aux intérêts de son ame ; de prendre quelque tems du moins pour se préparer au passage d'une vie telle qu'elle l'avoit menée jusqu'alors, à celle où l'on vouloit malheureusement l'engager ; de ne pas franchir en un moment toutes les bornes, au risque d'être abandonnée par le ciel, dont elle négligeoit d'implorer le secours, & qui ne pouvoit l'accorder naturellement à des démarches si indiscrètes & si téméraires ; enfin, si mes prières & mes instances ne suffisoient pas, je lui déclarai que j'y ajoutois mes ordres, & que par les droits que me donnoient ma profession, mon âge & ma qualité d'aîné, je lui commandois absolument de renoncer à sa partie de bal, & de ne pas sortir du logis sans ma permission.

Quelque chagrin que je ressentisse de me voir obligé d'employer un remède si dur, je le crus indispensable ; & je ne doutai pas du moins, qu'il ne produisît l'effet que je m'étois proposé. Cette pensée guérit mon inquiétude ; elle me porta même à laisser Rose plus tranquille, parce que ne doutant point que ce petit sacrifice ne coûtât quelque chose à son cœur, je m'imagi-

mi qu'il y auroit de la dur
core par ma morale. Geo
Germain deux jours après.
festation ; & feignant de n
je ne l'entretins que du
& je laiſſai à Roſe le ſoi
changemens qui s'étoien
Ils ne tardèrent point à
ils en avoient pris l'h
tems, car Patrice n'ent
projets. Après un en
mens, Georges ſortit
& peu après du logi
heure dans un carro
du, il ne s'arrêta d
tems qu'il falloit po
de ſa ſœur, avec
avoient apportée d
pagner de Roſe,
il remonta dans
loignèrent auſſitô

Il laiſſa pour
m'apporta tout
lignes. « Indig
» laquelle je
» noit le par
» avec elle ;
» il avoit fai

» dont il laiſſoit la moitié pour Patri
» moi. »

J'étois à lire dans ma chambre, &
l'heure du ſouper avec impatience, p
de quelle manière il auroit pris la d
j'avois faite à Roſe. Comme rien n'ét
gné de mes idées qu'une trahiſon d
ture, ma défiance ne s'étoit pas mên
de ce côté-là ; de ſorte que ma ſu
douleur & ma confuſion furent ext
lecture de ce fatal billet. Je levai l
les mains au ciel. O dieu ! m'écriai
là le prix de la tendreſſe que j'ai to
quée pour eux ! Les ingrats ! Ils
donc cette récompenſe à mes ſoins
affection ? Je me trouvai ſi ému, q
des pleurs couler de mes yeux, &
incapable pendant quelques momens
aucune réſolution.

Lorſque je fus un peu remis de
trouble, je crus qu'il n'y avoit pas
à prendre pour moi, & que je ne
penſer qu'à retourner promptement
Quel motif pouvoit m'arrêter à Par
lent ſe perdre, diſois-je ; ils ont ſec
& s'ils n'ont eu que du mépris pou
maximes que j'ai tâché de leur inſp
voie me reſte-t-il à prendre pour les

leur devoir? Non. Je retournerai en Irlande. J'irai me dévouer au ſalut de mon troupeau. Le champ n'eſt que trop vaſte pour mon zèle, & mes peines n'y ſeront pas payées d'ingratitude & de perfidie. Je me confirmai d'autant plus dans cette réſolution, que connoiſſant l'humeur douce de Patrice, je ne doutai point qu'il ne conſentît volontiers à reprendre avec moi le chemin de notre patrie. Ainſi j'eſpérois du moins de ſauver une branche de ma malheureuſe famille, & de ne pas reparoître au tombeau de mes pères, ſans avoir à leur offrir quelque reſte encore pur de leur ſang.

Auſſi longtems que je continuai d'être agité par ces premiers mouvemens, je ne fis que m'applaudir du deſſein que j'avois pris de quitter la France; & je le communiquai même à Patrice, qui ne marqua point d'éloignement pour la propoſition que je lui fis de m'accompagner. Mais lorſque mon ſang fut tout-à-fait refroidi, je commençai à enviſager les choſes d'un œil tout différent. Je rappelai toutes les raiſons qui m'avoient paru aſſez puiſſantes pour me déterminer à partir de Killerine, & à ſuivre en France mes frères & ma ſœur. Étoient-elles changées par leur mauvaiſe conduite; ou plutôt n'en étoit-ce pas une nouvelle qui rendoit les premières beaucoup plus fortes? Si j'avois

cru les obligations de la nature plus ſacrées que celles de mon emploi, ſi je m'étois arraché pour quelque tems au ſoin de mon troupeau, dans la ſeule vue de diriger mes frères vers quelque fin honnête & utile, & de leur faire éviter le chemin trop aiſé du vice; enfin ſi je les avois regardés comme mon prochain le plus cher, même en les conſidérant avec les yeux de la foi, & ſuivant les règles de l'évangile, devois-je renoncer à ces ſentimens, lorſqu'étant ſi proches de leur perte, le danger où je les voyois étoit plus capable que jamais d'échauffer mon zèle? Ils étoient dans le précipice, & ma charité alloit s'éteindre? Quelles avoient donc été mes vues lorſque j'avois fait tant d'efforts pour les empêcher d'y tomber?

Je me trouvai tout différent après ces réflexions. Toute ma tendreſſe pour mon frère & pour ma ſœur venant à ſe réveiller, je ſentis renaître en même-tems une inquiétude ſi vive pour l'intérêt de leur ame, que je ne pus goûter pendant toute la nuit un moment de ſommeil. Mon ſang étoit brûlant dans mes veines. Rien ne m'étoit ſi à charge que le repos. J'éprouvai que le zèle eſt en effet un feu dévorant, ſurtout lorſqu'il eſt joint à la tendreſſe naturelle qu'on a pour ſes proches, & que le cœur reſſent ainſi tout à la fois l'impreſſion de ces deux

cauſes. Loin donc de penſer davantage à les abandonner, je réſolus de recommencer avec une nouvelle ardeur à leur inſpirer le goût de la vertu ; de les chercher en quelque lieu qu'il ſe fuſſent retirés; d'eſſuyer leurs froideurs, leurs refus, leurs mépris même & leurs injures, plutôt que de renoncer à l'eſpoir de leur faire goûter mes conſeils, enfin de me propoſer leur ſalut comme l'objet continuel de ma vigilance & de mes ſoins ; & ſi je n'étois pas aſſez heureux pour les éloigner du vice, d'empêcher du moins qu'ils ne s'y livraſſent ſans remords.

Je ne m'occupai plus que du moyen d'exécuter cette réſolution. Mais en méditant ſur les difficultés de mon entrepriſe, je conçus qu'après la démarche que Georges avoit faite, & ſur-tout avec la confiance qu'il avoit dans ſes propres lumières, il ne falloit pas eſpérer de le gagner tout d'un coup par la force de mes raiſons. Il étoit d'ailleurs dans un âge, où je ne pouvois plus prétendre qu'il fût obligé de ſe conduire par les conſeils d'autrui, ni lui faire regarder la déférence que je lui demandois pour les miens comme un devoir. Cependant le danger de ſa ſœur étoit preſſant ; car je me figurois déjà qu'ayant la liberté de ſuivre ſes inclinations, elle avoit beſoin à tout moment d'un ſecours extraordinaire du ciel pour n'en pas faire un mau-

chés de quitter Paris sans savoir du moins ce que Rose & lui étoient devenus. Quoi! vous l'ignorez? reprit-il du même ton. Apprenez donc que je suis devenu capitaine d'infanterie, & que j'en ai l'obligation à monsieur le duc de..... qui s'est employé en ma faveur auprès du ministre. Pour Rose, ajouta-t-il, il n'y a point encore de changement dans sa condition, mais j'espère que les occasions ne tarderont point à se présenter, & que nous choisirons les meilleures. Ensuite tâchant de prendre Patrice par ses propres intérêts, il lui représenta qu'il avoit tort de ne pas suivre son exemple, & de se flatter que la fortune l'iroit chercher sous ma robe, pour lui offrir d'elle-même ses faveurs; qu'à la vérité j'étois louable dans mes intentions, & qu'il n'avoit jamais douté de mon zèle & de mon amitié: mais qu'ayant eu toute ma vie les yeux sur mes livres, j'étois moins propre que je ne le croyois à régler leur conduite & leur établissement dans le monde: que ses vues néanmoins en nous quittant n'avoient pas été de rompre tout-à-fait avec nous, ni de nous abandonner avec le peu de bien qu'il nous avoit laissés que sa fortune prenant un train fort heureux, & ne pouvant manquer de prospérer de jour en jour, il se proposoit, aussitôt que ses affaires le permettroient, de nous offrir sa maison, &

de

de partager avec nous les fruits de ſon bonheur & de ſon induſtrie ; qu'en attendant, ſi Patrice ſe vouloit un peu de bien à ſoi-même, il viendroit prendre quelquefois ſes conſeils, dont il pourroit tirer plus d'utilité que des miens.

Si j'euſſe été témoin de cette converſation ſéduiſante, j'aurois fort appréhendé qu'elle n'eût fait trop d'impreſſion ſur l'eſprit de Patrice. Mais grace à l'excellence de ſon caractère, elle ne changea rien à ſes ſentimens. Il ſe contenta de marquer beaucoup de reconnoiſſance pour les offres de ſon frère ; & dans la crainte de lui faire naître quelque défiance s'il s'informoit trop curieuſement de ſa demeure, il le quitta dans le lieu même où il l'avoit rencontré. Cependant il eut ſoin de le ſuivre à vue d'œil, réſolu de ne pas l'abandonner juſqu'à ſa maiſon, & il ne revint à la nôtre qu'après s'être aſſuré de ce qu'il cherchoit. Le récit de ce qu'il avoit appris de Georges n'étoit propre à rien moins qu'à m'inſpirer de la joie. Si j'étois ſatisfait d'entendre que la fortune eût déjà fait quelque choſe en ſa faveur, la main dont elle s'étoit ſervie m'étoit ſuſpecte, & j'avois peine à concevoir d'où venoit cette ardeur de monſieur le duc de..... à prendre les intérêts d'un étranger. Ce n'eſt pas que je n'euſſe l'idée la plus avantageuſe de la politeſſe & de la généroſité des ſeigneurs

françois ; mais j'aurois ſouhaité de ne pouvoir attribuer des bienfaits ſi éclatans qu'à cette cauſe. Je me raſſurai néanmoins en apprenant que la demeure de Roſe étoit connue de Patrice, & je commençai à chercher ſérieuſement par quels moyens nous pourrions tromper la vigilance de Georges. Monſieur des Peſſes nous quitta auſſitôt qu'il eut entendu le récit de Patrice, ſous prétexte d'aller reconnoître la ſituation du logis de ma ſœur, & de voir s'il ne ſe préſenteroit rien qui pût ſervir à nos deſſeins, mais dans le fond pour ſatisfaire l'impatience qu'il avoit d'approcher d'elle, & de la revoir. Il revint vers le ſoir, dans le tems que je méditois avec le plus d'ardeur ſur le parti que j'avois à prendre.

Il avoit vu Roſe. La joie qu'il avoit eue de la voir brilloit encore dans ſes yeux. Il nous dit qu'après avoir paſſé quelque tems dans le voiſinage de ſa maiſon, il l'avoit vue ſortir avec ſon frère, & qu'il avoit été ébloui de ſa parure & de ſa beauté. Il vouloit nous en faire la deſcription que je le priai d'abréger. Les ayant vu monter en carroſſe, il les avoit ſuivis, pour s'inſtruire de leur deſſein. Ils étoient deſcendus à l'hôtel de Carnavalet qui étoit dans le même quartier ; & s'étant informé de ce qui avoit pu les y conduire, il avoit appris qu'un

grand nombre de perſonnes de diſtinction devoient y ſouper, & qu'il y auroit enſuite un grand bal, où les maſques ſeroient admis en ſe faiſant connoître à la porte. J'admirai l'aveuglement de Georges, qui ſembloit prendre plaiſir à faire avaler le poiſon à ſa ſœur, & qui choiſiſſoit comme à deſſein les occaſions les plus dangereuſes pour ſon innocence. Qu'auroit-il pu s'imaginer de plus funeſte ſi c'eût été la haine qui lui eût fait chercher les moyens de la perdre? Mais pendant que je gémiſſois ſur ſa conduite, le ciel m'inſpira l'envie de le punir en lui enlevant Roſe au milieu même de ſes plaiſirs. Le projet, les moyens, tout ſe préſenta dans le même moment à mon eſprit. Je connoiſſois peu les uſages du bal; mais je m'imaginai qu'une aſſemblée ſi nombreuſe ne pouvoit être ſans quelque confuſion, ſur-tout lorſqu'on commenceroit à recevoir les maſques. Je perſuadai à Patrice & à monſieur des Peſſes de ſe maſquer, & d'aller au bal. Faites ici un billet, dis-je à Patrice, que vous ferez donner à votre ſœur lorſque vous ſerez à la porte de l'hôtel, pour la prier de vous faire introduire. Si elle vient vous recevoir elle-même, cela ſuffit pour mes vues. Mais comme il eſt à craindre qu'elle ne vous faſſe recevoir par un autre, vous ferez demeurer monſieur des Peſſes à la porte;

& lorſque vous ſerez introduit, vous la prierez en ſecret de quitter un moment la ſalle pour rendre le même ſervice à monſieur des Peſſes, à qui vous lui ferez croire qu'on refuſe abſolument l'entrée. Je ſerai moi-même à la porte dans un carroſſe, & je prends ſur moi le ſoin de tout le reſte. Si elle vous conſeille de vous adreſſer à votre frère, dites-lui que vous voulez lui laiſſer ignorer que vous êtes ſi proche de lui, & que vous attendez ce ſervice d'elle-même.

Pour l'intelligence de cette ſingulière entrepriſe, ſur laquelle je paſſerois plus légèrement, ſi ſa fin ne me l'eût fait croire importante, je dois faire remarquer au lecteur que les eccléſiaſtiques romains n'ayant point la liberté en Irlande, non plus qu'en Angleterre, de porter l'habit propre à leur état, j'étois encore vêtu comme ils le ſont ordinairement, c'eſt-à-dire en habit court, ſans aucune différence d'avec les laïques. J'attendois, pour en prendre un plus canonique, que nos affaires fuſſent dans une certaine ſituation, qui ne me permît plus de douter de notre établiſſement en France. Je pouvois donc, ſans bleſſer la bienſéance, paroître au milieu de la nuit à l'hôtel de Carnavalet. Pour ce qui regarde l'eſpérance que j'avois d'enlever Roſe avec ſi peu de meſures & de précautions, elle

n'étoit fondée que ſur la connoiſſance de ſon caractère, & ſur l'habitude où elle étoit de me reſpecter. J'étois ſûr qu'elle ne ſe feroit point traîner avec violence, lorſqu'elle entendroit ma voix, & qu'elle recevroit de moi-même l'ordre abſolu de me ſuivre. Ainſi j'étois ſans inquiétude pour le ſuccès de mon deſſein.

En effet, il réuſſit auſſi heureuſement que je l'avois eſpéré. La multitude & la confuſion n'étoit pas ſi grande au bal que je m'y étois attendu; mais je reconnus que c'étoit un avantage pour notre entrepriſe, parce que la crainte eût peut-être empêché Roſe de quitter la ſalle. Une piſtole que je donnai au portier me fit obtenir la liberté d'entrer dans la cour. Roſe parut avec Patrice à la porte de l'appartement, & dans le tems qu'elle chargeoit quelques domeſtiques de faire ouvrir à monſieur des Peſſes, je me préſentai à elle de l'air le moins propre à l'effrayer. Je pris ſes mains avec beaucoup de douceur. Ma chère ſœur, lui dis-je en les ſerrant tendrement, ne vous alarmez pas de me voir, je ne vous importunerai qu'un moment. Je ne ſuis ici ni pour vous cauſer du chagrin, ni pour vous faire violence. Vous êtes libre, vous êtes maîtreſſe de vous-même. Mais ſi la crainte de dieu vous touche encore, ſi le ſouvenir de votre père, l'honneur de votre famille, & vos

propres ſentimens, ont encore quelque pouvoir ſur vous, accordez-moi la ſatisfaction de vous voir rentrer aujourd'hui dans votre devoir. Voilà votre frère Patrice qui vous en conjure avec moi. Venez : votre fuite nous a cauſé une mortelle douleur ; il n'y a que votre retour qui puiſſe nous conſoler. Je me tus après avoir prononcé ces paroles avec beaucoup d'ardeur. Elle demeura quelques momens à répondre. Enfin ouvrant la bouche avec un profond ſoupir : ô ciel ! me dit-elle, à quoi voulez-vous m'obliger ! A rien, me hâtai-je de répondre ; c'eſt de vous-même que votre honneur, votre vertu, votre repos, dépendent ici. Venez, repris-je, venez ma chère Roſe ; je vais vous en conjurer à genoux, ſi mes prières & mes larmes ne ſuffiſent pas pour toucher votre cœur. Elle me fit quelques objections ſur l'inquiétude où nous allions jeter ſon frère. Je l'aſſurai que j'aurois ſoin de pourvoir à tout ; & moitié déterminée, moitié irréſolue, je la conduiſis vers la porte, où ſans perdre un moment nous montâmes tous quatre dans le carroſſe qui nous attendoit, & je fis tourner vers la porte Saint-Antoine pour nous rendre *aux Saiſons*. C'eſt le nom de la maiſon de campagne qui avoit appartenu à monſieur de Lezeau.

Je m'applaudis extrêmement du bonheur que j'avois eu de réuſſir ; & je regardai Roſe pendant le chemin comme une victime toute parée que j'avois dérobée heureuſement au ſacrifice de ſa vertu, & que je ramenois en triomphe. Pour elle, ſon air rêveur & quelques ſoupirs qui ſortoient de ſon cœur malgré elle, me faiſoient connoître aſſez clairement qu'elle ne me ſuivoit pas ſans regret. Monſieur des Peſſes ayant entrepris de la rendre un peu plus gaie en lui adreſſant quelques diſcours galans & flatteurs, elle lui fit porter la peine de ſa mauvaiſe humeur par des réponſes dures & des manières chagrines. Je feignis de ne pas m'en appercevoir, aſſez content de la ſoumiſſion qu'elle m'avoit marquée, & ſûr qu'un peu de tranquilité lui rendroit ſa douceur ordinaire. Dès le lendemain j'écrivis quelques lignes à Georges pour l'empêcher de s'alarmer. Le tour de ma lettre n'étoit pas inſultant ; mais en lui apprenant que ſa ſœur étoit rentrée volontairement dans ſon devoir, je l'exhortois à profiter de ſon âge & de ſes lumières pour ne pas s'écarter davantage du ſien. « Mon deſſein, lui diſois-» je, n'a jamais été de vous gêner, ni de vous » forcer par la violence à ſuivre mes conſeils. » C'eſt un ami qui veut ſe rendre utile à votre

» bonheur, c'eſt un frère qui fait ſes propres
» intérêts des vôtres, c'eſt un père & un paſteur
» ſpirituel qui n'a rien de plus cher & de plus
» précieux que vous, car tous ces titres me
» conviennent à votre égard. Pourquoi donc
» vous révolter contre ma tendreſſe & me fuir
» comme votre ennemi ? Pourquoi du moins
» m'avoir enlevé votre ſœur, ſur laquelle vous
» n'aurez jamais aucuns droits tant que je ſerai
» capable de faire valoir ceux que j'ai reçus de
» la nature par l'ordre de ma naiſſance, & ceux
» dont notre père commun s'eſt remis ſur moi
» en expirant ? Je crains de vous rappeler des
» circonſtances qui vous cauſeroient trop de
» honte. Souvenez-vous ſeulement qu'il n'y a
» guères plus d'une année que la mort nous a
» ravi ce bon père, & demandez-vous à vous-
» même comment vous avez pû perdre ſitôt le
» reſpect que vous deviez éternellement à ſa
» mémoire ». J'ajoutois que ſi ma lettre &
ſes propres réflexions lui faiſoient renaître l'envie de bien vivre avec moi, il pouvoit être aſſuré de me trouver peu ſenſible au paſſé, & d'être reçu aux Saiſons avec toute l'amitié que je lui devois, & que rien n'étoit capable de me faire perdre. Je le félicitois auſſi ſur la faveur qu'il avoit reçue nouvellement de la cour, &

je l'exhortois à s'en attirer d'autres, par les moyens qui peuvent rendre un honnête homme content de ſa fortune.

Il me fit réponſe ſur le champ. Son reſſentiment, quoique déguiſé, ſe faiſoit ſentir à chaque mot. Il plaignoit Roſe, me diſoit-il, d'être condamnée au genre de vie que j'allois lui faire mener. J'en voulois faire apparemment l'épouſe d'un marchand ou de quelque payſan. Cela étoit bien éloigné des intentions de ſon père, que je faiſois valoir avec tant de ſoin, & du but que nous avions dû nous propoſer en venant en France. Mais il ceſſoit d'y prendre intérêt, puiſque je l'aſſurois ſi fort qu'il n'avoit aucun droit ſur elle; & pour le ſort que je lui deſtinois, il confeſſoit qu'elle étoit beaucoup mieux dans mes mains qu'entre les ſiennes. Quant à la propoſition de bien vivre avec moi, ſi j'entendois par-là, de vivre ſans haine & ſans reſſentiment, il me proteſtoit qu'il y étoit ſincèrement diſpoſé : mais ſi je parlois de recommencer à vivre ſous le même toît, il ne voyoit point que cela fût néceſſaire, ni même d'aucun avantage pour lui & pour moi-même. Il me ſouhaitoit d'ailleurs toutes ſortes de proſpérités, & il demeuroit avec ſes ſentimens ordinaires, &c.

Comme je n'avois point eſpéré qu'il pût être

insensible à l'espèce d'affront que je lui avois fait, je résolus de laisser à sa bile le tems de se calmer, & de me reposer de notre réconciliation sur son bon naturel. Deux jours après il m'envoya par les mains d'un notaire la moitié de la somme qu'il avoit emportée en nous quittant, avec un billet par lequel il me prioit de la recevoir au nom de Rose, à qui elle appartenoit, & de reconnoître par écrit que je l'avois reçue. Je consentis à ce qu'il désiroit, & je chargeai le notaire de lui dire, de la part de sa sœur, de celle de Patrice & de la mienne, que pour acheter le plaisir de le revoir & de vivre en bonne intelligence avec lui, nous sacrifierions volontiers, non-seulement cette somme, mais tout le bien qui étoit entre nos mains.

Fin du premier Livre.

LIVRE SECOND.

Les ſoins que j'apportai à l'embelliſſement de notre demeure, & la part que j'y fis prendre à Roſe en la conſultant ſur tout ce qui pouvoit lui plaire, diſſipèrent bientôt le chagrin qu'elle avoit eu de quitter Paris. Elle ſe fit du moins aſſez de violence pour le déguiſer ; car une guériſon ſi prompte & ſi facile devoit m'être ſuſpecte ; mais j'affectai de la croire ſincère, aſſez content qu'elle fût capable de prendre un peu d'empire ſur elle-même. Son indifférence pour monſieur des Peſſes ne faiſant qu'augmenter de jour en jour, je conſeillai à ce jeune homme de modérer ſon ardeur, & d'attendre du tems un retour dont il ne falloit pas encore déſeſpérer. Il eſt vrai qu'avec l'envie d'épargner les moindres peines à ma ſœur, pour ne pas lui donner lieu de ſe repentir de la déférence qu'elle avoit eue pour moi, il entroit de nouvelles vues dans le conſeil que je donnois à monſieur des Peſſes. La raiſon qui m'avoit fait approuver ſon amour ayant été l'intérêt même de Roſe, dont je croyois ne pouvoir aſſurer trop tôt l'établiſſement, je me trouvai un peu

refroidi par ſa répugnance. Je ne pouvois déſavouer que l'inégalité de la naiſſance ne fût une juſte objection. Il m'avoit paru qu'elle étoit balancée par les circonſtances de notre fortune, mais c'étoit en ſuppoſant que l'inclination contribuât à la diminuer ; car on ne ſe marie pas préciſément pour être riche, & je ſouhaitois avant toutes choſes que ma ſœur fût heureuſe.

Ces réflexions avoient d'abord renouvelé mon reſſentiment contre Georges, que j'accuſois de lui avoir fait perdre le goût qu'elle avoit eu pour monſieur des Peſſes. Elle étoit accoutumée à le voir. Son penchant pour lui auroit pris des forces, & elle ſe ſeroit portée d'elle-même à recevoir ſes offres. Cependant je conſidérois auſſi qu'il n'avoit jamais fait de grands progrès dans ſon cœur, puiſqu'une diſtraction de quelques jours avoit pu les ruiner. Un jeune homme ſe flatte ſur les moindres apparences. Il explique tout en ſa faveur. Une fille de l'âge de Roſe, qui eſt encore ſans précaution, parce qu'elle eſt ſans expérience, donne quelquefois ſur elle des avantages qu'elle ignore. L'ingénuité ne penſe à rien, & l'amour-propre dans les hommes ſe figure tout ce qu'il déſire. Enfin quoique monſieur des Peſſes m'entretînt tous les jours de ſon amour & de ſes peines, je réſolus de borner mes bons offices à le conſoler.

Sa paſſion devint ſi violente, qu'étant tombé dangereuſement malade, je crus qu'il ne falloit pas l'attribuer à une autre cauſe. Nous n'épargnâmes ni ſoins ni dépenſes pour rétablir ſa ſanté, & Roſe même parut s'y intéreſſer avec un zèle qui me ſurprit. J'en conclus qu'il s'étoit fait quelque changement dans ſon cœur, & je ne pus lui cacher ma ſatisfaction. Elle me répondit ingénument que ſon ſeul motif étoit la reconnoiſſance. Je l'eſtime, me dit-elle, je ſuis perſuadée qu'il m'aime, & je crois lui devoir ce que je fais pour lui. Cette réponſe me parut ſi peu vraiſemblable, que je pris de ſes ſentimens une idée toute différente. Mais elle les confirma quelques jours après d'une manière propre à guérir mes ſoupçons. Monſieur des Peſſes m'avoit prié dès les premiers jours de ſa maladie, de marquer ſa ſituation à ſes parens, & je m'étois hâté de le ſatisfaire. Quoique j'euſſe aſſez meſuré les termes de ma lettre pour ne leur pas cauſer de fauſſe alarme, une juſte inquiétude pour la ſanté d'un fils unique, fit partir auſſitôt ſon père, & l'amena aux Saiſons. C'étoit un vieillard reſpectable, dont la figure annonçoit d'abord toutes les bonnes qualités qu'il avoit communiquées à ſon fils. Je les laiſſai ſeuls. Leur entretien dura plus d'une heure. Enfin, m'ayant fait prier de reparoître, le père

me pressa dans les termes les plus tendres de sauver la vie à son fils en lui accordant ce qu'il aimoit plus que lui-même. Il venoit d'apprendre, me dit-il, avec quel respect il devoit demander cette faveur, pour un jeune homme qui nous étoit fort inférieur en naissance, & qui n'avoit point d'autre fondement pour l'espérer que sa tendresse infinie pour Rose, & l'amitié dont nous l'avions honoré : mais si le bien pouvoit suppléer à quelque chose, il s'engageoit à lui donner la valeur de deux cens mille livres en terres & en argent comptant, & à lui acheter une charge de vingt mille écus. Je l'interrompis pour l'assurer que les dispositions que j'avois marquées à son fils étant toujours les mémes, il pouvoit faire fond sur mon consentement ; & que je me chargeois méme de faire ces nouvelles propositions à ma sœur. Je la fis appeler, ne doutant presque pas que l'offre d'une fortune présente ne la déterminât sur le champ. Elle écouta tranquillement mon discours ; mais loin de flatter le père & le fils de la moindre espérance, elle protesta civilement qu'elle n'auroit jamais pour eux d'autres sentimens que ceux de la reconnoissance & de l'amitié. Quelque dureté que monsieur des Pesses dût trouver dans cette déclaration, il fut si sensible aux attentions qu'elle continua de lui marquer pen-

dant ſa maladie, qu'il ſe rétablit contre tr
eſpérance.

J'avoue qu'après cette preuve de l'indif
ce de Roſe, tout devint obſcur pour mc
ſa conduite. Je ne pouvois concevoir p
motifs une perſonne de ſon âge & de
pérament s'obſtinoit à refuſer un jeun
aimable, dont elle étoit ſûre d'être
qu'elle faiſoit même profeſſion de n
car depuis le nouveau témoignage
eu de ſa paſſion par la violence d
je lui trouvois plus de complaiſanc
pour lui, & j'aurois pris leur bor
pour le témoignage d'un amou
chagrin de monſieur des Peſſe
d'en juger autrement. J'en r
nement à Patrice, qui ne n
contraire aux deſſeins de m
& qui ſembloit être plus a
pour ſa ſœur depuis notr
Il me fit une réponſe f
contraint, que j'aurois
défiance, ſi j'euſſe cru
ractère ; mais je le cr
de ſa mélancolie, de
mens continuels qu'i
ſon. Je comptois tr

rois pas imaginé qu'un eſprit droit & un cœur excellent fuſſent capables de tromper.

Dans toute ma vie, rien n'a tant contribué à mes erreurs & à mes peines, que ce penchant trop crédule à préſumer favorablement de la vertu d'autrui ; ſur-tout lorſqu'avec un peu d'étude pour démêler le fond d'un caractère, je croyois y découvrir des principes naturels de droiture & d'inclination pour le bien. Je n'ai pas connu les grandes paſſions par expérience ; & ſans cette clef, l'on n'entre jamais parfaitement dans la ſcience du cœur humain, qui ne conſiſte que dans la connoiſſance de leurs effets. Comment concevoir avec un cœur tranquille, qu'il y ait des mouvemens capables de faire oublier des devoirs qu'on aime & qu'on ne viole pas même ſans remords ? Ainſi je me ſuis toujours repoſé ſur le caractère d'autrui preſqu'autant que ſur le mien ; & lorſqu'il m'eſt arrivé d'en être la dupe, j'aimois mieux prendre l'erreur ſur mon compte, en croyant que je m'étois trompé dans le jugement que j'en avois fait, que d'accuſer la vertu d'inconſtance ou de foibleſſe. Fauſſe idée, qui ſuppoſe dans les hommes trop de bonté ou de malice, avec une conſtance dans l'une ou dans l'autre dont la nature eſt rarement capable. L'exemple de Patrice

Patrice a fait plus pour mon inſtruction, que tous mes raiſonnemens & toutes mes lumières.

Il étoit tel que je l'ai dépeint ; mais entre mille qualités excellentes, il en avoit deux que le moindre excès pouvoit changer en défauts. L'une étoit cette complaiſance, qui le rendoit d'un commerce aimable, mais qui l'expoſoit ſans ceſſe à la ſéduction des conſeils & des exemples : l'autre, ſon inquiétude continuelle, & ce beſoin d'être fixé qui lui faiſoit ſaiſir ſans diſcernement tout ce qui ſembloit promettre à ſon cœur le repos qu'il cherchoit. Ces deux ennemis de ſon bonheur & de ſa vertu l'avoient déjà engagé dans plus d'une fauſſe démarche. Cependant les apparences m'en impoſoient encore. A la ſurpriſe que je lui marquai, il ſe contenta de répondre que n'étant point le garant des inclinations de ſa ſœur, il étoit d'avis ſeulement qu'il ne falloit pas la contraindre ni l'importuner ; mais qu'après la manière dont elle s'étoit expliquée, il y avoit peu d'apparence qu'elle pût avoir changé de ſentimens. Il ajouta que tous nos projets de mariage venant ainſi à manquer, il ne ſavoit pas même ſi la bienſéance nous permettoit encore de retenir plus longtems monſieur des Peſſes auprès d'elle. Ce conſeil fut inſinué ſi adroitement, qu'il fit impreſſion ſur moi. Je convins que la réputation de Roſe-de-

mandoit des ménagemens. Il y avoit près de ſix ſemaines que M. des Peſſes étoit aux Saiſons. Je réſolus de l'avertir avec toute la franchiſe de l'amitié, qu'un ſi long ſéjour, qui ne paroiſſoit pas devoir ſe terminer par le mariage, pouvoit être mal interprêté. J'étois ſûr que ſa politeſſe & le reſpect qu'il avoit pour moi, lui feroient étouffer les murmures de ſon cœur. En effet, après quelques plaintes de ſon infortune, il confeſſa que mes ſcrupules étoient juſtes, & il prit le parti de ſe retirer à Paris. Je ne lui refuſai point la permiſſion qu'il me demanda de venir nous voir ſouvent.

Patrice avoit fait pendant ce tems-là divers voyages, tantôt à ma prière, tantôt pour ſes propres vues. Je l'avois preſſé d'aller ſouvent à Saint-Germain, où je me reprochois de n'avoir pas encore paru moi-même. Mon deſſein avoit toujours été de nous faire préſenter au roi Jacques par quelqu'un de nos parens, & j'avois jeté les yeux ſur monſieur de Sercine, que ce prince honoroit de ſa confiance ; mais je ſouhaitois ardemment que Georges voulût nous accompagner, & j'attendois avec impatience qu'il ſe portât de lui-même à notre réconciliation. J'avois donc chargé Patrice non-ſeulement de diſpoſer monſieur de Sercine à nous rendre le ſervice que j'attendois de lui,

mais de ſe ménager auſſi quelqu'entrevue avec ſon frère, pour lui repréſenter de quelle importance il étoit pour nous de mieux vivre enſemble, & de demander de concert la protection du roi pour notre famille. Comme je ne lui voyois point autant de zèle que je le déſirois pour ces deux commiſſions, du moins à en juger par la froideur avec laquelle il me rendoit compte de ſes ſoins, j'attribuai cette nonchalance à ſon humeur naturelle; & je pris le parti d'aller moi-même à Saint-Germain, où je vis monſieur de Sercine & monſieur Dillon pour la première fois. Ils ne me reçurent point en inconnu. Georges avoit eu ſoin de leur faire le portrait de ma déſagréable figure. Ils me ſaluèrent même par mon nom, quoique je ne me fuſſe fait annoncer chez l'un & chez l'autre que ſous le titre d'eccléſiaſtique irlandois. Mais ſi je ne trouvai qu'un ſujet de rire dans cette première circonſtance de mes deux viſites, je fus vivement affligé de me voir traité avec une froideur à laquelle je ne m'attendois pas. A peine me fit-on quelque offre de ſervice. On ne m'entretint que du mérite de mes deux frères, & des témoignages de bonté qu'ils avoient reçus du roi. On me parla auſſi de la beauté de ma ſœur, & de l'impatience avec laquelle elle étoit attendue à la cour de Saint-Germain.

La crainte de me donner un nouveau ridicule en demandant l'explication d'un discours auquel je ne comprenois rien, me fit abréger les complimens. Je me retirai avec beaucoup d'inquiétude ; & loin de passer huit jours à Saint-Germain, comme je me l'étois proposé, je ne pensai qu'à reprendre le chemin des Saisons. Il m'importoit d'éclaircir promptement ce que j'avois entendu. Je concevois en général que j'étois trahi par Patrice, & joué par la fausse prudence de Georges : mais que devois-je penser de Rose ? L'intérêt de cette chere sœur me causoit une mortelle alarme. J'arrivai aux Saisons tout occupé de mes craintes. Comme j'en étois parti la veille, on étoit fort éloigné d'attendre sitôt mon retour.

En entrant dans la cour, j'apperçus quelques laquais d'une livrée inconnue, deux carrosses & des chevaux qu'on achevoit de dételer. J'avance vers la maison. On me reconnoît, & j'entends aussitôt le bruit des fenêtres & de la porte des salles qu'on fermoit avec la dernière précipitation. J'en croyois à peine mes oreilles & mes yeux. Que prétendent-ils ! disois-je ; voudroient-ils m'exclure tout-à-fait du logis ? J'entre. Personne ne se présente pour me recevoir. Je monte droit à mon appartement, sans avoir la force de chercher des éclaircissemens

s déjà funeſtes, ni celle même
omeſtique de la maiſon; car j'é-
& à pied, après avoir quitté à
: de Saint-Germain.
quelques momens dans un pro-
ndant lequel on méditoit appa-
manière dont on devoit ſe con-
J'entendis enfin la voix de Pa-
doit à quelque domeſtique où
enſuite à ma chambre. J'étois
ée ſur une main. Je ne quit-
ſture; & ſans ouvrir même
is avec beaucoup d'amertu-
ât ce que j'avois à eſpérer
ar mes premiers ſoupçons
Georges, & je m'imaginois
voit être que lui, qui étoit
r ſa ſœur. Mon ſilence &
ive affliction touchèrent le
neura comme incertain s'il
ai les yeux ſur lui. Mon
rougir. Enfin la bonté de
it ſur tous ſes projets, il
'il ſavoit la cauſe de mon
oit honte de m'avoir

e? interrompis-je avec
is! que vous ai-je donc

fait ? Quelle raiſon aviez-vous de vous défier de moi ? Il convint qu'il étoit coupable, & il me promit la confeſſion de toutes ſes fautes. Mais ce qui preſſe le plus, me dit-il, c'eſt l'embarras où vous allez être, & où je ſuis déjà. Mon frère eſt ici. Je me ſuis engagé à favoriſer le deſſein où il eſt de mener Roſe à Paris. Elle y conſent. Je crains que vous ne puiſſiez vous y oppoſer ſans vous attirer quelque nouveau chagrin. Je le preſſai de s'expliquer davantage. Il me confeſſa que dans le premier mouvement de ſurpriſe & de confuſion où les avoit jetés mon retour imprévu, Georges l'avoit chargé d'un air furieux de me venir déclarer qu'il ne ſeroit pas deux fois ma dupe, & que ſi j'entreprenois de retenir Roſe, je l'obligerois, malgré lui, à quelque violence. Quel parti prendre, me dit-il ? j'ai toujours ſenti que je m'engageois imprudemment, mais je n'ai pu me défendre contre ſes inſtances, ni réſiſter à certaines promeſſes.

Quoique je ſentiſſe toutes les difficultés de ma ſituation, je fus ſi ſatisfait de voir rentrer Patrice dans ſon devoir & dans mes intérêts, que je repris auſſitôt l'eſpérance. Je remis toute autre queſtion à des circonſtances plus tranquilles, & ne penſant qu'au mal préſent, je lui demandai ſi Georges étoit ſeul. Il me dit qu'il

avoit avec lui trois dames, & deux gentilshommes, à l'un deſquels on ſe propoſoit de marier Roſe. Nouvelle témérité, qui me cauſa autant de douleur que d'étonnement. Marier Roſe ! m'écriai-je : à qui donc ? Et de quel droit prétend-on diſpoſer d'elle, ſans ma connoiſſance & ſans mon aveu ? Il ſe hâta de répondre que je ne devois pas m'alarmer ; que pour ce qui regardoit ce mariage, Georges n'avoit rien entrepris qu'avec l'approbation & le conſeil de tous nos parens & de nos amis de S. Germain ; que le roi lui-même y donnoit ſon conſentement, & que le parti étoit également honorable & avantageux pour notre ſœur. Chaque mot d'un ſi étrange récit augmentoit ma ſurpriſe & ma conſternation. Mais, repris-je d'une voix altérée par le reſſentiment, ſuis-je donc compté pour rien ? Mépriſez-vous juſqu'à ce point ma tendreſſe, mon caractère, & les droits de mon âge ? D'ailleurs, marie-t-on une fille ſans la conſulter ? ſans qu'elle connoiſſe, ſans qu'elle ait vu même l'époux qu'on lui deſtine ? Il m'interrompit pour m'aſſurer que par rapport à moi, l'on étoit réſolu de m'informer de toute l'intrigue avant que d'en venir à la célébration des noces ; & que pour l'amant de Roſe, il étoit venu ſi ſouvent la voir avec Georges depuis notre ſéjour aux Saiſons, qu'elle avoit eu

le tems de le connoître, & de prendre pour lui beaucoup d'estime.

Il ne manquoit que ce dernier trait pour achever de me faire sentir que j'avois été misérablement leur jouet depuis notre départ de Paris. Je ne demandai point d'autre explication : & prenant mon parti sans délibérer, je priai Patrice d'avertir son frère que je désirois impatiemment de l'entretenir en particulier. Il me satisfit, après m'avoir fait promettre que je ne révélerois de sa confidence que ce qui regardoit le départ de Rose. Mais je fus aussi surpris que de tout le reste, de le voir revenir tristement, pour m'annoncer que Georges refusoit absolument de me voir, si je ne m'engageois à consentir au départ de ma sœur, & à bien vivre désormais avec lui. Ciel ! m'écriai-je, en y élevant les yeux, vous êtes témoin de qui la paix dépend ici. Mais j'irai moi-même à lui puisqu'il refuse de venir à moi.

En effet, je descendis aussitôt, & malgré l'agitation de tous mes sentimens, je reçus du ciel assez de force pour prendre un air calme & composé. J'entrai dans l'appartement, où l'on ne s'attendoit à rien moins qu'à me voir, après la timidité qui m'avoit fait chercher la solitude en arrivant. Georges parut déconcerté ; Rose étoit tremblante ; & tous les spectateurs, qui

n'ignoroient pas la fi
avoient part au comp
même embarras. Ma
che pour m'expliqu
ce que j'avois recueil
à la vue de monſieur
ſard me fit jeter le
gentilhomme que j'a
matin du même jour
homme âgé, un co
tation d'être plein d
Je trouvai tout d'un
qu'il avoit d'accom
du froid accueil qu'i
que ſa préſence &
tout d'un coup le ſa
embarras au ſilence q
même la parole, il
ſer de ce que ſon
ſon amitié pour me
voient fait entrer dar
toient priſes, à la vé
mais qui ne devoi
& ma piété ; que d
je voyois chez moi,
qui je ne duſſe atten
caſions de l'amitié
ſon épouſe & ſes deu

jeune ſeigneur d'une grande eſpérance, qui avoit lié une amitié étroite avec mes frères, & qui avoit des ſentimens encore plus tendres pour ma ſœur ; que la retraite où je tenois Patrice & Roſe étant une mauvaiſe voie pour les avancer dans le monde, & l'état de nos affaires ne m'ayant pas permis ſans doute de leur en faire prendre une meilleure, il venoit avec toute l'affection d'un parent & d'un ami leur offrir ſa maiſon & ſon crédit à la cour ; que Roſe n'y ſeroit pas reçue moins agréablement que mes frères, qui avoient déjà eu l'honneur d'être préſentés au roi ; que ce prince ſouhaitoit ardemment de la voir ſur le portrait que milord Linch avoit fait d'elle ; enfin, qu'il venoit la prendre avec ſon épouſe & ſes filles pour la conduire à Paris où elle paſſeroit quelques jours à ſe faire habiller, & de-là à Saint-Germain où elle étoit attendue : que pour moi, ſi je perſiſtois dans mon inclination pour la ſolitude, je pouvois demeurer tranquillement aux Saiſons, & que tous les amis de notre famille s'employeroient pour me faire obtenir un bénéfice ou quelqu'autre faveur du clergé.

Ayant eu le tems de me remettre pendant ce diſcours, je conçus que mes plaintes, mes objections & mes ſcrupules ſeroient peu écoutés, & qu'on n'attendroit pas mon conſentement

pour exécuter des projets qu'on avoit formés ſans me conſulter. L'indifférence qu'on marquoit pour moi, en me conſeillant ſi froidement de reſter aux Saiſons, me touchoit peu. Ce n'étoit point aux careſſes des hommes ni aux faveurs de la fortune que mon cœur étoit ſenſible ; il l'étoit à l'endurciſſement de Georges, dont la folle prudence l'emportoit ſur tous mes ſoins, & donnoit même un ridicule à ma tendreſſe & à mon zèle ; car je découvrois clairement dans la conduite & dans les termes de monſieur de Sercine l'opinion qu'on lui avoit fait prendre de moi. J'étois encore plus vivement touché de l'aveuglement de Roſe & de Patrice, qui ſe livroient ſi témérairement aux premières eſpérances, & de l'ingratitude avec laquelle ils s'étoient déterminés à me cauſer le plus mortel chagrin que je puſſe recevoir. Cependant malgré le trouble où me jetoient des réflexions ſi amères, je formai ſur le champ les deux ſeules réſolutions qui me reſtoient à prendre dans ces triſtes circonſtances : l'une, de leur épargner juſqu'à mes reproches, parce qu'ils étoient déſormais inutiles, & qu'ils ne pouvoient ſervir qu'à les rendre plus coupables ; l'autre, de retourner promptement en Irlande, & de ne plus penſer à leur être utile que par mes vœux & mes prières. Ils avoient trouvé des conſeils, des protections,

es ſecours, des établiſſemens mêmes, ſi j'en royois les illuſions de leur amour-propre : ils 'avoient plus rien à attendre de moi, & d'ailleurs il paroiſſoit aſſez qu'ils n'en vouloient plus ien recevoir.

Je ne dirai point qu'il n'entrât pas beaucoup de reſſentiment & de dépit dans le ſerment intérieur que je fis de quitter la France ; mais j'étois ſûr du moins que la raiſon & la religion n'y trouvoient rien à condamner. Elles m'y portoient au contraire également ; & lorſque je me trouvai l'eſprit libre & le ſang moins ému, je remerciai le ciel d'avoir permis que je fuſſe engagé à partir par un lien aſſez fort pour me faire ſurmonter les foibleſſes du ſang & les mouvemens d'une tendreſſe exceſſive.

J'eus donc la force de répondre paiſiblement à monſieur de Sercine, que les intérêts de mes frères & de ma ſœur étoient fort bien entre ſes mains, & que ſi j'avois dû m'attendre à être traité avec un peu plus d'égards & de confiance, j'avois du moins la conſolation de voir ma famille très-honorée de la protection du roi & de la ſienne. Je n'ajoutai rien ; & cette réponſe civile à laquelle on s'attendoit moins qu'à quelques traits de morale chagrine, fit renaître la tranquillité & la joie dans l'aſſemblée. On ſervit des rafraîchiſſemens. J'en fis les honneurs,

& je pris part à la converſation, avec ſoin d'écarter tout ce qui pouvoit renouveler mes peines. Cependant la vue de Roſe, que je regardois comme la malheureuſe victime de l'ambition de ſon frère, ſes charmes innocens, ſes regards timides & embarraſſés qu'elle oſoit à peine fixer ſur les miens, m'arrachoient du fond du cœur des ſoupirs que je ne retenois qu'avec violence. Je formai le deſſein de me ménager un entretien ſecret avec elle, pour faire une nouvelle tentative ſur ſon eſprit, ou du moins pour la fortifier par la répétition de mes anciennes maximes. Je lui fis ſigne de me ſuivre hors de l'appartement. Elle m'auroit obéi. Mais Georges m'obſervoit : il pénétra mon deſſein, & la retenant lorſqu'elle ſe levoit pour me ſuivre, il me dit avec une douceur affectée, que j'avois eu tout le tems de donner mes ſages conſeils à Roſe ; qu'il ne falloit pas dérober ſa préſence à tant d'honnêtes gens ; & qu'en la remettant entre les mains de madame de Sercine, je pouvois compter qu'elle n'avoit plus beſoin d'autre leçon que l'exemple d'une dame ſi aimable & ſi ſage. Ainſi tout me fut ravi cruellement, juſqu'à la douceur de lui dire en particulier le dernier adieu. A peine eus-je la liberté d'entretenir un moment Patrice. Je n'entrai avec lui dans aucun nouveau détail : mais après de juſtes

reproches de ſa foibleſſe, qui rendoit toutes ſes bonnes qualités inutiles, je l'exhortai du moins à l'amour de la vertu, lors même qu'il en oublieroit la pratique ; & je lui prédis une partie des maux dont il étoit menacé. Peut-être n'aurois-je pu lui cacher la réſolution de mon départ, ſi Georges, qui appréhendoit autant mes ſéductions, que j'euſſe dû craindre les ſiennes, ne fut venu m'interrompre. Il me dit d'un air ſatisfait qu'il alloit travailler efficacement à notre fortune avec Roſe & Patrice ; que je ſerois toujours le premier à qui il en feroit recueillir les fruits, & qu'il recommandoit ſes entrepriſes à mes prières. Partez, lui répondis-je, allez, mon frère, & puiſſe votre fortune ſurpaſſer vos eſpérances ; le plus ardent de mes ſouhaits eſt de vous voir ſages & heureux : mais je ſuis trompé ſi vous le devenez par des voies ſi étranges. Monſieur de Sercine & milord Linch qui nous joignirent au même moment, affectèrent de m'interrompre par des complimens déplacés. Il me fut aiſé de reconnoître qu'ils agiſſoient tous de concert, pour m'ôter les moyens de leur dire ce qu'ils ne pouvoient entendre ſans honte. La néceſſité me fit céder à cette tyrannie. Je les vis partir, ſans leur donner aucune autre marque de chagrin que mon ſilence. J'eus même les yeux conſtamment baiſſés ; & lorſqu'ils

m'assurèrent en m'embrassant qu'ils auroi
de me donner souvent de leurs nouv
ne leur répondis que par des inclinations
& de profondes révérences.

Il est vrai que Patrice me protesta,
serrant la main, que mes intérêts lui
toujours aussi chers que les siens, & q
donneroit bientôt de meilleures preuve
sentimens : mais quel fond pouvois-je f
un caractère foible & inconstant, sur l
paroissoit que les nouvelles impressions
toujours les plus fortes ? Il avoit recon
devoir deux heures auparavant : il av
parti pour moi, en se confessant coup
s'être laissé entraîner par les conseils
frère ; & je le voyois partir pour me fu
air aussi content que ceux qui me l'enle
sans m'avoir même expliqué le fond de
seins, & sans me laisser les moindres l
sur ses démarches passées, pour servir d
de règle à ma propre conduite. Aussi
ployai-je les premiers momens que je
seul après leur départ, qu'à renouveler
ment que j'avois fait de quitter la Fra
n'y avoit plus de raisons qui pussent n
balancer. J'étois dégagé de tous mes
par leur obstination & par leur fuite ; &
manière outrageante dont on venoit de r

ter, la tendreſſe du ſang ne me paroiſſoit plus qu'une foibleſſe.

Cependant comme je ne voulois rien avoir à me reprocher, je ne crus pas qu'il me fût permis d'abandonner les Saiſons ſans y laiſſer quelque perſonne de confiance qui prit ſoin de leurs affaires, & qui leur remit fidèlement ce que j'étois reſolu de leur laiſſer. Quoique le droit d'aîneſſe me donnât la meilleure part à tout ce que nous avions poſſédé juſqu'alors en commun, mon deſſein étoit de leur céder ſans exception tout ce que j'y pouvois prétendre, & de prendre ſeulement ſur la ſomme qui étoit encore entre mes mains, ce qui me ſeroit néceſſaire pour les frais du voyage. Killerine m'offroit une retraite où je pouvois toujours vivre commodément des ſeuls fruits de mon bénéfice. Je jetai donc les yeux ſur monſieur des Peſſes, dont je connoiſſois parfaitement la probité, & jugeant même qu'une commiſſion de cette nature lui ſeroit fort agréable par les nouvelles occaſions qu'il auroit de rendre ſervice à Roſe & à mes frères, je le fis prier de venir promptement aux Saiſons.

Cette invitation extraordinaire lui donna des eſpérances qui ſe trouverent mal remplies à ſon arrivée. En lui apprenant la réſolution où j'étois de retourner en Irlande, je ne pus lui en laiſſer

laiſ
ſéq
tre
cor
Il
dre
tou
par
auſ
trai
deſ
ſen
du
not
de
liai
me
fav
éta
qu'
apf
int
toit
ent
tre
bie
ſa
J'i

étoit reſté avec moi, & je n'en tirai pas plus de lumière, de ſorte que je n'emportai pas même en partant la ſatisfaction de ſavoir par quels artifices on m'avoit trompé, ni s'il avoit été en mon pouvoir de m'en défendre. Cette connoiſſance à la vérité n'auroit pas réparé le mal, mais elle auroit ſervi à me faire raiſonner encore plus juſte ſur les malheureuſes ſuites que j'en devois attendre.

Ce ne fut pas ſans un tendre regret que je me ſéparai le lendemain de monſieur des Peſſes, après lui avoir remis environ dix mille écus qui étoient l'unique reſte de la fortune de nos ancêtres. Je lui laiſſai un ſimple billet, adreſſé à mes frères, dans lequel je leur déclarois ſans aucune marque de reſſentiment, que me trouvant dégagé de toutes mes promeſſes par mille raiſons que j'évitois de rappeler, je prenois le parti de retourner à Killerine; & que ſi j'avois cru pouvoir les préférer pendant quelque tems à mon troupeau, j'étois obligé de me rendre à mes anciens devoirs, lorſque ma préſence & mes ſoins leur devenoient abſolument inutiles. Je les exhortois à ſe ſouvenir de leur naiſſance & de leur religion, & de ce qu'ils devoient par ces deux motifs à dieu & à l'honneur de leurs ancêtres. Je leur recommandai inſtamment leur ſœur, dont le ſoin étoit déſor-

mais leur premier devoir, & d'un compte d'autant plus rigoureux, que c'étoit volontairement qu'ils s'en étoient chargés. Enfin je leur marquois que j'avois remis à monſieur des Peſſes notre maiſon & notre argent, ſur leſquels je leur abandonnois tous mes droits. Je laiſſai une lettre beaucoup plus longue pour Roſe, mais où il n'entroit que de la tendreſſe & des conſeils ſalutaires. Cependant je ne puis cacher que j'eus beaucoup de violence à me faire pour écrire avec cette modération. Il s'en falloit bien que toutes les plaies de mon cœur fuſſent fermées. J'étouffai ſes plaintes; réſolu de ne prendre conſeil déſormais que de la raiſon & du devoir.

Il fallut néanmoins me combattre encore, en paſſant par Saint-Germain pour me rendre à Dieppe; & j'éprouvai plus que jamais par la peine que j'eus à me vaincre, combien les mouvemens les plus réglés de la nature ſont difficiles à gouverner. Que n'en doit-il pas coûter par conſéquent pour prendre un parfait empire ſur les paſſions? Je ſavois que mes frères & ma ſœur devoient arriver à la cour avant la fin de la ſemaine. Je me ſentois porté à les attendre, & à chercher pour la dernière fois l'occaſion de les voir. Tantôt c'étoit pour leur faire tous les reproches qu'ils méritoient, &

que la préſence de monſieur de Sercine m'avoit contraint d'étouffer dans mon cœur. Tantôt c'étoit pour ſatisfaire ma tendreſſe, qui étoit encore aſſez forte pour me faire oublier leur ingratitude. Ils ne s'attendoient point à mon départ. Ils n'avoient jamais regardé la propoſition de les quitter, que le mécontentement m'avoit fait faire pluſieurs fois, comme une menace ſérieuſe. Il pouvoit encore arriver que me voyant en chemin pour m'éloigner ſans retour, le ſouvenir de tout ce que j'avois fait pour eux, & la honte de m'avoir cauſé de ſi injuſtes chagrins, leur fiſſent reprendre les ſentimens qu'ils avoient eus pour moi. Mais quand ils les euſſent repris, à quoi ce changement pouvoit-il aboutir? Ils étoient déjà trop engagés. Ils avoient pris des guides que la bienſéance ne leur permettoit plus d'abandonner, & dont les vues ne pouvoient jamais s'accorder avec les miennes. D'ailleurs c'étoit me flatter trop que de les croire diſpoſés à ſe réconcilier avec moi. Je leur étois devenu incommode; je devois craindre de l'être encore plus à Saint-Germain. Qui ſait de quelle manière ils auroient pris ma viſite, & ſi Georges qui avoit été capable de ſe faire un jeu de mes infirmités naturelles avec meſſieurs de Sercine & Dillon, n'eût pas couronné ſa vengeance par quelque inſulte écla-

tante ? De toutes ces réflexions je m'attachai à celles qui devoient me faire hâter mon voyage. Je me rendis à Dieppe, où je profitai du premier vaiſſeau qui s'offrit pour Londres. Au moment que je m'embarquois, on me remit une lettre de monſieur des Peſſes, qu'il m'avoit adreſſée au haſard dans la même auberge où nous avions paſſé quelques jours en arrivant en France. Je balançai ſi je devois la lire, dans la crainte d'y trouver quelque nouveau ſujet de peine ; mais la tendreſſe du ſang prévalut encore. Je l'ouvris. Elle contenoit de nouvelles inſtances pour m'arrêter, avec la relation d'une viſite que monſieur des Peſſes avoit rendue à mes frères & à ma ſœur. Ayant découvert heureuſement leur demeure à Paris, il n'avoit pas perdu un moment pour leur annoncer mon départ. Roſe s'étoit évanouie à cette nouvelle, & n'étoit revenue que pour verſer un torrent de larmes. Patrice avoit donné auſſi toutes les marques d'une vive douleur. Georges même avoit paru frappé d'un dénouement ſi imprévu ; mais il avoit employé auſſitôt tout ſon eſprit pour conſoler ſa ſœur & ſon frère, en leur repréſentant que ma préſence n'étoit pas néceſſaire à leurs projets, que rien ne les empêchoit d'eſpérer que je ne puſſe vivre fort heureuſement dans mon bénéfice ; & que ſi leurs affai-

res tournoient auſſi bien qu'il
promettre, il ne ſeroit jamai
m'inviter à revenir partager le
ſieur des Peſſes concluoit de
& des regrets de Patrice,
tendrement, & que ſi je v
que nouvel effort, ils po
ramenés à mes vues. Je v
lettre un amant inquiet p
choit de me retenir par
pour faire ſervir mon r
les ſiennes. Mais quanc
Roſe encore plus ſinc
noiſſois l'humeur fiere
J'étois ſûr qu'il n'en
pour eux dans le p
les enlever, que d
dont je lui avois r
avoit voulu ſe ve
pouvois tenter de
citer à une nou
tueroit puériler
ſée qui avoit é
mon départ,
tions de mon
driſſement ex
Je lui fis ſu
pour lui ma

tions, & mon embarquement, qui ſe fit à l'heure même. En deux jours d'une heureuſe navigation j'arrivai à Londres, d'où je fis le voyage par terre juſqu'à Holyhead. Un vaiſſeau anglois que le haſard me fit trouver prêt à lever l'ancre, me rendit en quatre jours à Londondery, & je me revis le lendemain au ſoir dans ma maiſon de Killerine.

Quatre mois d'abſence m'auroient fait trouver une vive ſatisfaction dans les embraſſemens & les careſſes de mes amis, ſi j'euſſe pu me délivrer de mille fâcheux ſouvenirs dont j'avois la ſource dans le cœur encore plus que dans l'imagination. Je ne pus me trouver ſi proche du tombeau de mon père, ſans reſſentir une mortelle confuſion de n'avoir pas un meilleur compte à lui rendre du dépôt qu'il avoit confié à mes ſoins. Le témoignage de ma fidélité & de mon zèle, que je trouvois au fond de mon cœur, en écartoit bien toute ombre de remords; mais loin d'en bannir le regret & la triſteſſe, il ne ſervoit qu'à me rappeller l'inutilité de mes peines & les malheureux fruits que j'avois recueilli de mes eſpérances. Je portois ce poids à tous momens, & dans toutes ſortes de lieux. Ce n'eſt pas qu'en examinant quelquefois les choſes dans un ſens plus favorable, je ne rendiſſe à Geo:ges

la juſtice qu'il méritoit
ſageſſe de ſes mœurs,
gement, & l'honnêteté
trois points ſur leſquel
reconnu de foible; &
quelque part que l'eſp
à la conduite qu'il a
& l'ambition ou l'a
qu'il vouloit faire p
ſœur, il ne falloit p
au vice par ſon app
ple. Mais l'eſpèce d
de leur inſpirer n
doutable que le vi
vie de plaire aux
leurs faveurs, & l
peuvent y condui
qui ne l'eſt pas a
il longtems à de
ſervir à ſes vue
qu'il y devient
ſert de le dégu
bleſſe de ſentir
l'orgueil, qua
grandeurs & d
teſſe & la con
voies de la f
toujours une l

déréglemens d'autrui? La galanterie, ſans laquelle on ne ſauroit faire un pas dans le monde, peut-elle être diſtinguée ſérieuſement de la volupté ſenſuelle dont elle eſt comme la fleur & le rafinement? J'accorde, ſi l'on veut, qu'un homme de jugement & d'honneur, tel que je me figurois Georges, ne ſe livre point ſans ménagement à cette dépravation: mais quel frein pouvoit retenir Roſe & Patrice? Leur âge qui étoit à peine au-deſſus de l'enfance; leur caractère tendre & facile qui les rendoit capables de l'excès du bien & du mal, ſuivant les premières impreſſions par leſquelles ils ſeroient déterminés; l'éclat de leurs qualités naturelles qui les expoſoit à des ſéductions plus preſſantes & plus inévitables; enfin, la témérité de leur frère, qui ne concevoit pas même qu'ils euſſent beſoin de précaution, étoient de juſtes ſujets d'alarme, qui me faiſoient craindre pour eux autant de chutes que de pas.

En réfléchiſſant ainſi ſur la cauſe de mes regrets, il me vint un ſcrupule qui me cauſa beaucoup d'embarras. L'opinion même que j'avois du jugement & de la probité de Georges, me fit douter ſi mes délicateſſes de religion n'avoient pas été portées trop loin, & ſi l'idée que je me formois du monde n'étoit pas fauſſe ou du moins exagérée. Il étoit certain que je

né la devois point à ma propre expérience. C'étoit le fruit de mes lectures, ou des principes d'éducation que j'avois reçus au séminaire de Carcassonne. Georges au contraire, quoiqu'âgé seulement de quelques années plus que son frere, avoit eu de bonne heure l'occasion de se répandre beaucoup plus au dehors, parce que se trouvant l'aîné de notre maison, il avoit été obligé dans les dernieres années de la vie de mon pere de le représenter aux assemblées de la province, & d'entretenir certaines liaisons de bienséance avec la noblesse de notre canton. Étoit-il impossible qu'il eût acquis des connoissances plus justes que les miennes, & qu'étant mieux informé des usages du monde, il eût jugé avec plus de discernement de ce qu'ils ont de criminel ou d'innocent? Dans cette supposition, non-seulement il devoit connoître mieux que moi ce qui étoit convenable aux intérêts de son frère & de sa sœur, mais il auroit eu raison de me reprocher, comme il avoit fait plus d'une fois, que mon zèle surpassoit mes lumières, & que j'étois plus propre à la solitude du cabinet qu'à donner des règles de conduite pour le monde. J'aurois mérité même d'être regardé comme un censeur aveugle, & comme un esprit turbulent, qui dérangeoit mal-à-propos ses sages desseins par mes plaintes,

& par mes remontrances importunes. A la vérité les livres ſaints, dont toutes les maximes ſont infaillibles, déclarent la guerre en mille endroits au monde & à ſes partiſans ; mais ils expliquent auſſi ce qu'il faut entendre par les partiſans du monde : ce ſont les fourbes, les orgueilleux, les ſenſuels, les vindicatifs, les raviſſeurs du bien d'autrui, &c. toutes qualités qu'on ne peut attribuer raiſonnablement à la plupart des perſonnes qu'on connoît, & qu'on n'attribueroit pas ſans une témérité criminelle à ceux qu'on ne connoît point. C'eſt donc ſur cette ſeule eſpèce d'hommes, s'il en eſt beaucoup d'un ſi affreux caractère, que tombent toutes les malédictions évangéliques ; ce qui n'empêche pas que le plus grand nombre de ceux même qui vivent avec eux dans le monde, ne puiſſent être d'un commerce aimable & ſans danger, & Georges pouvoit l'avoir reconnu par l'expérience.

Dans l'incertitude où je demeurai après ces réflexions, je me repentis amérement de n'avoir pas mieux profité du tems que j'avois paſſé en France, pour acquérir les lumières qui me manquoient. Il m'auroit été facile de me faire introduire dans toutes ſortes de ſociétés, & d'en démêler les principes & les uſages. J'aurois appris par moi-même ce qu'un chrétien

doit penſer du monde. Peut-être me ſerois-je mieux accordé avec Georges après avoir acquis cette connoiſſance, & la paix auroit continué de règner dans notre famille ; au lieu que par ma précipitation à condamner tout ce qui m'avoit déplu, j'étois peut-être coupable de l'avoir troublée. Ce doute m'affligea ſi vivement que j'aurois eu peine à me conſoler, ſi le ciel n'eût rendu le repos à ma conſcience par une autre réflexion. S'il eſt vrai, me dis-je à moi-même, que Georges ne s'égare point dans ſes idées & dans ſes projets, je ne dois pas regretter qu'il m'ait ôté la conduite de ſon frère & de ſa ſœur ; ils ne peuvent être mieux que ſous la ſienne. S'il s'égare autant que je l'ai cru, j'ai fait mon devoir en le condamnant, & j'ai eu raiſon de le quitter, lorſque j'ai perdu tout eſpoir de le faire rentrer dans le ſien.

Ce n'étoit point à Killerine que mes difficultés pouvoient s'éclaircir autrement. Une bourgade, preſqu'uniquement compoſée d'artiſans & de laboureurs, étoit peu propre à me repréſenter le monde où mes frères & ma ſœur ſe trouvoient engagés. D'ailleurs l'innocence & la tranquilité régnoient depuis longtems dans mon troupeau. Cependant comme les diſpoſitions de la providence avoient commencé à ſe

déclarer ſur mon ſort, & que toute la ſuite de ma vie étoit deſtinée à beaucoup d'agitations, il ne me fut pas accordé, même à Killerine, pendant quelques mois que j'y paſſai, de jouir du repos que j'y étois venu chercher & que tout le monde y goûtoit. A peine commençois-je à revenir un peu de la profonde triſteſſe que j'avois rapportée de France, que pour me préparer à mille nouvelles douleurs auxquelles la tendreſſe fraternelle devoit bientôt m'expoſer, le ciel me ſuſcita une épreuve d'autant plus ſenſible, qu'elle regardoit l'honneur de mon père, c'eſt-à-dire, ce que j'avois de plus précieux après les intérêts de dieu & de la religion. Ce n'eſt pas interrompre l'hiſtoire de mes frères, que de m'arrêter un moment à ce récit, parce qu'il ſe trouve lié par ſes ſuites avec la plupart des évènemens que j'ai entrepris de raconter.

Quelques gentilshommes du comté d'Antrim mal intentionnés pour le gouvernement, & piqués ſur-tout de voir paſſer les plus belles terres d'Irlande entre les mains des favoris du roi, ſans autre titre pour les obtenir que leurs baſſeſſes & leurs flatteries, s'étoient ligués ſecrétement dans le deſſein de ſoulever le peuple, & peut-être dans l'eſpérance de leur faire ſecouer entièrement le joug de l'Angleterre. Le

ſuccès d'une ſi grande entrepriſe dépendant d'une infinité de reſſorts & de mouvemens, ils avoient employé pluſieurs années à dreſſer leurs machines, & le ſecret avoit été gardé ſi fidélement, qu'après même qu'il fut découvert, on ne put parvenir à connoître les complices. L'un d'entr'eux nommé *Fincer*, ancien ami & voiſin de notre maiſon, perdit malheureuſement le plan général du projet, qui fut trouvé par un officier du Roi. Fincer s'apperçut auſſitôt de ſa perte ; mais étant ſûr que cet écrit étoit d'une main fidelle & inconnue, & la prudence des conjurés, qui l'avoient dreſſé de concert, leur ayant fait déguiſer les noms des perſonnes & des lieux d'une manière qui ne pouvoit les trahir, il ſe flatta de pouvoir écarter les ſoupçons s'ils tomboient ſur lui, & de rendre les recherches inutiles. En même-tems néanmoins il ne négligea pas d'informer de ſon malheur tous ceux qu'un même intérêt obligeoit d'y prendre part ; mais pour les empêcher de s'alarmer, il leur jura de nouveau une fidélité à toute épreuve. En effet le vice-roi, à qui l'on s'étoit hâté de remettre le mémoire, prit inutilement toutes ſortes de voies pour découvrir les auteurs & les miniſtres du complot.

Cependant la crainte d'un danger ſi preſſant

l'ayant porté à mettre le ſecret à prix, ſuivant la méthode d'Angleterre, on vint à bout ſur divers indices, tels que le tems & le lieu où le projet avoit été trouvé, de s'aſſurer que c'étoit monſieur Fincer qui l'avoit perdu. Il fut arrêté, & conduit dans les priſons de Dublin. On commença auſſitôt les interrogations, & le vice-roi s'y trouva préſent lui-même. Mais au lieu de voir un criminel conſterné, on fut ſurpris que ſans marquer la moindre émotion, Fincer offrit volontairement de s'expliquer. Il confeſſa qu'il avoit deux choſes à ſe reprocher : l'une d'avoir gardé ſi longtems un mémoire dangereux ; & l'autre de ne s'être pas hâté, après l'avoir perdu, de venir déclarer le fond du myſtère au vice-roi, pour lui épargner les fauſſes démarches auxquelles un péril imaginaire l'avoit engagé : que pour la première de ces deux fautes, il n'avoit point d'autre juſtification à donner que ſa curioſité, qui lui avoit fait conſerver trop longtems une pièce rare & d'une nature extraordinaire ; & que pour la ſeconde, il étoit vrai que ſon devoir l'obligeoit d'offrir plutôt quelques éclairciſſemens au vice-roi, mais qu'on devoit ſe figurer aiſément qu'un homme innocent qui aime le repos, évite autant qu'il peut de s'expoſer à des embarras inutiles ; en un mot, qu'il avoit

eſpéré qu'on n
moire eût été
tain que le p
n'étoit qu'une
avec la vie
avoit cru que
tant que pou
de parti plu

Comme
qu'on lui de
voques ; il
qu'il étoit fa
neur des r
il étoit de
gret que
comte de
pour la r
nir penda
tirer de
projets
& qui n
papier ;
per, il
pies ;
l'ayant
ſon pè
mois,
venue

entendu parler des deſſeins du comte, qui étoit de ſes meilleurs amis, & des efforts qu'il avoit toujours faits pour le guérir de ces vaines imaginations; enfin, pour donner encore plus de vraiſemblance à ſon diſcours, Fincer aſſura le vice-roi que mes frères ne s'étoient déterminés à quitter l'Irlande que par la crainte d'être accuſés tôt ou tard, & peut-être avec juſtice, d'avoir participé aux projets de leur père.

A la vérité ce tiſſu de calomnies n'étoit ſoutenu d'aucune preuve; mais comme il n'y en avoit pas non plus à produire contre l'accuſé, le vice-roi fut obligé de ſuſpendre les procédures en attendant de nouvelles lumières, & Fincer fut retenu dans ſa priſon. Le bruit de cette aventure s'étant répandu à Dublin dès le même jour, je reçus tout à la fois pluſieurs lettres, qui m'apprenoient l'injure qu'on venoit de faire à mon père, & qui m'avertiſſoient même du péril où j'étois d'être arrêté. C'étoit en effet à quoi je devois naturellement m'attendre. Mais moins touché de cette crainte que de l'honneur de mon ſang, je n'examinai point ſi j'avois des riſques à courir, & je me crus appelé à Dublin par toutes ſortes de raiſons. Je fis tant de diligence qu'ayant prévenu les ordres du vice-roi, je me préſentai à lui

cile de confondre l'impoſture ; & quoiq
accuſation vague & ſans preuve ne fût pa
ſiſante pour noircir abſolument la mémoi
mon père, je m'affligeai d'autant plus
voir en proie aux ſoupçons, que Fincer
proteſtant, je prévoyois que, toutes c
égales, la cour & le public lui ſeroient plu
vorables qu'à ma famille. Cette crainte fu
rifiée ſur le champ par la conduite du vic
Il prit mon chagrin pour une marque
barras, & voyant que Fincer ne me do
pas le moindre avantage ſur lui par ſe
ponſes, il me déclara que ſans être trai
coupable, je ſerois retenu par précaution
la garde d'un meſſager d'état.

Cependant loin de regarder ma cap
comme une nouvelle diſgrace, je crus q
deviendroit utile à l'honneur de mon pèr
le droit qu'elle me donneroit de preſſer
vivement ſon accuſateur, & d'obtenir de
ges une explication qui levât tous les dout
public ; car c'eſt ce que je croyois avo
plus fâcheux à redouter. Je chargeai à
amis de recueillir dans le voiſinage des t
qui nous avoient appartenu, tous les té
gnages qui pouvoient faire connoître l'hu
tranquille de mon père, & l'horreur qu'il
eue pendant toute ſa vie pour les factions

troubles. Cette recherche demandoit un tems considérable ; de son côté le vice-roi qui ne vouloit rien précipiter, fit traîner ses informations en longueur, dans l'espérance de quelque rayon de lumière qui feroit sortir tôt ou tard la vérité des ténèbres ; de sorte qu'il se passa trois mois entiers, sans aucun changement dans le sort de Fincer ni dans le mien. Enfin le zèle de mes amis me procura des mémoires si favorables, que je croyois mon père justifié & mes peines finies, lorsque par la négligence ou par la corruption des gardes, Fincer trouva le moyen de se sauver de sa prison, & de sortir heureusement d'Irlande. Son évasion se fit si secrétement qu'on ne put découvrir la moindre trace de sa fuite, & ce fut par d'autres aventures que j'appris longtems après de lui-même qu'il s'étoit retiré en Dannemarck.

On s'imaginoit que le vice-roi regarderoit cet éloignement volontaire comme une conviction ; & j'étois persuadé que par rapport à mon père, une circonstance si forte, jointe aux témoignages que j'avois fait recueillir en sa faveur, ne permettroit pas aux commissaires de me refuser une déclaration publique de son innocence. Cependant on répondit à mes sollicitations, que l'obscurité & l'incertitude n'étant

pas diminuées par la fuite de l'accuſé, on ne pouvoit s'expliquer ſans témérité & ſans injuſtice; que l'amour de la liberté l'avoit pu porter à fuir, plutôt que la crainte du châtiment, que les loix du pays demandoient des preuves formelles, & qu'il falloit les attendre du tems. On n'inquiéta pas même ſa fille unique, qu'on laiſſa jouir paiſiblement de ſon bien. Pour moi, l'on ſe contenta de me *demander caution*, ſuivant l'uſage, & l'on me rendit enfin la liberté. Le public jugea diverſement de cette conduite. Les uns s'imaginèrent que le vice-roi rebuté de l'inutilité de ſes recherches, & perdant toute eſpérance depuis l'évaſion de Fincer, avoit pris le parti de renoncer à de nouvelles pourſuites; & que s'il refuſoit de juſtifier la mémoire de mon père, c'étoit pour humilier les catholiques, en laiſſant tomber les ſoupçons ſur eux dans l'eſprit de ceux qui croiroient la conſpiration réelle. D'autres jugèrent avec plus de vraiſemblance que cette apparence de modération n'étoit qu'un voile, & qu'on avoit deſſein d'endormir les conjurés par une fauſſe paix, pour éclairer ſourdement leurs actions, & les ſurprendre dans quelque fauſſe démarche.

Ces conjectures m'occupèrent beaucoup moins que le regret d'avoir tiré ſi peu de fruit de mon voyage. Je repris triſtement le chemin de Kille-

rine, pour y chercher dan
emploi la ſeule douceur
tant de diſgraces. Ma ſou
ciel m'empêchoit de l'acc
me plaignois, il eſt vrai,
trop ſenſible, ou de n'
ſolations proportionnée
le plaiſir que je trouv
mes devoirs, ne ſe
raiſon; & les chagrin
plus d'un an, alté
mes forces. J'en av
pétit. Ainſi le déd
ordre que les peir
force pour ſe faire
chrétienne fortifi
ſanté s'affoibliſſ
rante ans. Eſt-
reſte de vie ſi
& du repos?
être rompus
ſoient déjà.
ſéparé que
cette ſuppc
beau, &
donner;
comme
gagé de

que trop vrai que je ne tiens plus à rien ſur la terre?

Peut-être qu'avec le ſecours de ces réflexions j'aurois acquis tôt ou tard l'inſenſibilité qui étoit néceſſaire à mon repos. Je faiſois tant d'efforts pour y arriver, que j'avois même différé juſqu'alors de donner de mes nouvelles à mes frères; & c'étoit une violence que je m'étois faite uniquement dans cette vue. Il eſt vrai que je n'avois pas reçu non plus de leurs lettres, & que ne me défiant pas de l'obſtacle qui les arrêtoit, je prenois leur ſilence pour une confirmation de leur mépris; mais le reſſentiment ne m'auroit pas porté à le garder moi-même ſi longtems, ſi je ne m'étois cru juſtifié par une raiſon plus légitime. Je ſouhaitois donc de parvenir, ſinon à les oublier, du moins à ſupporter leur ingratitude ſans douleur, & à demander leur bonheur au ciel ſans altérer le mien.

Un dimanche au ſoir que je rentrois chez moi plein de ces idées, mon valet, que j'avois pris en paſſant par Saint-Germain, & qui, étant originaire d'Irlande, m'avoit ſuivi volontiers juſqu'à Killerine où il continuoit de demeurer à mon ſervice, me dit que j'étois attendu impatiemment depuis le commencement de la nuit par un jeune homme qu'il ne connoiſſoit point, & qui n'avoit pas jugé à propos de lui apprendre

ſon nom. Il ajouta que s'étant fait introduire dans une ſalle, il lui avoit recommandé inſtamment de n'y laiſſer entrer perſonne juſqu'à mon retour, & ſi je n'arrivois pas ſeul, de me dire ſecrètement qu'il ſouhaitoit de m'entretenir en particulier. Je me hâtai de l'aller joindre, cherchant en moi-même de qui pouvoit être une viſite ſi myſtérieuſe, mais fort éloigné de m'imaginer la vérité. J'ouvre la porte de la ſalle, & je me trouve au même moment entre les bras de Patrice.

On ſe figure ſans peine que malgré toutes mes réſolutions, mon premier mouvement fut un tranſport de tendreſſe & de joie. Cependant ſaiſi tout d'un coup d'une vive inquiétude, qui venoit autant du ſilence avec lequel ce cher frère m'embraſſoit, que de ſon arrivée imprévue & du diſcours de mon valet, je me dégageai de ſes bras pour le regarder d'un œil fixe, ſans avoir moi-même la force d'ouvrir la bouche. Je lui trouvai les yeux mouillés de larmes, & le viſage extrêmement pâle & abattu. Mon trouble ne faiſant qu'augmenter, je le pris par la main, & le conduiſant vers un fauteuil ; ! dieux ! lui dis-je, que m'annoncent ces larmes & ce ſilence? & cette arrivée même, dont je n'ai pas reçu le moindre avis, cette pâleur, cet embarras?... Patrice, ajoutai-je, je tremble de ce que je vais

avoit appris de la fille de Fincer le péril où il ſe trouvoit expoſé en Irlande, & que je devois bien juger que c'étoit par cette raiſon qu'il étoit arrivé de nuit à Killerine; mais que la vie ne lui étoit pas aſſez chère pour s'alarmer de ce qui le menaçoit, & que ſans être arrêté par ſes propres dangers, c'étoit de mes réſolutions qu'il alloit faire dépendre les ſiennes.

J'eus beſoin de me ſoulager par pluſieurs ſoupirs, pour trouver la force de lui répondre, que tout ce que je venois d'entendre étoit tout-à-fait nouveau pour moi; que depuis mon départ de France je n'avois pas reçu une ſeule de ſes lettres, ni les moindres lumières ſur ſa ſituation, celle de ſon frère & de ſa ſœur; que je ne comprenois rien à ce qu'il appeloit leurs malheurs & ſes peines, non plus qu'à ce qui regardoit la fille de Fincer; enfin, que je le conjurois de s'expliquer promptement: & pour commencer par guérir la défiance qu'il paroiſſoit avoir de mes ſentimens, je l'embraſſai de nouveau avec la plus vive tendreſſe, en l'aſſurant que non-ſeulement je n'avois jamais ceſſé d'aimer mes frères & ma ſœur, mais que j'étois auſſi diſpoſé que jamais à tout entreprendre pour leur ſervice.

Ce témoignage d'affection parut relever un peu ſes eſpérances. Il me fit le récit ſuivant, que

le tems n'a pu effacer de ma
n'a pas empêché que je l'aie
par écrit dans des tems p
ſorte que je ne ferai que tra
termēs.

Je me rappelle amèrer
profond ſoupir, le tems
vos conſeils, parce qu
compter toutes les p
miennes. Vous ne vo
faſſe remonter plus
Saiſons : cependant j
toutes les raiſons p
nous eſt néceſſair
vois commencé
ma conduite ava
vrai que je n'a
que tout ſe pa
vous ſouvene
de mélancoli
reproches.
trer la cau
inquiétud
que je p
fidence
traire q
coup,
s'étoi

qui les réuniſſoit tous dans ſon obje
que vous dirai-je? J'avois vu la plus c
perſonne du monde dans une rue voi
nôtre, & je m'étois ſenti plus enflamm
le fut jamais.

La douceur que je trouvai dans ces
ſentimens, me fit renoncer à toutes l
tions qui ne s'y rapportoient pas. Je
pendant les jours entiers l'occaſion d
que j'aimois : j'étois ſans ceſſe dans la
autour de la même maiſon, où je l'
première fois. Je croyois avoir p
heureuſement lorſqu'elle avoit paru
Vous n'avez pas oublié l'air diſtrait
tois le ſoir au logis, & combien
occupé de mes rêveries. Ma paſſio
tous les jours, je n'aurois jamais ol
même de vous ſuivre à la campa
maiſon eût été aſſez éloignée de Par
l'eſpérance d'y retourner pluſieu
ſemaine. Je fis même violence à n
lorſque vous me fîtes la propoſi
Roſe à mon frère; & ſi l'attachem
pour vous n'eût combattu forter
faveur, j'aurois peut-être ajouté
celui de me voir fuir à mon tour.
néanmoins fidellement, & je m'a
d'avoir eu cette déférence pou

j'eus trouvé qu'il m'étoit facile, comme je l'avois prévu, de retourner preſque tous les jours à la ville. Pour vous dérober d'abord la connoiſſance de mes démarches, je m'échappois dans le tems que je vous croyois le plus attaché à l'étude, ou bien je feignois de ſortir pour me promener dans les campagnes voiſines. Je n'étois quelquefois qu'un inſtant à Paris, lorſque la fortune me favoriſoit aſſez pour ne me pas faire attendre plus longtems le bonheur que j'allois chercher. C'étoit encore le ſeul plaiſir de voir ce que j'aimois déjà avec la plus parfaite ardeur. Je ne croyois pas même que des ſoins ſi peu déclarés euſſent été remarqués. Ayant eu néanmoins la curioſité de m'informer dans le voiſinage du nom & de la condition de ma maîtreſſe, j'avois appris qu'elle étoit fille de M. de L.. qui avoit été long-tems employé à diverſes négociations dans les cours d'Allemagne, & qu'elle étoit née pendant les voyages de ſon père.

Pendant ce tems-là, Georges que vous me recommandiez de voir ſouvent, & d'exhorter à bien vivre avec nous, renouveloit au contraire tous ſes efforts pour me faire préférer le ſ[illegible] de Paris à celui des Saiſons, & pour me inſpirer les mêmes ſentimens à Rof[illegible] peu ſes diſcours; il me faiſoit dont je n'examinois pas [illegible]

perſuadé qu'il y entroit autant de reſſentiment contre vous, que de zèle pour mes intérêts. Vous me chargeâtes enſuite de faire le voyage de Saint-Germain, & je le fis en effet pluſieurs fois; mais je vous confeſſerai qu'au lieu d'y employer deux jours, comme mon abſence vous le perſuadoit, je revenois le ſoir du même jour à Paris, où ma paſſion, qui ne me laiſſoit plus de repos, me faiſoit trouver une douceur extrême à me promener une partie de la nuit ſous les fenêtres de mademoiſelle de L..... J'y formois vingt projets qui demeuroient le lendemain ſans exécution. Ils tendoient tous à lui déclarer ma tendreſſe; mais ſi je les goûtois aſſez le ſoir pour me former les plus douces eſpérances pendant toute la nuit, cent difficultés qui ſe préſentent à l'eſprit d'un étranger, m'obligeoient le matin de les abandonner. J'eus pluſieurs fois la penſée d'ouvrir mon cœur à Georges; il avoit déjà ſes habitudes à Paris; il pouvoit me faire trouver des voies qui euſſent mieux ſatisfait mon impatience. Mais je ne voulois pas lui donner cet avantage ſur moi, & par une bizarrerie fort étrange, j'étois comme jaloux de mon ſecret.

Je ne fais ce détail que pour vous conduire à une aventure des plus extraordinaires, qui décida de mon ſort, & qui mit Georges en poſſeſſion de l'empire qu'il a depuis exercé ſur

moi. J'étois allé un jour à Saint-Germain, d'où l'amour me ramena de fort bonne heure à Paris. Je ne manquai pas de me procurer avant l'obſcurité la ſeule ſatisfaction à laquelle je rapportois tous mes ſoins, & j'en jouis ce jour-là plus heureuſement que jamais, parce que mademoiſelle de L.. ſe fit voir fort longtems à ſa fenêtre. Je n'avois point encore ſi bien diſtingué tous ſes charmes. J'achevai de me perdre dans cette dangereuſe conſidération. C'étoit une de ces phyſionomies dont la douceur fait le fond, quoique l'éclat du teint & la fineſſe des yeux décèlent du feu & de l'enjouement; une taille, un port au gré des mes déſirs : toute ſa figure & tous ſes mouvemens me paroiſſoient aſſortis à mon cœur. Elle n'étoit pas plus âgée que ma ſœur ; mais avec toutes les graces de la plus tendre jeuneſſe, elle avoit un air de maturité qui me faiſoit juger avantageuſement de ſon eſprit & de ſa raiſon. Je ne ſais ſi ce portrait ſuffit pour juſtifier tout ce que je ſentois pour elle; mais figurez-vous qu'il n'approche point de ce que je lui ai connu de graces & de perfections, lorſque je ſuis parvenu à la voir de près & à l'entretenir.

Il étoit impoſſible que promenant ſes regards dans la rue, elle ne s'apperçût pas que les miens étoient tendrement fixés ſur elle. Je me tenois à la porte d'un café qui étoit aſſez voiſin de ſa

maiſon. J'y demeurai longtems encore après qu'elle ſe fut retirée; & quoique je n'euſſe plus d'eſpérance de la revoir lorſque le jour fut fini, à peine pris-je le tems d'aller ſouper pour revenir au même lieu où j'avois paſſé de ſi agréables momens. J'y étois encore à onze heures. Mon imagination m'avoit rendu le ſervice que je ne pouvois plus recevoir des yeux. Cependant je penſois enfin à me retirer, lorſque je crus appercevoir à la lueur des lanternes pluſieurs perſonnes qui ſe rendoient l'une après l'autre à la porte de M. de L..... & qui s'introduiſoient ſans bruit dans la maiſon. La curioſité m'en fit approcher. Je remarquai que la porte étoit entr'ouverte, & qu'il y entroit à chaque moment quelque nouveau venu qui la repouſſoit doucement ſans la fermer tout-à-fait. J'en avois déjà compté dix-neuf ou vingt. Ils étoient tous en habit noir; mais la cour de France étoit alors en deuil, & j'étois vêtu moi-même de cette couleur. Leur air d'ailleurs & la propreté de leur ajuſtement, ne me permettoient pas de ſoupçonner leur caractère & leurs intentions. Enfin, voyant que cette proceſſion ne finiſſoit pas, il me vint à l'eſprit de ſuivre le premier qui ſuccéderoit, & de m'introduire avec lui dans la maiſon. Si c'étoit de la connoiſſance & de l'aveu du maître que cette multitude de gens entroient chez lui, j'eſpérois

j'eſpérois me ſauver dans la foule, & non-ſeulement ſatisfaire ma curioſité, mais me procurer peut-être l'occaſion de voir mademoiſelle de L..... & le bonheur de lui parler un moment. Si tant d'inconnus étoient conduits par quelque mauvais deſſein, je devois remercier le ciel qui permettoit que je puſſe être utile à une perſonne ſi chère, & la garantir du danger qui menaçoit peut-être ſa fortune ou ſa vie.

Je ne balançai point après cette réflexion ; & me laiſſant précéder ſeulement de cinq ou ſix pas, j'entrai dans la cour avec le premier que je vis arriver. Il n'y avoit pas un ſeul flambeau qui ſervît à éclairer. Mon guide la traverſa, & je le ſuivis à l'entendre plutôt qu'à le voir. Il entra dans un veſtibule, d'où il s'engagea dans une galerie étroite, qui aboutiſſoit à un eſcalier. Deux lanternes qui étoient ſuſpendues au bas des degrés, car l'eſcalier n'étoit que pour deſcendre, & paroiſſoit être celui d'une cave, jetoient aſſez de lumière pour faire diſcerner les objets autour de nous. L'inconnu tourna le viſage avant de deſcendre, & ne reconnoiſſant pas le mien, il ſe contenta de me ſaluer civilement. Je continuois de le ſuivre, quoique la ſituation du lieu commençât à m'inſpirer quelque défiance. J'arrive au bas de l'eſcalier, où je fus ſurpris de me trou-

yer tout d'un co
jour. C'étoit effec
viſoit en trois allé
étoient couverts
bougies ; mais
j'enfilai celle du
ſalle vaſte & bi
vironné de pl
plûpart étoient
baſſe , avec
modeſtie. On
que mon em
engagé pour
de la fin de
& d'honneu
ſemblée, de
de craintes ;
ſur la pren
moi. On
je m'appe
ſoit de l'
une con
moins qu
ma hardi

Je fu
par l'ar
tique
cevoir

moi dans l'assemblée. Chacun commençant à se mêler & à se croiser dans la foule, je ne doutai pas qu'on ne me perdît bientôt de vue, & j'attendois avec une vive impatience la présence des dames, parmi lesquelles j'espérois de voir paroître mademoiselle de L..... Elle entra effectivement la première. Je vous décrirois foiblement tous ses charmes, & l'agitation de mon cœur. Je n'étois qu'à dix pas d'elle. Si j'avois suivi mon transport, je me serois jeté à ses pieds. Elle s'assit avec les dames qui l'accompagnoient. Tous les hommes demeurèrent debout. On garda le silence pendant plus d'un quart-d'heure, que j'employai à m'enivrer d'amour. Ce n'est pas que je ne fisse aussi quelques réflexions sur un spectacle aussi étrange que celui que j'avois devant les yeux, car je n'avois encore rien remarqué qui pût me faire juger à quoi il pouvoit aboutir ; mais soit agréable ou tragique, j'étois sûr qu'avec la satisfaction dont je jouissois, il ne pouvoit avoir que des douceurs pour moi.

Cependant la suite auroit pu m'effrayer si j'eusse été plus timide. Quatre hommes apportèrent un grand coffre qu'ils déposèrent au milieu de la salle. On l'ouvrit pour en tirer un paquet informe que je reconnus aussitôt pour un cadavre, couvert de la dernière parure des

morts. Le ſilence co
l'aſſemblée. Je vis pa
un cercueil de coul
cadavre fut enfermé
nie au fond d'une f
un coin de la ſalle
point encore apper
ſur le champ avec
qu'on auroit eu
Une exécution d
naître d'horrible
ſer mal d'une aſſ
poſée d'honnête
bien nées avoie
çus une partie
guères à m'ê
rangèrent pou
perſonne que
marques d'a
à l'entendre
que diſcou
lorſqu'un n
l'oreille fi
On ne fit
même ſe
pour m'
gnie s'é
tenir air

de la ſalle, expoſé à tous les regards. Mademoiſelle de L..... m'apperçut & ſe remit mes traits. J'étois mieux que je ne le penſois dans ſa mémoire. Elle fut touchée de mon embarras par un motif plus favorable que je n'aurois oſé me l'imaginer, & prenant la parole avec l'autorité que l'abſence de ſon père lui donnoit dans ſa maiſon, elle déclara que ſi le trouble venoit de ma préſence, on pouvoit être tranquille ſur ſa parole, parce que ſon père me connoiſſoit, & qu'elle répondoit de moi. Cette bonté, dont l'amour beaucoup plus que la crainte me fit ſentir tout le prix, pénétra mon cœur de tendreſſe & de reconnoiſſance. J'allai vers elle auſſitôt d'un air ouvert. Un clin-d'œil acheva de me faire comprendre la manière dont je devois me conduire; & ſoutenant aſſez bien ce rôle, je fis renaître la tranquillité & la confiance dans l'aſſemblée. Le diſcours fut prononcé : c'étoit une exhortation chrétienne à profiter de la mort d'autrui pour bien vivre.

Comme je ne m'étois pas écarté de mademoiſelle de L....., elle trouva le moyen de me dire ſecrètement qu'il falloit qu'elle m'entretînt avant mon départ, & que je pouvois attendre dans les appartemens que toute la compagnie l'eût quittée. Je ne me fis pas répéter un ordre ſi favorable. A peine eut-on commencé

à ſe retirer que reprenant le chemin par lequel j'étois venu, je priai le premier domeſtique que je rencontrai, de m'introduire dans quelque lieu qui ne fût point expoſé aux yeux des étrangers. Il ne fit pas difficulté de m'ouvrir une ſalle, lorſque je l'eus aſſuré que c'étoit pour y attendre les ordres de ſa maîtreſſe. J'y éprouvai pendant un quart-d'heure toutes les impatiences de l'amour. Sans oſer former de conjecture ſur le motif qui lui faiſoit ſouhaiter de m'entretenir, je me mis dans toutes les ſituations qui m'étoient repréſentées par l'eſpérance ou par la crainte, & je cherchois des termes qui fuſſent capables de répondre à mes ſentimens. Mais le trouble que je ſentis en la voyant, rendit toute mon étude inutile. Elle entra dans le lieu où j'étois, avec une femme âgée que je pris pour ſa gouvernante. Eh bien, me dit-elle en entrant, vous conviendrez que vous m'avez quelqu'obligation. Mais je veux ſavoir ce qui vous amenoit ici, & comment vous avez fait pour vous y introduire ſans être connu de perſonne. Je lui racontai naturellement ce que le haſard m'avoit fait remarquer à ſa porte; & qu'ayant douté s'il n'y avoit point quelque choſe à craindre pour elle, l'envie de lui rendre ſervice, aux dépens de ma vie même, s'il eut été néceſſaire, m'avoit fait

prendre le parti de ſuivre tant de perſonnes que je voyois entrer dans ſa maiſon. Je vous ai obligation, reprit-elle; mais ce n'eſt pas aſſez. Êtes vous catholique ? Je lui répondis que je l'étois. Il faut donc, interrompit-elle, que vous ſoyez aſſez honnête homme pour ne pas faire un mauvais uſage de ce que vous avez vu, & que vous m'en donniez votre parole.

Vous ſavez ce que nous ſommes. Je lui proteſtai que je n'avois rien compris à ce que j'avois vu, & que j'aurois un mortel regret de mon indiſcrétion, ſi l'honneur qu'elle me procuroit de lui parler ne meût empéché de m'en repentir; mais que n'ayant rien vu néanmoins qui ne m'eût paru ſage & louable, je n'aurois pas de violence à me faire pour garder le ſilence, outre que ſa volonté étoit une loi que je faiſois vœu de reſpecter toute ma vie. Non, me dit-elle; je conçois bien que vous pourriez vous former d'étranges idées du ſpectacle que vous avez vu, ſi je ne vous apprenois que nous ſommes proteſtans de la confeſſion de Luther, & que l'exercice public de notre religion n'étant pas libre ici, nous enterrons ſecrètement nos morts. Voilà tout le myſtère. Mon père qui eſt fort zélé pour ſa croyance, a fait creuſer exprès le caveau d'où vous ſortez. Elle ajouta qu'il avoit été fort heureux pour moi qu'il fût

abſent, parce qu'étant d'une humeur violente, il auroit pu ſe trouver fort offenſé de ma hardieſſe ; mais que cette raiſon devoit me faire avoir encore plus d'égard à la prière qu'elle me faiſoit de ne les point trahir, parce qu'elle ſe trouveroit la première expoſée à ſon reſſentiment : & que ſi je lui permettois pour ſon propre intérêt de me donner un conſeil, je ne pouvois mieux faire que de chercher à ſon retour l'occaſion de lier promptement connoiſſance pour prévenir les mauvaiſes interprétations qu'il pourroit donner à ce qu'elle avoit fait en ma faveur.

S'il m'étoit échappé dans mes réponſes quelqu'expreſſion paſſionnée que mademoiſelle de L..... avoit feint de ne pas entendre, j'avoue que la foible opinion que j'ai toujours eue de moi-même ne me permit pas non plus d'entrer tout d'un coup dans le ſens de ſon conſeil. Je n'y vis que le rapport qu'il avoit au ſujet de notre entretien, & je m'engageai auſſitôt à exécuter toutes ſes volontés. Cependant j'étois au déſeſpoir que la préſence de la gouvernante m'empêchât de lui expliquer mes tendres ſentimens, ſur-tout lorſqu'elle m'avertit qu'il étoit aſſez tard pour ſonger à ſe retirer. Quand retrouver, diſois-je, une ſi heureuſe occaſion? Je mourrai de regret de l'avoir manquée. Cette

réflexion me fit paſſer ſi témérairement ſur toutes mes craintes, que je ſuivis la première penſée que l'amour m'inſpira. Il eſt juſte, mademoiſelle, repris-je d'un air timide, après le bon office que vous m'avez rendu, que je vous apprenne qui je ſuis, & mon devoir m'y oblige; mais j'ai quelques raiſons, ajoutai-je en m'approchant d'elle, qui ne me permettent de m'ouvrir ici qu'à vous. Je continuai alors de lui dire, d'un ton que l'autre ne pût entendre, que j'étois le plus fortuné de tous les hommes ſi je parvenois à lui faire connoître, & à lui faire approuver tout ce qui ſe paſſoit depuis deux mois dans mon cœur; mais que j'en allois être le plus malheureux, ſi elle ne me permettoit pas d'emporter cette eſpérance. Sa rougeur, & la crainte d'être entendu, me firent reculer auſſitôt; mais j'ajoutai en me retirant: voilà, mademoiſelle, qui je ſuis. Vous voyez s'il étoit important pour moi de ne pas m'expliquer avec moins de meſures; c'eſt à votre bonté que je recommande un ſi précieux ſecret. Elle ſe remit promptement de ſon embarras, & m'avertiſſant de nouveau qu'il étoit tems de la quitter, elle me dit avec douceur que mon ſecret ne couroit aucun riſque, mais que m'ayant conſeillé de lier connoiſſance avec ſon père, il auroit peut-être été mieux que je

l'euſſe reſervé pour lui. Jugez avec quels ſentimens de joie je reçus cette réponſe. S'il fallut les modérer un moment, ce fut pour m'y livrer avec tranſport auſſitôt que je fus ſorti. En effet, quel excès de bonheur! Un étranger, ſans liaiſon & ſans appui, ſe trouver favoriſé tout d'un coup dans ſes plus chers déſirs; aimer la plus charmante perſonne de Paris, voir ſa fortune au comble par l'eſpérance de lui plaire; n'y découvrir que des ſujets d'admiration & d'amour, car je ne vous ai pas décrit la moitié de ſes charmes, je ne vous ai dit que ce qui m'avoit frappé dans l'éloignement; mais figurez-vous.....

J'interrompis Patrice au milieu de cette effuſion de cœur. Je conçois, lui dis-je, que la connoiſſance de votre amour peut être néceſſaire à l'éclairciſſement de vos affaires; mais vous devriez vous épargner ces détails paſſionnés, qui ne m'apprennent rien que je ne puiſſe ſuppoſer, & que ma profeſſion ne me permet pas d'entendre ſans quelqu'embarras. Comptez que je n'ai pas beſoin d'autres motifs que de mon affection, pour m'intéreſſer à vos plaiſirs & à vos peines. Ce diſcours l'affligea. Il me conjura, en m'embraſſant, de ne le pas priver de la ſeule conſolation qui lui reſtoit. Je vous ouvre mon cœur, me dit-il, vous devez tout entendre.

Si vous voulez connoître mes maux, pourquoi n'en connoîtriez-vous pas la ſource? Hélas! il ne me reſte rien de tout le bonheur & de tous les biens que je vous vante. Apprenez du moins toutes les raiſons que j'ai de les regretter.

Il continua ſon récit. Figurez-vous donc mille charmes que je n'acheve pas de décrire, mais dont vous jugerez beaucoup mieux par l'impreſſion qu'ils ont faite ſur mon cœur. J'avois trop de joie pour la contenir toute entière. Dès le lendemain je ſentis qu'un amant ne peut ſe paſſer du ſecours d'un ami, ſoit pour applaudir à ſon bonheur, ſoit pour l'aider à tous momens de ſes conſeils. J'en éprouvois déjà la néceſſité, par l'incertitude où j'étois ſur la nouvelle conduite que je devois tenir dans mon amour. Falloit-il voir mademoiſelle de L...., chez elle, ou différer juſqu'au retour de ſon père, lui écrire dans cet intervalle, ou continuer de me préſenter devant ſa maiſon avec le même reſpect & le même ſilence? Il ne faut point d'art ni d'étude pour ſavoir aimer; mais je ne ſentois déjà que trop qu'on en a beſoin continuellement pour régler une paſſion violente, quand on veut ſe contenir dans les bornes de la bienſéance & de l'honneur. Cette penſée m'auroit peut-être porté à ne pas prendre d'au-

tre confident que vous, ſi je n'euſſe redouté la ſévérité de vos principes. Il ne me reſtoit à choiſir qu'entre monſieur des Peſſes & mon frère. J'eus quelque défiance de la fidélité du premier, à cauſe de l'attachement extraordinaire qu'il marquoit pour vous ; & je conſidérai d'ailleurs que pour lier connoiſſance avec monſieur de L...., & pour d'autres évènemens qui pourroient naître, je tirerois toujours plus d'avantage & d'honneur de l'entremiſe de mon frère.

Je me hâtai donc de le voir. Il reçut ma confidence avec les marques d'une vive ſatisfaction. Je ſuis ravi, me dit-il, que vous commenciez à ſonger à vous. Ne doutez pas que je ne vous aide de tout mon pouvoir. Si mademoiſelle de L.... eſt telle que vous le dites, & diſpoſée comme vous vous en flattez, je ne conſidère pas ſeulement vôtre entrepriſe comme une épreuve de cœur, qui ſervira à vous rendre plus galant homme, mais comme un acheminement même à quelque choſe de ſolide. Eſt-elle riche ? ajouta-t-il. Je ne pouvois ſatisfaire à cette queſtion ; mais l'air de ſa perſonne & l'abondance que j'avois vu régner dans ſa maiſon, m'avoit fait bien juger de ſa fortune. Il ſuffit, me dit Georges. L'ambition d'un cadet d'Irlande doit avoir des bornes. Il ſeroit à ſouhaiter ſeu-

lement qu'elle fût de la même religion que nous. Mais comme elle peut changer, l'eſſentiel eſt qu'elle ſoit aſſez aimable pour ſatisfaire votre cœur, & aſſez riche pour vous former un établiſſement. Il me promit là-deſſus qu'avant la fin du jour, il ſeroit en état de m'aider de ſa perſonne ou de ſes conſeils. Nous convînmes que pendant qu'il alloit s'employer pour moi, je retournerois aux Saiſons ; & que dans la crainte de vous trouver oppoſé à nos projets, je prendrois d'avance toutes ſortes de précautions pour vous les cacher. J'allai vous rendre compte effectivement de mon voyage de Saint-Germain, & vers le ſoir je retournai à Paris ſous un autre prétexte.

Georges étoit déjà fort avancé. Vous allez diſtinguer, me dit-il, en me voyant paroître, qui vous eſt le plus affectionné du doyen ou de moi. Je vous réponds du ſuccès de votre amour & de l'établiſſement de votre fortune. En effet, comme vous le connoiſſez hardi & entreprenant, il avoit plus fait dans un après-midi, que je n'aurois attendu de mes propres ſoins dans l'eſpace de pluſieurs ſemaines. Il me raconta que ſous le prétexte d'acheter quelques bijoux chez un marchand dont la maiſon touchoit à celle de monſieur de L.... il s'étoit informé adroitement de ſes affaires & de ſes habitudes ; &

qu'ayant appris, entre pluſieurs circonſtances, que la gouvernante qu'il avoit miſe auprès de ſa fille depuis la mort de ſon épouſe, étoit une vieille dame irlandoiſe, il avoit conçu auſſitôt un autre deſſein, dont le ſuccès m'alloit combler de joie. Il étoit allé demander cette dame après avoir appris ſon nom. Il s'étoit fait connoître d'elle par le nôtre, pour lequel elle avoit marqué beaucoup de conſidération, & faiſant valoir enſuite l'inclination que des perſonnes du même pays doivent avoir à s'obliger, il l'avoit priée avec confiance de lui apprendre, pour quelques raiſons qu'il ne tarderoit point à lui expliquer, ce que c'étoit que monſieur de L.... & ſa fille. Elle lui avoit parlé fort honorablement de l'un & de l'autre ; ſur quoi Georges lui avoit dit que ce témoignage le guériſſoit d'une mortelle inquiétude : qu'ayant un frère plus jeune que lui, qui avoit conçu une paſſion extrême pour mademoiſelle de L...., & qui paroiſſoit réſolu de lui ſacrifier toute autre propoſition d'établiſſement, il avoit appréhendé qu'il n'eût mal tourné ſes vues & ſes eſpérances : mais que loin de le condamner après ce qu'il venoit d'entendre, il la prioit de le favoriſer dans l'occaſion, & de lui rendre auprès de ſa maîtreſſe tous les bons offices qui dépendroient d'elle. Il lui avoit offert enſuite un diamant de

quelque prix, qu'elle n'avoit pas fait difficulté d'accepter, & qui avoit contribué peut-être autant que notre pays & notre nom à lui faire déclarer le ſecret de mademoiſelle de L.... Elle avoit aſſuré mon frère que, ſi j'étois, comme elle n'en pouvoit douter, le même jeune homme qui avoit cherché ſi aſſidument depuis environ deux mois les regards de mademoiſelle de L...., je devois être fort content de mon ſort ; que ma figure & la conſtance de mes ſoins avoient fait ſur elle une impreſſion ſurprenante, & qui ne feroit ſans doute qu'augmenter, lorſqu'elle apprendroit ma naiſſance. Georges ajouta qu'il l'avoit preſſée de me procurer la ſatisfaction de voir ſa maîtreſſe, & qu'il l'avoit trouvée intraitable ſur ce point. Je vous ſervirai, lui avoit-elle dit, mais je ne trahirai point la confiance de monſieur de L.... Elle avoit eu même la diſcrétion de lui cacher l'aventure du jour précédent, dont le diſcours qu'il lui avoit tenu pouvoit faire ſoupçonner qu'il étoit informé ; & elle lui avoit conſeillé de prendre les voies d'honneur en s'autoriſant de la connoiſſance du père qui devoit être à Paris quelques jours après. Cependant elle n'avoit pu rejeter une autre propoſition, qui étoit celle de lui accorder à lui-même la liberté de ſaluer

mademoiſelle de L.... Elle avoit pris un moment pour la diſpoſer à cette viſite ; & les explications imprévues qu'elle lui portoit, l'avoient fait conſentir à la recevoir. Enfin Georges s'étendant ſur les qualités charmantes qu'il avoit reconnues dans mademoiſelle de L.... & ſur les tendres aveux qu'il avoit tirés d'elle en ma faveur, acheva de m'enflammer à un degré inexprimable, & me rendit véritablement le plus paſſionné de tous les hommes.

Vous ai-je bien ſervi, me dit-il enſuite, & me croyez-vous votre ami ? A peine pouvois-je trouver des termes pour lui exprimer ma reconnoiſſance. Comptez, reprit-il, que je me charge de même de vous ménager la connoiſſance & l'amitié de monſieur de L....., & je ne vois rien de toutes parts, qui ne m'annonce une fin auſſi heureuſe que vous le ſouhaitez. Mais, continua-t-il, après avoir rêvé quelques momens, êtes-vous ſi occupé de vos propres intérêts que vous abandonniez entièrement ceux de la pauvre Roſe ? Où en eſt ſon mariage avec des Peſſes ? Conſentirez-vous à cette infamie ? Les caprices du doyen ruineront-ils la fortune d'une ſi aimable fille ? Il faut abſolument la délivrer de ſes mains. Voyez ſi vous voulez contribuer à lui rendre ce ſervice. Un diſcours ſi peu attendu

me

me cauſa le dernier embarras. Je demeurai rêveur à mon tour; mais il me preſſa inſtamment de répondre.

Il eſt certain que je frémis d'abord à cette propoſition, & que toutes mes réflexions tombant ſur vous, je ne pus ſupporter la penſée de vous cauſer un auſſi mortel chagrin que celui de vous enlever de nouveau ma ſœur. Ce n'eſt pas pour vous faire valoir mes ſentimens que je vous fais cette proteſtation. Ma ſeule vue eſt d'être ſincère dans mon récit. Je ne prétends pas non plus rejeter ſur Georges tout ce que vous avez pu trouver d'odieux dans nos dernières réſolutions. Vous devez le connoître comme moi. Il eſt droit & généreux; & je lui dois cette juſtice, que ſi le reſſentiment de l'injure qu'il croyoit avoir reçue de vous l'a fait aller trop loin, il n'a pas laiſſé de conſerver pour vous les ſentimens d'un frère, & de penſer même à vos intérêts. Mais enfin je ſuis le moins coupable, & je trouve de la douceur à vous le dire; car le ciel m'eſt témoin de l'attachement ſincère que j'ai pour vous, & du tourment que m'ont cauſé toutes vos peines. Nous le ferons mourir de chagrin, ai-je dit cent fois à Georges; il nous aime avec la dernière tendreſſe, & notre ingratitude lui perce le cœur.

J'interrompis de nouveau Patrice, & preſſé

de mon affection, qui éto
témoignages de la ſienne
dis-je en l'embraſſant, je
tel que vous le dites; q
de vertueux qu'il ne ſ
qu'il n'eſt point capab
ment au devoir. Je c
qui vous a éloigné
laquelle vous avez
Vous vous êtes fla
Le ciel ne l'a pas
momens d'une j
altérations, ne c
lequel votre c
autre amour,
Tôt ou tard il
goût. Et que
aux dépens
tinuez votr
tems.

Il repri
la répug
réponſe
tion pc
l'hôte
dant
qui
vue

à l'honneur de notre famille, vous ſeriez contraint d'approuver quelque jour ce qu'il vouloit faire pour elle; que je ſerois toujours témoin de ſes démarches, & qu'il vouloit commencer ſur le champ à me faire une confidence qui me feroit entrer tout-à-fait dans ſes ſentimens. J'ai lié, me dit-il, une étroite amitié avec milord Linch, jeune ſeigneur irlandois dont vous connoiſſez le nom. Il eſt riche, & maître de lui-même. Je ſuis perſuadé qu'il ne verra point Roſe ſans prendre de l'inclination pour elle. Nous aurons ſoin qu'il n'arrive rien qui puiſſe nous être reproché. Je vous confeſſerai même, ajouta-t-il, que le portrait que je lui ai fait d'elle, lui a fait naître une preſſante envie de la voir, & qu'il m'en parle inceſſamment. C'eſt à vous à remplir votre devoir aux Saiſons, en tâchant de faire goûter mon projet à ma ſœur; ou ſi quelque difficulté vous arrête, ménagez-moi du moins le moyen de l'entretenir, ſans la participation de des Peſſes & du doyen.

J'embraſſai avidement ce dernier parti, qui me délivroit d'un emploi que je n'aurois pas accepté volontiers. La nuit étant le ſeul tems que je pouvois choiſir pour l'introduire ſecrètement aux Saiſons, nous convînmes qu'il s'y rendroit dès le lendemain au ſoir, & que je préviendrois Roſe ſur cette viſite. Je le laiſſai

ce, & à moi cette injuſtic
peu à peu ſes regards, q
enfin avec les miens. Nous r
en cherchant dans le; yeu
toute la tendreſſe que nous
trouver. Je m'oubliois dan
contemplation. Je m'égaroi
mens qui m'étoient encore i
tois plus de plaiſirs que je
d'idées, lorſqu'un domeſtiqu
nant par haſard à ſortir, la
verte. Auſſitôt perdant de v
& comme entraîné par le c
ſur tous mes ſens, je traverſ
dans la cour. Je ſerois mont
partement, ſi je n'euſſe ren
quais qui me demanda ce qu
meurai ſans réponſe. Cepend
revenir à moi ; & craignant
m'avoit recommandé la veill
confirmé le même jour à m
offenſé de ma hardieſſe, je
couvrir cette indiſcrétion,
lement madame *Gerald*. C'
vieille dame irlandoiſe que
dans mes intérêts.

On m'introduiſit dans un
tarda point à paroître. Je l

dant leſquelles elle mit ſa fille au monde. U
curioſité dangereuſe ayant porté monſieur
L.... à s'inſtruire de la religion du pays, i
prit tant de goût qu'il l'embraſſa, & par
effet du même zèle, il employa tant d'effo
& d'adreſſe pour gagner l'eſprit de ſon épo
ſe, qu'il la rendit auſſi luthérienne. Leur f
fut élevée par conſéquent dans les mêmes p
cipes. On n'épargna rien pour me les inſpir
mais le ſecours du ciel m'a ſoutenue contre t
tes ſortes de ſéductions. Je ne laiſſois pas
vivre chez eux avec la même amitié & d
la même union, ſans me croire en droit de
ſonner ſur la conduite d'autrui ; & monſi
l'envoyé même qui connoiſſoit mon caract
tranquille & mon attachement pour ſa maiſo
ne perdit rien de la confiance qu'il avoit t
jours eue en moi. Quelque tems après il
rappelé par la cour, qui, malgré toutes
précautions qu'il avoit gardées, eut quelq
ſoupçons de ſon changement. Il auroit vol
tiers renoncé à ſa patrie pour fixer ſon ſéj
& ſon établiſſement en Allemagne, mais
biens conſidérables qu'il avoit en France,
bligèrent d'y revenir avec ſa famille ; & pe
tant dans ſes idées de religion, il entreprit p
ſe dédommager de la contrainte à laquell
étoit forcé par les édits du roi, de rendre

les bons offices du zèle & de la charité poſſibles au petit nombre de luthériens qui ſont à Paris. C'eſt ainſi qu'il eſt devenu comme leur père commun, & qu'il eſt parvenu à faire une eſpèce de temple & un lieu de ſépulture de ſa maiſon.

La mort lui enleva ſon épouſe il y a deux ans. Elle n'étoit point attachée à ſes opinions d'une manière ſi ferme, que l'approche de l'éternité ne lui causât de vives alarmes. Ce fut dans un de ces momens d'agitation qu'elle m'ouvrit ſon cœur, avec des marques d'inquiétudes, qui me firent connoître que ſa tendreſſe pour ſon époux avoit été le principal motif de ſon changement. Je la preſſai de ſe réconcilier avec l'égliſe, & je lui procurai ſecrètement le ſecours d'un eccléſiaſtique, qui rendit enfin la paix à ſa conſcience. Il l'obligea de déclarer à ſa fille dans quels ſentimens elle mouroit, & de l'exhorter à profiter de ſon exemple.

Quoique ces derniers conſeils d'une mère mourante, n'euſſent pas fait ſur mademoiſelle de L.... toute l'impreſſion que j'euſſe déſiré, j'augurai bien de ſes diſpoſitions, lorſque je la vis ſupplier ſon père de me laiſſer auprès d'elle. Il l'aimoit trop, & il étoit trop ſatisfait de ma conduite, pour lui refuſer cette faveur. Je lui ai tenu lieu de mère depuis qu'elle a perdu la ſienne. Sa confiance & ſon amitié pour moi

n'ayant point de bornes, elle n'a point eu depuis deux ans de penſées ni de ſentimens qu'elle ne m'ait communiqués. Tous mes ſoins ont tendu à la détacher inſenſiblement de ſa religion, tantôt en lui rappelant les derniers diſcours de ſa mère, tantôt en lui propoſant des objections & des doutes, ſuivant la meſure de mes propres lumières : mais la crainte de me rendre ſuſpecte par un zèle trop ardent, & ſur-tout les ménagemens que j'ai à garder avec ſon père, m'ont toujours fait modérer mes exhortations & mes conſeils. Je sème, c'eſt au ciel à bénir mes efforts, en me faiſant recueillir un jour les heureux fruits que j'en eſpère.

Enfin, ajouta madame Gerald, comme il eſt rare que je ſois éloignée d'elle, il y a environ deux mois que nous vous apperçûmes de nos fenêtres, & que nous remarquâmes avec quelle admiration vous jetiez les yeux vers nous. Je ne doutai point que ce ne fut l'effet des charmes de mon élève, & je lui en fis la gu
en badinant. Elle convint que votre atte
ne lui déplaiſoit pas, & que votre air
venoit pour vous. Je ne lui avois jam
ces farouches maximes, qui font cr
fille la vue d'un homme aimable
mentent le péril en apprenant
fier. Il faut tôt ou tard que le

que choſe, & ce n'eſt pas un penchant ſi invincible que la ſageſſe eſt obligée de combattre. Mais il faut qu'elle réfléchiſſe, pour ne lui pas laiſſer prendre un cours aveugle, & qu'elle ſonge en même tems à le fortifier aſſez pour l'arrêter toujours à ſes juſtes bornes. J'ai accoutumé mademoiſelle de L.... par ces principes, non-ſeulement à ne pas ſe faire une peine des mouvemens indélibérés de ſon cœur, mais à ne jamais s'y livrer témérairement, & je fais plus de fonds ſur cette ſorte de vertu que ſur toutes les grimaces affectées, auxquelles notre ſexe en donne le nom. Elle convint donc que vous lui plaiſiez, & je n'eus point d'autre objection à lui faire que l'imprudence qu'il y auroit à prendre du goût pour un inconnu. Vous continuâtes de venir régulièrement au café voiſin, ou vis-à-vis de nos fenêtres. On ne perdoit point une ſeule fois l'occaſion de vous voir, quoiqu'on ne ſe montrât pas toujours à vous. On vous tenoit compte de tous vos ſoins, & je vous avoue qu'après avoir conſidéré qu'un amour auſſi timide & auſſi reſpectueux que le vôtre, devoit venir d'une autre ſource que de la légèreté ou du libertinage, je me ſentis fort portée à ſouhaiter que vous fuſſiez de la naiſſance & du caractère que vos dehors annonçoient. J'avois même de l'embarras à répondre

à mon élève, lorſqu'elle me conſultoit ſur le progrès de ſes ſentimens. Attendez, lui diſois-je; le tems nous fera connoître s'il eſt digne de vous. Il cherchera tôt ou tard à s'expliquer. Mais demeurez toujours maîtreſſe de votre cœur. Elle m'aſſuroit que ſon inclination ſuppoſant que vous étiez tel qu'elle ſe l'imaginoit, elle n'auroit pas de peine à la vaincre, ſi le fond répondoit mal aux apparences; mais qu'elle auroit un mortel regret de s'être trompée; & elle confeſſoit que vous lui paroiſſiez fait pour la rendre heureuſe.

O dieu! m'écriai-je, en interrompant madame Gerald; ai-je pu ignorer ſi longtems mon bonheur? Permettez donc que je la voie, & que j'aille mourir de joie & de reconnoiſſance à ſes pieds. Non, reprit-elle, c'eſt une choſe réſolue: vous ne lui parlerez que du conſentement de ſon père. Mais écoutez ce qui doit ſoutenir votre eſpérance. Depuis qu'elle vous a entretenu, & que j'ai parlé moi-même à votre frère, nous ſommes réſolues de faire pour vous tout ce qui pourra contribuer à vous rendre monſieur de L.... favorable. Il aime paſſionnément ſa fille, & il lui a déclaré mille fois qu'il lui laiſſeroit la liberté de ſatisfaire ſon cœur dans le choix d'un mari. Quel que ſoit votre bien, le défaut de richeſſes ne ſauroit

être un obſtacle. Mademoiſelle de L.... eſt une héritière, qui peut faire la fortune d'un homme qu'elle aime. Il n'y a que la différence de religion qui me fait craindre quelque difficulté. Mais nous avons tout prévu, avec un zèle qui vous perſuadera que nous nous occupons ſérieuſement de vos affaires. Lorſque vous vous ſerez inſinué dans l'amitié de M. de L... & qu'avec un peu plus de familiarité nous reconnoîtrons mieux encore que vous méritez l'opinion que nous avons de vous, ſi nous ne voyons pas qu'il penche à vous rendre heureux, nous prendrons le parti d'attendre que ſa mort ou l'âge de ſa fille nous mettent en liberté. Nous vous répondons de notre conſtance. Toutes ces réſolutions, ajouta-t-elle, ſont priſes d'aujourd'hui. Vous ne ſauriez croire avec quelle joie nous avons reçu les explications de votre frère. Il m'a offert un diamant, que j'ai accepté comme un gage de ſa bonne foi & de la vôtre. Hier au ſoir vous me vîtes embarraſſée ; & quoique le conſeil que vous donnâ mademoiſelle de L.... de lier connoiſſance avec ſon père, fût venu de moi, je regrettois ſa dernière réponſe qui m'avoit paru trop flatteuſe pour un inconnu. Mais aujourd'hui je ne donne plus de bornes à vos eſpérances, ni à la paſſion que j'ai de vous rendre ſervice.

Ah ! lui dis-je, en baiſant ſes mains, vous

faites plus pour mon bonheur que je n
attendre de tout le pouvoir des hom
de la fortune. Mais croyez-vous que je
vivre, ſi vous ne m'accordez à ce mon
plaiſir de voir mademoiſelle de L....,
parler & de lui dire mille fois que je l'a
de lui abandonner ma vie & ma deſtiné
Elle me proteſta de nouveau que c'étc
prière inutile, qu'on ne me défendoit p
venir ſuivant ma coutume au café voi
qu'on ne me déſeſpéreroit pas par des ri
contrefaites; mais que ne voulant rien a
ſe reprocher, on attendoit abſolument
tour de monſieur de L....., à qui l'c
haitoit que je puſſe faire agréer promp
mes viſites. Dans le chagrin de me voir
arracher un plaiſir auquel j'avois cru to
& pour lequel le tranſport où j'étois m
fait ſacrifier un empire, il me vint à
que madame Gerald qui avoit reçu le c
de mon frère, pourroit bien être ſenſil
core à quelque libéralité de cette nat
rien ne ſe préſenta plutôt à ma mémoi
ma portion de nos trente mille livres,
dis ſans rien examiner, que ſi ma qua
cadet ne m'avoit pas fait tomber les
en partage, je ne laiſſois pas d'avoir
mille piſtoles d'argent comptant; q

toit tout ce que j'avois apporté d'Irlande, & que cette ſomme étoit à elle ſi elle me procuroit la ſatisfaction que je lui demandois, & qu'elle pouvoit m'accorder. Quelqu'imprudence qu'il y eût dans cette offre, elle étoit propoſée du fond du cœur. Je ne ſais ce qu'elle parut à madame Gerald; mais elle dut lui ſembler ſincère, puiſqu'elle en fut ſi touchée, que me quittant ſans me répondre, elle monta auſſitôt à l'appartement de mademoiſelle de L....., d'où elle revint au bout de quatre minutes, avec l'heureuſe permiſſion de m'y conduire. Venez, me dit-elle, en me prenant par la main, vous êtes un amant d'un caractère tout nouveau, & vous méritez bien qu'on ſe relâche de quelque choſe pour vous empêcher de mourir ou de vous ruiner. Cependant elle exigea en montant l'eſcalier, que je promiſſe avec ſerment de ne pas lui demander deux fois la même faveur juſqu'au retour de M. de L....

Je lui aurois promis ma vie, & tout ce qui ne pouvoit m'ôter le plaiſir dont j'allois jouir. Je jure, lui dis-je, de vous obéir éternellement. Et voyant mademoiſelle de L..... qui étoit debout à nous attendre, je me jetai à genoux comme j'aurois fait à l'entrée d'un temple. Je n'aurois pas quitté cette poſture, ſi elle ne m'eût ordonné abſolument de m'aſſeoir. Nous com-

étoit de lui procurer un amant. Elle me ré-
ondit qu'elle ne s'engageroit à rien ſans vo-
participation. Vous êtes plus ſage que moi,
dis-je; mais je vous laiſſe vos affaires à
ler avec Georges, qui ſera ici demain
, & qui veut y être ſecrètement. Nous
des meſures pour l'introduire dans ma
où elle conſentit à ſe rendre lorſ-
monde ſeroit retiré. Je la laiſſai de-
ne rien entreprendre ſans vous con-
e combattis point cette réſolution;
inuer d'être ſincère, l'intérêt qu'elle
endre au récit de mon amour, me
ne ſeroit pas toujours inſenſi-
plaiſirs, & que milord Linch
s'il avoit aſſez de mérite

endemain pour retourner
& de mon repos. Si
loi que madame Ge-
fus récompenſé de
s complaiſances qui
rendis compte en-
les circonſtances
ſition où Roſe
. Il me promit
l me recom-
ue prétexte
pour

pour aller le jour d'après à Saint-Germain, parce qu'il avoit formé de nouvelles vues qu'il remettoit alors à m'expliquer.

A l'heure marquée, rien ne me fut ſi facile que de l'introduire dans ma chambre. Ma ſœur s'impatientoit à l'attendre, & toute la maiſon étoit déjà dans un profond ſommeil. Vous vous imaginez quel put être le ſujet de leur entretien. Georges employa tout ſon eſprit pour donner un tour inſinuant à ſes offres & à ſes prières. Il ne propoſa pas d'abord ouvertement de quitter les Saiſons; mais après avoir parlé de milord Linch comme d'une conquête certaine, & relevé l'avantage qu'il y auroit pour ma ſœur à l'épouſer, il lui repréſenta qu'une affaire ſi importante ne pouvoit être ménagée qu'à Paris; qu'il étoit queſtion de s'aſſurer une fortune, un rang, un titre, & que ces favorables occaſions ne renaiſſent pas toujours; qu'ayant vécu quelque temps ſeule avec lui, elle avoit dû rendre plus de juſtice que vous à l'innocence de ſes vues & de ſa conduite, & ne pas donner ſi légérement dans vos fauſſes alarmes; qu'il conviendroit toujours que vous étiez plus capable que perſonne de faire d'elle une religieuſe & une ſainte, mais que ſi elle n'étoit pas réſolue de s'enſévelir dans un cloître, elle n'avoit point d'autre parti à

prendre, que de paroître enfin dans le monde, & de faire valoir ſes agrémens naturels, qui étoient déſormais ſon unique reſſource; que j'avois reconnu moi-même le tort que nous avions eu de nous rendre eſclaves de vos conſeils, & que je commençois à me trouver bien de leur avoir préféré les ſiens. Enfin il joignit à ces raiſons les inſtances les plus tendres & les plus preſſantes. Je croyois Roſe vaincue. Cependant elle eut la force de ſe défendre; & refuſant conſtamment de vous quitter, elle conſentit ſeulement à recevoir la viſite de milord Linch, quand nous pourrions l'amener aux Saiſons avec bienſéance.

Mon frère parut ſatisfait de ce qu'il avoit obtenu. Nous allâmes à Saint-Germain le jour ſuivant. On y avoit déjà quelque connoiſſance de nos querelles domeſtiques, & le deſſein de Georges étoit de faire tomber par notre préſence un bruit dont l'effet ne pouvoit nous être avantageux. On ne douta plus de notre bonne intelligence lorſqu'on nous vit paroître enſemble à la cour. Nous y fûmes reçus favorablement du Roi, & comblés de civilités par nos amis.

Ce fut en raiſonnant avec eux ſur divers projets d'établiſſement & de fortune, que monſieur de Sercine, à qui Georges avoit déjà

confié le fond de nos affaires, & qui entroit dans ſes idées ſur la néceſſité de produire ma ſœur à la cour, nous offrit de la recevoir dans ſa maiſon, où elle ſeroit agréablement avec ſon épouſe & ſa fille. Nous acceptâmes cette propoſition avec reconnoiſſance; & lorſque je fus ſeul avec mon frère, je lui demandai s'il n'eſpéroit pas que vous puſſiez l'approuver vous-même, & prendre cette occaſion pour nous réconcilier ſincèrement. J'en doute, me dit-il; car quelle eſpérance de le guérir de ſes ſcrupules, & de le raſſurer ſur les dangers du bal, des ſpectacles, & des aſſemblées? Il demande du tems pour fortifier Roſe, mais dans ſes idées une femme ne ſera-t-elle pas toujours foible? Ne nous expoſons pas, ajouta-t-il, à lui voir renverſer de nouveau tous nos projets. Commençons par la délivrer de ſes mains, & par établir ſa fortune. Il ſera toujours tems de nous réconcilier; & s'il trouve après cela qu'elle ait encore beſoin de ſes inſtructions, nous l'abandonnerons à ſon zèle. Je me rendis d'autant plus aiſément à ces ſpécieuſes raiſons, que je voyois dans milord Linch un empreſſement extrême pour la connoître, & que je ne doutois point qu'il ne pût s'attacher ſérieuſement à elle après l'avoir vue. Il me demanda mon amitié, que je lui promis volon-

iers en acceptant la ſienne. Il étoit d'un ca-
actère vif & ouvert, mais plus capable de
rendre beaucoup d'amour que d'en inſpirer.
Connoiſſant Roſe, je concevois que pour faire
a conquête de ſon cœur, il eût fallu dans un
mant des qualités plus brillantes, & ſur-tout
lus d'eſprit & de nobleſſe de ſentimens. Cepen-
ant comme il n'étoit queſtion que de fortune,
c que Georges ne lui en avoit pas parlé ſur
n autre pied, je me figurai que ce motif
ourroit l'accoutumer à le ſouffrir comme il
avoit fait conſentir à le voir.

Peu de jours après, nous ménageâmes ſi
eureuſement l'occaſion, qu'étant venu aux Sai-
ons avec Georges, il y paſſa une partie de
après-midi. Quelques affaires vous avoient
bligé de ſortir avec monſieur des Peſſes, &
avois pris ſoin la veille d'avertir mon frère
e votre deſſein. J'examinai curieuſement l'im-
reſſion que Linch fit ſur ma ſœur. Elle fut
onforme à mes conjectures; c'eſt-à-dire, que
algré la paſſion qu'il conçut tout d'un coup
our elle, elle n'y vit qu'un homme riche qui
ouvoit relever ſa fortune. Pour lui, dont j'a-
ois obſervé de même tous les diſcours & tous
s mouvements, il emporta tant d'amour en la
uittant, que je crus l'établiſſement de Roſe
ſſi certain que Georges l'avoit prédit. Je fus

expoſé les jours ſuivans à des ſolicitations continuelles pour lui procurer de nouveau la ſatisfaction de la voir ; mais quoique mon frère y joignît les ſiennes, il me fut impoſſible d'en faire renaître l'occaſion juſqu'à la maladie de monſieur des Peſſes.

Cet accident, dont monſieur des Peſſes eut aſſez de généroſité pour vous cacher la cauſe, ne fut que l'effet de ſa jalouſie. Avec quelque ſoin que nous euſſions gagné nos domeſtiques, il eut l'adreſſe, ſur quelques ſoupçons, de tirer d'eux aſſez d'éclairciſſemens pour découvrir une partie de la vérité. Sa paſſion, qui eſt montée depuis longtems à l'excès, le porta à quelques plaintes, que ma ſœur rejeta peut-être avec trop de hauteur, & qui faillirent cauſer ſa mort en achevant de lui faire perdre l'eſpérance. Quoique je fuſſe irrité moi-même de ſon indiſcrétion, l'amitié que j'ai pour lui me fit prier Roſe de le traiter avec plus d'indulgence pendant ſa maladie, & elle s'y trouva diſpoſée volontairement par la bonté de ſon naturel. Mais un tems ſi favorable ne fut pas négligé par milord Linch & mon frère, qui étoient ſouvent aux Saiſons, tandis que votre amour pour l'étude vous retenoit au milieu de vos livres. Ils y demeuroient même une partie de la nuit, que nous paſſions à ſouper lorſ-

que vous étiez livré au ſommeil. Le rétabliſſement de monſieur des Peſſes interrompit peu leurs plaiſirs, parce que ſur quelques repréſentations, que je vous fis goûter, vous le priâtes bientôt de retourner à Paris. Enfin, milord Linch abſolument livré à Roſe, nous communiqua le deſſein où il étoit de partager ſa fortune avec elle, & le fit même éclater à Saint-Germain, en ſuppliant le Roi de l'approuver.

J'avois cru devoir à Georges cette complaiſance preſque aveugle pour reconnoître le zèle avec lequel il n'avoit pas ceſſé de me ſervir. De tant de cœurs contens, le mien étoit le plus heureux, puiſqu'avec l'eſpérance de la fortune, je jouiſſois des plus doux plaiſirs de l'amour, car il ne ſe paſſoit pas de jour que je ne fiſſe le voyage de Paris, & que je n'y jouiſſe librement de la vue ou de l'entretien de mademoiſelle de L..... Son père étoit revenu au temps qu'on l'attendoit. J'avois l'obligation à Georges de m'avoir fait obtenir ſon amitié & quelques droits même ſur ſa reconnoiſſance. Comme c'étoit un homme dur & lent, qu'il eût été difficile de gagner par les voies ordinaires, mon frère avoit employé un ſtratagême innocent dont le ſuccès avoit ſurpaſſé notre attente. Après s'être aſſuré du jour de ſon arrivée, il avoit fait prendre des habits

de ſoldats à deux laquais de
& aux deux ſiens, & les ayant
tolets, ils les avoit poſtés ſur le
avec ordre d'attaquer bruſquen
Nous étions à cent pas d'eux, de
piqué nos chevaux, nous arriv
cours lorſqu'il ſe croyoit dans le
Quelques coups de piſtolets tirés e
marques de réſiſtance & de con
dèrent facilement que nous avio
vie pour le défendre, & qu'il
ſienne. Nous le trouvâmes mue
dans ſa voiture. Mais lorſqu'il n
du champ de bataille, il parut
ché du ſervice qu'il venoit de re
preſſa de lui apprendre le nom
teurs, il nous déclara le ſien ;
offrit la diſpoſition de ſa fortun
que nous lui avions conſervée.
répondit modeſtement ; & pour
ble au bienfait, nous le condui
portes de Paris, où malgré ſes
refuſâmes de lui apprendre notre
nous lui promîmes de n'être pa
le revoir à la ſienne.

Sa fille & madame Gerald é
ſecret de notre entrepriſe. Il n
de leur faire le récit du danger

& de leur vanter le ſervice que nous lui avions rendu. Madame Gerald qui étant irlandoiſe devoit naturellement connoître notre nom, ne l'entendit pas ſans en prendre occaſion de faire notre éloge. Elle s'épuiſa particulièrement ſur le mien; de ſorte qu'étant allés chez lui deux heures après, nous le trouvâmes dans toute la chaleur de la reconnoiſſance & de l'eſtime. Il nous préſenta ſa fille, en lui recommandant de nous regarder déſormais comme ſes meilleurs amis. Il nous fit promettre que nous ne mettrions plus de diſtinction entre notre maiſon & la ſienne, & que nous uſerions librement de tout ce qui lui appartenoit. Je commençai à croire mon bonheur ſolidement affermi. Mademoiſelle de L..... auſſi charmée que moi du ſuccès de notre artifice, ſe crut tout-à-fait autoriſée à ſe livrer à ſa tendreſſe. Nous eumes la liberté de nous voir, le tems de nous connoître, & mille nouvelles raiſons de nous aimer. Si la prudence ne nous permettoit pas de faire d'autres propoſitions à ſon père, tout nous portoit du moins à eſpérer heureuſement de l'avenir. Il eſt vrai que nous gardâmes toujours aſſez de meſures pour lui déguiſer nos ſentimens, mais c'étoit par le conſeil de Georges même & de madame Gerald, qui voyant croître de jour en jour ſon amitié pour moi, s'i-

appercevoir votre chagrin : mais vous ayant vu prendre un air plus tranquille auſſitôt que vous eûtes entendu monſieur de Sercine, je me figurai que vous approuviez ſes raiſons, & que vous nous verriez partir ſans regret avec un guide tel que lui. Je pris même vos reproches pour des conſeils qui regardoient moins le préſent que l'avenir. Si vous ne croyez pas ces excuſes ſincères, j'étois réſolu du moins de retourner ſi ſouvent aux Saiſons pour vous voir, que vous auriez à peine eu le tems de vous appercevoir de mon abſence.

Enfin nous nous ſéparâmes de vous. Il eſt impoſſible que vous ayez ſupporté notre ſéparation ſans reſſentiment, puiſqu'elle vous a fait prendre auſſitôt le parti de nous abandonner : mais ſi vous nous croyez coupables, ſi vous avez ſouhaité peut-être que le ciel renverſât nos deſſeins, & qu'il nous fît ſentir par quelque châtiment la légéreté de notre conduite, il ne vous a que trop entendu. Vous me voyez ici chargé de mes propres douleurs & de celles d'un frère & d'une ſœur encore plus malheureux, qui vous demandent des ſecours qu'ils ne peuvent plus attendre que de vous. Georges au fond d'un cachot pour n'en ſortir jamais. Roſe dans

La vivacité & la joie animèrent longtems notre entretien. Si j'étois charmé de faire connoître à ce que j'aimois une ſœur ſi aimable, je ne l'étois pas moins de pouvoir juſtifier aux yeux de Roſe tout le mérite qu'elle m'avoit entendu vanter cent fois dans Mademoiſelle de L..... Je me fis même une gloire de la tendreſſe extrême qu'on avoit pour moi, & m'abandonnant à toute la mienne avec cet air d'enjouement qui fait le charme d'un amour innocent, j'obtins de mademoiſelle de L..... mille nouveaux témoignages d'affection, dont il ſembloit auſſi qu'elle voulût ſe faire un mérite auprès de ma ſœur. Jamais deux amans n'avoient paru ſi contens l'un de l'autre. Roſe nous reprocha agréablement l'excès de notre paſſion. Nous lui répondîmes du même ton, que c'étoit cet excès même qui devoit nous ſervir d'excuſe. Elle continua quelque tems de nous faire la guerre, & nous de nous défendre ſans paroître diſpoſés à céder à ſes raiſons. Mais je crus enfin m'appercevoir que l'enjouement qu'elle affectoit étoit forcé. Je trouvai même un air de peſanteur & de mélancolie dans ſes yeux. Pendant qu'elle s'efforçoit de rendre la converſation agréable, elle étoit occupée de quelque rêverie, & la moitié de ſon attention s'arrêtoit ſur ce qui ſe paſſoit en elle-même. Je craignis que cette

endreſſe ne lui fût dev
; je ne la cruſſe poi
nal-à-propos, il m
cateſſe exceſſive p
vais que nous n'eu
ure avec elle dan
ſtractions ne faiſant
r'à lui faire gard
efois le fil de nos
n étoit tout-à-
it de ſe retirer.
première prop
vâmes point
nais nous reçu
ſouper, pa
de ce qu'il
e jour de
malgré lui
& ſon prot
dis-je à
de l'être
vec elle.
ître que
t de ſo
; & c
er un
beauc
itable

les apparences euſſent répondu ſi mal à mes intentions du côté de Roſe. Je ſoupai ſeul avec elle. J'attendois qu'elle s'expliquât ſur ce qui avoit pu lui déplaire, ou qu'elle me fît naître du moins quelque prétexte pour l'interroger. Elle ſe renfermoit dans des éloges vagues de la beauté & de la douceur de mademoiſelle de L....., ſans perdre l'air rêveur qu'elle avoit rapporté de notre viſite. Enfin voulant être éclairci, je lui demandai préciſément ce qui lui avoit cauſé l'altération dont je m'étois apperçu. Elle balança à me répondre. Je la preſſai. Si c'eſt quelque choſe, lui dis-je, qui intéreſſe mademoiſelle de L....., comment pouvez-vous refuſer de me l'apprendre ? Je vous réponds déjà qu'elle vous aime tendrement, & qu'elle n'auroit pas moins de chagrin que moi de vous avoir déplu. Elle m'en a marqué de l'inquiétude en vous quittant.

Je lui fis d'autres inſtances auxquelles elle réſiſta longtems ; cependant je voyois que ſon cœur étoit plein, & qu'il ne demandoit qu'à ſe ſoulager. Je me plaignis de ce qu'elle manquoit de confiance pour moi, qui lui avois toujours porté une affection particulière, & qu'elle avoit toujours aimé auſſi avec une eſpèce de prédilection. Hé bien, dit-elle, en cachant d'une main ſon viſage, que me ſervira-

s dire que je ne puis aimer milord
que j'aimerois autant mourir que
forcée à l'épouſer ? En aimez-vous
terrompis-je auſſitôt. Non, reprit-
ſens que je ne puis être heureuſe
me que je n'aimerois pas. Vous
e vous découvrir la foibleſſe de
jouta-t-elle en ſoupirant. Je n'ai
noiſelle de L..... ſi contente de
le la vôtre ſans être jalouſe d'un
'eſt pas fait pour moi. Qu'elle
vous auſſi ! Je ſuis auſſi ten-
je n'ai pas le moindre eſpoir
eu de douceur dans mes ſen-
à me faire épouſer un homme
'aurai jamais de goût. Il fau-
oute ma vie ſans l'aimer, gé-
m'ennuyer de mon devoir,
utes les femmes qui me van-
ſe, & faire une cruelle vio-
Quel tourment continuel !
, qui m'aimez, dites-vous,
ché cet aveu de mes pei-
rien pour m'en délivrer ?
un extrême étonnement.
ıi dis-je, qui parle de vous
ſe, & de vous faire épou-
ıs ? Convenez que voilà

les premières marques que vous ayez données de votre répugnance. N'eſt-il pas étrange qu'elle ſoit née ſi tard, ou que vous l'ayez diſſimulée ſi longtems? Elle m'aſſura que ſa ſeule timidité lui avoit lié la langue, & qu'après avoir refuſé monſieur des Peſſes ſous prétexte qu'il manquoit de naiſſance, elle n'avoit oſé rejeter un homme de la conſidération de milord Linch. Quoi qu'il en ſoit, lui répondis-je, moi qui préfère le contentement du cœur, à la fortune, je ne balance point à vous promettre que vous ne ſerez mariée que lorſqu'il vous plaira d'y conſentir, & je m'engage à faire entrer Georges dans les mêmes ſentimens. Comme j'achevois de parler, j'entendis du bruit dans un cabinet qui touchoit à la ſalle où nous étions, & la porte s'étant ouverte avec violence, nous fûmes fort ſurpris d'en voir ſortir milord Linch. Il étoit revenu à Paris pendant la viſite que nous avions rendue à mademoiſelle de L..... ; & me voyant arriver ſeul avec ma ſœur, il avoit voulu ſe faire un plaiſir de nous écouter & de nous ſurprendre. Sa curioſité lui coûta cher. Il avoit entendu notre entretien juſqu'au moindre mot. Un juſte déſeſpoir ne lui permettant plus de ſe contraindre, il vint ſe jeter d'un air furieux dans un fauteuil qui étoit vis-à-vis de Roſe. Nous demeurâmes

demeurâmes tous trois fort longtems dans un profond ſilence. Enfin, je pris la parole avec beaucoup d'embarras : milord, lui dis-je, vous jugez bien qu'on ne vous croyoit pas ſi proche, & qu'on eſt fort confus de cette ſcène. Mais puiſque le haſard vous a fait entendre ce qu'on auroit eu quelque peine à vous déclarer, je ne doute pas que vous n'ayez pour ma ſœur toute la complaiſance qu'un honnête homme doit à ſon ſexe, & que vous ne lui rendiez la liberté qu'elle demande. Il parut quelques momens incertain, mais s'adreſſant tout d'un coup à elle : non, mademoiſelle, lui dit-il, je n'aurai pas la complaiſance inſenſée que vous me demandez. Vous êtes à moi, par votre conſentement, par la parole de vos frères, & par l'autorité même du roi. Je ferai valoir des droits ſi juſtes, & je ne me laiſſerai pas jouer impunément. Roſe, perdant toute contenance, ſe leva pour ſe retirer. Il ſe préſenta bruſquement au devant d'elle, en proteſtant qu'elle ne quitteroit pas la ſalle juſqu'au retour de mon frère, de qui il vouloit recevoir, dit-il, l'explication d'un ſi ridicule procédé. Cette brutalité m'échauffa. Je lui dis d'un ton ferme qu'il ſuffiſoit de moi pour lui donner toutes les explications qu'il déſiroit, & que je commençois par prétendre que ma ſœur fût libre

chez elle. Un reſte de conſidération lui fit calmer apparemment ſes tranſports. Il prit un ton plus doux pour me demander ſi je ſavois où étoit Georges. Je lui dis qu'il étoit à ſouper chez monſieur le duc de..... ; & nous quittant ſans répliquer, il ſe mit en chemin pour l'aller joindre.

Roſe ne prévit que trop juſte les malheureuſes ſuites de ce démêlé. Elle me preſſa avec larmes d'oublier la confidence qu'elle m'avoit faite, & de lui laiſſer reprendre ſes chaînes, dont elle s'efforceroit de cacher la peſanteur juſqu'au tombeau. Je confeſſe, me dit-elle, qu'il y a eu de l'indiſcrétion dans mes plaintes. Nous ſommes faites pour être les victimes des hommes. Eh ! qu'importe en effet au bon ordre de l'univers, que le cœur d'une femme ſoit tranquille ? Que dites-vous ? lui répondis-je. Il me ſemble au contraire que la foibleſſe de votre ſexe, qui vous met continuellement dans la dépendance du nôtre, nous oblige à nous faire une étude de votre bonheur, & qu'indépendamment du penchant naturel, la juſtice & la raiſon doivent nous porter au ſoulagement du plus foible. J'emploie cette ſeule raiſon pour vous faire voir que je ne parle point en homme aveuglé par la qualité de frère & par celle d'amant : car ſi l'on vient à compter vos charmes & la douceur que votre commerce

répand dans la ſociété, il n'y a qu'un barbare qui puiſſe ſe plaire à chagriner une femme, ou à chercher même la ſatisfaction de ſon cœur au dépens du vôtre. Mais dans quelques principes que ſoit là-deſſus milord Linch, comptez encore, ajoutai-je, que vos inclinations ſeront libres, & que je veux vous voir quelque jour auſſi heureuſe que moi. En effet, l'aimant avec la dernière tendreſſe, & ne connoiſſant rien de ſi doux que le plaiſir de ſe livrer à une paſſion innocente, j'aurois ſouhaité à toute ſorte de prix de lui procurer un bonheur auquel elle paroiſſoit ſi ſenſible.

Nous étions encore à raiſonner ſur notre aventure, lorſque nous entendîmes revenir Georges qui demandoit avec empreſſement ſi nous nous étions retirés. Il vint à nous auſſitôt ; & nous regardant d'un œil inquiet, il nous pria de lui apprendre ſans déguiſement ce qui s'étoit paſſé dans ſon abſence. Je le ſatisfis. Le rapport de milord Linch avoit été fidèle, puiſqu'il s'accordoit exactement avec le mien. Georges ne balança point à prendre le parti qui convenoit à l'honneur & à l'amitié. Il ne faut plus penſer à milord Linch, nous dit-il, puiſqu'il déplaît à Roſe ; ni ſe plaindre même qu'elle nous ait caché juſqu'aujourd'hui ſon dégoût, puiſque le paſſé ne ſe répare point. Mais l'em-

barras eſt de nous dégager honnêtement du moins aux yeux du public. Il nous apprit là-deſſus que Linch s'étant expliqué avec lui dans des termes fort vifs, il avoit cru devoir l'écouter avec patience, & lui demander le tems de s'éclaircir, qu'il lui avoit promis de lui écrire le lendemain, & de lui marquer naturellement ſur quoi il pouvoit compter; que le connoiſſant vif & fougueux, il ne doutoit pas qu'il ne prît toutes ſortes de voies pour ſe venger, & que le tort étant de notre côté, nous ſerions obligés, par ménagement pour le public, de nous conduire avec modération. Roſe nous preſſa encore de ne pas nous expoſer pour elle aux conſéquences qu'elle craignoit; mais mon frère n'étoit pas plus capable que moi de contraindre ſes inclinations.

Il écrivit à Linch le jour ſuivant, & nous nous attachâmes enſemble à donner un tour civil à nos excuſes. Nous fûmes quelques jours ſans recevoir de réponſe. Ce fut dans cet intervalle que monſieur des Peſſes nous apprit votre départ, avec mille circonſtances qui nous firent ſentir toute la dureté de notre conduite. Dans l'inquiétude où Roſe étoit déjà, cette nouvelle la fit tomber ſans connoiſſance. J'en fus auſſi vivement touché qu'elle; & Georges même en parut ſi frappé, qu'il auroit pris la

poſte pour vous ſuivre & pour vous fai
ger de réſolution, ſi nous n'euſſions a
même tems qu'étant parti depuis plus
tre jours, il y avoit peu d'eſpérance
rejoindre. Avec quelle amertume ne ra
point notre ingratitude & votre tendre
tous les entretiens que j'eus avec ma
J'avois comme elle un preſſentiment
heurs qui nous menaçoient. Les con
mêmes de mademoiſelle de L..... à q
la confidence de mon chagrin, ne fire
rentrer la tranquillité dans mon cœur.
pas qu'elle eût perdu l'empire abſolu
avoit ſur mes peines & mes plaiſirs.
ma paſſion n'avoit jamais été ſi parfai
elle avoit part elle-même à mes
J'étois agité ſans ſavoir pourquoi; &
trouble involontaire de mes ſentim
croyois devoir trembler pour tout
m'étoit cher.

Ne recevant néanmoins aucune ré
Linch, nous commencions à croire q
pris le parti de ſe venger par l'oubli,
nous diſpoſions à conduire Roſe à Saint-
lorſqu'un gentilhomme irlandois qui ſ
noître de nous par ſon nom, nous re
lettres, l'une adreſſée à mon frère,
tre à moi. J'ouvris la mienne avec

vement de frayeur, qui ne fit qu'augmenter à la lecture de chaque ligne. Linch, de qui elle étoit, me remercioit avec une amère ironie des bons offices que je lui avois rendus auprès de ſa maîtreſſe, & m'apprenoit que s'étant cru obligé de me rendre ſervice pour ſervice, il avoit pris de bonnes meſures pour m'empêcher d'être plus heureux avec la mienne. Il m'expliquoit les moyens dont il s'étoit ſervi, parce qu'il avoit le cœur, diſoit-il, incapable de trahiſon. Il avoit marqué à monſieur de L..... le ſoir précédent, toutes les circonſtances de mon intrigue avec ſa fille ; l'état de ma fortune, c'eſt-à-dire, ma pauvreté, qui me faiſoit ſouhaiter avec raiſon un mariage capable de la réparer, les juſtes droits que je m'étois acquis ſur ſon amitié, en lui ſuſcitant de faux aſſaſſins, qui ne lui avoient pas fait courir plus de péril qu'à moi, & qui avoient ſervi fort heureuſement à lui procurer l'honneur de ma connoiſſance ; enfin mille choſes qui ſous un jour ſi odieux devoient me ruiner infailliblement dans l'eſprit de monſieur de L..... Il ne doutoit pas, ajoutoit-il, que mon eſprit & mon adreſſe ne me fiſſent tirer beaucoup d'avantage de tous ces articles ; mais il me déclaroit en attendant qu'il falloit ſe battre. La lettre adreſſée à mon frère étoit plus courte.

C'étoit un ſimple appel, où le lieu & l'heure du combat étoient marqués. Auſſi Georges n'eut-il beſoin que d'un coup-d'œil pour la lire, & ſe hâtant de répondre avant que j'euſſe fini de lire la mienne, il aſſura le meſſager que nous ſerions exacts au rendez-vous.

Il étoit huit heures du matin, & l'on devoit ſe rencontrer à dix. Mon frère me dit froidement qu'il étoit faché de cet accident, qui alloit déranger toutes nos affaires. Voyez, lui dis-je, à qui de nous deux le déſeſpoir convient, je lui fis la lecture de ma lettre. Il confeſſa d'un air calme que j'avois tout à craindre pour le ſuccès de mon amour. En effet, ma ſituation étoit ſi accablante, qu'il m'étoit même impoſſible de voir mademoiſelle de L....., pour apprendre du moins quel effet la malignité de mon ennemi avoit produit ſur ſon père; car l'heure preſſoit, & nous avions beaucoup de chemin à faire pour nous rendre au lieu du combat. Cependant je fus irrité de la froideur avec laquelle Georges regardoit mon agitation. Vous ne me plaignez pas, lui dis-je, vous ne plaignez pas Roſe, qui va demeurer ſans reſſource, ſi le ſort des armes ſe déclare contre nous. Il me répondit que dans une occaſion de cette nature il ne falloit pas s'attendrir inutilement, & que l'honneur me

ne nous permettant pas d'arriver
le pré, nous devions remettre
ſoin après la déciſion de notre c
cruelle néceſſité me força de ſu
ſeil. Nous partîmes après nous
Roſe, qui étoit encore au lit, n'e
dre connoiſſance de notre dépa

Nos adverſaires étoient déjà à
Ils s'étoient fait accompagner
qui gardoient leurs chevaux; &
pied, ſans aucune ſuite. Mais
Georges ne s'arrêtant point a
aborda l'épée à la main, ſans ſa
bien nous en aurions à comb
milord Linch donna ordre à
carter: & nous voyant à pi
les plus heureux, nous dit-il
ſent de mes chevaux pour v
généreux diſſipa notre défia
de la main que c'étoit avec
ſe meſurer. Nous combattî
je parai des coups ſi furieu
de comprendre qu'il en v
fin je fus bleſſé au bras.
aux priſes avec l'autre, a
ſang, ne garda plus de m
nant ſur ſon adverſaire,
tomac un coup qui le

le vis qui accouroit à mon ſecours ; mais ſoit que la crainte affoiblit Linch, ſoit que l'envie de vaincre ſans ſecours augmentât mes forces, je lui fis au même moment une bleſſure ſi profonde à la cuiſſe, que ne pouvant plus ſe ſoutenir, il fut obligé de s'aſſeoir à terre, & de m'abandonner ſon épée. Je la lui rendis auſſitôt. La honte lui fit tenir quelque tems les yeux baiſſés. Mais nous voyant appeler ſes gens, pour leur faire prendre ſoin de lui, il nous renouvela généreuſement l'offre de ſes chevaux, ſi nous les croyions néceſſaires à notre ſûreté.

Dans le beſoin qu'il en avoit lui-même, notre propre généroſité ne nous permettoit point d'accepter cette propoſition. D'ailleurs, quelque danger qu'il y eut à craindre, nous étions rappelés à Paris par des raiſons trop puiſſantes, pour nous en éloigner ſi légérement. Nous en reprenions le chemin, lorſque ſe ſentant affoibli par la perte de ſon ſang, & commençant à croire ſa bleſſure mortelle, il nous fit rappeler par ſes gens. L'impatience que nous avions de rentrer à Paris, ne nous empêcha pas de retourner d'aſſez loin, & nous le trouvâmes en effet d'une pâleur & d'une foibleſſe qui nous fit mal augurer de ſa vie. Ses gens s'étant écartés de quelques pas par ſon ordre, il nous

conjura d'une voix mourante, par la confiance qu'il avoit dans notre honneur, d'être les dépositaires d'un ſecret dont l'importance étoit égale pour la religion & pour l'état, & qui pouvant même ſervir à nous obtenir grace pour ſa mort & celle de *Plunck* (c'étoit le nom de ſon ami) ſeroit l'expiation de ſa haine & du mal qu'il avoit voulu nous faire. Plunck & moi, continua-t-il, nous ſommes, ou puiſque la mort nous met au rang des choſes paſſées, nous étions en poſſeſſion d'un tréſor immenſe qui s'eſt conſervé depuis longtems dans nos maiſons, que mon père & lui ont augmenté conſidérablement par leurs propres ſoins. La principale partie conſiſte dans les vaſes & les reliques d'or & d'argent qui ont appartenu avant la réformation à pluſieurs égliſes épiſcopales d'Irlande, & à quantité de riches abbayes. Le tumulte des guerres, & la crainte de tous les maux qui ſont arrivés depuis, obligèrent dans ce tems-là un grand nombre de prélats & de ſeigneurs catholiques de chercher un lieu de ſûreté pour tant de richeſſes, & la ſituation des domaines de nos ayeux les rendant propres à ce dépôt, elles furent tranſportées pendant la nuit dans un ſouterrein qu'ils firent creuſer au milieu d'une vaſte forêt. Quoique le fait ait été connu de quantité de perſonnes, le ſecret du lieu eſt

toujours demeuré dans nos feuilles n
perdant toute eſpérance de rétab
la religion, depuis que la branch
eſt ſur le trône, mon pere & P.
formé le deſſein de faire paſſer un tré
inutile à l'Irlande entre les mains d
pour en faire l'uſage qui conviendr
& à ſa ſageſſe. Leur zèle les avoi
même tems à lever parmi les c
pays, de groſſes ſommes, qu'ils de
au ſoutien de la cour, & qui ſo
dans le ſouterrein. Ils ſe diſpoſoi
voyage de Saint-Germain, pour
ordres du roi ſur les moyens de t
France cet amas de richeſſes, lo
a interrompu le projet de mon pè
nière heure il s'eſt déchargé ſur m
cret & de ſon devoir, & c'étoit
ces vues que j'étois ici avec P
quelques mois. Le roi eſt informé
notre voyage, & n'attend que des
favorables pour profiter de nos
ignore dans quel lieu le tréſor
voici les indices, ajouta Linch
mémoire de ſa poche. Je vous le r
en a le double. C'eſt une précau
avions priſe contre toute ſorte d'ac
en l'uſage qui conviendra à votre

fortune & à votre honneur. Les forces achevant de lui manquer après un ſi long récit, il nous fit ſigne de prendre dans la poche de Plunck le double du mémoire, & nous ayant proteſté en peu de mots qu'il nous pardonnoit ſa mort, il nous laiſſa la liberté de nons retirer. Nous ne pûmes lui refuſer quelques marques de regret & de reconnoiſſance. Mais nos propres affaires demandant toute notre attention, nous le laiſſâmes entre les mains de ſes gens, pour retourner promptement à Paris.

Quoiqu'étrangers en France, nous n'ignorions pas la rigueur inflexible de la Juſtice contre les duels, & nous concevions bien que le parti le plus ſûr étoit de penſer d'abord à nous mettre à couvert. Cependant deux intérêts auſſi preſſans que ceux de l'amitié & de l'amour, devoient marcher avant le nôtre. Roſe, qui n'avoit aucune connoiſſance de notre malheur, ne pouvoit être abandonnée à elle-même ſans ſecours & ſans conſeils; & j'aurois expoſé mille fois ma vie pour ne pas ignorer plus longtems comment j'étois dans le cœur de mademoiſelle de L.... & dans l'eſprit de ſon père. Comme il y avoit peu d'apparence que le bruit de notre combat pût être tout d'un coup répandu, nous nous flattâmes de pouvoir trouver aſſez de tems pour ſatisfaire à des devoirs ſi chers. Mon frère entreprit

de retourne
monſieur de
Roſe de qu
& de prendr
avoit appor
rendre enſuit
lui promis d
à former d'a

Nous ne
embraſſés t
l'un à l'autr
ger, & de
Mon frère
m'efforçois
par le troul
niquoit juſq
voix. Outr
je ſortois, j
dre dans l'i
ſentois tout
noître. Ge
à mieux e
quelque m
ner, je n
Mais il ne
mienne.

Je me r
que je tr

auſſi, avec toutes les apparences d'une maiſon déſerte. Je frappai timidement. On m'ouvrit, & je vis paroître un homme dont le viſage m'étoit inconnu. Je le pris pour un nouveau domeſtique. Après m'avoir demandé mon nom, il m'introduiſit dans le veſtibule où donnoit la porte du corridor qui conduiſoit au caveau. J'y trouvai quatre hommes que je ne connoiſſois pas mieux que le premier, & qui me ſaiſirent les bras, quoique ſans violence. Ils m'ôtèrent mon épée, & m'ayant mené au bout de la galerie, ils me laiſſèrent alors les bras libres, en me priant civilement de deſcendre avec eux. Je leur demandai ce que je devois penſer de cette réception & de leur deſſein. Ils m'exhortèrent à ne rien craindre.

Nous deſcendîmes dans le même caveau où je m'étois trouvé la première fois. Je n'y fus pas long tems ſans voir entrer monſieur de L..... ſuivi de ſa fille & de madame Gerald. Je commençai à lui dire quelques paroles qu'il interrompit, en me recommandant de garder un moment le ſilence. Il y avoit quelques flambeaux allumés, mais en petit nombre. Monſieur de L.... me fit approcher d'une table, au tour de laquelle tous les ſpectateurs ſe rangèrent. Il plaça ſa fille vis-à-vis de moi, & tirant ſon épée hors du fourreau, il m'en appuya

tout d'un coup la pointe ſur l'eſtomach. La crainte & la tendreſſe firent jeter à ſa fille un cri perçant. Il lui ordonna ſévèrement de ſe taire. Et s'adreſſant à moi; vous vous êtes fait un jeu de m'effrayer, me dit-il d'un ton bruſque, il eſt juſte que je jouiſſe du même plaiſir à mon tour. Mais quoique je n'aie pas deſſein de vous ôter la vie ſi vous m'obéiſſez, comptez-vous au nombre des morts qui repoſent dans cette cave, ſi vous faites difficulté de me ſatisfaire. Enſuite m'expliquant ſes volontés : vous m'avez trompé, continua-t-il, vous avez ſéduit l'eſprit de ma fille, vous avez exigé d'elle des ſermens de vous aimer & de vous être fidelle, qu'elle m'objecte pour juſtifier le refus qu'elle fait de m'obéir : je veux que vous la dégagiez ſur le champ de toutes ſes promeſſes, & que vous renonciez à toutes ſortes de droits ſur elle. Vous êtes mort ſi vous balancez.

Je tournai les yeux vers elle, pour lire le mouvement de ſon cœur dans les ſiens. Sa pâleur & ſes larmes, que l'obſcurité m'avoit d'abord empêché d'appercevoir, me firent trop connoître qu'elle avoit été préparée à cette ſcène par des perſécutions auxquelles ſa tendreſſe pour moi l'avoit fait réſiſter. Etoit-ce aſſez de ma vie pour payer ces précieuſes mar-

ques d'amour & de conſtance ? J'avois peut-être ſenti quelque frayeur au premier mouvement de l'épée ; mais n'écoutant plus qu'une paſſion capable de me faire braver la mort & tous les ſupplices, je répondis avec une fermeté à laquelle monſieur de L.... ne s'attendoit pas, qu'il étoit le maître de ma vie, puiſque je me trouvois ſans défenſe ; qu'avec la poſſeſſion du cœur auquel il vouloit me faire renoncer, la mort n'avoit rien qui me parut terrible, & que je la cherchois volontairement, puiſque j'avois le malheur de perdre le ſeul bien pour lequel je voulois vivre ; qu'ainſi dans l'un ou l'autre cas ſa vengeance ſeroit trompée ſi elle lui faiſoit eſpérer quelque choſe de ſes menaces ; mais que s'il vouloit écouter la raiſon, il me traiteroit peut-être avec plus d'humanité ; que ma naiſſance, & l'honnêteté de mes vues & de mes ſentimens, ne méritoient ni ſon mépris ni ſa haine.... Il m'interrompit, en jurant de nouveau qu'il alloit m'enfoncer ſon épée dans le ſein : & je ne ſais à quoi la violence de ſon humeur l'auroit porté, ſi ſa fille à qui la frayeur avoit déjà fait perdre la voix & les forces, ne fut tombée tout d'un coup ſans connoiſſance. Il l'aimoit. Cette vue fit prendre un autre cours à ſes mouvemens. Il s'empreſſa d'aller à elle & de la ſecourir. Peut-être

aurois-je

moment. Il allongeoit le bras, en me regardant d'un air qui confirmoit ſa menace. Sa fille, prête à retomber dans l'évanouiſſement dont elle ſortoit, me dit d'une voix foible & tremblante: Eh ! monſieur, ne penſez-vous pas à votre vie ? J'avoue que mon agitation étoit extrême. Je voulois ſuivre l'avis de madame Gerald, ne fût-ce que pour délivrer mademoiſelle de L.... de la mortelle ſituation où je la voyois : mais mon cœur & ma langue ſe refuſoient également à une déclaration qui me paroiſſoit honteuſe, parce qu'elle étoit forcée. J'étois ſûr à la vérité de la conſtance de ma maîtreſſe ; mais c'étoit ma propre délicateſſe que j'avois à vaincre ; ſans compter que ce qui m'étoit arraché avec une ſi affreuſe violence ne pouvoit paroître auſſi peu important que madame Gerald vouloit me le perſuader. Cependant je ne réſiſtai point aux quatre mots que j'avois entendus. Je les regardai même comme un ordre, auquel toutes mes difficultés devoient céder. Vous l'emportez, dis-je à ſon père ; je conſens à tout ce que vous exigez. Il ne ſe contenta pas d'une déclaration ſi vague. Il me fit répéter après lui les mêmes termes qu'il avoit déjà employés, & il m'obligea de les confirmer par un ſerment. Enſuite ſe tournant vers ſa fille, vous êtes libre, lui dit-il, j'en prends toute l'aſſemblée à

ı s'adreſſant à moi,
our vous venger,
ɔurs reſpecté les
ıt jamais fait ici
'enterrement de
votre reſſenti-
ndre qu'il con-
mes perſonnes
nt auſſitôt de
ıs d'exprimer
ıes regards,
ɔioler exté-
mon cœur
ɔnduit à la
ı avec la

ternation
lu moins
ɛlle, &
ous les
adame
re ſe-
échir
ırra-
gri-
....
ue
in

que m
l'aveni
que j'
privé
corde
prem
j'obt
de
nos
ſi l'
no
no
te
u

ſon, ſans être preſſé de l'envie d'y entrer. Je ſerois même allé directement chez lui, dans l'eſpérance de l'y trouver encore, ſi je n'euſſe rencontré monſieur des Peſſes, qui me fit ſortir de ma rêverie en me tirant par le bras. Ciel ! où allez-vous ? me dit-il ; que je ſuis heureux de vous avoir apperçu ! Et ſans me laiſſer le tems de lui répondre, il me preſſa d'entrer dans un carroſſe de louage qui avoit déjà ſes ordres. Nous marchâmes auſſitôt. Que je ſuis heureux ! répéta-t-il en m'embraſſant. J'avois jugé que vous pourriez reparoître dans cette rue, & j'y ſuis depuis une demi-heure à vous attendre.

La confiance que j'avois dans ſon amitié m'auroit porté à lui découvrir notre embarras, s'il n'en eût pas été informé ; mais ſon diſcours me faiſant connoître qu'il l'étoit déjà, je me hâtai de lui demander s'il avoit vu mon frère. Hélas ! non, me répondit-il. Mais avant que de me demander des explications, ſouffrez que je vous mette dans un lieu où vous puiſſiez les entendre ſans danger. Cette réponſe & le refus qu'il fit de me conduire chez monſieur le duc de...., me firent juger de notre malheur. Mon frère eſt arrêté, lui dis-je. Il ne put le déſavouer. La tendreſſe fraternelle me fit jeter un cri douloureux qu'il me fut impoſ-

ſible de retenir. Je voulois ſortir du carroſſe; courir à ſon ſecours, ſans ſavoir néanmoins à qui je devois m'en prendre, ni de quel côté je devois tourner. Des Peſſes eut une peine extrême à m'arrêter. Enfin, m'ayant fait comprendre que les ſecours violens étoient déſormais inutiles, il m'apprit que Georges, dénoncé apparemment par les gens de milord Linch, avoit été ſurpris dans ſa maiſon, où il avoit eu l'imprudence de demeurer plus d'une heure, & qu'il avoit été conduit à la Baſtille. Il avoit obtenu en partant, la liberté de faire avertir monſieur le duc.... de ſon infortune. Ce ſeigneur, qui ſavoit où étoit ſa maiſon, s'y étoit rendu auſſitôt, pour offrir ſes premiers ſoins à Roſe; mais ſa viſite & ſes propoſitions avoient déplu ſans doute à ma ſœur, puiſque malgré les raiſons qui pouvoient lui ôter l'envie de s'adreſſer à monſieur des Peſſes, elle avoit pris le parti de lui écrire, & de lui marquer ſa ſituation. C'étoit proprement la ſeule connoiſſance qu'elle eût à Paris. Des Peſſes, en me faiſant ce récit, ne pouvoit me cacher ſa joie. Mon bonheur a donc voulu, me dit-il, qu'elle ait penſé à moi. J'ai volé chez elle. J'y ai trouvé monſieur le duc, mais peu content; puiſque ſur quelques froids remercîmens qu'elle lui a faits à mon arrivée, il s'eſt déterminé à ſe re-

tirer. On avoit déjà mis le ſcellé ſur tout ce qui vous appartient, & quatre gardes étoient demeurés dans la maiſon. J'ai propoſé d'abord à votre aimable ſœur, continua des Peſſes, de ſe laiſſer conduire chez une dame de mes amies, où elle recevra toutes ſortes de ſoins & de reſpects; mais elle a voulu que j'aie commencé par vous chercher ; & dans la crainte que vous ne retournaſſiez à la maiſon, où les gardes ſont peut-être uniquement pour vous attendre, j'ai cru devoir veiller avec un carroſſe à l'entrée de la rue.

Je le remerciai de ſon zèle ; & concevant que tous les momens que je paſſerois à m'affliger étoient perdus pour nos intérêts, j'écartai tout ce qui pouvoit partager l'attention que je devois à des embarras ſi preſſans. En arrivant au lieu que des Peſſes m'avoit choiſi pour aſyle, je le renvoyai chez ma ſœur. Il la conſola beaucoup en lui apprenant que j'étois en ſûreté, mais il ne put lui faire accepter une autre retraite qu'un couvent. Loin de condamner cette réſolution, je la regardai comme le ſeul parti qui convenoit à ſa réputation, ſur-tout lorſqu'ayant appris que monſieur le duc lui avoit offert une maiſon, un équipage & des richeſſes, je compris à quels périls ſa ſageſſe ſeroit expoſée dans tout autre lieu que le cloître. Des

Peſſes la conduiſit dans un monaſtère anglois, où il eut la généroſité de payer d'avance une partie de ſa penſion. S'étant rendu de là à la Baſtille, il ne put obtenir la permiſſion de voir mon frère ; cependant on ne lui en ôta point l'eſpérance, auſſitôt qu'on auroit reçu les ordres de la cour. Il revint chez moi le ſoir avec ces nouvelles. Je le conjurai de mettre le comble à ſes bienfaits, en ſe rendant à Saint-Germain ſans perdre un moment. J'avois conçu qu'il étoit d'une importance extrême que tous nos amis fuſſent prévenus en notre faveur par un récit ſincère de notre aventure. J'écrivis même à monſieur de Sercine, pour l'engager à nous rendre ſes bons offices auprès du roi, & je recommandai à des Peſſes de s'aſſurer juſqu'à quel point nous pouvions compter ſur la protection de ce prince.

Je demeurai en proie à mes craintes juſqu'à ſon retour. Il ne revint que le lendemain au ſoir. Sa tranquillité me parut de bon augure. En effet, je reçus de ſon récit toute la conſolation dont j'étois capable parmi tant d'inquiétudes. Il avoit vu non-ſeulement monſieur de Sercine & tous nos amis, mais le roi même, à qui les circonſtances de notre malheur avoient inſpiré plus de compaſſion que de colère. Et ce qui me fit reprendre encore plus d'eſpéran-

ce, il m'aſſura que milord Linch, quoiqu'extrêmement affoibli par la perte de ſon ſang, n'étoit dans aucun danger. Malgré la mort de Plunch, je ne doutois point qu'ayant été forcés de nous battre, & nous étant défendus avec honneur, le roi Jacques ne nous eût fait grâce aiſément, ſi nous euſſions été en Angleterre : mais nous étions en France ; le bien que nous y avions acquis nous ſoumettoit aux loix du pays, & c'étoit à la cour de Verſailles que nous avions beſoin de protection. Cependant je m'étois imaginé que ſi celle de Saint-Germain nous étoit favorable, nous trouverions plus de faveur à celle de France avec une recommandation ſi puiſſante. C'étoit dans cette vue que j'avois jugé à propos de commencer mes ſollicitations de ce côté-là. Enſuite pour ne rien négliger, je priai monſieur des Peſſes de voir monſieur le duc de..... que je ne croyois point aſſez refroidi par le refus de ma ſœur, pour refuſer de s'employer pour nous. Il y alla ſur le champ, & les aſſurances de zèle & d'amitié qu'il en reçut, ſervirent encore à me rendre l'eſprit plus tranquille. Nous convînmes d'écrire à mon frère, pour le délivrer en partie de ſes inquiétudes en lui apprenant que nos affaires avoient déjà pris un heureux cours.

Monſieur des Peſſes ſe chargea de ce ſoin, parce que la vue de mon caractère pouvoit m'expoſer à quelque nouveau péril.

Cet intervalle d'eſpérance étoit encore une faveur du ciel, qui ne vouloit pas me mettre à des épreuves au-deſſus de mes forces, & qui me ménageoit ainſi quelques inſtans de repos après les plus violentes agitations. Si j'avois attendu de moment en moment le retour de M. des Peſſes, j'avois mille autres raiſons d'impatience avec le déſir de ſavoir le ſuccès de ſon voyage. L'état où j'avois laiſſé mademoiſelle de L.... l'envie de la revoir, celle d'apprendre tout ce que madame Gerald m'avoit promis de m'expliquer, étoient autant de ſujets d'inquiétude, qui m'avoient fait balancer plus d'une fois ſi je ne ſortirois pas de mon aſyle au mépris du danger, pour ſatisfaire ma curioſité & mon amour. Enfin, comme je m'étois propoſé de charger des Peſſes de cette commiſſion, je n'eus pas plutôt fini ſur ce qui concernoit mon frère, que je lui confiai une partie des embarras de mon cœur. Il n'étoit queſtion d'abord que de voir madame Gerald, de lui apprendre dans quelles circonſtances je me trouvois, & de ſavoir d'elle ſi je pouvois l'entretenir la nuit ſuivante chez monſieur de L.... ou dans quel-

qu'autre lieu. Rien n'étant difficile au zèle de des Peſſes, il me promit que je ſerois ſatisfait de ſa diligence, & je le vis revenir effectivement beaucoup plutôt que je ne l'attendois. Mais au lieu d'avoir vu madame Gerald, il ne m'apportoit qu'une lettre d'elle, qui m'apprenoit en quatre lignes qu'elle étoit partie le même jour avec mademoiſelle de L.... ſous la conduite de deux hommes, & que n'ayant pas le tems de s'expliquer davantage, elle remettoit à m'écrire du premier endroit où elle auroit la liberté de s'arrêter. Elle ajoutoit en finiſſant qu'elle étoit trompée, ſi on ne les menoit en Allemagne ; mais que dans quelque lieu qu'on les forçât de vivre, elle me promettoit de m'écrire, & mademoiſelle de L.... de m'aimer avec une conſtance qu'elle me propoſoit pour modèle de la mienne.

Hélas ! mon cher frère, la piété vous rend trop tranquille, & votre eſprit eſt trop ſupérieur aux foibleſſes de l'amour, pour concevoir tout ce qu'il y avoit de cruel & d'accablant pour moi dans cette nouvelle. Vous n'y voyez qu'un départ, un voyage, des marques même de ſouvenir & de fidélité, & vous me demanderez pourquoi je me livrai au dernier déſeſpoir. Mais vous ne ſavez pas que le ſouverain bien d'un amant eſt la préſence de ce qu'il aime.

Vous ignorez qu'il n'y a point de repos pour un cœur loin de l'objet dans lequel il vit & reſpire ; que ſans la douceur du moins de le voir, ſans un ſoulagement ſi néceſſaire, la vie eſt une langueur ; l'ennui un poiſon ; l'impatience un martyre ; ah ! vous ne connoiſſez ni les délices ni les tourmens de l'amour. Et puis ne comprenois-je pas bien que madame Gerald me flattoit d'une vaine eſpérance ? Ne prévoyois-je pas que la même rigueur qui les avoit forcées de partir contre leur attente, ſauroit bien les empêcher de m'écrire, ou moi de recevoir leurs lettres ; que je ne parviendrois pas même à découvrir le lieu de leur demeure ; que j'étois par conſéquent abandonné, trahi, perdu ſans reſſource & ſans conſolation.

Je ſentis en un inſtant toute l'étendue de mon malheur. En vain demandai-je à des Peſſes des éclairciſſemens que je ne pouvois recevoir de lui ni du valet même qui lui avoit remis la lettre. Toute la maiſon de monſieur de L.... étoit dans mes intérêts ; mais cette raiſon, qui lui avoit fait prendre ſoin d'écarter ſes gens la veille pour le deſſein qu'il avoit exécuté dans ſa cave, l'avoit encore porté à cacher le voyage de ſa fille juſqu'au moment de ſon départ. Madame Gerald avoit à peine eu le tems de m'é-

crire deux mots. Elle avoit confié ſa lettre à un garçon dont elle connoiſſoit l'adreſſe & la fidélité, & qui avoit eu l'attention d'être continuellement à la porte pour me recevoir ou ceux qui ſe préſenteroient de ma part. Je le vis la nuit ſuivante, mais je n'en tirai point d'autres lumières. Près de quatre mois qui ſe ſont écoulés depuis, ſans que tous mes ſoins & les empreſſemens de des Peſſes aient pu me faire ſortir d'une ſi funeſte obſcurité, vous feroient trouver mon ſort digne de votre plus tendre compaſſion, ſi vous pouviez prendre quelque idée de mes peines.

Je ne m'étendrai pas inutilement ſur toutes les circonſtances de notre démêlé avec la juſtice. Le premier effet du crédit de nos protecteurs fut de faire ſuſpendre les procédures qui avoient été commencées vivement dès le premier jour. Milord Linch s'étant rétabli heureuſement, Georges, que monſieur des Peſſes eut enfin la liberté de voir dans ſa priſon, nous crut obligés par l'honneur, de lui renvoyer les deux mémoires qu'il nous avoit confiés. Il fut ſi touché de cette généroſité volontaire, qu'il devint un de nos plus ardens défenſeurs. Cependant l'amour eut la meilleure part à ſon zèle. A peine étoit-il revenu de la première chaleur de ſon reſſentiment, que ſe trouvant

plus paſſionné que jamais, il avoit fait faire à ma ſœur des excuſes fort ſoumiſes de l'excès auquel il s'étoit emporté, avec une offre ſans bornes de ſon bien & de ſes ſervices. Il n'avoit oſé néanmoins ſe préſenter à elle auſſitôt que ſa ſanté s'étoit rétablie ; mais prenant occaſion du retour des deux mémoires pour ſe louer hautement de notre procédé, & pour ſe reconnoître obligés de nous ſervir à toutes ſortes de prix, il ſe figura qu'après cette proteſtation d'eſtime & d'amitié, elle pourroit conſentir à recevoir ſa viſite. Son eſpérance fut trompée pluſieurs fois ; juſqu'à ce qu'ayant pris le parti de lui écrire, & de lui rendre compte de ce qu'il faiſoit effectivement en notre faveur, il obtint enfin la liberté de l'entretenir. Roſe trembloit pour nous, & s'attendoit à tous momens de voir la tête de Georges ſur un échafaud. Ce ſentiment qui étouffoit tous les autres, lui fit faire aſſez de violence à ſon cœur pour promettre à Linch que s'il réuſſiſſoit à nous ſauver la vie, & à nous faire obtenir la liberté, ſa main ſeroit la récompenſe d'un ſi grand ſervice. Un motif ſi capable d'animer un amant, ne lui permit plus de rien ménager. Il prodigua ſes richeſſes pour gagner nos juges, & il s'employa jour & nuit à nous faire des protecteurs avec tout le zèle de l'amour.

Cependant notre mauvaiſe fortune a rendu tant de ſoins inutiles. Les ſollicitations des deux cours, & le voyage que le roi même a fait à Verſailles, n'ont pu ébranler la fidélité que le roi de France croit devoir à ſes ſermens. Il s'eſt retranché ſur cette loi inviolable, qu'il s'eſt impoſée à lui-même, & que nulle conſidération ne lui a jamais fait violer. L'unique grâce qu'il ait accordée à tant d'inſtances eſt de ſouffrir que notre procès demeure ſuſpendu, & que mon frère achève ſa vie à la Baſtille. J'aurois ſans doute le même ſort ſi j'étois arrêté ; mais me croyant d'autant plus à couvert par cette eſpèce d'indulgence, que Plunk n'a point laiſſé de parens qui ſollicitent la vengeance de ſa mort, je n'ai pas fait difficulté de reparoître à Paris ſous un nom différent du mien, & de viſiter même mon malheureux frère dans ſa priſon.

Je voyois beaucoup plus ſouvent ma ſœur. Le plaiſir de la revoir après tant d'inquiétudes & d'alarmes me faiſoit oublier une partie de mes peines. Hélas ! cette chère Roſe ! Je ne la quittois guères ſans être arroſé de ſes larmes. Elle ſe reprochoit d'être la cauſe de tous nos malheurs ; & c'étoit pour s'en punir, diſoit-elle, qu'elle avoit promis ſa main à milord Linch. Je flattois ſon cœur, en lui repréſentant que ſa promeſſe ne l'obligeoit à rien, puiſque

nous ne tenions point le prix dont elle l'avoit fait dépendre ; & ſi la reconnoiſſance pouvoit l'engager à quelque choſe, je lui parlois de des Peſſes qui méritoit bien de balancer ſon rival par l'ardeur & le déſintéreſſement de ſes ſervices. Elle ſentoit tout, car le cœur de Roſe eſt un compoſé de généroſité & de tendreſſe; mais je voyois que l'amour ne parloit point en faveur de des Peſſes ni de Linch. Je trouvois de la douceur auſſi à faire tomber ſouvent l'entretien ſur mes propres tourmens. Je lui demandois ſi elle étoit encore jalouſe d'une malheureuſe & inutile tendreſſe qui rempliſſoit mon cœur d'amertume, & qui ne devoit pas rendre mademoiſelle de L.... plus heureuſe ſi le ſien m'étoit auſſi fidèle. En dépit du ſort qui me ſéparoit de mon amante, elle prétendoit que nous étions dignes d'envie, & que des peines ſeulement cauſées par la fidélité & la tendreſſe méritoient le nom de bonheur.

Quand je lui parlois de la reconnoiſſance dont nous étions redevables à M. des Peſſes, je n'entendois pas ſeulement celle qu'il méritoit par ſes ſoins & par mille démarches pénibles auxquelles l'amitié & l'amour l'avoient engagé. Dans le beſoin abſolu où nous nous étions trouvés depuis le commencement de notre malheur, il avoit fourni libéralement à notre dépenſe,

penſe, & il continuoit de nous aider avec la même générosité. Auſſi longtems que nous avions eu l'eſpérance de rentrer en poſſeſſion de notre terre des Saiſons & de notre argent, nous avions accepté ſes bienfaits ſans honte. Mais nos amis ayant oublié de demander à la cour la reſtitution de nos biens, qu'ils auroient obtenue plus facilement que notre liberté, il falloit de nouvelles ſollicitations pour nous faire accorder cette faveur, & le ſuccès en étoit incertain ; de ſorte que nous trouvant chargés de ce que nous lui devions déjà, & forcés de nous engager tous les jours dans de nouvelles dettes, cette néceſſité étoit devenue un de nos maux les plus inſupportables. Je vous avois écrit au fort du danger de Georges, dans le ſeul deſſein de vous le communiquer, & je n'avois point reçu de réponſe. Votre ſilence ne me rebuta point. J'aimai mieux l'attribuer à toute autre cauſe qu'à votre indifférence. Je vous écrivis de nouveau, & je m'efforçois ſurtout de vous attendrir pour l'intérêt de ma ſœur, que l'honneur ſeul devoit vous porter à ſecourir, lorſquelle n'avoit plus pour reſſource que vous & ſa vertu. Vous ne m'avez pas répondu. Toutes mes lettres ont péri ſans doute : que ſeroient-elles devenues, puiſque vous m'aſſurez qu'il n'en eſt parvenu aucune juſqu'à

vous ? Enfin, dans l'extrémité du beſoin & de la douleur, accablé du malheur de mon frère dont je ne prévois pas la fin, des larmes de Roſe qui augmentent tous les jours, preſſé du déſeſpoir d'autrui & du mien, j'ai pris le parti de faire le voyage d'Irlande, ſûr de réveiller plus heureuſement votre bonté & votre affection par ma préſence. Il a fallu recourir encore à la libéralité de des Peſſes pour les frais d'une ſi longue route.

Il y a huit jours que paſſant rapidement à Londres, je vous écrivis encore pour vous annoncer mon arrivée. J'ai fait le reſte du chemin avec l'ardeur d'une vive impatience. Le vaiſſeau qui m'a apporté de Holyhead faiſant voile à Cork, c'eſt de ce port que j'ai pris ma route par terre avec beaucoup d'incommodités & de fatigue. Hier au ſoir la pluie & l'obſcurité me forcèrent de m'arrêter à l'entrée de la nuit, & m'étant ſouvenu de Fincer, notre ancien ami, dont la maiſon n'étoit qu'à cent pas du chemin, je me déterminai à m'y mettre à couvert du mauvais tems. Je n'y trouvai que ſa fille. Elle me reçut avec une timidité & des marques d'embarras qui m'auroient fait naître quelques ſoupçons, ſi la froideur de cet accueil n'eût été réparée auſſitôt par ſes civilités. Mais ayant reconnu facilement que j'ignorois le mal-

heur de ſon père, ou que je ne l'accuſois pas d'avoir eu part au vôtre, elle n'épargna rien pour me perſuader qu'elle me voyoit avec plaiſir. Ma triſteſſe apparemment, & l'air attendri que me doit donner le ſentiment continuel de mes peines, augmentèrent tellement cette diſpoſition, qu'elle me fit appercevoir par mille témoignages, que nous ne devions pas la compter parmi nos ennemis. Elle m'apprit la fâcheuſe aventure de ſon père, l'adreſſe avec laquelle il s'eſt défendu, & le bonheur qu'il a eu dans ſa fuite. Elle ne me déguiſa pas le chagrin qu'i vous a cauſé, ni le péril auquel ſes accuſations m'expoſent en Irlande. C'eſt par ſon conſeil que j'ai attendu aujourd'hui la fin du jour pour entrer à Killerine.

Patrice me demanda en finiſſant ce récit, ſi je ne le croyois pas plus malheureux que coupable, & ſi l'amitié étoit ſi éteinte dans mon cœur qu'elle n'y pût être rappelée par la compaſſion. Je l'embraſſai, en le ſerrant de toute ma force. Mes larmes que j'avois eu peine à retenir pendant ſon diſcours, s'ouvrirent un paſſage malgré moi ; & ne pouvant réſiſter à tous les mouvemens qui s'élevoient dans mon ame, ô Patrice, lui dis-je, ô cher objet de mon inquiétude & de ma tendreſſe, qu'avez-vous fait de votre ſageſſe & de mes conſeils ?

Qu'avez-vous fait du ſecours du ciel, qui n'a jamais pu vous manquer ? Hélas ! qu'avez-vous fait de vous-même ? Georges, Roſe, malheureuſe famille ! voilà donc le terme où votre folle prudence & votre avide ambition devoient vous conduire. O dieu ! profiteront-ils de cet exemple, pour ſentir le beſoin qu'ils ont de vous ! J'ajoutai mille choſes avec la même amertume de ſentimens. Cependant ne voulant pas augmenter ſon chagrin par des reproches, & rèmettant à délibérer ſur tant d'évènemens dans une ſituation d'eſprit plus tranquille, je me fis violence, pour ſonger à lui faire prendre les rafraîchiſſemens & le repos qui devoient lui être néceſſaires. Nous nous mîmes à table. Mais tous mes efforts ne purent m'empêcher de retomber continuellement ſur ce que je venois d'entendre. Je recommençois ſans ceſſe à faire des quêſtions, à demander des éclairciſſemens ſur toutes les circonſtances, lorſque nous entendîmes frapper bruſquement à ma porte. Elle fut ouverte auſſitôt, parce que mes domeſtiques étoient ſans défiance. Au même moment huit hommes armés, s'introduiſirent dans le lieu où nous étions, & reconnoiſſant ſans peine que Patrice étoit celui qu'ils cherchoient, ils lui déclarèrent qu'ils l'arrêtoient par l'ordre du vice-roi, pour le conduire au château de Du-

blin. L'officier étoit un homme civil. Voyant mon ſaiſiſſement & ma douleur, il me dit avec beaucoup d'excuſes qu'il ne pouvoit m'expliquer des ordres dont il ignoroit la cauſe ; mais qu'après l'affaire de Fincer, j'en devois juger mieux que perſonne : que ſi mon frère avoit quelque choſe à ſe reprocher, il avoit eu beaucoup d'imprudence à confier au papier le deſſein de ſon voyage : qu'on avoit ſans doute intercepté toutes les lettres qui étoient à mon adreſſe, & qu'il ſavoit du moins que c'étoit d'une lettre de Patrice même qu'on avoit appris ſi juſte le tems de ſon arrivée.

Fin du ſecond Livre.

LIVRE TROISIÈME.

A PEINE eus-je assez de pouvoir sur mon inquiétude pour la modérer jusqu'à la fin de la nuit. Celle que j'avois conçue pour Georges & pour Rose, sur le récit de Patrice, fit place à des agitations dont la cause étoit plus présente; & ne croyant point qu'il y eût de tems à perdre, ni de peine à ménager, je résolus de suivre le lendemain mon frère jusqu'à Dublin. Je comptois également sur la faveur de mes amis & sur son innocence : mais trop de lenteur à les faire valoir, nous exposoient à des embarras dont la durée étoit incertaine, & je ne perdois pas de vue les dangers de Paris, jusqu'à oublier que Georges & Rose avoient droit à une partie de mes soins.

Le jour commencoit à paroître, lorsque me disposant à partir, je fus averti qu'un gentilhomme du voisinage me demandoit à ma porte avec beaucoup d'empressement, & qu'il me faisoit prier de l'aller recevoir moi-même, sans m'offenser d'une incivilité qu'il étoit sûr que j'approuverois, lorsqu'il m'en auroit appris la

cauſe. Je connoiſſois ſon nom ; mais j'avois ſi peu de liaiſon avec lui, que le tems & les formalités de ſa viſite auroient pu me cauſer de l'effroi dans d'autres circonſtances. Cependant, un moment de réflexion ſur l'importance dont il étoit de ne rien négliger pour l'intérêt de mon frère, me fit deſcendre ſans balancer. Je trouvai le gentilhomme à cheval. Il baiſſa la tête pour me demander ſi je pouvois faire écarter mes domeſtiques. Oui, lui dis-je, en le conſidérant au viſage, où je croyois remarquer de l'émotion. Il me preſſa de les éloigner avec tant de ſoin, que nous puſſions gagner ma chambre ſans être apperçus. Je n'eus pas de peine à le ſatisfaire ; & je continuois ſeulement de le regarder avec quelques marques de ſurpriſe. Enfin ſe croyant ſans témoins, il mit pied à terre, & me laiſſa voir une valiſe fort épaiſſe, qui étoit cachée auparavant ſous ſon manteau. N'ayez aucune défiance de mon honneur, me dit-il en attachant la bride de ſon cheval au mur ; aidez-moi à tranſporter ce fardeau dans votre cabinet, où je remets à vous expliquer le ſecret de ma viſite. L'obſcurité n'étant pas encore aſſez éclaircie pour lui faire craindre les regards de mes voiſins, il ne paroiſſoit inquiet que de la part de mes domeſtiques ; & il me demanda de nouveau ſi j'étois

ſûr de les avoir éloignés. Dans quelqu'alarmes que puſſent me jeter tant de précautions, je cédai à ſes inſtances, par la ſeule crainte de bleſſer un homme d'honneur, en lui marquant de la défiance.

Le poids du fardeau ſurpaſſoit beaucoup ſa groſſeur. Nous le portâmes néanmoins ſans nous trahir par aucun bruit. Dilnick (c'étoit le nom du gentilhomme) me preſſa de le renfermer dans un lieu ſûr ; & m'ayant propoſé de m'aſſeoir, il baiſſa la voix pour me tenir ce diſcours. Votre ſageſſe, me dit-il, & le zèle que vous avez fait éclater pour l'honneur de votre maiſon, ſont deux garans de votre diſcrétion & de la confiance des perſonnes qui m'emploient. Ce n'eſt pas ma propre vie que je viens remettre entre vos mains ; mais celle qui s'abandonne à vous, doit vous être encore plus précieuſe. Vous connoiſſez Sara...., la fille unique du malheureux Fincer mon parent & mon ami. L'indiſcrétion, ou plutôt la foibleſſe de ſon père, qui a expoſé l'honneur du vôtre par de fauſſes imputations, & qui vous a cauſé des embarras dont vous n'êtes pas encore délivré, ont pu vous la faire regarder comme une ennemie de votre famille. Vous en prendrez d'autres idées en apprenant que c'eſt par ſes ordres que je ſuis ici, & que les richeſſes que

je vous ai apportées, ſont un ſecours qu'elle vous envoie pour votre défenſe & pour celle de Patrice. Elle a ſu cette nuit, par le bruit qui s'en eſt déjà répandu dans le voiſinage, que votre frère fut arrêté chez vous hier au ſoir, & qu'un ordre de la cour le fait conduire à Dublin. Il eſt clair que c'eſt la dernière perſécution qui ſe renouvelle. Les frais de vos propres affaires & le déſordre de votre bien, lui font juger que vous n'êtes pas dans l'abondance ; elle a recueilli non-ſeulement tout ce qu'elle avoit d'argent comptant, mais juſqu'à ſes diamans & ſa vaiſſelle, pour vous fournir les moyens de ſoutenir votre innocence, & de mettre promptement la liberté & la vie de Patrice à couvert. Je voulus interrompre Dilnick, & lui marquer l'admiration que je devois à cette généroſité. Il me conjura de lui laiſſer la liberté de continuer.

Sara, reprit-il, eſt une fille pleine d'eſprit & de charmes. Avec ces perfections naturelles, elle a les ſentimens dignes de ſa naiſſance. Une ſomme d'argent & quelques bijoux, n'eſt pas ce qu'elle peut offrir de plus précieux. J'ai pénétré le ſecret de ſon cœur ; & trop heureux qu'elle ait cru devoir quelque confiance à mon amitié, je l'ai exhortée à ſuivre des inclinations qu'elle peut confeſſer ſans honte. Elle a vu Pa-

mice ; l'éloge acheve qu'elle m'a fait de ſon mérite, & les alarmes où elle eſt plongée cette nuit, à la premiere nouvelle de ſon malheur, m'ont fait découvrir ce qu'elle ne penſoit point à m'apprendre. Le hazard m'avoit conduit chez elle. Je l'ai preſſée de ne pas s'ouvrir à demi. Les liens du ſang & ceux d'une longue familiarité juſtifioient mes inſtances. Elle m'a confeſſé que dans le peu de tems que Patrice a paſſé chez elle, il a touché vivement ſon cœur, qu'elle ſe flatte auſſi d'avoir fait quelqu'impreſſion ſur le ſien ; que n'en pouvant juger néanmoins que par des apparences équivoques, elle ne s'en croyoit pas plus autoriſée à ſe livrer à ſon penchant ; mais que de quelque maniere qu'il fut diſpoſé pour elle, il ne lui ſeroit pas aiſé de vaincre des ſentimens ſi tendres ; & que pour ſe ſatisfaire du moins par un endroit ſi ſenſible, elle vouloit employer tout ce qui dépendoit d'elle, à lui procurer la liberté. Loin de combattre ſa réſolution, continua Dilnick, je lui ai repréſenté que je connoiſſois peu de partis ſur leſquels elle pût jeter les yeux avec tant de bienſéance & d'honneur ; que votre frère étoit à la vérité ſans bien, mais qu'avec ſa naiſſance & ſes qualités naturelles, il n'y avoit point de fortune à laquelle il ne pût aſpirer ; que pour elle, ſon âge, la retraite & la vieilleſſe

de ſon père, ſes richeſſes & ſa qualité d'héritière unique, tout s'accordant enfin à la faire penſer au mariage, elle ne ſeroit condamnée de perſonne, lorſqu'elle auroit ſuivi l'inclination de ſon cœur pour diſpoſer de ſa main; & qu'avec mille raiſons de louer ſon choix, on auroit celle de le voir ſervir à la réconciliation de deux maiſons illuſtres, que les malheurs du tems avoient diviſées. Elle a reçu ma réponſe avec des larmes de joie; elle s'eſt repoſée ſur moi du ſoin de ſon bonheur; & toujours poſſédée de ſes craintes préſentes, elle n'a pas pris un moment de repos pendant toute la nuit pour ſe rendre utile à la liberté de Patrice. Je me ſuis chargé avec plaiſir, ajouta Dilnick, de vous apporter ce qu'elle a jugé de plus propre à vous ſecourir dans un premier trouble; & je ne lui ai pas caché que pour abréger les difficultés que votre délicateſſe pourroit m'oppoſer, je commencerois par faire uſage avec vous de ſa confidence & du pouvoir qu'elle m'a donné de la ſervir.

Chaque partie de ce diſcours me parut mériter plus de réflexion que je n'en étois capable, dans la néceſſité où je me trouvois d'expliquer auſſitôt mes penſées par ma réponſe. Les ſentimens de Sara pour Patrice étoient propres à m'inſpirer pour elle autant d'eſtime que

de reconnoiſſance : mais je me ſouvenois du récit de mon frère que j'avois entendu quelques heures auparavant ; & comment m'imaginer que le cœur plein de ſa Julie, il eût pu s'engager dans un nouvel amour qu'il falloit l'accuſer de m'avoir déguiſé ? Cependant ſans cette ſuppoſition je ne pouvois ni m'expliquer juſte ſur les ouvertures favorables que je recevois, ni accepter avec honneur un ſecours que Sara ne deſtinoit point à l'amant d'une autre. En rendant juſtice à ſa généroſité, je comprenois ce qu'il falloit attribuer à ſa tendreſſe : l'une étoit clairement le motif de l'autre ; & la probité ne me permettoit pas d'abuſer de ſon erreur. Dans cette incertitude, je pris le ſeul parti qui pouvoit m'en délivrer. Ma chaiſe étoit prête pour le voyage de Dublin. Sans m'ouvrir à Dilnick, je le priai de trouver bon que je l'accompagnaſſe ſur le champ chez ſa parente, n'apportant pour prétexte que l'excès de ma reconnoiſſance, qui ne pouvoit différer plus longtems à s'exprimer. Mon eſpérance étoit qu'en m'acquittant d'un ſi juſte devoir, je me procurerois adroitement quelques lumières ſur les diſpoſitions de Patrice ; & que ſuivant la conduite qu'il auroit tenue avec ſon amante, je réglerois tout à la fois l'opinion que je cherchois à me former de ſes deſſeins, & les marques

d'approbation que je ne pouvois leur refuſer.

La diſtance étoit courte. Nous trouvâmes Sara qui paroiſſoit attendre avec impatience le retour de ſon confident : l'ardeur qu'elle ne put modérer en l'appercevant, fut refroidie tout d'un coup par la ſurpriſe qu'elle eut d'apprendre que je le ſuivois. J'avois prié Dilnick de me précéder de quelques pas, pour la prévenir ſur mon arrivée. Il lui rendit compte en peu de mots de toutes les circonſtances de ſon voyage ; du moins ſa rougeur me fit-elle juger en la ſaluant, quelle me croyoit informé de tout ce qui ſe paſſoit dans ſon cœur : cette penſée me fit employer des termes fort ſimples pour ménager ſa modeſtie. Elle répondit à mes remerciemens, qu'elle ſe croyoit fort heureuſe, ſi Dilnick, qui lui avoit propoſé d'accorder ſa main à mon frère, m'avoit bien expliqué toute l'eſtime qu'elle avoit effectivement pour lui, & l'honneur qu'elle croyoit ſe faire en s'alliant avec ma famille : que ſon père en quittant l'Irlande, où ſon malheur ne laiſſoit guères eſpérer qu'il pût jamais reparoître ouvertement, lui avoit permis, par un écrit ſigné de ſa main, de chercher honnêtement l'occaſion de ſe marier : que le penchant qu'elle s'étoit ſenti pour mon frère, avoit été déterminé par la nouvelle diſgrace qui venoit de nous arriver dans ſa perſonne ;

qu'elle confeſſoit, à la honte de ſon père, que nous n'en devions accuſer que lui : que cette raiſon même ſervoit à lui rendre Patrice plus cher, & à lui faire regarder l'offre qu'elle lui faiſoit de ſon cœur & de ſon bien, comme une juſte réparation du mal qu'il ſouffroit injuſtement : que ſon père, dont elle ne craignoit pas d'expliquer les intentions, approuveroit infailliblement ſon deſſein par les mêmes vues ; & me propoſant de la ſuivre dans ſon cabinet : je vous ferai voir, me dit-elle, dans ſa dernière lettre des ſentimens qui ne ſauroient être ſuſpects. Elle me remit en effet une lettre aſſez récente, où parmi quantité de reproches qu'il ſe faiſoit de ſa conduite, il s'accuſoit particulièrement d'avoir violé la reconnoiſſance & l'attachement qu'il devoit à mon père & à notre famille. Que j'appréhende, ajoutoit-il, que mes fauſſes dépoſitions ne deviennent funeſtes à ſes enfans, & que leur infortune ne faſſe quelque jour la honte de ma mémoire ! J'arrêtai ſa fille : cette pièce, lui dis-je, eſt d'une importance extrême pour Patrice ; & vous ne pouvez être ſi bien diſpoſée pour lui, ſans la faire ſervir à ſa juſtification. Elle comprit dans quel ſens une lettre de cette nature pouvoit lui être utile ; & je la vis quelques momens ſuſpendue entre ce qu'elle croyoit devoir à l'honneur de ſon père, & l'intérêt

de ſon amant. Mais lui ayant repréſenté qu'il y avoit plus de gloire à rétracter une impoſture, que de honte à l'avoir commiſe ; & que le public mettoit d'ailleurs une juſte différence entre les fautes volontaires, & celles où l'extrémité de certaines ſituations peuvent entraîner les plus honnêtes gens, elle me confia ſans peine cette eſpèce de rétractation, dont j'eſpérai les plus favorables effets pour mon frère.

Des procédés ſi nobles & ſi déſintéreſſés augmentèrent tellement l'eſtime que je croyois déjà devoir à cette généreuſe fille, que je lui ſouhaitai dès ce moment au fond du cœur, tout le retour de tendreſſe & de fidélité qu'elle paroiſſoit attendre de Patrice. Je me hâte de faire cet aveu, pour attirer l'attention de mes Lecteurs ſur la juſtice & la force des raiſons qui m'engagèrent inſenſiblement dans la plus fatale démarche où le ciel ait jamais permis que la prudence humaine m'ait entraîné. Je conçus de l'affection pour la belle Sara, & je l'en crus digne. Sa fortune, qui étoit ſeule un avantage conſidérable pour mon frère, ne me prévint pas plus en ſa faveur, que l'excellence de ſon naturel & les témoignages que je recevois de ſa vertu. Que pouvoit-il arriver de plus heureux à Patrice, que de ſe trouver tout d'un coup dans l'opulence, & de la devoir à une

femme aimable, dont la ſageſſe & les charmes pouvoient fixer ſi agréablement l'inquiétude naturelle de ſon caractère ? Je ne balançai point à m'expliquer d'une manière conforme à ces réflexions. Cependant le ſouvenir du récit de Patrice me laiſſant quelque ſujet de défiance, j'aurois ſouhaité d'être éclairci ſur les raiſons que Sara pouvoit avoir de lui croire du penchant pour elle. Je pris occaſion d'une réponſe modeſte qu'elle fit à mon diſcours. Mon frère ſeroit un monſtre, lui dis-je, s'il ne ſentoit pas le prix de votre cœur : il ignore vos bienfaits ; mais je ne doute pas que dans l'occaſion qu'il a eue de vous entretenir, il ne vous ait fait connoître qu'il eſt capable de diſtinguer votre mérite, & de s'attacher à vous par eſtime autant que par reconnoiſſance. Elle me répondit avec le même air de modeſtie, que ſans s'être expliqué ſur ſes ſentimens, il avoit paru trouver quelque ſatisfaction à la voir, & qu'elle croyoit pouvoir interpréter bien des choſes en ſa faveur. Cette réponſe n'étant pas ſuffiſante pour lever mes craintes, je lui témoignai plus ouvertement que malgré le déſordre de notre fortune, qui rendoit les ſommes qu'elle m'avoit envoyées, fort utiles à la ſituation de Patrice, je ne croyois pas que l'honneur me permît d'en faire uſage ſans l'avoir informé de ſon bonheur.

bonheur. Je pars pour Dublin, ajoutai-je ; la rigueur avec laquelle on le traite, n'ira pas juſqu'à me faire interdire la liberté de le voir. Je me flatte de vous rapporter dans peu de jours, les expreſſions de ſa reconnoiſſance, & la confirmation de tout ce que vos bontés m'en font augurer. Elle comprit à la fin ce qui cauſoit mon ſcrupule. Ses plaintes me firent naître une nouvelle admiration. Quoi, me dit-elle, indépendamment de ma tendreſſe, dont je ne dois plus faire myſtère, faites-vous un ſi grand mérite à l'eſtime d'aider un voiſin malheureux de quelqu'argent ſuperflu ? Me refuſeriez-vous le même ſervice dans la même ſituation ? Elle s'obſtina à rejeter toutes mes excuſes ; & je n'obtins la liberté de partir, qu'après lui avoir promis de retourner chez moi, pour me charger d'une partie de ce qu'elle m'avoit envoyé. Dilnick s'engagea pour lui plaire, à faire avec moi le voyage de Dublin, & à l'informer promptement du ſuccès de notre entrepriſe.

Dans les idées que j'ai expliquées, je conçus que, de quelque manière que Patrice fut diſpoſé pour elle, la reconnoiſſance ſeroit un motif de plus pour le faire conſentir à nos propoſitions, & que je ne pouvois prendre une meilleure voie pour lier un cœur auſſi ſenſible que le ſien. Cette réflexion diminua la répu-

gnance que j'avois à profiter de la généroſité d'autrui. Nous prîmes Dilnick & moi dix mille francs, qui font une ſomme conſidérable en Irlande. Patrice n'ayant rien à ſe reprocher, & la ſévérité du gouvernement n'étant excitée que par des ſoupçons, je n'appréhendois point qu'on ſe portât contre lui à des extrêmités violentes. Mais je connoiſſois par expérience la lenteur des procédures de la cour, & partagé comme j'étois, par d'autres inquiétudes, je portai ſur toute la route un fond de triſteſſe qui étonna Dilnick. Il ne l'attribua qu'à la crainte qui m'alarmoit pour mon frère; & s'efforçant d'interrompre les rêveries auxquelles je me livrois continuellement, il me raconta comment il avoit contribué à l'évaſion du père de Sara.

Le château de Dublin, qui ſert de priſon aux criminels d'état, eſt un ancien édifice fortifié par pluſieurs tours inacceſſibles, où les priſonniers ſont gardés avec beaucoup de vigilance. Fincer étoit renfermé dans une des plus épaiſſes; & ſes amis, après mille tentatives, déſeſpéroient de s'ouvrir une voie juſqu'à lui. Sa perte néanmoins paroiſſoit inévitable, on appréhendoit toujours qu'à l'extrêmité de ſa vie, quelques ſcrupules de conſcience ne lui fiſſent révéler le nom de ſes complices; & les meilleures familles d'Irlande attendoient cette cataſtrophe

en tremblant, par la crainte d'y être mêlées dans la perſonne de quelque parent ou de quelqu'ami. Dilnick, intéreſſé pour lui-même, forma le plan d'un artifice que tout autre n'auroit pas exécuté ſi heureuſement. Sa demeure habituelle étant dans une terre éloignée de la capitale, il craignoit peu d'être reconnu à Dublin. Il acheva de ſe précautionner contre ce péril en ſe déguiſant ſous l'habit d'un bourgeois : cet habillement convenoit d'ailleurs à ſon projet. Il ſavoit, par le ſoin que ſes amis avoient eu de s'informer des moindres circonſtances, que le concierge particulier de la tour qui ſervoit de priſon à Fincer étoit un homme marié & père de pluſieurs enfans. Sous divers prétextes il trouva le moyen de ſe faire connoître d'une de ſes filles, & ſans s'arrêter à la beauté, il jeta les yeux ſur celle à qui il crut le plus d'empreſſement pour le mariage. La propoſition de l'épouſer ſuivit de près les premières déclarations de tendreſſe. Pour ſe faire agréer du père, il parla d'une ſomme conſidérable qu'il cherchoit à placer ; & lui ayant demandé s'il connoiſſoit quelque perſonne de confiance, dont il put ſuivre les lumières, il lui propoſa de prendre ce ſoin lui-même. Enſuite ſon attachement & ſon eſtime paroiſſant augmenter par degrés, il l'aſſocia aux profits de ſon commerce, ſans

autre condition que de ſe charger de le conduire. Le geolier ſe crut trop heureux du changement qu'un gendre ſi crédule alloit mettre dans ſa fortune. Il lui promit ſa fille, en touchant la ſomme promiſe que Dilnick avoit ramaſſée effectivement dans la bourſe d'une multitude d'amis. On avoit évité avec ſoin dans cet intervalle, de prononcer le nom de Fincer, & même de faire connoître qu'on fût informé de ſes affaires, où ſous la garde de qui il étoit. Mais après avoir remis la ſomme au concierge, Dilnick avoit ajouté ſans affectation, qu'il lui en étoit dû une autre dont il appréhendoit beaucoup de n'être jamais payé, parce qu'il avoit négligé quelques formalités qui manquoient à l'obligation; & que ſon débiteur étant un des conjurés que la cour avoit fait arrêter, il y avoit peu d'apparence qu'il pût rien obtenir d'un homme qu'il ne reverroit peut-être jamais. L'avidité du gain faiſant naître la curioſité du concierge, il lui nomma naturellement Fincer. Ce détour parut ſi peu ſuſpect, qu'il parvint ſur le champ à ſon but. On ne ſauroit même accuſer le concierge d'avoir violé ſon devoir; il rendoit ſervice de bonne foi à un homme qu'il regardoit déjà comme ſon gendre. Dilnick, introduit dans la priſon de Fincer, réuſſit ſans peine à le faire entrer dans le ſens de ſa viſite & de

ſon diſcours. Il n'étoit queſtion d'abord que de lui gliſſer un billet par lequel il vouloit l'avertir du deſſein qu'on avoit de le ſauver. Mais Fincer tira parti ſur le champ des circonſtances, ſe procura lui-même la liberté de l'entretenir pluſieurs fois en reconnoiſſant qu'à la vérité il lui devoit une ſomme conſidérable, mais obſcurément expliquée dans les mémoires qu'il avoit reçus, & qui demandoient par conſéquent de nouveaux comptes. L'avarice du concierge fut trompée de nouveau par une réponſe ſi ſimple; il conſentit à leur accorder le tems de s'éclaircir. Dilnick le mit à profit dans pluſieurs viſites, pour fournir à ſon ami divers inſtrumens qui pouvoient faciliter ſa liberté. Cependant un ſtratagême encore plus heureux lui épargna la peine de les employer. La confiance du concierge encouragea Dilnick à lui montrer enfin une obligation nette & préciſe, qui paroiſſoit lui aſſurer le paiement de ſa ſomme; mais en feignant de n'avoir plus rien à démêler qu'avec l'intendant ou les héritiers de ſon débiteur, il marqua tant de ſatisfaction de la facilité avec laquelle il avoit obtenu ce qu'il déſiroit, qu'il engagea aiſément le concierge à partager ſa reconnoiſſance. On convint que pour en marquer quelque choſe au priſonnier, on porteroit ſecrètement de quoi ſouper dans

ſa chambre. La fille promiſe à Dilnick, fut la ſeule qui fut admiſe à cette fête avec ſon père. Fincer eut l'adreſſe de ſe les attacher de plus en plus, en commençant la partie par un préſent de nôces qu'il fit généreuſement aux prétendus époux. Ce fut au milieu de la joie que le vin & cette galanterie avoient inſpirée aux convives, que Dilnick tua le père d'un coup de poignard, tandis que Fincer menaçoit la fille du même ſort, ſi elle pouſſoit le moindre cri. Leur deſſein étoit de la faire ſervir à leur évaſion, en ſe faiſant accompagner d'elle juſqu'à la porte; & Fincer s'étant revêtu des habits du concierge, ſe promettoit de paſſer ſans difficulté à la faveur des ténébres. Mais cette malheureuſe fille épouvantée du meurtre de ſon père & de ſon propre péril, tomba dans un évanouiſſement ſi profond que déſeſpérant de lui faire rappeler ſes eſprits, ils ſe hâtèrent de fuir. Le danger de la porte étoit moindre que celui du délai; Fincer paſſa heureuſement ſous l'habit de concierge : d'ailleurs leurs amis les attendoient pour favoriſer leur ſortie ; & quantité de relais placés de longue main ſur la route, les rendirent au bord de la mer avant la fin de la nuit.

Il ſeroit admirable, me dit Dilnick en finiſſant ce récit, que nous trouvâſſions votre frère dans la tour d'où j'ai tiré Fincer. Vous en ſa-

vez les routes, répondis-je en ſouriant, mais vous auriez à craindre de ne pas trouver la famille de votre beau-père ſi favorablement diſpoſée. Ce diſcours qui n'étoit qu'un badinage, fut vérifié par des événemens ſérieux. La première nouvelle que j'eus du ſort de Patrice: fut qu'il étoit gardé en effet dans la même tour d'où Fincer s'étoit ſauvé. Toute la ville étoit déja informée de ſon aventure; & le ſouvenir de la mienne qui étoit toute récente, ſervoit à échauffer encore plus la curioſité du public. Je recommandai à Dilnick de ne pas ſuivre imprudemment ſon zèle. N'ayant rien à ménager pour moi-même, je me rendis ſans crainte au palais du vice-roi, où j'eus la ſatisfaction de me voir reçu avec quelques marques de conſidération. Ce ſeigneur me fit introduire, en prévenant mon diſcours, il ſe juſtifia honnêtement de la néceſſité que ſon emploi lui impoſoit de faire violence à ſon inclination pour ſoutenir les droits de la couronne & de l'autorité du roi. Si votre frère eſt innocent, ajouta-t-il, je m'empreſſerai de réparer le chagrin que je lui cauſe. Je le preſſai là-deſſus d'écouter ce que j'avois à dire pour ſa défenſe. Il me refuſa cette faveur, ſous prétexte que le jugement d'une affaire ſi importante ne dépendoit pas de ſa ſeule autorité. La permiſſion de le voir,

à laquelle je fus obligé de me réduire, me fut vendue plutôt qu'accordée; car je ne l'obtins qu'à condition de me faire accompagner d'une garde ou d'un meſſager d'état, qui devoit être témoin de notre entretien.

C'étoit néanmoins une grâce précieuſe, & que je me hâtai de mettre à profit; dans la crainte ſeulement qu'elle ne me fût pas accordée plus d'une fois, je retournai au lieu où j'avois laiſſé Dilnick; & je convins avec lui des conſeils que je devois donner à mon frère. Il me recommanda de lui porter mille écus qui pouvoient lui être néceſſaires à plus d'un uſage; & m'expliquant particulièrement ſes vues, il m'aſſura que ſi dans les premières interrogations il ne ſe trouvoit rien d'aſſez conſidérable à ſa charge pour faire prendre aux procédures une couleur de *haute trahiſon*, il n'y avoit pas un ſeul habitant de Dublin à qui l'eſpoir de la plus légère récompenſe ne fît tout entreprendre pour ſa liberté. C'eſt ce que j'ai vérifié, ajouta-t-il, dans l'affaire de Fincer. La rareté de l'argent le rend ſi cher aux irlandois, qu'ils ſe le procurent à toutes ſortes de prix; mais les exécutions terribles par leſquelles on a voulu cimenter l'autorité royale, ont répandu tant d'épouvante à Dublin, que vous verrez pâlir tout le monde au ſeul mot de haute trahiſon. Il m'engagea à mettre cette remarque

par écrit, & à cacher le papier dans la bourſe où je mettois les mille écus. Je ne me flatte pas, lui dis-je, que mon argus m'accorde la liberté de remettre la bourſe ſans l'avoir viſitée. Commencez par le gagner lui-même, répliqua Dilnick, cent piſtoles vous rendront le maître de toutes ces ames vénales. Je compris que cette entrepriſe étoit poſſible ; mais j'étois arrêté par deux ſcrupules ; l'un cauſé par mes principes de religion, qui ne me permettoient pas de ſéduire un homme à prix d'argent pour lui faire violer ſon devoir ; l'autre, par la délicateſſe de l'honneur qui me faiſoit regarder comme une baſſeſſe d'employer l'argent de Sara au ſervice de mon frère, ſans ſavoir ſi je le trouverois diſpoſé à l'épouſer. Cependant cent piſtoles n'étant point une ſomme ſi conſidérable, que mes propres revenus ne fuſſent ſuffiſans pour la reſtituer, j'aurois paſſé ſur cet obſtacle, ſi l'autre n'eût agi ſur moi dans toute ſa force. Je fis l'aveu de mon embarras à Dilnick : il le traita de foibleſſe ; mais n'ayant pu me faire changer de penſée, il me laiſſa partir ſans la combatre plus longtems.

Je me rendis au château, conduit par le meſſager d'état que le vice-roi avoit nommé. Patrice fut attendri de ma diligence à le ſuivre & des premières expreſſions de mon amitié. Hélas !

me dit-il, ce n'eſt ni ma vie ni ma liberté qui cauſent mes craintes ! Mais que deviendra ma ſœur ? Qui ſollicitera pour mon frere ? Vous ne vous figurez pas, ajouta-t-il, toute l'horreur de leur ſituation, puiſque c'eſt à moi que vous vous croyez redevable des premiers ſoins. Allez, partez pour Paris où votre préſence eſt plus néceſſaire qu'à Dublin, & ſous quelque prétexte qu'on me retienne ici, remettez-vous au ciel du ſoutien de mon innocence. Je louai la tendreſſe de ſon naturel ; mais comment voulez-vous, lui répondis-je, que l'objet le plus préſent ne ſoit pas celui qui cauſe ma plus vive alarme ? Vous laiſſerai-je périr ſans ſecours ; pour en porter au loin, & peut-être d'inutiles, à votre frère & à Roſe, dont vous ne m'avez pas même repréſenté le danger comme une extrêmité ſi preſſante ? Patrice m'interrompit : je crois Georges, me dit-il, à couvert de certaines craintes ; mais le malheur qui m'arrive, me force de vous ouvrir mon cœur ſur d'autres ſujets d'inquiétude, que la ſeule envie de vous ménager, m'a fait déguiſer dans mon récit. Roſe eſt vertueuſe, n'en doutez pas : elle a ſupporté notre infortune avec courage ; elle paroît inſenſible à la ſienne ; mais elle eſt à la veille de tomber dans la dernière indigence. Les ſoins amoureux du duc de..... ne ſe relâchent pas un

moment. Etrangère, jeune, crédule..... diſpenſez-moi de vous faire preſſentir tout ce qui la menace. La vertu la plus ferme a beſoin de ſecours; & qui vous aſſure qu'un inſtant négligé n'entraîne pas quelque fois des ſuites irréparables? Il vouloit continuer; mais ſon diſcours avoit déjà fait trop d'impreſſion ſur moi. L'air même d'obſcurité qu'il paroiſſoit affecter, avoit ſervi à redoubler mon trouble. Je l'interrompis à mon tour, mais avec un ſentiment ſi vif & ſi amer, que je ne fus pas ſurpris de l'effet qu'il produiſit. Secours du ciel, m'écriai-je, n'abandonnez pas une fille infortunée! Hélas! Patrice, pourquoi me déchirez-vous le cœur? Je vous y porte tous trois, mais que vous le diviſez cruellement! Affreux partage! Où dois-je tourner? où courir? où porter les premiers remèdes? Devois-je quitter Paris! mais pourquoi mépriſez-vous mes conſeils? Mille plaintes de cette nature que je laiſſai échapper dans mon tranſport, touchèrent ſi ſenſiblement le meſſager d'état, qu'il méla à notre entretien quelques marques civiles de compaſſion. L'ardeur avec laquelle nous nous étions livrés d'abord au plaiſir de nous revoir, ne nous avoit guères permis de faire attention, que nous étions obſervés. L'expreſſion naturelle de nos peines avoit amolli ce caractère farouche; j'en fus

frappé, malgré les mouvemens qui m'agitoient, & je crus que la reconnoiſſance étoit une juſte raiſon de le récompenſer. Je lui offris une partie de la ſomme que Dilnick avoit cru capable de le corrompre. La diſpoſition où j'avois intérêt de le mettre n'étoit que celle où il entroit naturellement, & je n'avois rien à lui propoſer qui ne pût s'accorder avec ſon devoir. Il reçut avidemment mes offres : ſon zèle augmenta ; & ne voyant que de l'innocence, nous dit-il, dans tout ce qu'il venoit d'entendre, il nous permit de traiter nos affaires domeſtiques à l'écart.

Je puis donc m'expliquer en liberté, dis-je auſſitôt à Patrice. Hélas, quel contre-tems ! Comment puis-je vous laiſſer dans le péril où vous êtes, ſi je vole au ſecours de Roſe ? & dois-je abandonner auſſi notre malheureuſe ſœur au bord du précipice où vous me la repréſentez ? Je ſens, continuai-je en arrêtant l'impatience qu'il avoit de me répondre, je ſens, mon cher Patrice, qu'avec un peu de préſence & de fermeté d'eſprit, vous pouvez réſiſter à nos perſécuteurs & faire triompher votre innocence. Je ſuis ſorti heureuſement des mêmes embarras : mais votre caractère m'épouvante ; je crains votre manière de penſer ſur les événemens de la vie, & cette indifférence mélancolique que

vos dernières aventures n'ont fait que redoubler. Vous vous défendrez mal ; vous vous abandonnerez vous-même à l'injuſtice, en vous croyant aſſez vengé par vos dédains. Vous êtes capable de ſervir mieux que perſonne à la défenſe d'autrui, & vous ne ferez rien pour la vôtre. Vous laiſſerai-je ici dans un doute ſi cruel, & n'expoſerai-je pas plutôt ma vie pour aſſurer celle d'un frère qui m'eſt ſi cher ? Ah ! repris-je en l'embraſſant, que n'êtes-vous en état de goûter un conſeil qui répareroit tous nos malheurs ! Vous mettriez le repos & l'honneur de Roſe à couvert, vous faciliteriez la liberté de Georges ; vous me retiendriez auprès de vous pour avancer la vôtre ; vous rétabliriez notre maiſon dans ſon ancien luſtre : enfin, vous deviendriez le ſoutien & la gloire d'une malheureuſe famille, qui paroît toucher à ſa ruine, & qui ne peut être relevée que par vous. Je ne vous énonce point des avantages chimériques : tous les biens que j'ai comptés ſont entre vos mains ; je vous les offre, & je vous conjure de les accepter.

Je le regardois fixement, en m'efforçant de mettre dans mes yeux tout l'air de confiance & de joie, que je ne devois avoir qu'après l'aſſurance de ce que je déſirois. De ſon côté, il paroiſſoit inquiet & agité, comme s'il eût preſſenti à quoi mes propoſitions alloient aboutir.

Mais, doutez-vous, me répondit-il, que je n'embraſſe avec ardeur tout ce qui peut nous conduire à tant de biens, du moins ſi c'eſt par des voies dignes de nous? Non, je n'en doute pas repliquai-je, ſi vous avez quelque tendreſſe pour votre famille, ſi l'intérêt de Roſe vous touche, ſi vous êtes ſenſible au mérite, à la généroſité, au déſir qu'on a de vous plaire & d'acheter votre cœur par mille bienfaits. Enſuite, ſans lui laiſſer le tems de ſe reconnoître, je continuai de lui apprendre que Sara Fincer, dont il connoiſſoit la beauté & les richeſſes, conſentoit à le rendre le maître de ſa fortune & de ſa perſonne: que Dilnick ſon plus proche parent m'en avoit fait la propoſition: qu'elle me l'avoit confirmée de ſa bouche; & que ne conſultant que ſon inclination & ſon eſtime, elle avoit déjà fait pour lui-tout ce qu'un mari pouvoit attendre d'une femme tendre & vertueuſe. Elle s'eſt dépouillée, lui dis-je, de ce qu'elle poſſédoit de plus précieux; elle a ſacrifié ſon argent, ſes pierreries, & juſqu'à ſa vaiſſelle, c'eſt vous dire qu'elle ſe ſacrifieroit elle-même. Je ne connois rien de ſi modeſte que ſon caractère, & de ſi tendre que ſes ſentimens. Voyez ſi c'eſt payer trop cher tous les avantages qui nous manquent, que de nous les procurer en un moment par le conſentement que je vous demande: car vous de-

vez comprendre qu'étant chargé des libéralités de Sara, je puis ſauver Roſe en vous quittant, & lui faire toucher de quoi ſe paſſer du ſecours d'autrui. C'eſt vous-même qui lui rendrez cet important ſervice, en lui faiſant part d'un bien que je n'ai accepté que pour vous. Libre de cette inquiétude, je demeure à Dublin pour vous aider de mes conſeils & de mes ſoins. Je vous mets dans peu de jours entre les bras d'une femme aimable & paſſionnée ponr vous. Vous devenez le chef, le protecteur, le père de votre famille; vous faites tout à la fois votre bonheur & le nôtre. Un mot, un ſigne de volonté nous rend tous heureux.

Le cœur de Patrice s'étoit comme reſſerré à proportion des efforts que j'avois faits pour l'ouvrir. Il paroiſſoit conſterné de m'entendre: ſa conſternation s'étoit répandue ſur ſon viſage. Hélas! que me propoſez-vous, me répondit-il en baiſſant les yeux? Avez-vous oublié ce que je vous racontois il y a trois jours? Eſt-ce mettre notre fortune & notre bonheur à des conditions poſſibles, que de les faire dépendre du parjure & de la perfidie? Songez-vous que je ne ſuis pas plus lié à Julie par mon inclination que par mes ſermens; qu'elle a reçu ma foi, qu'elle m'a donné la ſienne; que je ſuis moins à moi qu'à elle, & que je n'ai plus de

pouvoir ſur un cœur où elle règne avec des droits ſi juſtes ? Qui vous arrête, ajouta-t-il en ſoupirant ? Partez pour Paris : allez ſecourir Roſe : les ſecours qui peuvent la ſauver ne ſurpaſſent pas vos forces ; & moi je n'en déſire pas d'autre à Dublin que celui de mon innocence.

Il eſt trop clair que Sara s'étoit flattée mal-à-propos. Cette explication ſuffiſoit pour arrêter l'uſage que j'aurois pu faire de ſes libéralités. Je ne parlai pas même à Patrice des mille écus que j'avois à lui offrir, & je remis à délibérer ſeul ſur le parti qui me reſtoit à prendre. Cependant, ayant peine à concevoir qu'une paſſion, que je regardois comme le déréglement d'une jeuneſſe oiſive, pût tenir longtems dans un eſprit auſſi ſenſé que Patrice, contre toutes les raiſons que je lui avois apportées, je l'exhortai ſans faire de réponſe aux ſiennes, à méditer ſur une affaire de cette importance. M'accorder la permiſſion de vous voir, ajoutai-je en élevant la voix pour être entendu du meſſager, c'eſt marquer en effet qu'on ne vous croit pas digne d'être traité avec rigueur. La condition qu'on y attache n'eſt pas importune, puiſque cet honnête homme ne nous ôte point la liberté de nous entretenir. Je vous reverrai dès aujourd'hui.

J'affectai ainſi de ne pas m'ouvrir ſur les embarras

barras de Roſe, pour lui laiſſer toute ſon inquiétude, qui me paroiſſoit un motif puiſſant ſur un cœur tel que le ſien. Mon projet n'étoit pas moins de prendre de juſtes meſures, en ſortant du château, pour faire toucher une ſomme honnête à ma ſœur. C'étoit l'eſpérance de voir réuſſir les déſirs de Sara, qui m'avoit engagé plus que la néceſſité à recevoir ſon argent ; car il m'en reſtoit aſſez pour faire tête à une partie du moins de mes embarras, & je n'aurois pas déſeſpéré de trouver d'autres ſecours dans la généroſité de quelques amis, avec leſquels j'avois toujours eu plus de liaiſon qu'avec les Fincer. Je quittai donc Patrice, ſans lui laiſſer d'autre ſujet de réflexion que les avantages que je lui avois propoſés, & ſes alarmes pour ſa ſœur. Mais un incident cruel, contre lequel toute la droiture de mes vues ne pouvoit me prémunir, augmenta tout d'un coup mes peines, & faillit à détruire toutes mes eſpérances.

Dilnick, que j'avois laiſſé ſeul, ne croit pas que l'aventure qu'il m'avoit racontée, fût une raiſon de ſe tenir caché dans [illegible] Dublin. Le changement de [illegible] qu'il avoit eu de nous choiſir un [illegible] éloigné du château, lui [illegible] ſuffiſantes. Sans autres [illegible] tems de mon abſence à [illegible]

meuroient dans divers quartiers de la ville. La fille du concierge qu'il avoit poignardé, cette même maîtreſſe qu'il avoit feint de vouloir épouſer, le reconnut au paſſage d'une rue écartée; & joignant à la vengeance de ſon père le reſſentiment de ſa propre honte, elle réſolut à quelque prix que ce fût de le livrer à la juſtice. Quoique Dilnick fût en carroſſe, elle s'obſtina à le ſuivre à pied pendant une partie du jour, juſqu'à ce que s'étant aſſurée de ſon logement, elle crut le pouvoir faire arrêter à coup ſûr. J'arrivois du château, pour le conſulter ſur la voie la plus courte de faire tenir une lettre de change à Paris. A peine avois-je commencé à m'expliquer, qu'un bruit cauſé par la réſiſtance de nos domeſtiques, nous fit craindre qu'on ne penſât à nous faire quelque inſulte. Je fis ſouvenir Dilnick qu'elle ne pouvoit regarder que lui, & je lui conſeillai de ſe mettre à couvert par la fuite, ſans faire fond comme il y paroiſſoit porté, ſur une défenſe inutile. Il ſuivit ſi heureuſement mon conſeil, que s'étant échappé par une fenêtre qui donnoit ſur le jardin, il eut le tems de s'éloigner du quartier, avant qu'on fût prêt à le ſuivre.

Cependant le bruit croiſſant par les cris de la garde qui menaçoit d'enfoncer les portes, je me préſentai pour en ſavoir la cauſe. J'appris de nos domeſtiques, qu'à la ſeule vue de plu-

ſieurs gens armés, ils avoient pris le parti de pouſſer une porte fort épaiſſe qui faiſoit la ſéparation de notre appartement. Cette précaution ſauva Dilnick, qui eut toute la liberté de ſe réfugier chez un de ſes amis. Pour moi, qui ne croyois rien avoir à redouter, je donnai ordre à nos gens d'ouvrir la porte; & me préſentant à la garde, je me plaignis du trouble qu'elle cauſoit chez moi. L'officier ne me répondit que par un ordre du vice-roi, qui le chargeoit d'arrêter un ennemi du gouvernement, & de ſe ſaiſir de tout ce qu'il trouveroit dans la même chambre. Cette commiſſion, qui n'étoit point expliquée dans d'autres termes, fut exécutée ſur le champ. Quoique l'officier, qui avoit pris des informations dans la maiſon, fût ſurpris de me trouver ſeul, il ſe contenta de faire une recherche exacte dans tous les cabinets; & n'écoutant ni mes juſtifications ni mes plaintes, il me conduiſit dans les priſons du château, tandis que les malles de Dilnick & les miennes furent portées chez le vice-roi.

Nous n'avions heureuſement avec nous, que la lettre de Fincer, que j'avois reçue de ſa fille. Cette réflexion ſoutint un peu mes eſprits; & m'imaginant avec raiſon que le nom de Dilnick n'avoit point été connu dans ſon ancienne aventure, je me flattai que lorſque l'accuſation de

ſon ennemie ne pourroit être vérifiée par ſa préſence, elle tomberoit d'elle-même avec toutes les pourſuites de la juſtice. Je prévis auſſi qu'il en coûteroit quelque choſe à ma ſincérité pour répondre nettement aux interrogations; mais j'eſpérois de les éluder en proteſtant que je n'avois jamais eu de commerce avec Dilnick, & en prouvant même par le témoignage de diverſes perſonnes d'honneur avec leſquelles je vivois familièrement, que je ne le connoiſſois que depuis deux jours. Cette manière de me défendre, pouvoit ſervir auſſi à faire ſoupçonner ſon ennemie de s'être abuſée, & d'en avoir cru trop légèrement ſa haine; parce que n'ayant point de preuves à donner de ſon accuſation, il étoit naturel, dans une affaire qui touchoit l'honneur d'un homme de diſtinction, de s'en rapporter plutôt à des apparences qui lui étoient favorables qu'aux dépoſitions d'une fille ſans nom & ſans aveu. Le ſouvenir de Roſe fut donc le ſeul poids dont mon imagination ne put ſe ſoulager. Les inſtances de Patrice & ſes expreſſions équivoques, me revinrent à l'eſprit; & n'ayant que trop de penchant à groſſir le danger par mes craintes, je me plaignis amèrement au ciel pendant toute la nuit, de l'obſtacle qu'il avoit laiſſé naître aux ſecours que je deſtinois à la vertu.

Il arriva néanmoins, comme je l'avois prévu,

que cette affaire prit bientôt un heureux cours. Le vice-roi fut ſurpris d'entendre que c'étoit moi qu'on avoit arrêté. Il trouva ſi peu de vraiſemblance dans l'accuſation dont on l'avoit entretenu, que ſans porter ſes vues plus loin, il ſe reprocha d'avoir fait une démarche inconſidérée, qu'il ſe crut même obligé de réparer par des excuſes. La lettre de Fincer ne ſervit qu'à le confirmer dans cette diſpoſition, & à lui en inſpirer de favorables pour Patrice. Il me fit ouvrir dès le lendemain les portes de ma priſon, avec un compliment civil ſur l'erreur où ſa précipitation l'avoit expoſé. Le premier uſage que je fis de ma liberté, fut de l'aller remercier. Il me renouvela ſes excuſes; & me parlant de la lettre de Fincer, il me témoigna la ſatisfaction qu'il avoit eue d'y trouver un éclairciſſement qu'il pouvoit faire valoir à l'avantage de ma famille, & à la juſtification de mon frère. Enfin, ſoit qu'ayant mal compris le premier diſcours de ceux qui m'avoient arrêté, la ſeule honte de m'avoir chagriné mal-à-propos lui eût fait rejeter toutes les autres explications; ſoit qu'il fût bienaiſe au fond d'avoir trouvé un prétexte pour ne pas réveiller une affaire enſévelie, il ne me fit pas la moindre queſtion qui eût rapport à Dilnick. On publia donc comme une nouvelle conſtante à Dublin, que j'avois été arrêté in-

juſtement ſur une ridicule accuſation ; & Dilnick fut ſi heureux, que ſon nom ne fut pas même mêlé dans cette aventure.

Qui ne s'imagineroit pas que mes peines touchoient à leur fin, ou que j'étois du moins délivré du principal embarras qui les avoit cauſées? J'en avois moi-même cette opinion; & preſſé par le ſouvenir de Roſe, je ne perdis pas un moment pour me rendre à ma maiſon, où le vice-roi m'avoit aſſuré que mes malles avoient été renvoyées par ſes ordres. Elles y étoient en effet; mais notre argent étoit diſparu. A peine en croyois-je mes yeux & ma mémoire. J'étois trop ſûr néanmoins, que non ſeulement le gros de nos richeſſes, mais les mille écus mêmes que j'avois porté la veille au château, devoient être dans un ſac de cuir où je les avois mis à mon retour. Je n'étois pas moins certain d'avoir enfermé le ſac dans ma malle; elle avoit été enlevée à ma vue par les gardes du vice-roi. C'étoit ſans doute par les mêmes mains qu'elle avoit été rapportée. Il étoit clair que je ne pouvois accuſer qu'eux, & qu'ils devoient m'en répondre. Je conçus du moins l'eſpérance que mes plaintes ſeroient écoutées, & que la juſtice du vice-roi me feroit reſtituer ce qu'on m'avoit ravi ſans ſon ordre. Je retournai ſur le champ au palais, moins ému par le reſſentiment de notre perte, que par

mille idées effrayantes qui me troubloient déjà pour l'avenir. Le vice-roi apprit l'infidélité de ſes gardes avec une vive colère. Il fit arrêter au même moment ceux qui avoient été chargés du dépôt. Mais, ſoins inutiles. La préſence de la mort n'auroit pas fait lâcher leur proie à des miſérables qui eſtiment l'argent plus que la vie. Ils s'étoient trop fidèlement accordés dans l'exécution de leur crime. On ne put tirer d'eux la moindre confeſſion qui les expoſât même aux procédures de la juſtice. Ils proteſtèrent conſtamment que la malle n'avoit pas été ouverte juſqu'au palais, & que le vice-roi l'ayant fait viſiter à ſes yeux, c'étoit à lui-même qu'il falloit demander compte de ce que j'avois perdu.

Cette inſolence, qui auroit mérité ſeule d'être punie chez une autre nation, & qui ne peut être conçue que par ceux qui connoiſſent le caractère de la populace d'Irlande, n'en eut pas moins le ſuccès que ces malheureux s'étoient promis. Le vice-roi me dit avec chagrin qu'il étoit au déſeſpoir de ma perte, mais que je ne devois en accuſer que moi-même; & que pour être en droit d'en exiger la réparation, ſuivant toute la rigueur des loix, il eût fallu qu'au moment que j'avois été arrêté par ſes gardes, j'euſſe déclaré que j'avois dans ma malle la ſomme que je les accuſois de m'avoir ravie. Il me fit même entendre que ne

pouvant les convaincre par aucune preuve, j'avois à craindre qu'ils ne me chagrinaſſent à leur tour, en exigeant eux-mêmes la réparation d'une plainte qu'ils pouvoient traiter de calomnie.

C'étoit me déclarer qu'il étoit tems de finir mes pourſuites; car le témoignage de Dilnick; qui auroit pu ſervir de preuve à la vérité, n'étoit pas un ſecours auquel il me fût permis de penſer. J'eus aſſez de pouvoir ſur le trouble de mon cœur pour faire valoir du moins mon infortune, comme une nouvelle raiſon d'indulgence, qui obligeoit un ſeigneur auſſi généreux que le vice-roi à ne pas faire languir Patrice dans une trop longue attente de ſon ſort. Il parut ſenſible à ce motif, & je ſortis ſatisfait de ſes promeſſes. Mais, foible conſolation, lorſque me trouvant rendu à moi-même, j'eſſuyai les aſſauts réunis de mille paſſions que je ne connoiſſois pas encore, & qui ſe joignirent à celles dont j'éprouvois déjà toute la force. Mon inquiétude pour Roſe & pour Patrice ne fut pas le premier tourment qui ſe fit ſentir à mon cœur. Je penſai à cette généreuſe Sara, dont l'attente étoit ſi malheureuſement trompée, & qui perdoit avec ſes tendres eſpérances une ſomme qu'elle croyoit mieux employée. Je penſai à moi-même, qui me trouvois ainſi

chargé de deux sortes de dettes, auxquelles je ne voyois aucune apparence de pouvoir satisfaire ; celle de l'honneur, qui m'obligeoit à restituer un prêt dont toutes mes épargnes n'égaleroient pas de longtemps la valeur : & celle de la reconnoissance, dont les rails de Patrice ne me permettroient jamais de m'acquitter. Quelle opinion sera pouvoir-elle prendre de mon aventure ? Comment lui faire entendre que son argent s'étoit échappé de mes mains, & qu'elle n'en avoit pas plus de fruits à espérer que de sa tendresse & de sa générosité ? Mais en supposant que par une longue privation du nécessaire, je puisse me décharger du premier du moins de ces deux devoirs, que deviendroit Rose, à qui je m'ôtois le pouvoir de procurer le moindre secours ? Il lui restoit l'assistance du ciel ; mais l'a-t-elle méritée, disois-je, par son penchant pour les vaines occupations du monde, & par sa résistance à mes conseils ? Et de quelque chose que vienne sa chûte, en est-elle moins terrible pour moi, soit que j'écoute l'honneur, ou que je ne consulte que la religion ?

Je passai une partie du jour dans ces réflexions ; & rien ne me paroissoit propre à calmer mon esprit, lorsque je reçus un billet des mains d'un inconnu, qui n'ajouta rien pour expliquer le sujet

de ſa commiſſion. Je le reçus avec inquiétude; mais avec quelque obſcurité qu'il fût conçu, je n'en lus pas deux lignes ſans y reconnoître Dilnick, qui ſe croyoit obligé par l'expérience à garder toutes ees précautions. Il me marquoit qu'étant à couvert chez un ami fidèle, il avoit été informé de toutes les ſuites de ſon aventure; qu'il apprenoit en dernier lieu la perte de mon argent: mais que la regardant comme le moindre de nos malheurs, il m'exhortoit à m'armer de courage, & à faire fonds ſur de nouveaux ſecours qu'il ſe diſpoſoit à me procurer; qu'étant lié de ſi près par le ſang avec Sara, il prenoit déjà pour Patrice tous les ſentimens qu'il croyoit devoir au mari d'une parente ſi chère; qu'il étoit ſans enfans, & que ſon bien ne pouvant être mieux employé, il étoit réſolu d'en vendre une portion pour ſuppléer à ma perte; qu'il trouvoit ce parti plus convenable que celui de vendre ou la vaiſſelle ou les diamans de Sara, d'autant plus que cette vente entraîneroit des longueurs, & qu'il pouvoit terminer la ſienne en un moment avec un de ſes amis à qui il l'avoit déjà propoſée. La ſuite de ſa lettre contenoit d'autres témoignages de zèle, & quelques conſeils qui pouvoient avancer la liberté de Patrice. Je marquai hier notre diſgrace à Sara, ajoutoit-il en

finiſſant; mais je n'ai pas jugé à propos de lui apprendre aujourd'hui le vol qu'on vous a fait, & je vous demande la même diſcrétion.

Nouveau ſujet de reconnoiſſance, mais qui ne pouvoit ſervir qu'à redoubler les tourmens de mon cœur. Je ne balançai pas ſur la réponſe que je devois à cet avis; ce fut une prière preſſante de ne rien entreprendre ſans avoir reçu quelques explications que je lui promettois dans notre première entrevue, & louant la prudence qui l'avoit empêché de me nommer ſon aſyle dans une lettre, je le ſuppliois de s'aſſurer de quelqu'un qui pût me l'apprendre avec moins de danger. Dans l'ardeur des mouvemens que tant de généroſité m'inſpiroit, je ſerois parti ſur le champ pour Killerine, & j'aurois employé tout mon crédit pour lever une ſomme d'argent, fallût-il engager juſqu'au dernier de mes meubles & tous les revenus de mon bénéfice: mais outre que je n'aurois jamais compté de faire monter mes emprunts à dix mille francs, je ne pouvois oublier de quelle importance il étoit pour Patrice que je fuſſe à Dublin, lorſqu'il ſeroit interrogé pour la première fois. La diligence ou la lenteur des procédures me paroiſſoit dépendre de cette ſcène, & c'eût été m'arracher le cœur que de m'éloigner de lui ſans ſavoir ce qu'il avoit à craindre ou à eſpérer.

Je ne laiſſai point paſſer le jour ſans retourner à ſa priſon, autant pour le délivrer de l'inquiétude qu'il avoit pu reſſentir la veille de ne me pas revoir ſuivant ma promeſſe, que pour tirer de lui des explications poſitives ſur la ſituation de Roſe. J'eſpérois quelque choſe auſſi de mes dernières inſtances, & de tant de motifs preſſans auxquels j'avois laiſſé le tems d'agir. A l'égard de ſa ſœur, il me répéta que ſa principale crainte conſiſtoit dans l'adreſſe & les intrigues du duc de.... qui s'étoit comme propoſé la ruine de ſa ſageſſe & de ſon honneur; mais je reconnus encore qu'il diſſimuloit une partie de ſes ſentimens, & je n'en fus que plus effrayé d'un péril qu'il s'obſtinoit à me déguiſer. Je ne remportai pas plus de ſatisfaction pour le ſecond de mes déſirs. Il me renouvela triſtement ce qu'il m'avoit dit la veille, avec les mêmes inſtances de l'abandonner à ſon malheureux ſort. Il n'étoit pas tems de lui découvrir toutes les circonſtances qu'il ignoroit; mais j'ajoutai aux raiſons que je connoiſſois capables de toucher ſon cœur, diverſes conſidérations priſes des aveux mêmes qu'il m'avoit faits. Songez-vous, lui dis-je, que votre Julie vous eſt ravie ſans retour; que vous ignorez juſqu'au lieu de ſa demeure; qu'elle eſt ſous la garde d'un père qui vous hait, qui lui deſtine un autre époux, qui l'a déjà forcée peut-

e vous n'avez rien
ſſe ni de la vôtre...
quelques larmes :
, me dit-il ; mais
e à les guérir.
incre, ſi la con-
du ciel ne m'eût
ue le cœur des
& qu'il peut les
rtunes me ſem-
ne voyant que
les réparer, je
e ſa bonté, ou
uer avec cette
urs dont on ne
ı religion ſeule
r. Qu'aurois-je
n ? Je me ſe-
u riſque peut-
ui aurois con-
ı tendreſſe &
ſa diſpoſition,
le plus cher,
ois ; & ſi la
ın & l'autre,
: de nouveau
ondition que
lquefois mes

conſeils. Je me gardai bien de communiquer toutes ces idées à Dilnick, que je vis le lendemain. Il ſatisfit au déſir que je lui avois marqué, en me faiſant remettre ſimplement le nom & la demeure de ſon ami. Je compris le ſens de cette adreſſe ; & ne voulant négliger aucune précaution, je fis pluſieurs détours pour me rendre au lieu qu'il m'avoit nommé. Il me reçut avec une joie qui me fit attendre quelque nouvelle favorable. En effet, me prévenant d'abord : je ne me ſuis pas arrêté, me dit-il, aux difficultés que vous m'avez fait preſſentir ; & craignant de manquer une occaſion qui ne ſe retrouve pas toujours, j'ai vendu à mon hôte une portion de mon bien. Quoiqu'il le connût, ajouta-t-il en riant, j'ai gagné quelque choſe à ce marché ; car j'ai tiré quinze mille francs de ce qui n'en a jamais été eſtimé que treize ou quatorze. Comme je me récriois ſur cette démarche, en la traitant d'inutile & d'inconſidérée, vous ne ſavez pas, reprit-il, que plus heureux que nous n'aurions jamais oſé l'eſpérer après tant de traverſes, nos affaires ſont à la veille de ſe terminer ; & ne me reprochez pas d'avoir été trop vîte ; car c'eſt à cette diligence que je dois tout le bonheur qui ne peut plus nous manquer. Il continua de m'apprendre que le matin du même

jour, ſe croyant en état d'entreprendre quelque choſe avec ſon argent, il étoit allé chez le préſident du comité, que la cour avoit établi pour les derniers troubles, & devant lequel l'affaire de Patrice devoit s'inſtruire ; que n'en étant point connu, il s'étoit fait annoncer ſans crainte pour un gentilhomme de notre maiſon ; que dès les premières explications il avoit compris clairement qu'on n'alléguoit rien de précis à la charge de Patrice, & qu'il n'étoit queſtion que de ſimples ſoupçons ; mais que ne comprenant pas moins qu'on prendroit du tems pour les éclaircir, il avoit jugé que ce que nous avions à craindre de plus dangereux, étoit le délai de l'interrogatoire, & la durée d'une priſon dont nous ne verrions peut-être jamais la fin : qu'il s'étoit haſardé là-deſſus à ſonder le préſident ; & que ſans parler d'indulgence pour un coupable, il avoit demandé au contraire qu'il y eût de la ſévérité dans les recherches & le jugement, pourvu qu'il y eût autant de diligence : qu'il avoit ajouté ſeulement qu'étant auſſi perſuadé que cette faveur dépendoit de lui, qu'il l'étoit qu'elle ne bleſſoit pas ſon devoir, il ne faiſoit pas difficulté de lui propoſer des motifs qui pouvoient s'accorder avec ſa conſcience, & devenir peut-être utiles à ſes affaires : enfin, qu'il lui avoit parlé

de mille piſtoles qui pouvoient être comptées au même moment ; ſur quoi le marché avoit été conclu, portant dans un ſeul article, que ſi Patrice ne ſe trouvoit chargé de rien, il ſeroit libre avant la fin du mois. Cette promeſſe avoit été payée ſur le champ par les dix mille livres que Dilnick avoit en or ; & comme il étoit homme ſenſé, la manière dont il avoit lié le préſident, lui répondit de l'exécution. J'allois marquer, ajouta-t-il, cette heureuſe nouvelle à Sara, & vous pouvez de votre côté la communiquer à Patrice.

Son récit n'avoit pas été aſſez long pour me donner le tems de revenir de ma ſurpriſe, ni de mettre dans ma réponſe plus d'ordre que dans mes penſées. Je ſentois palpiter mon cœur de crainte & d'embarras. Mais pourquoi vous hâtiez-vous, lui dis-je, ſans être fixé à ce que je voulois exprimer ? Pourquoi ne pas attendre que je me fuſſe expliqué avec vous ? Se défait-on de ſon bien, continuai-je avec le même embarras, pour ſervir des étrangers, du moins ſans les avoir conſultés, ſans ſavoir s'ils ſont en état de ſatisfaire à des avances & à des généroſités de cette nature ? Si c'eſt l'unique peine, répondit Dilnick, qui cauſe vos difficultés, calmez-vous ; n'ayez pas plus d'inquiétude pour la reconnoiſſance que je ne vous impoſe

poſe d'obligations pour le bienfait. Sara doit hériter de mon bien ; qu'importe qu'elle le reçoive aujourd'hui ou après ma mort, lorſqu'il m'en reſte aſſez pour continuer de vivre avec agrément ? Je ſais, ajouta-t-il, que je la flatte par l'endroit le plus tendre, & qu'elle préféreroit le ſervice que je viens de lui rendre à tout mon héritage.

Plus touché encore de ces ſentimens que de leurs effets, je ne répliquai que ce qu'il falloit pour faire connoître que je leur donnois leur juſte prix ; & quittant Dilnick ſur quelque prétexte, je me rendis au château avec toute la viteſſe dont je fus capable. Mon impatience ſouffrit beaucoup du détour que je fus obligé de prendre pour me faire accompagner du meſſager d'état. Chaque moment de délai me ſembloit une perte pour l'honneur de Patrice, pour le mien, pour la tendreſſe de mon cœur, enfin pour tout ce que j'avois de cher & de ſacré.

Il n'eſt plus tems de ménager les termes, dis-je à Patrice en l'abordant, ni d'écouter une vaine tendreſſe, lorſqu'il faut ſe rendre à la voix de l'honneur ; & lui racontant ſans interruption tous les droits que les Fincer avoient acquis ſur lui, voilà, repris-je avec force, ce que j'oppoſe à vos prétextes & à vos excuſes. Si l'on vous offroit avec un cœur ſi noble, un

viſage rebutant, ou quelqu'autre difformité de corps & d'eſprit, je vous plaindrois peut-être d'une néceſſité à laquelle vous ne ſeriez pas moins obligé de vous ſoumettre. Mais la naiſſance, la beauté, les richeſſes, unies à toutes les qualités de l'eſprit & du cœur, ne ſont pas une offre qui mérite vos dédains. En un mot, vous êtes lié, vous n'êtes plus libre de choiſir. Accuſez, ſi vous voulez, le caprice de votre ſort, qui vous rend malgré vous l'eſclave des bontés d'autrui; & plaignez-vous d'un excès de bonheur, auquel mes ſoins n'ont pas eu plus de part que les vôtres: mais cette plainte même doit demeurer renfermée au fond de votre cœur; & vous ne pouvez manquer d'amour & de reconnoiſſance pour Sara, ſans vous couvrir d'un opprobre éternel. Je ne fais plus valoir, ajoutai-je, les raiſons qui étoient priſes auparavant de notre propre intérêt. C'eſt à vous de voir ſi elles ont perdu leur force, & juſqu'à quel point le malheur de Roſe peut vous toucher.

Il m'écoutoit les yeux baiſſés, avec plus d'agitation qu'il n'eût entendu la ſentence de ſes juges. Vous m'accablez, me dit-il impatiemment, & vous êtes de concert avec ceux qui veulent ma perte. Je connois Sara Fincer. Je confeſſe tout ce que vous dites de ſes charmes; mais ſi je dois de l'eſtime à ſon mérite, & de la

reconnoiſſance à ſes bienfaits, je ne ſuis obligé par aucun droit de me livrer à ſes vues, & de me rendre la victime d'une inclination que je n'ai pas eu deſſein de lui inſpirer. Si elle ne demandoit que ma vie, je ne lui diſputerois rien. Vous exigez pour elle un cœur qui n'eſt plus à moi; & quand des raiſons moins invincibles me forceroient d'accepter l'offre de ſa main, je ſens que tous ſes charmes n'obtiendroient jamais de moi ce que je ne ſuis plus le maître d'accorder. Je lui répondis, que l'honneur & l'habitude ſuppléeroient à la vivacité de l'inclination; & que le plus ſolide fondement du mariage étant l'eſtime, il en trouveroit une ſource perpétuelle dans le mérite qu'il attribuoit lui-méme à ſon épouſe. A l'égard des réponſes par leſquelles il croyoit ſatisfaire à mes inſtances, je les lui reprochai comme une ingratitude; & reprenant en détail toutes les circonſtances de la conduite & de la généroſité de Sara, je le réduiſis à reconnoître en ſoupirant, qu'elle méritoit les adorations d'un cœur libre. Hélas, s'écria-t-il, que ne m'eſt-il poſſible de l'aimer! Je le crus ébranlé; cependant voulant ménager auſſi ſa ſanté & ſon repos, qui avoient beaucoup à ſouffrir dans un combat ſi rude, je remis à le ſoumettre entièrement dans la ſuite de nos entretiens.

Mes raiſons ne firent que ſe fortifier de jour en jour par de nouveaux évènemens. Dilnick attentif à ſon entrepriſe, laiſſa ſi peu de relâche au préſident, que dès le jour d'après, il l'obligea d'aſſembler ſon comité avec la participation du vice-roi, pour ouvrir l'interrogatoire. Tout le crime de Patrice étant d'être le fils d'un père que les fauſſes dépoſitions de Fincer avoient rendu ſuſpect, on n'eut à lui objecter que les mêmes ſoupçons, fondés ſur le parti qu'il avoit pris d'abandonner l'Irlande, & ſur ſon ſéjour en France, d'où l'on ſuppoſoit qu'il pouvoit être ramené par quelque deſſein contraire à l'état. Il expliqua les motifs de ſon départ & ceux de ſon retour, avec toute la ſimplicité qui accompagne l'innocence. L'honnêteté & la candeur qui étoient peintes ſur ſon viſage, achevèrent de mettre l'aſſemblée dans ſes intérêts. Le préſident, diſpoſé en effet à le ſervir, fit remarquer la juſteſſe & la netteté de ſes réponſes ; & s'étant jeté habilement ſur la nature du zèle qu'on doit à l'état, il obſerva que pour remplir un devoir ſi juſte, il n'en falloit pas bleſſer d'autres, en expoſant légèrement l'honneur d'une infinité de perſonnes diſtinguées par le mérite & la naiſſance, & en ſe fondant ſur les moindres apparences pour attenter à leur liberté. La lettre de Fincer qui

fut communiquée à l'aſſemblée par le vice-roi, vint confirmer fort à propos cette favorable diſpoſition. La main de ce gentilhomme étoit connue. On ne pouvoit ſe figurer raiſonnablement qu'il eût été gagné pour nous rendre un témoignage de cette nature ; & quand on l'eût cru capable de ſe parjurer ſucceſſivement pour & contre, il étoit clair que du Dannemarck, où l'on n'ignoroit pas qu'il s'étoit réfugié, on ne ſe communique point ſes demandes & ſes réponſes dans un eſpace ſi court. Il n'y eut perſonne qui voyant prendre un ſi heureux tour aux premières délibérations, n'augurât bien de l'avenir. Dilnick entretint le préſident après l'aſſemblée. J'obtins de mon côté l'audience du vice-roi ; & les réponſes que nous reçûmes de part & d'autre, s'accordèrent ſi bien en notre faveur, que nous ne doutâmes plus du prompt ſuccès de nos déſirs.

Patrice fut le ſeul qui parut inſenſible à l'approche de ſa liberté. Il commençoit à regarder ſes engagemens avec Sara, comme une chaîne qu'il auroit peine à rompre ; & cette penſée l'avoit tellement abattu, qu'il n'auroit pas été plus défiguré par quelques jours de maladie. Quoique la cauſe de cette altération ne pût m'échapper, j'affectai de l'attribuer à l'inquiétude que l'interrogatoire avoit pu lui cauſer ;

& ſurmon
ſentois de
que je tr
j'eus la c
tions, &
plus de
diſpenſe
ſon. J'
répugn
cevoir
que n
voir
qui
men
dan
ſui

m
b
n
t

la vis pas ſans quelque marque de confuſion. Ce n'étoit pas le fardeau de ſes bienfaits qui m'étoit incommode. Il étoit aiſé à porter près d'une perſonne qui s'eſtimoit heureuſe de les voir acceptés, & qui me confeſſoit que j'aurois bien des avantages ſur elle, lorſqu'elle ſeroit redevable à mes ſervices, de l'eſtime & de l'affection de mon frère. Mais quelle explication pouvois je lui donner ſur le fond même de cette eſpérance ? Je fus réduit à me renfermer dans des complimens vagues, qui lui auroient fait déméler une partie de mon embarras, ſi ſa généroſité & ſa droiture ne l'euſſent ſoutenue dans ſes préventions. Loin de condamner la conduite de Dilnick, elle le remercia les larmes aux yeux, du ſervice important qu'il avoit rendu à Patrice. Elle vouloit lui reſtituer ſur le champ le prix de ſa terre. Mais avec la même nobleſſe, il la pria de remettre ce ſoin à d'autres tems. Je ne manquai pas de faire valoir à Patrice ce ſurcroit de bontés & d'obligations. Il ne répondit [illegible] à mes [illegible] les plus ardens ; & ſes ſoupirs [illegible] un langage aſſez clair, [illegible] comment je devois [illegible]

Je reçus le même [illegible] ble confirmation [illegible] s'étoit aſſemblé [illegible]

entraînés par l'autorité du préſident & par le ſuffrage du vice-roi, avoient opiné de concert à rendre la liberté à Patrice. Il avoit même été réſolu par une délibération unanime, que pour réparer aux yeux du public l'eſpèce d'outrage qu'il avoit ſouffert injuſtement, on lui députeroit un membre du comité, qui le prieroit de pardonner la conduite qu'on avoit tenue avec lui; au zèle du gouvernement pour la maiſon royale & pour la tranquillité de l'état. Cette attention venoit du vice-roi, qui avoit des ménagemens à garder avec la nobleſſe. J'en informai auſſitôt Sara. Elle reçut cette nouvelle avec des tranſports de joie; & ne ſe croyant pas moins ſûre du cœur que de la liberté de ſon amant, elle ſe livra ſans réſerve à ces eſpérances qui devoient être remplies dès le lendemain. Je m'y ſerois livré avec elle, ſi j'avois pu me répondre à moi-même des diſpoſitions de Patrice. Je l'avois laiſſé incertain dans ma dernière viſite. C'étoit ce que j'avois conclu de plus favorable de ſon ſilence. J'eſpérois à la vérité, qu'en faiſant un nouvel effort au moment même qu'il ſe verroit ouvrir la porte de ſa priſon, je lui ferois ſentir plus vivement que jamais, ce qu'il devoit du moins à la reconnoiſſance; & que dans le premier mouvement qui emporte un cœur ſenſible, il ſeconderoit l'en-

reur de Sara par la vivacité de ſes remercie-mens. Cette penſée m'en fit naître une plus étendue. Je me flattai qu'en donnant toute la force que je pourrois à cette première ardeur, je le ferois peut-être paſſer à l'inſtant ſur ſes frivoles difficultés ; & que n'oſant ſe défendre contre des raiſons qui ſeroient ſoutenues ſi fortement par la vue & la tendreſſe de Sara, il conſentiroit ſans réflexion à tout ce qu'elle paroîtroit déſirer. Je ne la mis point elle-même dans la confidence de mon deſſein ; mais la prévenant en général ſur l'empreſſement que j'avois de m'acquitter promptement de toutes nos dettes par le cœur & la main de mon frère, je lui fis entendre que ſi elle étoit abſolument réſolue de ſe contenter d'un retour ſi inférieur à ſes bienfaits, il étoit inutile de remettre à Antrim ce qui pouvoit s'exécuter à Dublin. Les cérémonies catholiques ſe font ſans éclat en Irlande, & les pouvoirs dont j'étois revêtu me donnoient encore le droit de les abréger. Nous éviterons ainſi, lui dis-je, & le bruit & les frais d'une fête, dont le principal prix conſiſtera dans les tendres ſentimens de nos cœurs. Elle applaudit à cette propoſition, & Dilnick ne la goûta pas moins qu'elle ; ils me laiſſèrent tous deux le maître de régler la cérémonie & les momens.

Je me retirai de bonne heure pour méditer à loiſir ſur une entrepriſe dont je rendois graces au ciel de m'avoir inſpiré le deſſein. En arrivant chez moi, je trouvai une lettre qui m'étoit envoyée de Killerine, où j'avois eu ſoin de laiſſer mon adreſſe; & levant la première enveloppe, je reconnus avec étonnement dans la ſeconde ſuſcription le caractère de Roſe. Avec quelle ardeur ne me hâtai-je pas de l'ouvrir? Je me ſentis le cœur ému & les mains tremblantes, comme ſi j'euſſe preſſenti tout ce que j'allois lire. Cette triſte lettre ſubſiſte encore entre mes papiers les plus précieux; & je ne puis mieux ſatisfaire mes lecteurs, qu'en la leur repréſentant ici fidèlement.

« Que les momens me paroiſſent longs, mon » cher frère, & que la néceſſité cauſe d'étran- » ges alarmes! Patrice eſt parti. Je ne reçois » point de ſes lettres, & j'ignore le ſuccès de » ſon voyage; mais quelques nouvelles qu'il puiſſe » m'en apprendre, elles ne ſauroient être plus triſ- » tes que celle que j'ai à vous écrire. Peu de jours » après ſon départ, la ſupérieure du couvent où » il m'a laiſſée, ſurpriſe de ne le plus voir paroî- » tre, & ſans doute inquiète pour quelques frais » extraordinaires où mes incommodités l'avoient » engagée, m'eſt venue déclarer honnêtement » que ſa maiſon n'étant point en état de faire

» des avances aux pensionnaires, il falloit lui reſ-
» tituer la valeur de ce qu'elle avoit employé
» pour moi; & paroiſſant encore plus alarmée
» pour la ſuite de ma penſion, elle m'a demandé
» ſi je comptois revoir bientôt mon frère.
» Mes inquiétudes ne m'ayant point permis de
» l'entendre ſans verſer quelques larmes, loin
» d'en être attendrie, elle m'a répété, que n'é-
» tant point aſſez riche pour ſe charger gratui-
» tement de mon entretien, elle me prioit de
» penſer de bonne heure à me ménager une au-
» tre retraite. J'ai compris qu'elle étoit informée
» du déſordre de notre fortune, & qu'elle fai-
» ſoit peu de fond ſur les promeſſes de mon
» frère. Dans l'embarras où je me ſuis trouvée,
» avec peu d'argent comptant, & forcée d'en
» donner ſur le champ la meilleure partie, je
» n'ai pas vu de reſſource plus honnête, que
» de me réduire à vivre du travail de mes mains,
» en faiſant uſage des petits talens que je dois
» à mon éducation. J'ai ſatisfait à toutes mes
» dettes; & ſuivie de ma femme de chambre
» qui n'a pas voulu m'abandonner, je me ſuis
» retirée chez d'honnêtes gens, mais pauvres,
» qui me louent une chambre d'un prix fort vil.
» Je m'y tiens renfermée depuis huit jours dans
» une ſolitude impénétrable. Mes hôtes ſe char-
» gent de faire vendre mon ouvrage, & ne

» me demandent point d'autre paiement pour » mon logement & ma nourriture. Je m'occupe » à broder, & ma femme de chambre m'aide » dans mon travail.

» Ce triſte état ne ſeroit point ſans douceur » pour un cœur affligé, ſi mon malheur n'avoit » fait découvrir ma retraite à quelques ennemis » de mon repos, qui s'obſtinent continuelle- » ment à le troubler. Le duc de... m'a fait » renouveler des offres, qui ſont trop exa- » gérées pour ne pas couvrir quelque poiſon. » Il m'a fait aſſurer par mes hôtes, que ſa ré- » ſolution eſt de m'épouſer; & je n'ai pu me déli- » vrer de leurs perſécutions, qu'en les menaçant » de chercher une autre retraite. L'un de ces » jours, il a fait mettre dans la corbeille où je » ſerre mes ouvrages, une bourſe remplie d'or, » & ſi peſante que j'ai eu peine à la jeter par » ma porte, en ordonnant à mon hôte de la » rendre, & de ne rien accepter de la même » main. Un autre jour m'étant apperçue que » nos alimens étoient meilleurs & mieux ap- » prêtés qu'ils ne doivent l'être chez des gens » tels que mes hôtes, je les forçai de confeſ- » ſer qu'ils les recevoient d'un traiteur inconnu, » qui refuſoit d'accepter leur argent; & me » privant de dîner ce jour-là, je lui proteſtai » qu'à l'avenir je me laiſſerois plutôt mourir de

» faim, que de toucher à ces viandes empoiſon-
» nées. Des Peſſes ne me laiſſe pas plus de re-
» pos. Il ſeroit inutile de vous nommer d'autres
» perſécuteurs que vous ne connoiſſez pas. Mes
» peines augmentent ſans ceſſe, & je n'ai per-
» ſonne de qui je puiſſe eſpérer la moindre
» conſolation.

» Ce n'eſt pas des ſecours que je vous de-
» mande, je ne m'imagine que trop le mauvais
» état de vos affaires; mais ne m'acorderez-vous
» pas des conſeils? Un juſte égard pour l'hon-
» neur de notre nom, m'a retenue cent fois,
» lorſque je prenois la plume pour écrire à
» Saint-Germain; cherchons, diſois-je, à me
» cacher plutôt qu'à lever le voile qui couvre
» encore nos infortunes. Si je connoiſſois quel-
» que ſolitude plus retirée que la mienne, un
» couvent où l'on ne rougiſſe point d'accorder
» un aſyle à l'honneur & à la vertu abandonnée,
» j'irois me dérober pour jamais au monde, &
» je vous épargnerois tout d'un coup les cha-
» grins que l'incertitude de mon ſort ne man-
» quera point de vous cauſer. Mais où m'a-
» dreſſer? N'auriez-vous pas quelqu'ami qui pût
» me rendre ſecrètement un ſi important ſer-
» vice? Qu'importe où je meure de triſteſſe &
» d'ennui, pourvû que je parvienne à n'incom-

» moder & à ne déshonorer perſonne ? Patrice » m'a ſans doute abandonnée. J'aurois reçu de » ſes nouvelles. Sous prétexte de repaſſer en » Irlande, il eſt allé chercher de l'emploi dans » quelque cour étrangère. Il a raiſon de s'être » déchargé d'un fardeau tel qu'une malheureuſe » ſœur. Hélas, j'avois fait néanmoins plus de » fond ſur ſa tendreſſe ! Georges eſt dans les » chaînes : j'ignore s'il en ſortira ; & ne pou- » vant lui être utile à rien, je n'irai pas re- » doubler ſes peines, en lui faiſant communi- » quer les miennes. Il ne me reſte que mon » honneur, ma confiance au ciel, & le ſecours » que je tire de mes mains. Adieu, mon cher » frère. Vous ne ſauriez croire combien mes » pleurs m'ont changée ».

Elle finiſſoit par le nom de ſes hôtes & de ſa demeure, où elle me prioit d'adreſſer directement ma réponſe.

J'étois ſeul heureuſement, lorſque j'achevai de lire cette lettre fatale. Il importoit à mon honneur que perſonne ne fût témoin de mon tranſport. Je me précipitai à genoux au milieu de ma chambre ; & le cœur plus ſerré que de la crainte d'un cruel ſupplice, je demeurai longtems dans cette poſture, ſans autre mouvement que celui de mes bras que j'éten-

dois de toute ma force vers le ciel. Mes penſées étoient auſſi forcées que mon attitude. Je ne me repréſentois rien diſtinctement ; & dans la confuſion de tant de ſenſations douloureuſes, mes yeux avoient déjà verſé un ruiſſeau de larmes, que je n'avois pas encore commencé à les ſentir couler. Enfin tournant plus librement mes regards vers le ciel, comme s'ils s'y étoient portés naturellement dans mon premier tranſport, je lui adreſſai toutes les plaintes qui s'étoient comme accumulées au fond de mon cœur pendant ce violent ſilence. O père des miſérables ! ô protecteur des foibles, m'écriai-je mille fois en un moment ! abandonnes-tu ceux qui ne t'ont pas oublié ? Laiſſes-tu périr une fille tremblante qui combat encore pour ſon devoir ? Qui ſera le refuge des orphelins & des pauvres, ſi tu leur refuſes ton ſecours ? & revenant comme à moi après quantité d'autres invocations, je me repréſentai avec mille nouvelles douleurs, la ſituation dont ma chère & malheureuſe ſœur me faiſoit un portrait ſi touchant, réduite à travailler dans la maiſon d'un pauvre, à donner ſon travail en échange pour ſa nourriture, à ſe cacher pour fuir la honte & pour ſupporter honnêtement la miſère, à pleurer & à ſouffrir ! O Roſe ! ô tendre ſœur ! quelle deſ-

tinée ! & de quoi s
rite & la naiſſance,
forcée à cet horrib

Cependant à meſ
ligion reprenoient l
de la nature, je c
gardois comme l
pour une fille de
Roſe, pouvoit n'
qui avoit voulu
& qui n'en ſeroi
la récompenſer.
voit cauſé tant
pris dans des
qui devoit être
ſervir oit infaillib
& la ſageſſe d
l'expreſſion de
rien d'amer n
vrir dans tous
ſon devoir, &
Qu'ai-je à r
peu de chag
l'orgueil de
tération dan
aura bientô
patience, à
paſſion des

l'adverſité ne peut abattre ni écarter de ſon devoir, formera peut-être quelque jour un des premiers caractères du monde. Nous prendrons ſoin, ajoutai-je, que l'épreuve ne dure pas trop longtems ; & la ſanté, ou plutôt la vie me manquera bientôt, ſi quelque choſe eſt capable de retarder le ſecours que je veux porter moi-même à ma chère Roſe.

Une autre réflexion qui contribua beaucoup à me calmer l'eſprit, fut la penſée qui me vint tout d'un coup, de faire ſervir cet incident à fixer les irréſolutions de Patrice. Je connoiſſois ſa tendreſſe pour ſa ſœur. La peinture de ſa miſère, celle de ſes dangers, l'impuiſſance préſente où il étoit de la ſoulager par d'autres voies que par ſon mariage, enfin mille terreurs que l'éloignement alloit groſſir & que mes raiſonnements rendroient encore plus preſſantes, me firent croirent ma victoire preſqu'aſſurée. Ainſi, diſois-je, j'étois aveugle de ne pas reconnoître une faveur du ciel dans ce que j'ai pris d'abord pour une nouvelle diſgrace.

Je paſſai tranquillement la nuit dans cette eſpérance ; & l'arrivée du jour ne l'ayant pas diminuée, je pris le chemin du château ſur les neuf heures, avec plus de joie que d'inquiétude. Le concierge m'avertit que Patrice n'étoit pas ſeul, & que ſur les bruits qui s'étoient ré-

pandus, il ne falloit pas douter que la viſite qu'il avoit reçue, ne fût pour annoncer ſa liberté. En effet, je vis ſortir de ſa chambre un Magiſtrat que je reconnus pour un membre du comité ; & qui laiſſant au concierge un ordre par écrit, lui déclara qu'il pouvoit rendre ſur le champ la liberté à ſon priſonnier. M'ayant apperçu, il me témoigna civilement la ſatisfaction qu'il avoit eue d'être choiſi par ſon corps, pour apporter une ſi heureuſe nouvelle à mon frère ; & il me répéta les termes qu'il avoit eu ordre d'employer. C'étoient des félicitations ſur ſon innocence, & des regrets de l'avoir ſoupçonné mal-à-propos. Mais il ne nous reſtoit pas moins à ſatisfaire le concierge pour les frais de ſa priſon, qui ſont immenſes en Irlande. J'en fis le compte avant que de voir Patrice ; & les joignant à ce qui revenoit encore au Meſſager d'état, j'eus le chagrin de ne me pas trouver aſſez d'argent pour y fournir. Cependant étant bien réſolu de ne pas recourir volontairement à Sara, trop confus de tant de bienfaits que ſa généroſité & l'embarras des circonſtances m'avoient forcé d'accepter, je propoſai au concierge de nous accorder quelque délai ſur mon billet, & je le trouvai aſſez civil pour me promettre cette faveur.

Je n'eus plus rien de ſi preſſant, que de vaincre le cœur de Patrice. Vous êtes libre, lui dis-je, en l'embraſſant ; vos juges vous traitent avec tant de diſtinction, que vous devez leur pardonner leur rigueur. Je ne connois point de ſort plus heureux que le vôtre, ajoutai-je ; & je doute ſi un paſſage ſi prompt du malheur à la plus brillante fortune, n'a pas quelque choſe de plus piquant qu'un bonheur ſans interruption. Sara Fincer vous attend, repris-je encore. Croiriez-vous qu'elle eſt à Dublin ; & que dans l'impatience de vous voir, autant que pour nous apporter de nouveaux ſecours, elle arriva hier chargée de ce qu'elle a pu recueillir de plus précieux ? Il m'interrompit : Ne cherchez point de détours inutiles, me dit-il ; je pénétre votre penſée. Il eſt clair, ſur tous les récits que vous m'avez faits, qu'il n'y a rien d'égal à la généroſité de Sara Fincer ; & que je me trouve accablé de ſes bienfaits. C'en eſt un autre encore plus ſignalé, de vouloir partager ſon ſort & ſes richeſſes avec moi. J'ai honte de m'en trouver indigne ; mais ne refuſez pas de m'écouter. On n'eſt pas maître de ſes affections, continua-t-il froidement : plus je conſulte les miennes, plus je trouve d'impoſſibilité à les gouverner. Donnez le nom qu'il vous plaît à cette foibleſſe ; mais je prends le

ciel à témoin, qu'ayant promis une tendreſſe éternelle à Julie, rien ne me fera jamais renoncer à ce ſentiment. J'épouſerois donc Sara ſans l'aimer. Je la rendrois malheureuſe par ma froideur. Elle s'appercevroit tôt ou tard que j'ai le cœur occupé d'un autre amour. Je ne ſerois capable que de la plaindre, ſans la conſoler. Voyez à préſent s'il vous convient de preſſer un mariage que le ciel ni les hommes ne peuvent approuver ; qui eſt peut-être propre à réparer notre fortune, mais aux dépens de Sara même, qu'il précipiteroit infailliblement dans une infortune ſans remède.

Ce diſcours me parut médité ; & ne doutant point que ſon principal deſſein ne fût de me refroidir par des alarmes de conſcience, je trompai extrêmement ſon attente, en lui répétant avec la même froideur, qu'il s'égaroit abſolument dans ſes principes. Je lui prouvai par un raiſonnement ſans réplique que ce qu'il nommoit amour invincible, conſtance inviolable, fidélité néceſſaire, étoient autant de chimères que la religion & l'ordre même de la nature ne connoiſſoient pas dans un ſens ſi frivole. Car il s'enſuivroit donc, lui dis-je, qu'un homme de la plus vile condition, qui peut être auſſi ſenſible qu'un autre au mérite d'une femme diſtinguée, ſeroit en droit de ſuivre ſon penchant,

& qu'après l'avoir ſuivi, il devroit ſe faire, comme vous, une loi de ſon amour & de ſa conſtance. Non, continuai-je, ſi ces deux qualités ſont des vertus néceſſaires, c'eſt après un engagement juſte & légitime : mais la raiſon & l'eſtime ſont les guides qui doivent le précéder. L'amour ne manque jamais de venir à la ſuite d'une ſi belle cauſe ; & la bénédiction du ciel, en purifiant la nature. achève de faire trouver de la douceur dans les liens qu'elle a ſanctifiés. Cette morale s'accordant peu avec ſes idées, il ſe préparoit à répliquer ; mais dans le deſſein où j'étois d'employer de la chaleur pour l'émouvoir, j'interrompis des ſpéculations qui m'auroient mené trop loin, & dont le ſuccès étoit douteux. Je nommai bruſquement l'honneur & la reconnoiſſance, qui ſont, après la religion, ce que le monde a de plus ſacré, & à qui je ſoutins que toute autre ſorte de vues & de conſidérations humaines doit être ſacrifiée. Je lui rappelai de nouveau tous les bienfaits de Sara. Je ne lui fis valoir ſes charmes, que comme une eſpèce de récompenſe, pour avoir ſuivi un ſentiment vertueux ; mais n'oubliant pas l'excellence de ſon caractère, je lui demandai, ſi dans la concurrence même du vrai mérite, elle avoit à craindre le déſavantage d'au-

cune comparaiſon, & s'il y avoit au contraire quelqu'autre femme qui joignît au même nombre de vertus & de qualités aimables, un droit de plaire auſſi bien acquis par une ſuite innombrable de ſervices. Voilà des titres, lui dis-je, ſi ſaints, ſi inviolables, qu'ils ne peuvent jamais être affoiblis. Regardez-les néanmoins comme autant de chimères. Foulez au pied tous les devoirs & tous les droits. Allez, partez, ſi vous l'avez réſolu; mais gardez-vous de vous préſenter à Sara. Que dis-je! fuyez ſans être vu de perſonne. On vous traiteroit ici de monſtre, on ne vous verroit qu'avec horreur & avec mépris; & ne comptez pas d'être vu d'un autre œil, dans tous les lieux où l'on apprendra l'indignité de vos ſentimens. Croyez-moi, cachez ſoigneuſement votre nom; il ne ſuffiroit pas de vous taire ſur un procédé dont vous ne pourriez parler ſans confuſion. Ne doutez pas que le bruit n'en ſoit bientôt répandu. La honte eſt attachée à vos pas, & vous devez vous attendre qu'elle vous ſuivra dans toute l'Europe.

Mais où irez-vous, repris-je en attachant mes yeux ſur les ſiens? quelle reſſource avez-vous pour partir? Faites-vous réflexion que vous êtes ſans argent, ſans ſecours, & ſans eſpérance

d'en obtenir ? Le fonds que vous auriez pu faire ſur moi, vous manque par le nouvel engagement que je viens de prendre pour aſſurer votre liberté, car vous ne ſavez pas que la porte de votre priſon n'eſt ouverte qu'à demi, & que pour ſatisfaire aux droits du concierge, il faut que je lui abandonne preſqu'une année de mon revenu. Vous ſerez témoin de la promeſſe que je vais lui faire par écrit. Que me reſte-t-il donc à vous offrir ? Hélas, Roſe même, ajoutai-je d'un ton plus tendre & m'attendriſſant en effet juſqu'aux larmes, Roſe ſe trouve ainſi privée de mon ſecours ! Ce que je fais pour vous, eſt autant de retranché ſur ce que je deſtinois à ſoulager ſa miſère. Voyez néanmoins, s'il y a rien de ſi touchant que ſes plaintes, & de ſi terrible que ſa ſituation. Je lui donnai la lettre de Roſe, qu'il ouvrit avec empreſſement après en avoir reconnu le caractère. Il la lut avec la même ardeur. Je vis bientôt ſes pleurs qui commençoient à couler. De quelque ſource qu'elles puſſent partir, je les pris pour le ſigne de ma victoire ; & recommençant à le preſſer par les motifs réunis de l'honneur, de l'intérêt, de la reconnoiſſance & de la tendreſſe naturelle, je tirai enfin de ſa bouche une réſignation abſolue à toutes mes volontés. Les ſoupirs & les regrets dont il

fut accompagnée, étoient des reſtes de foibleſſe, que je pardonnai à la violence qu'il faiſoit à ſes inclinations. Mais perſuadé, comme je devois l'être, que nous ſuivions l'un & l'autre la voix de notre devoir, je fus moins ſenſible à la pitié qu'à la joie, & je ne penſai qu'à tirer parti d'une diſpoſition qui pouvoit encore changer. Je fis appeler le concierge, pour finir avec lui le réglement des frais. Ma ſurpriſe fut extrême d'entendre pour réponſe, qu'il étoit ſatisfait, lui & le meſſager d'état; & que pendant que je m'étois entretenu avec mon frère, on lui avoit apporté ſous notre nom une ſomme qui ſurpaſſoit même ſes prétentions. Il ne falloit pas chercher longtems pour découvrir à qui nous étions redevables de ce nouveau bienfait. C'étoit Sara, qui ne s'occupant que du ſuccès de ſes ſoins, s'étoit fait informer auſſitôt que moi de tout ce qui pouvoit encore le retarder.

Patrice me confeſſa au milieu de ſon trouble, qu'il ſentoit le prix de tant de généroſité. Nous nous rendîmes directement chez Sara, dont il étoit juſte de ſatisfaire l'empreſſement par notre première viſite. Ce fut en chemin que m'étant ſouvenu du pouvoir qu'elle m'avoit donné, de régler le tems & la cérémonie de ſon mariage, je conçus la penſée de ne pas

laiſſer à Patrice un moment pour ſe refroidir. Je donnai ordre ſecrètement au domeſtique qui me ſuivoit, d'avertir un eccléſiaſtique que j'avois déja prévenu ; & ne doutant point que mon projet ne fût approuvé de Sara & de Dilnick, je réſolus de profiter du tumulte même des premiers complimens, pour ſceller notre bonheur commun par les cérémonies de l'égliſe. Patrice avoit marché longtems ſans parler. Je ſuis inquiet, me dit-il enfin, du rôle que j'ai à ſoutenir. Comment paroître ſans embarras devant une perſonne à qui j'ai tant d'obligations, avec ſi peu d'eſpérance de pouvoir jamais les reconnoître ? Sommes-nous éloignés de chez elle ? Je fus ravi de voir prendre ce cours à ſes réflexions. Nous touchions à la maiſon de Sara : Votre inquiétude eſt juſte, lui dis-je, ſi vous perdez de vue votre promeſſe, & toutes les raiſons qui vous y ont engagé ; mais avec un peu de fidélité à l'honneur, vous devez reſſentir moins d'embarras que de joie & d'aſſurance, à la vue d'une perſonne qui attend ſon bonheur de vous. Et lui montrant la porte au moment qu'il y penſoit le moins, je l'introduiſis bruſquement ſans prêter l'oreille à ſa réponſe.

Sara parut elle-même un peu déconcertée de nous voir arriver ſans s'y être attendue. Sa rou-

geur & celle de Patrice auroient formé une ſcène agréable pour des ſpectateurs indifférens. Mais voulant leur épargner toutes les explications qui pouvoient ſentir la contrainte, je les mis tout d'un coup où ils ne ſeroient parvenus que par bien des longueurs. En vous préſentant mon frère, dis-je à Sara, je vous offre un bien qui eſt à vous par toutes ſortes de droits; & ſon bonheur eſt de trouver aujourd'hui ſon devoir dans ce qui eſt capable de flatter ſes plus tendres inclinations. S'il a dû juger des ſentimens que vous avez pour lui par les généreuſes preuves qu'il en a reçues, vous devez juger des ſiens par vos propres bienfaits, & par l'opinion que vous avez eue de lui lorſque vous l'en avez cru digne. Des engagemens de cette nature ont déjà toute la force de ceux du mariage, & les cérémonies de l'égliſe ne ſont néceſſaires que pour les ſanctifier. Elles ne ſeront pas retardées longtems, ajoutai-je en regardant Sara; & ſi vous en croyez l'ardeur des ſentimens que je dois partager avec mon frère, j'aurai dès aujourd'hui la ſatisfaction de vous nommer ma belle-ſœur. J'attendis un moment ſa réponſe. Elle ne la prononça point, mais elle exprima ſon conſentement par une inclination grâcieuſe & modeſte. Patrice, à qui je n'avois pas laiſſé le tems d'ouvrir la bouche, prit cet intervalle pour lui adreſ-

ſer quelques complimens, moins tendres que civils & ſpirituels ; & parlant néanmoins du bonheur d'être à elle comme d'une fortune digne d'envie, il ajouta qu'il n'oſoit l'accepter auſſi promptement que je le propoſois, & qu'il demandoit quelque tems pour le mériter. Je conçus ſon adreſſe ; & tremblant de me voir obligé à de nouvelles diſcuſſions en préſence de Sara, je me tournai vers Dilnick, à qui je demandai, ſans affectation, s'il n'étoit pas d'avis comme moi de ne pas différer ce qui pouvoit être exécuté au même moment. Il me répondit en riant, que c'étoit leur rendre ſervice à l'un & à l'autre, & que Patrice ſur tout avoit beſoin de ce ſoulagement à la fin d'une longue priſon. Heureuſement l'eccléſiaſtique que j'avois fait avertir, parut avec deux ſurplis ſous le bras, & le rituel eccléſiaſtique à la main. Voyez, leur dis-je, ſi mon zèle vous laiſſe quelque choſe à déſirer ; & m'étant revêtu auſſitôt du ſurplis, je pris la main de Sara que je mis dans celle de Patrice. Il me regardoit d'un œil interdit. Que Roſe, lui dis-je pour le ſoutenir, recevra de conſolation d'une ſi heureuſe nouvelle ! Une courte prière, leur conſentement que je leur fis prononcer en peu de mots, & ma bénédiction que je leur donnai en prenant le témoignage des aſſiſtans, firent l'eſſence de cette cérémonie. Le nœud

indiſſoluble étant ainſi formé, je les fis mettre à genoux avec moi pour achever avec moins de précipitation. Mon cœur s'échauffa de joie & de tendreſſe en remerciant le ciel de l'heureuſe fin qu'il accordoit à mes déſirs. Il m'étoit lui-même témoin que je n'avois en vue que ſa gloire, le bonheur de mon frère, l'intérêt de notre famille, & les bienſéances mêmes du monde, autant qu'elles peuvent s'accorder avec la religion. On reconnoîtra dans la ſuite de notre hiſtoire de quelle néceſſité il étoit de peſer ſur toutes ces circonſtances.

Quelques ſentimens qui puſſent s'élever dans le cœur de Patrice, il avoit trop d'honneur & d'eſprit pour ne pas ſentir ce qu'il devoit à ſes engagemens. Il embraſſa ſon épouſe après notre prière; & quoiqu'il ne fît point remarquer toute l'ardeur que j'aurois ſouhaité dans ſes embraſſemens, il ne lui échappa rien du moins qui pût rendre ſes diſpoſition ſuſpectes. Pour elle, il paroiſſoit viſiblement qu'elle ſe croyoit en effet au plus beau jour de ſa vie. La joie qui éclatoit dans ſes yeux, ſes careſſes modeſtes, ſes regards, ſes attentions, me firent penſer plus d'une fois qu'elle faiſoit le perſonnage de Patrice. Il étoit queſtion de confirmer le ſceau de l'égliſe par un acte civil, ſuivant la méthode ordinaire. J'avois bien preſſenti que je n'aurois pas beſoin de précautions pour

la diſpoſer à traiter favorablement mon frere. Elle lui fit tous les avantages qui étoient autoriſés par les loix : & voulant, lui dit-elle, tenir tout de lui avec ſon cœur, elle lui abandonna au même moment les ſommes qu'elle avoit apportées, avec les clefs de toutes les malles, & celles mêmes de ſes cabinets d'Anglois. En vain ſe défendit-il de les recevoir. Elle l'exigea comme une complaiſance qu'elle vouloit prendre, ajouta-t-elle, pour l'augure de leur éternelle tendreſſe. J'applaudiſſois à ces tendres tranſports : je ne doutai point que ſenſible comme je connoiſſois Patrice, il ne prît bientôt malgré lui-même du goût & de l'attachement pour une femme ſi aimable.

Dilnick, qui tenoit le plaiſir de la table, ne parla plus que de célébrer la fête par un dîner ſomptueux qu'il prit ſoin de faire préparer. Il y invita, avec le conſentement de ma belle-ſœur, trois de ſes amis, qu'il avoit déjà informés de notre joie, & qui avoient aſſez connu mon père & celui de Sara, pour prendre part au bonheur des deux familles. Ils arriverent à l'heure marquée ; mais rien ne fut égal à notre étonnement, lorſque nous vîmes entrer avec eux Milord Linch, qui ſe jeta impétueuſement au cou de Patrice. Il étoit à Dublin depuis quelques jours ; & ſe trouvant lié avec un des amis

de Dilnick, de qui il venoit d'apprendre toutes les circonſtances qu'il n'avoit ſues qu'imparfaitement par le bruit public, il n'avoit pu réſiſter à l'impatience de nous embraſſer. Le ſouvenir du paſſé n'empêcha point Patrice de le recevoir avec beaucoup d'amitié. Ses premières offenſes avoient été réparées par ſon propre malheur, & par le zèle qu'il avoit fait enſuite éclater pour le ſervice de mes frères. D'ailleurs ſes ſentimens pour Roſe étant toujours les mêmes, nous ne pouvions le regarder comme un ennemi de notre famille, lorſqu'il brûloit de s'y attacher par le lien le plus étroit. Il n'ignoroit point la triſte ſituation de Roſe; & non-ſeulement il étoit un de ceux dont elle ſe plaignoit que les ſoins l'avoient importunée dans ſa retraite, mais l'intérêt même qu'il prenoit à ſes peines, & le déſir d'obtenir d'elle & de nous la liberté de les finir, étoit la principale cauſe de ſon voyage: cependant ſa diſcrétion ne lui permettant point de s'ouvrir au premier moment ſur toutes ſes vues, il ſe borna d'abord à des félicitations ſur le mariage de mon frère, & il nous pria de trouver bon qu'il demeurât à dîner avec nous.

On ſe mit à table avec tous les préparatifs qui pouvoient nous promettre de la joie. Patrice même que j'obſervois continuellement, ſembloit ſe prêter de bonne grace à la fête; &

quoique je crusse appercevoir un reste de mélancolie dans ses yeux, j'étois toujours persuadé que les charmes & la tendresse de son épouse en triompheroient bientôt. Je l'excitois moi-même à se livrer au plaisir ; & le fond naturellement sérieux de mon caractère, ne m'empêchoit pas d'entrer dans la disposition des convives, que Dilnick animoit par sa gaieté & par son entretien. Enfin tout le monde paroissoit livré au même sentiment, lorsque milord Linch, entre divers complimens qu'il adressoit aux deux époux, crut pouvoir mêler les excuses qu'il devoit à mon frère pour le mauvais office qu'il lui avoit rendu à Paris. Il les tourna à la vérité d'une manière si galante, qu'elles ne pouvoient être choquantes pour Sara ; mais en se félicitant lui-même d'avoir contribué sans y penser au bonheur qui attendoit Patrice en Irlande, il fortifia les sombres réflexions que je m'efforçois de dissiper, & qui n'agissoient déjà que trop sur son cœur. Du moins n'observai-je rien de plus vraiblable à quoi je puisse attribuer les tristes effets qu'elles produisirent. Je remarquai l'inquiétude que Patrice en ressentit ; & je me hâtai de faire prendre un autre cours à la conversation. Il s'apperçut de ma contrainte, qui [illegible] quelques momens à redoubler la [illegible], mais succombant enfin au poids qui lui opprimoit le

cœur, il ſe leva ſans prononcer un ſeul mot, pour aller reſpirer dans une chambre voiſine. N'ayant pu me tromper à ce mouvement, je me levai auſſi pour le ſuivre, dans la ſeule penſée de le rappeler à lui-même par une courte exhortation. On prit mon départ pour la marque de quelque alarme qu'on me ſuppoſoit pour ſa ſanté. Tous les convives en ayant la même opinion, ils quittèrent la table comme de concert, & vinrent après moi, en ſe demandant d'un air inquiet les uns aux autres, s'il ſe trouvoit mal. Il s'étoit aſſis près d'une table, ſur laquelle il avoit le coude appuyé, & la tête ſur ſa main. Soit que l'empreſſement de tant de perſonnes qui l'avoient ſuivi, & la crainte peut-être qu'on n'eût pénétré quelque choſe de ſes agitations, lui cauſaſſent une révolution ſubite, ſoit que le poids de ſes peines commençât en effet à ſurpaſſer ſes forces, nous ne fûmes pas plutôt autour de lui, qu'il tomba à nos pieds ſans connoiſſance & ſans ſentiment.

Les ſecours n'étant point éloignés, on ne fut pas longtems à lui faire rappeler ſes eſprits. Son épouſe fut la plus ardente à lui rendre toutes ſortes de ſoins. Il remarqua ſon zèle; & touché ſans doute de tant d'affection, il prit une de ſes mains qu'il baiſa reſpectueuſement. Les médecins qui furent appelés auſſitôt, lui trouvèrent une

une fièvre violente. Ils le forcèrent de ſe mettre au lit ; & jugeant que le repos lui étoit néceſſaire, ils voulurent qu'on l'y laiſſât quelques heures ſans l'interrompre. S'étant fait expliquer les circonſtances de cet accident, ils l'attribuèrent à l'imprudence qu'il avoit eue de s'expoſer tout d'un coup à l'air, en ſortant du château ; & au paſſage trop précipité de la triſteſſe d'une priſon à la joie d'un feſtin. Loin de combattre leur erreur, je fus ravi de voir tout le monde diſpoſé à trouver cette explication juſte & naturelle. On devint tranquille ſur leur parole ; & Sara même ſe laiſſa perſuader malgré ſon inquiétude, de retourner à table avec la compagnie.

J'avois des idées bien différentes de ce qui venoit d'arriver ; & je brûlois de pouvoir me dérober avec bienſéance, pour retourner au lit du malade, à qui je jugeois bien qu'un moment de mon entretien, étoit plus néceſſaire que le repos. J'en fis naître l'occaſion ſous quelque prétexte, & j'arrêtai même Sara qui étoit auſſi empreſſée que moi de le revoir. Il pouſſa un profond ſoupir en me voyant approcher. Je m'aſſis proche de lui, & j'y demeurai quelques momens ſans parler, feignant en apparence de ménager ſon repos, mais au fonds pou attendre qu'il m'ouvrît ſon cœur, & qu'il s'expliquât le premier. Enfin, voyant qu'il continuoit

de garder le ſilence, je lui témoignai l'inquiétude où ſon évanouiſſement avoit été capable de nous jeter, & l'eſpérance où nous étions néanmoins que cet accident ſeroit ſans ſuite dans un tempérament tel que le ſien. Ah! me dit-il, d'une voix baſſe, & comme s'il eût appréhendé d'être entendu, les ſuites que je crains, ne ſont pas celles qui peuvent menacer ma ſanté & ma vie; le ſacrifice en eſt fait, & j'abandonne au ciel l'une & l'autre. Y penſez-vous, me hâtai-je d'interrompre? Vous m'alarmez par un diſcours que j'ai peine à comprendre. Je devine vos alarmes, reprit-il auſſitôt, mais je ne puis les guérir, & vous avez dû les prévoir. Je me ſuis ſacrifié à vos volontés & à l'intérêt de ma famille; en demandez-vous davantage? Mais Sara, interompis-je encore, n'aurez-vous pas pour une épouſe..? Il m'arrêta: j'aurai pour Sara, me dit-il, tout ce que je vous ai promis pour elle; du reſpect pour ſes vertus, car je ſens tout ce qu'elle vaut, & je n'admire pas moins que vous ſa bonté & ſes charmes; de la reconnoiſſance pour ſes bienfaits, de la complaiſance & de l'attention pour tous ſes déſirs. C'étoit à vous, qui vous êtes chargé de lier mon ſort au ſien, à lui déclarer ce que j'étois capable de mettre dans notre engagement, & à quelles conditions je pouvois être à elle. Je n'y ai pas eu d'autre part que

telle d'une ſoumiſſion aveugle, qui m'a fait renoncer au ſoin de moi-même pour l'intérêt & l'honneur des autres. Vous ne l'ignorez pas, je ne fais que vous répéter ce que je vous ai juré pluſieurs fois en la préſence du ciel. Prenez donc ſur vous, ajouta-t-il avec une eſpèce d'indifférence, le ſuccès de votre entrepriſe, comme vous en avez pris le deſſein & l'exécution. Si vous croyez que Sara attende plus que vous n'avez dû lui promettre, & que je ne puis lui offrir, faites-lui perdre cette eſpérance, préparez-la dès aujourd'hui à la conduite que je tiendrai avec elle; repréſentez-moi comme un caractère froid, diſtrait, mélancolique, farouche. Ajoutez-y, ſi vous voulez, que je n'en ſerai pas moins reſpectueux ni moins civil; c'eſt tout ce qu'elle doit attendre, & je ne vous ai pas promis davantage.

Un diſcours ſi étrange, & le ton dont il fut prononcé, me cauſèrent un ſaiſiſſement dont je ne me remis pas tout d'un coup. Dans l'embarras où je me trouvai pour y répondre, je me rappelai, comme j'avois déjà fait mille fois, tous les motifs qui m'avoient fait ſouhaiter ce fatal mariage, & les démarches dans leſquelles je m'étois engagé pour le faire réuſſir. Mes vues ni ma conduite ne me préſentant rien de criminel, je me ſerois peut-être armé de toute l'au-

torité de ma profeſſion & de mon âge contre un caprice opiniâtre qui me paroiſſoit bleſſer toutes ſortes de droits & de lumières, ſi je n'euſſe entendu Sara qui s'approchoit. Sa préſence me parut le meilleur remède que je puſſe apporter aux dégoûts de mon frère ; & ne doutant pas du moins qu'il ne la traitât avec autant de civilité qu'il ſe propoſoit de froideur, je pris le parti de le laiſſer ſeul avec elle.

Je trouvai milord Linch, qui brûloit de m'entretenir en particulier. Je répondis à ſon empreſſement. Le haſard, me dit-il, qui me procure ici l'honneur de vous voir, m'épargne le chemin que j'aurois fait juſqu'à Killerine. Mes intérêts n'ont pas eu plus de part à mon voyage que les vôtres ; ou plutôt ma plus forte paſſion étant de les unir, je me les propoſe déjà comme s'ils ne pouvoient plus être ſéparés. Il continua de me raconter tout ce qui avoit ſuivi ſon démêlé avec mes frères, dont il ſuppoſoit que j'avois été informé par leurs lettres. La captivité de Georges ; le danger du même ſort, auquel il avoit été expoſé, & qu'il n'avoit évité qu'en changeant d'habit & de nom à Paris, où cette crainte ne l'avoit pas empêché de ſolliciter ardemment la grace de mon frère ; le prix que Roſe avoit attaché au ſuccès de ſon zèle ; le malheur qu'il avoit eu de le manquer par la

rigueur inflexible de la cour, enfin la retraite de Roſe dans un couvent, & le départ de Patrice furent les images que l'eſpoir de m'engager dans ſes intérêts, le porta à me retracer, comme le déſir d'apprendre quelques nouvelles circonſtances me les fit écouter patiemment. Si vous avez pu ſavoir, pourſuivit-il, une partie de ce détail par la bouche de Patrice, vous ignorez tous deux ſans doute que Roſe eſt ſortie du couvent où elle s'étoit retirée. Mes recherches m'ont fait découvrir ſon nouvel aſyle ; & toujours plein de la tendreſſe qu'elle m'a inſpirée, je lui ai fait offrir de nouveau la diſpoſition de ma fortune. Elle a refuſé de me voir ; elle a rejeté auſſi de ma main des ſecours trop légers pour les faire valoir, mais dont je ne ſais que trop combien elle a beſoin dans ſa ſituation. Enfin, pouſſé par l'amour, & perſuadé qu'une fille n'eſt pas à plaindre, lorſqu'on la force de devenir riche & heureuſe, j'ai pris le parti de louer ſous un nom emprunté l'appartement qui répond au ſien dans une maiſon voiſine. N'en étant ſéparé que par un mur commun, je l'ai fait percer ſans bruit ; & ce que je lui ai laiſſé d'épaiſſeur, peut être renverſé avec le moindre effort. Mon deſſein, ſi je puis le confeſſer ſans honte, étoit de prendre le tems de la nuit pour enlever une perſonne que j'adore, & ſans laquelle je n'ai plus

le bonheur à eſpérer. Le reſpect que je dois à ſa naiſſance & à ſa vertu, ne m'avoit pas permis de former cette entrepriſe ſans prendre des meſures pour l'épouſer ſur le champ. Cependant, à la veille de l'exécution, un ſcrupule d'honneur m'a retenu. J'ai penſé que ſi la réputation de votre ſœur n'avoit rien à ſouffrir lorſque ma violence ſe trouveroit auſſitôt réparée par un mariage légitime, une maiſon que je dois reſpecter, & qui a des alliances avec la mienne, en recevroit toujours quelque tache ; ſans compter que n'oſant me promettre de vous & de vos frères l'aveu d'une action ſi hardie, je m'expoſois à la néceſſité de vivre avec vous dans une diviſion éternelle. Ces conſidérations ont prévalu. Sans renoncer abſolument à mon deſſein, que je regarde comme la ſeule voie qui puiſſe vaincre le cœur de Roſe, je me ſuis déterminé à le communiquer à votre frère. On m'a laiſſé la liberté de le voir à la Baſtille. Il m'a reçu ſans aucune marque de reſſentiment ; & confeſſant qu'il m'auroit vu volontiers le mari de ſa ſœur, ſi la tendreſſe qu'il a pour elle ne lui eût fait craindre de forcer ſon inclination, il ne m'a pas entendu parler des embarras où elle eſt réduite, ſans l'accuſer de s'y être précipitée elle-même, & ſans plaindre ſon obſtination qui a cauſé toutes nos diſgraces com-

munes. J'ai ſaiſi cette occaſion pour lui découvrir mes vues, & pour le preſſer de les approuver. Ma franchiſe l'a touché. Il n'a mis qu'une condition à ma démarche, c'eſt qu'elle ſoit communiquée à ſes frères, & que j'obtienne d'eux l'approbation qu'il m'accorde. Je l'apporte ſignée de ſa main, ajouta-t-il ; & quoique mes affaires ne ſoient pas terminées à Saint-Germain, je n'ai rien eu de ſi preſſant que d'en finir une, dont je fais dépendre tout le bonheur de ma vie. Il me préſenta auſſitôt le billet de Georges, qui ne contenoit qu'un ſimple conſentement au mariage de milord Linch avec Roſe..... ſa ſœur, ſans aucune mention expreſſe de l'enlèvement ; & il joignoit à ſon récit les inſtances les plus tendres & les plus preſſantes, en m'offrant même un empire abſolu ſur ſon bien, qu'il remettoit, me dit-il, entre mes mains.

Quoiqu'une propoſition de cette nature eût commencé par me révolter, & qu'elle me parût mériter toutes mes réflexions, la réponſe qu'on me demandoit, me cauſa peu d'embarras. Je rendis graces à milord Linch de l'inclination qu'il conſervoit pour ma ſœur. Ne penſant à chaque moment, lui dis-je, qu'à partir moi-même pour Paris, je me flatte d'avoir conſervé aſſez de pouvoir ſur l'eſprit de Roſe, pour lui

geoit de changer de demeure. Je conçus qu'elle étoit en ſureté avec ces précautions ; mais quelle idée devois-je me former de ſon ſort, lorſque joignant de ſi étranges circonſtances à celles de ſa lettre, je me la repréſentois tout à la fois luttant contre la miſere, & comme environnée d'une troupe de loups ravilſans, qui en vouloient à ſon repos & à ſa liberté ? Le deſſein que la faveur du ciel avoit détourné dans milord Linch, ne pouvoit-il pas naître au duc de.... & à ſes autres amans qu'elle ne m'avoit pas fait connoître par leur nom ? A quoi étoit-elle continuellement expoſée ? Je ſervois parti ſur le champ, ſi je n'euſſe conſulté que mon ardeur ; & milord Linch, qui me croyoit déjà dans ſes intérêts, prévint de l'aveu que je lui avois fait de mon deſſein pour me preſſer de ne le pas différer. Je n'étois arrêté que par deux raiſons : l'envie de voir Pauline tranquillement établie dans le couvent d'Amiens, avant mon départ, & la néceſſité de faire une ſomme aſſez forte pour n'être dans la dépendance de perſonne à Paris.

Milord Linch vouloit s'ouvrir à Pauline. Je le priai de me laiſſer ce ſoin ; & retournant au lit de mon frere que je trouvai encore avec ſon épouſe, leurs mains ſe cherchant encore, je tirai un augure ſi favorable de la ſituation

où je les ſurprenois, que je crus pouvoir en uſer plus librement avec ma belle-ſœur, & traiter nos affaires en ſa préſence, comme un intérêt commun. Je leur appris le ſujet du voyage de monſieur Linch, ſes propoſitions, & les inſtances avec leſquelles il me preſſoit de partir. Quoique j'euſſe évité de toucher la triſte ſituation de Roſe, Sara comprit qu'une fille expoſée à un enlèvement dont elle ne pouvoit ſe défendre, n'étoit pas dans une ſituation heureuſe; & la tendreſſe de ſon cœur s'alarmant tout d'un coup pour la ſœur de Patrice, elle fut la première à m'interrompre, pour exiger deux choſes ſur leſquelles elle inſiſta avec la même ardeur. Vous ſeriez cruel, me dit-elle, de prêter les mains à l'enlèvement de Roſe, & de vouloir la marier malgré elle à milord Linch. Je ſais qu'il eſt riche; mais le bonheur dépend-il des richeſſes? Si la fortune de ma ſœur ne répond pas à vos déſirs, ajouta t-elle en s'autoriſant déjà d'un nom ſi tendre, faites-la repaſſer en Irlande. Ne ſerai-je pas trop heureuſe d'avoir une compagne ſi chère, & de pouvoir contribuer à ſon établiſſement? & ſerrant les mains de ſon mari, elle lui demandá la liberté & le retour de Roſe, comme deux faveurs qu'elle vouloit obtenir de nous.

Je démêlai dans les yeux de mon frère que

ſon eſprit n'étoit pas ſans embarras. Cependant prenant parti ſans balancer pour le ſentiment de Sara, il ſe joignit à elle pour me prier de ne pas retarder l'exécution de ce qu'elle méditoit. Nous convînmes que, ſans nous expliquer ouvertement avec milord Linch, nous lui marquerions notre reconnoiſſance dans les termes dont je m'étois déjà ſervi; & que s'il étoit même diſpoſé à partir auſſitôt que moi, je ne refuſerois pas de faire le voyage avec lui. Sara n'entendit point que je repréſentaſſe la néceſſité où j'étois de faire auparavant celui d'Arcadie. Elle me dit qu'il étoit juſte que Patrice & elle fuſſent chargés de tous les frais de mon entrepriſe, tandis qu'ils me chargeoient eux-mêmes de la peine & du ſuccès. Mon départ fut réglé pour le lendemain. Je communiquai ſur le champ cette réſolution à milord Linch, qui ne balança point à répondre qu'il ſeroit prêt à m'accompagner.

Après tant de ſoins & d'inquiétudes, j'aurois commencé à trouver quelque douceur dans l'eſpérance, ſi j'euſſe pu partir plus tranquille ſur les diſpoſitions de Patrice. Je m'entretins de cette idée une partie de l'après-midi, en attendant l'occaſion de lui parler ſans témoins. Sa fièvre étoit toujours ardente; & de quelque manière qu'il fallût expliquer l'air de complai-

ſance que j'avois cru lui voir pour ſon épouſe, je ne pouvois attribuer les déſordres de ſa ſanté qu'aux agitations de ſon eſprit. Le moment que je ſouhaitois arriva : l'ayant trouvé ſeul, je vous quitte, lui dis-je ; & ſi je vous laiſſe avec une ſanté incertaine, j'emporte du moins la douceur de vous croire un peu plus ſenſible au mérite de votre épouſe. J'ai remarqué les progrès qu'elle a faits dans votre cœur, & j'en ai remercié le ciel au fond du mien. Il m'interrompit : eh bien, me dit-il d'une voix languiſſante, partez avec cette opinion. Je ſouhaite qu'elle puiſſe la prendre auſſi. Vous ſerez ſatisfaits tous deux, & je ſerai le ſeul miſérable. Comment, repris-je avec étonnement, vous ne penſez pas à vivre heureuſement avec elle, & vous lui refuſeriez les ſentimens qu'un honnête-homme doit à une femme aimable & vertueuſe ? que ſignifioient donc les careſſes que vous lui faiſiez tantôt ? Il me conjura de ne pas irriter ſes peines, & de me ſouvenir de ce qu'il m'avoit dit quatre heures auparavant, comme d'une règle dont il ne s'écarteroit jamais. J'ai l'humeur douce, continua-t-il ; je ne ſuis point capable de réſiſter aux avances d'une femme ; & lorſque Sara viendra m'accabler, comme tantôt, des marques obligeantes de ſa tendreſſe & de ſon inquiétude, je n'aurai pas

la brutalité de la repouſſer ; mais ce qui pourra ſervir à ſa tranquillité, ſera toujours inutile pour la mienne. Pourquoi me remettre ſur cette triſte matière ? Ne vous ſouvenez-vous pas de tout ce que je vous ai promis ?

Je crus qu'étant encore ſi rempli de ſes préventions, il étoit inutile de les combattre à la veille de mon départ. J'aurois rompu cet entretien à l'heure même ; & le recommandant au ciel, je ne me ſerois plus occupé que des préparatifs de mon voyage, s'il ne m'eût témoigné lui-même qu'il avoit quelque choſe d'importance à me communiquer. M'étant rapproché de lui, je remarquai que ſon viſage s'étoit couvert de rougeur. Il me pria de l'écouter, & il me tint ce diſcours.

Hélas ! quel détours dois-je employer pour vous découvrir un ſecret que les circonſtances ne me permettent plus de vous cacher ? Vous partez pour Paris, où vous eſpérez peut-être de retrouver des Peſſes. Il en eſt bien éloigné. Si vous vous ſouvenez du récit que je vous ai fait à Killerine, vous m'avez entendu louer ſon zèle, & confeſſer le penchant que j'avois à le ſervir auprès de Roſe ; mais ce que vous avez pu croire qu'il ne devoit qu'à ma reconnoiſſance & à mon amitié, venoit d'une autre cauſe:

Après la ru
qu'il m'off
je lui avo
de mes n
de L.....
ſoit igno
prendre
ſoit ſen
porta ſ
le ſalai
un mo
lemag
L.....
ſieur
les
fut
qu'
m'
pe
je
é
e
(

vous donneroit bien des préférences si elle écou-
toit son cœur plus que son ambition. [illegible]
lui promis d'avoir pour ses intérêts le même
zèle qu'il auroit pour les miens ; & pour don-
ner plus de force à cet engagement, je lui fis
un écrit signé de mon nom, avec toutes les
formalités qui peuvent lier un homme d'hon-
neur.

Il est vrai qu'ayant voulu commencer aussitôt
à prévenir Rose en sa faveur, je remarquai que
sans le haïr, elle ne recevoit pas mes impres-
sions aussi facilement que je m'en étois [illegible]
Je l'aurois soupçonnée d'avoir le [illegible]
d'une autre passion, si je [illegible]
tems par des preuves [illegible]
le duc de..... & milord [illegible]
dont les soins avoient [illegible]
gnés de lui plaire. [illegible]
à la voir au couvent [illegible]
qu'elle y reçut [illegible]
Cependant, un [illegible]
sein une heure [illegible]
nois ordinairement [illegible]
l'attendre [illegible]
sans livrée [illegible]
la porte, [illegible]
qu'il [illegible]
moins [illegible]

ne pouvant réſiſter à la mienne, je lui demandai naturellement ce qui l'amenoit. Il me confeſſa qu'il attendoit les ordres d'une penſionnaire du couvent, à qui il venoit de rendre une lettre. Mademoiſelle de..... lui dis-je en nommant ma ſœur ? Il avoua que c'étoit elle. Je pris ſur le champ une réſolution qui va vous ſurprendre. Fort bien, lui dis-je ; je ſerai diſcret, & je ne veux pas vous interrompre. Sortant enſuite du parloir, je lui laiſſai le tems de recevoir la réponſe qu'il attendoit ; mais j'étois à quatre pas de la porte avec mon laquais ; & l'ayant vu ſortir, je l'arrêtai, en le menaçant des dernières extrémités s'il ne me remettoit la lettre qu'il venoit de recevoir. Dans un lieu déſert, où nous ne pouvions être apperçus de perſonne, il ne put éviter de me ſatisfaire. Je m'éloignai auſſitôt pour retourner chez moi, où je voulois remettre à lire tranquillement une pièce ſi intéreſſante. Mon laquais m'avertit que l'autre nous ſuivoit ; mais n'ayant point de meſures à garder dans une affaire de cette nature, j'affectai de continuer mon chemin ſans y faire attention.

Jugez avec quel empreſſement j'ouvris la lettre de ma ſœur. Elle ne contenoit que ſix lignes dont j'ai retenu tous les termes. Je n'écouterai jamais, diſoit-elle, une propoſition qui bleſſe

bleſſe mon devoir. Ne la renouvelez plus, ſi vous voulez que je conſerve l'opinion que j'ai de vous. N'eſt-ce pas aſſez d'avoir arraché de moi un aveu que je me reproche? & que dois-je ai-je à faire ſur votre cœur, ſachant que je ne ſerois point ſenſible à votre tendreſſe, ſi les voies que vous m'ouvrez ne ſont propres qu'à me la faire perdre? Attendez que mes idées s'éclairciſſent. Ce ſera mon devoir alors de répondre à vos ſentimens; mais c'eſt le vôtre aujourd'hui de ne pas abuſer du penchant que j'ai pour vous, & de l'embarras où je me trouve.

Cette lecture, continua Patrice, ne me cauſa point d'autre émotion que celle de la ſurpriſe. Il n'étoit pas extraordinaire qu'une fille auſſi aimable que Roſe, plût à tous ceux qui la connoiſſoient; & je ne lui faiſois pas un crime d'être ſenſible elle-même à la tendreſſe d'un homme de mérite. D'ailleurs, jugeant de ſes engagemens par ſes expreſſions, je ne pouvois l'accuſer d'être ſortie de certaines bornes, dans leſquelles il me ſemble que l'amour peut aiſément s'accorder avec l'honneur. Mais je ne revenois point de ma ſurpriſe en conſidérant de quelle adreſſe elle avoit eu beſoin pour nous déguiſer une paſſion qui ne pouvoit être née nouvellement, & qui ne l'engageoit point dans un commerce de lettres, ſans avoir fait de grands progrès

dans ſon cœur. Je cherchois qui pouvoit être cet heureux amant qui étoit préféré au duc de....., à des Peſſes, & à milord Linch. Il ne ſe préſentoit rien à ma mémoire qui pût me faire ſortir de ce doute, lorſque mon laquais vint m'avertir qu'un homme bien mis & d'une figure avantageuſe demandoit à me parler. Il ajouta qu'il n'y avoit point d'apparence que j'en fuſſe connu, parce qu'en demandant à me voir, il n'avoit pu lui dire mon nom, & qu'il ne m'avoit déſigné qu'en lui demandant ſon maître. Je ne doutai point que cette viſite n'eût quelque rapport à la lettre de ma ſœur; & toutes les craintes qui pouvoient me reſter d'un autre côté ne m'empêchèrent pas de la recevoir. L'inconnu étoit en effet un homme de bonne mine. Il s'avança fièrement, & ne mettant pas moins de fierté dans le ton de ſa voix, il me demanda de quel droit & par quelles vues j'avois employé la violence pour m'emparer d'une lettre à laquelle je n'avois aucune part. Je ſouris de cette queſtion, qui ſembloit une menace; & ſans donner un air fort ſérieux à ma réponſe: il eſt vrai, lui dis-je, que j'aurois des droits beaucoup plus clairs ſur mademoiſelle de..... ſi j'étois ſon père mais elle n'eſt que ma ſœur. Ces deux mots ayant éclairci ſes doutes, il me fit des excuſes d'un air em-

barrassé; ensuite se rejetant sur le mérite de [illegible]
il me félicita d'être frère d'une personne si [illegible]
mante. Oui, interrompis-je d'un ton plus [illegible]
jeune & charmante, mais digne aussi d'être [illegible]
pectée par sa naissance & par l'honnêteté de [illegible]
sentimens; qui penseroit à elle sans [illegible]
cette route, s'exposeroit à trouver de l'obsta-
cle en chemin. J'approuve cette [illegible]
leur, me dit l'étranger, & j'en ferai même va-
loir toute la justice; car ce n'est pas mon in-
térêt propre, ajouta-t-il, qui m'a [illegible]
Il se leva; & m'ayant [illegible]
excuses, il se retira sans vouloir être accompa-
gné jusqu'à la porte.

Cette conversation me laissa plus d'inquiétude
que de chagrin. L'opinion que j'avois de Rose,
& les expressions mêmes de sa lettre me ga-
rantissoient assez sa vertu, mais j'aurois souhaité
de pouvoir découvrir qui étoit celui qui avoit in-
téressé son cœur, & par quelle voie il y étoit pe-
venu. N'espérant ces lumières que d'elle-même,
je résolus de ne pas attendre qu'elle pût être
prévenue par son amant. Je retournai à sa grille,
& ne la trouvant informée de rien, je pris oc-
casion de quelque nouvelles instances en faveur
de des Pesses, pour lui témoigner, que je lui
croyois d'autres raisons de froideur que son

indifférence naturelle. Je ne voulus pas même l'expoſer à recourir au déguiſement pour ſe défendre, & lui confeſſant que le haſard m'avoit appris ce que je ne cherchois point à pénétrer, je me plaignis qu'elle eût manqué de confiance pour un frère qui l'aimoit ſi tendrement. Elle n'étoit pas capable des artifices que j'avois voulu prévenir. La candeur étoit dans ſes yeux & ſur ſes lèvres. Elle prit mes mains en rougiſſant; & me demandant pardon de ſa timidité, me dit-elle, beaucoup plus que de ſa défiance, elle me promit de m'apprendre ce qu'elle ſe reprochoit depuis long-tems de m'avoir caché. Mais s'interrompant auſſitôt : vous le connoiſſez donc, reprit-elle en baiſſant les yeux? pouvez-vous m'apprendre ſon nom?

Cette queſtion prononcée avec feu, quoique d'un air rêveur, me fit trop connoître que non-ſeulement la bleſſure de Roſe étoit profonde, mais qu'il y avoit quelque circonſtance extraordinaire dans ſon aventure. J'étois impatient d'entendre cet étrange ſecret. Vous vous ſouvenez, me dit-elle enfin, de ce premier bal où vous me conduiſîtes avec Georges. L'aſſiduité que monſieur le duc de.... eut auprès de moi, ne m'empêcha point de remarquer que j'étois obſervée avec autant de ſoin par un

homme dont la figure & l'attention m'intéreſſèrent beaucoup davantage. Il changea vingt fois de place, pour ſe ſaiſir de celles qui l'approchoient de la mienne, ou qui lui donnoient plus de facilité à me regarder. Je veillois trop ſur moi-même pour lui laiſſer appercevoir que j'étois frappée de la perſévérance de ſes regards : mais il eſt vrai que j'en reſſentis des effets qui m'étoient encore inconnus ; & j'aurois eu la curioſité de m'informer de ſa qualité & de ſon nom, ſi la bienſéance ne m'eût arrêtée. Ainſi je perdis l'unique occaſion que j'aie eue de le connoître. Cependant d'autres ſoins ayant preſque effacé ce ſouvenir, il ne m'en reſtoit qu'une foible impreſſion, lorſque Georges prit le parti de vous laiſſer avec le Doyen, pour s'établir avec moi dans une maiſon différente. Je n'eus point d'autre motif pour le ſuivre, que l'aſcendant qu'il avoit gagné ſur mon eſprit. Mais dès la première fois que je ſortis pour aller à l'égliſe, je fus comme effrayée de me trouver à côté de ce même homme que j'avois pris plaiſir à voir au bal. Il me confeſſa qu'il ne devoit point cette rencontre au haſard : toute ſon occupation avoit été de me chercher ; il trouvoit enfin l'occaſion de m'expliquer une partie de ſes ſentimens. Que puis-je dire pour me juſtifier de l'avoir écouté ? Il me les expliqua

en effet avec tant de reſpect & de douceur, que je ſentis tout mon penchant ſe réveiller. Ma frayeur fit place à la confiance. Sans bleſſer la modeſtie dans ma réponſe, je ne me défendis que par les raiſons générales de bienſéance & d'honneur, qui ne me permettoient pas de recevoir ſes ſoins ſans l'aveu de mes frères. Loin de ſe plaindre de mes ſentimens, il m'aſſura qu'il s'eſtimoit heureux de les trouver tels qu'il s'y étoit attendu; & n'étant pas capable, me dit-il, d'aimer ce qu'il n'auroit point eſtimé, il me fit des ſermens de ſincérité & de conſtance, dont il ne craignit point de prendre à témoin celui que nous venions adorer à l'égliſe. Mais lorſque je lui répétai que j'étois dans la dépendance de mes frères, & que je ne ſavois rien mettre en balance avec mon devoir, il m'avoua d'un air chagrin, qu'une raiſon invincible le mettoit dans la néceſſité de ſe contraindre; que portant un nom connu dans le monde, & jouiſſant d'une fortune aſſurée, il ſe promettoit bien que mes frères ne le rejetteroient pas lorſqu'il m'offriroit ouvertement ſes ſoins; mais qu'il étoit forcé par un motif qui lui feroit honneur un jour à leurs propres yeux, de les tenir pendant quelque tems cachés; qu'au nom de moi-même, & ſe propoſant mon bonheur autant que le ſien,

il me conjuroit de les ſouffrir ſecrètement, & de régler, même avec toute la rigueur de ma vertu, la manière dont il devoit me les rendre.

Cette propoſition, continua Roſe, me parut ſi offenſante, que le dépit que j'en eus me fit rompre auſſitôt un entretien qui n'avoit duré que trop longtems. Non, lui dis-je, je ne connois point les traités de cette nature, & mon devoir m'apprend à fuir lorſqu'on oſe me les propoſer. Nous étions à la porte de l'égliſe, où la foule ne permettoit pas d'entrer aiſément; ce qui pouvoit me faire craindre qu'il ne continuât de m'entretenir malgré moi. Mais ſi cette raiſon avoit favoriſé le goût que j'avois pris d'abord à l'écouter, elle me ſervit auſſi de prétexte pour remonter bruſquement dans le carroſſe qui m'avoit amenée, & pour me faire conduire dans une égliſe plus éloignée.

J'étois ſi émue d'entendre Burke, que je ne penſois point à l'interrompre. Après la ſatisfaction, pourſuivit-elle, que je reſſentis d'avoir préféré mon devoir à [illegible], ne me défendez pas [illegible], lorſque je me demandai à moi-même en frémiſſant, pourquoi j'avois [illegible] contraire à l'autre, & par quelle [illegible] ciel les douceurs qui [illegible]

foibleſſes ſont plus ſenſibles que celles de la vertu. Les traits que je venois de voir m'étoient préſens. Le ſon de la voix, la grâce des expreſſions frappoient encore mes oreilles. Je trouvois un rapport ſi doux entre l'impreſſion de mes ſens & les mouvemens de mon cœur, qu'après bien des réflexions, je ne pus douter que le ſacrifice que je venois de faire ne fût celui de tout mon bonheur. Cependant je fus ſoutenue par l'idée de mon devoir. Le bal de l'hôtel de Carnavalet, où je revis la cauſe de mes inquiétudes, ne changea rien à mes principes. J'évitai même de lui parler, & le regret de m'en éloigner n'eut point de part à la difficulté que je fis de vous ſuivre.

Je ne pus m'empêcher de demander ici à ma ſœur pourquoi elle n'avoit pas du moins conſulté Georges ſur une aventure ſi ſingulière, & quelle raiſon elle avoit eue de lui en faire un ſecret. Il ne m'entretenoit, me dit-elle, que des eſpérances qu'il avoit conçues de me voir faire une fortune brillante. L'exemple de M. le duc de.... qui ne ſe rebutoit pas de toutes mes froideurs, lui faiſoit croire qu'il me ſuffiroit de paroître à la cour, ou dans les grandes aſſemblées de la ville, pour m'attirer une foule d'amans. Je n'aurois pas eu la hardieſſe de lui confeſſer l'inclination que je me ſentois pour un inconnu. Vous m'avez accoutumée tous trois, ajouta-

t-elle tendrement, à vous reſpecter comme autant de maîtres. Et revenant à ſon récit: Je pouvois donc me flatter, reprit-elle, d'avoir le cœur libre; mais il n'en étoit pas plus diſpoſé à prendre d'autres engagemens, dont cette aventure même m'avoit fait perdre le goût. Ainſi des Peſſes & milord Linch étoient peu capables de me toucher. Ce ne fut que ma ſoumiſſion pour le conſeil de mes frères, qui me détermina ſucceſſivement à les ſouffrir. Rappelez-vous l'inclination que j'avois pour la ſolitude, j'y prenois triſtement plaiſir à me retracer le bonheur auquel j'avois renoncé, & je me fortifiois dans mon indifférence pour les hommes, à meſure que je croyois m'endurcir contre le ſeul qui m'auroit ſu plaire. Cependant à peine fûmes-nous arrivés à Paris, que la vue de mademoiſelle de L.... dont vous m'avez procuré la connoiſſance, votre tendreſſe mutuelle, vos proteſtations d'amour & de conſtance, enfin votre bonheur dont j'ai été témoin, m'ont fait ſentir plus que jamais qu'il manquoit quelque choſe au mien. Je n'ai pu vous déguiſer mes ſentimens. Vous m'en avez arraché l'aveu par vos inſtances & vos careſſes. C'eſt à cette funeſte confidence qu'il faut attribuer tous nos malheurs. Quand la néceſſité m'a fait prendre le parti d'entrer dans ce couvent, j'en ai béni le ciel; & j'ai conſidéré que pour une femme

qui n'a rien à eſpérer de l'amour ni de la fortune, la retraite eſt un parti qui ne peut être choiſi trop tôt. Je ne ſais à quoi cette réflexion m'auroit portée, ſi dès le ſecond jour de mon entrée dans cette maiſon, je n'étois retombée dans de nouvelles peines par une aventure imprévue. On m'avertit qu'un jeune homme me demande à la grille. Je me figure que c'eſt vous ou des Peſſes. Mais imaginez-vous ma ſurpriſe, lorſqu'en ouvrant la porte de ce parloir, j'apperçois mon inconnu. Peut-être devois-je me retirer : mais on eſt redevable auſſi de quelque choſe à la bienſéance. Il eſt certain que je demeurai d'abord irréſolue ; & qu'ayant remarqué mon embarras, il me fit des inſtances ſi reſpectueuſes & ſi tendres, qu'elles eurent la force de m'arrêter. Sans m'apprendre comment il avoit découvert ma demeure, après s'être donné des tourmens inutiles pour la trouver pendant notre ſéjour aux Saiſons, il me conjura de décider de ſa vie, qu'il faiſoit dépendre de la pitié qu'il me demandoit. Je fus attendrie de ſon air, où je crus démêler en effet de l'abattement & de la langueur. Cependant m'étant rendue maîtreſſe de ce ſentiment, je ne balançai point à répondre que je me trouvois offenſée d'une viſite qui bleſſoit tous les devoirs ; & que je ne recevois perſonne qui ne me fût préſenté par mon frère. Je

me tournai pour le quitter. E[illegible]
Ne déſeſpérez pas, me dit-il, [illegible]
vous adore ; je n'oſe vous vanter [illegible]
cœur, mais vous le connoîtrez... [illegible]
rompis-je, ſans avoir pris la [illegible]
pliquer avec mon frère ? Cette [illegible]
chappa dans mon émotion, [illegible]
ner. Ah ! s'écria-t-il, j'ai de [illegible]
me taire, que vous les apprendrez [illegible]
un jour ; mais elles finiront [illegible]
que la permiſſion de vous [illegible]
de l'être un jour de vous [illegible]
à vous voir ; je me [illegible]
ſi vous me flattez du [illegible]
avenir qui ne peut [illegible]
rien dans ces intrigues [illegible]
compoſition honoraire, [illegible]
quer, après l'avoir [illegible]
pas préſenté depuis [illegible]
même il m'eſt venu [illegible]
avec précipitation, [illegible]
pouvoit avoir quelque [illegible]
Quoiqu'elle ſoit ſans [illegible]
cune raiſon d'en [illegible]
connu aux premières [illegible]
Il paroit informé, [illegible]
Georges & du vôtre, [illegible]
je ſuis de mille [illegible]

dité de la vie. Il plaint mes peines en amant paſſionné; & ce qu'il ſe propoſe uniquement, dit-il, étant ma tranquillité & mon bonheur, il me conjure d'accepter une maiſon toute meublée, où je ſerai ſervie au gré de mes déſirs, & où il me promet de ne me pas voir avant que ſes affaires lui laiſſent la liberté de m'offrir ſa fortune & ſa main. Voyez ſi ma franchiſe eſt ſans réſerve: je ne puis vous cacher que cette apparence de déſintéreſſement m'a touchée juſqu'au fond du cœur. J'ai verſé des larmes ſur mon ſort, qui me condamne à rejeter les adorations d'un homme ſi aimable & ſi généreux. Je n'ai pu me défendre de lui faire du moins une réponſe civile. En refuſant ſes offres, je lui fais eſpérer par quelques termes vagues, que ſi ſes affaires & les miennes peuvent s'éclaircir... enfin que ſi les juſtes difficultés qui m'arrêtent venoient à ceſſer....

Je vous entends, interrompis-je, pour ſoulager ſon embarras que je voyois augmenter. Voilà des apparences qui annoncent un amant extraordinaire, & je vous reproche de ne m'avoir pas donné plutôt ces lumières, qui auroient pu ſervir d'abord à me faire découvrir du moins ſon nom. Mais que faut-il penſer, ajoutai-je, de ces raiſons obſcures qui l'empêchent de ſuivre ſes déſirs, & qui ſemblent lui faire même appré-

hender d'être connu? Est-il jeune qu'on puisse le croire gêné par l'autorité de la famille? S'il ne dit que son âge ne devroit pas être fort redoutable de trente ans. A-t-il quelque procès, repris-je, quelque affaire d'honneur qui l'oblige de se cacher, ou peut-être quelque intrigue avec laquelle il n'ose paroître dans le monde? Je remis alors devant les yeux de Rose, tout ce que la fidelle pouvoit lui faire craindre, moins pour combattre un penchant qui me paroissoit fortement déclaré, que pour observer la parole que j'avois donnée à des Peres, en évitant du moins de prendre parti contre ses intérêts. Cette adresse me réussit. Rose, toute remplie de ces idées, ne pensoit qu'à me faire expliquer sur les premiers discours qui avoient été l'occasion de son récit. Elle m'embarrassa d'abord par ses instances; mais étant devenue moins pressante, lorsque je l'eus assurée que je ne connoissois point le nom de son amant, j'eus le tems d'arranger mes explications d'une manière qui n'étoit point capable de la chagriner. Je lui laissai même ignorer que je m'étois saisi de sa lettre; & j'observai dans tout le reste, un tempérament dont elle fut satisfaite.

Cependant je souhaitois ardemment la fin de cette conversation, pour suivre l'espérance que j'avois de découvrir cet amant inconnu. A peine eus-je quitté Rose, que je mis deux hommes en

garde à la porte du couvent, avec ordre d'obſerver ſi l'on venoit demander ma ſœur ; & de ſe détacher l'un ou l'autre pour venir ſur le champ m'en avertir. De mon côté, je me rendis chez moi, où je n'étois pas ſans eſpérance de recevoir une ſeconde viſite de l'étranger que j'avois déjà vu. S'il me refuſoit d'autres éclairciſſemens, ma réſolution étoit de le faire ſuivre, ou de prendre moi-même cette peine à toutes ſortes de riſques. Trois jours d'attente & de vigilance continuelle ne m'ayant procuré aucune lumière, mon inquiétude ne fit qu'augmenter ; & ſe joignant avec un autre embarras, qui étoit celui de la néceſſité, que je commençai à craindre, non-ſeulement pour moi, mais pour Roſe, à qui des Peſſes s'efforçoit en vain de faire accepter quelques nouveaux ſecours, je formai le deſſein du voyage d'Irlande, pour venir réveiller votre tendreſſe & votre zèle. Je le communiquai à Georges & à ma ſœur, qui l'approuvèrent. Des Peſſes, à qui la mort de ſon père avoit fait différer ſon départ pour l'Allemagne, réſolut de ſe mettre en chemin preſqu'en même tems, dans l'eſpérance d'être à Paris auſſitôt que moi, & de nous réjoindre avec d'heureuſes nouvelles. Un ample héritage dont il ſe trouvoit le maître, augmenta ſa confiance & ſon zèle. Il me prêta cent piſtoles, que je ne fis point difficulté de recevoir d'un

ami. Roſe s'obſtina encore à refuſer toutes ſes offres, autant par la crainte de lui donner quelqu'avantage ſur elle, que dans la penſée qu'elle pourroit ſe ſoutenir juſqu'à mon retour. Enfin je quittai Paris, tandis que des Peſſes prenoit la route d'Allemagne.

Vous concevez, ajouta Patrice, que ſi je vous ai caché ces circonſtances en arrivant à Killerine, c'étoit pour vous épargner des inquiétudes qui n'auroient rien changé au ſort de ma ſœur; & par rapport à moi, il étoit inutile alors de vous communiquer l'entrepriſe de des Peſſes, comme il le ſeroit encore aujourd'hui, ſi je ne me croyois obligé de faire entrer cette conſidération dans ma conduite. Hélas! reprit-il avec un profond ſoupir que cette réflexion lui arrachoit, que penſera-t-il de l'inconſtance de mes réſolutions, & de l'abyme où je me ſuis précipité! Mais ſi j'ai ſacrifié à ma famille toute ma tendreſſe & tous les liens de mon cœur, je n'en ſuis pas plus dégagé de la promeſſe que j'ai faite à mon ami. Je ne puis accorder à milord Linch le conſentement qu'il demande pour épouſer Roſe. Je ne le ſerois pas au prix de ma vie, quand elle y donneroit le ſien; bien moins ſans doute lorſqu'il eſt queſtion de faire violence à une ſœur ſi

chère. J'admire que Georges, dont je connois le caractère, ait pû ſe prêter à cette propoſition. Et ne vous flattez pas, me dit-il encore, de lui faire perdre les ſentimens qu'elle a pour ſon inconnu. Après m'avoir découvert le ſecret de ſon cœur, elle ſera conſtante. Là-deſſus il me pria de commencer par la mettre en ſûreté contre les entrepriſes de milord Linch, qui la tenoit comme aſſiégée ; & ſi elle ne conſentoit pas, comme il le craignoit, à repaſſer en Irlande avec moi, de l'engager avec douceur à rentrer pour quelque tems dans le meilleur couvent de Paris, juſqu'à ce qu'il eût pris une certaine connoiſſance de ſes affaires domeſtiques.

Il me communiqua auſſi ce qu'il penſoit de la ſituation de Georges. Son affaire étoit trop récente, me dit-il, pour eſpérer que la cour ajoutât ſitôt quelque choſe à l'eſpèce de faveur qu'il en avoit déjà reçue. Mais il vient un tems où toutes les offenſes s'effacent par l'oubli ; & diverſes perſonnes de conſidération paroiſſoient perſuadées qu'à l'exemple du comte de R.... il pourroit un jour ſortir de ſes fers, à condition de quitter la France, ou d'y demeurer ſous un autre nom. On ne vous refuſera point l'entrée de ſa priſon, me dit Patrice, & vous apprendrez

prendre [illegible]
lui ſeroit [illegible]
amis.

Il [illegible]
voit être [illegible]
lui parle [illegible]
mettant [illegible]
lord Linck[illegible]
dri, & [illegible]
ſoin de [illegible]
flexions [illegible]
m'apprend[illegible]
des Pa[illegible] : [illegible]
Paris. Que lui dirai-vous [illegible]
dera ce qui ne [illegible]
je ne ſais point en [illegible]
lui répondrez-vous. [illegible]
ſon voyage, il vous [illegible]
la retraite de mademoiſelle de [illegible]
m'apporte peut-être [illegible]
gnage de ſa tendreſſe & de ſa [illegible]
ment juſtifierez-vous la [illegible]
m'avez engagé ? Car l'eſtime d'un
homme doit être comptée pour quelque
& lui qui ſait par quels nœuds j'étois
perſuadera-t-il jamais que j'[illegible] les
par des néceſſités plus fortes que tous
gagemens de l'honneur & de l'amour ?

LIVRE QUATRIÈME.

TOUTES les réflexions que j'aurois pu faire ſur la conduite & ſur la ſituation de Roſe, ne pouvant ſervir à régler mes réſolutions dans l'éloignement, je ne penſai qu'à choiſir la route la plus courte, & à prévenir tous les obſtacles dont l'approche d'une furieuſe guerre ſembloit nous menacer en chemin. Milord Linch, toujours déterminé à m'accompagner, me repréſenta, qu'en traverſant l'Angleterre, nous devions nous attendre à mille queſtions preſſantes, auxquelles il ne ſeroit pas toujours aiſé de ſatisfaire. Quoique le prétexte de ſes voyages de France eût été juſqu'alors ſon éducation, il entroit dans un âge où cette raiſon commençoit à manquer de vraiſemblance. On ne voit point ſans quelque défiance, à la veille de la guerre, un gentilhomme quitter ſa patrie pour paſſer chez l'ennemi de ſon maître. C'étoit cette réflexion qui lui avoit fait tenir ſon arrivée ſecrète, & il paroiſſoit ſouhaiter que ſon départ ne le fût pas moins. Moi-même, je ne pouvois faire éclater le mien, ſans me mettre dans la

milord N.... c'eſt-à-dire, celui qui étoit attaché depuis pluſieurs ſiecles au chef de notre maiſon. Il n'étoit point à craindre que George qui ne penſoit point à s'établir en Irlande, vînt jamais leur diſputer ce titre, & je comptois obtenir ſon approbation en arrivant à Paris. Je ſaluai Sara par le nom de ſon mari ; & le ſoin que j'eus de diſpoſer favorablement l'eſprit de milord Linch ayant délivré Patrice des importunités qu'il redoutoit, je me trouvai aſſez libre après tant d'agitations, pour n'être plus occupé que de mon voyage.

Fin du troiſieme Livre.

étoit néceſſairement perdu pour nous, à viſiter ce tréſor héréditaire, dont il ne doutoit pas, me dit-il, que Patrice ne m'eût entretenu. Il ſera utile, ajouta-t-il à nos intérêts communs, que vous ayez quelque connoiſſance de la ſituation & de la valeur de ce dépôt, autant pour confirmer le témoignage que j'en ai rendu au roi Jacques, que pour lui faciliter les moyens de s'en mettre en poſſeſſion. J'y conſentis, parce que les circonſtances m'en faiſoient une néceſſité, & je fus même ſenſible à la confiance d'où cette offre ſembloit partir. Linch ſe regardoit déjà comme lié à ma famille, & ne diſtinguoit plus nos intérêts des ſiens. Je m'obſervois néanmoins dans tous mes diſcours, pour ne laiſſer rien échapper qu'il pût faire valoir comme un engagement. Sans me repentir de la conduite que j'avois tenue dans celui de Patrice, je ne pouvois me défendre d'une eſpèce de frayeur, lorſque je me rappelois les agitations où je l'avois laiſſé; & plus timide encore à l'égard de Roſe, j'étois bien réſolu de ne me pas charger des ſuites de ſon mariage, en y contribuant par des voies qu'elle pût me reprocher.

Nous nous rendîmes à la principale terre de milord Linch, avec la précaution de n'y arriver que dans l'obſcurité, pour tenir cette partie

cachée dans ſon voiſinage. Il ſe repoſoit abſolument ſur la fidélité de ſes domeſtiques, qui étoient tous de la religion romaine, & attachés depuis longtems à ſa famille. Dès la même nuit, il me fit monter avec lui dans une chaiſe ; & ſans autre témoin qu'un valet fort âgé qui nous conduiſoit, nous gagnâmes une forêt qui touchoit à ſon parc, où l'épaiſſeur des arbres ne nous permit d'entrer qu'en mettant pied à terre. Une lanterne ſervit à nous conduire dans ce labyrinthe, dont Linch même ne connoiſſoit les détours qu'à la faveur d'un mémoire qu'il étoit obligé de conſulter à chaque moment. Enfin nous arrivâmes dans un lieu fort enfoncé, dont le mémoire faiſoit une deſcription trop exacte pour s'y méprendre. Je me reconnois ici, me dit Linch, j'y ſuis venu dans ma première jeuneſſe avec mon père. Il fit lever en effet, ſans autre information, l'épaiſſeur d'environ deux pieds de terre, qui couvroit l'entrée du caveau. Nous levâmes une pierre fort large, ſous laquelle étoit un trou qui nous conduiſit par une pente aſſez douce juſqu'au fond de ce ſouterrein.

Il n'y avoit point d'autre ornement, que quelques planches groſſières, qui étoient rangées l'une proche de l'autre, pour garantir de l'humidité pluſieurs grands coffres où les tréſors

étoient renfermés. Linch en avoit les clefs, & chacun étoit diſtingué par différens ſignes. Les coffres furent ouverts ſucceſſivement. J'y vis avec admiration, les dépouilles de plus de cent égliſes, autrefois floriſſantes, dont les noms étoient écrits ſur chaque pièce qui leur avoit appartenu. Quelques-unes avoient eu ſoin d'y joindre le procès-verbal de cette dépoſition, avec quantité de circonſtances qui en faiſoient connoître le tems & les motifs. La plupart des pièces étoient des chefs & des bras d'argent, des chandeliers, des croix, & diverſes ſortes de vaiſſeaux qui ſervent aux cérémonies eccléſiaſtiques. Un mouvement de reſpect dont je fus ſaiſi à la vue de ces vénérables monumens de la piété de nos ancêtres, me fit remercier le ciel à genoux de les avoir conſervés. Milord Linch, qui continuoit pendant ce tems-là de viſiter quelques caſſettes ſur leſquelles il avoit été ſurpris de trouver le nom de ſa famille, pouſſa tout d'un coup un cri de joie, en ouvrant un papier dont il reconnut le caractère pour l'écriture de ſon père. Il étoit adreſſé à lui-même. Dans cette boëte, mon fils, lui diſoit ce père vertueux, vous trouverez tous les joyaux de votre mère. Ne les donnez avec votre main & votre cœur, qu'à une femme digne de les porter après elle, &

ſouvenez-vous du récit que je vous ai fait en mourant.

Je ſuis intéreſſé, me dit Linch, après m'avoir lu ces quatre mots, à vous éclaircir ces obſcurités. J'ai perdu mon père dans un âge fort tendre. Il m'aimoit non-ſeulement comme un fils unique, mais comme le ſeul fruit d'une paſſion immodérée qu'il ne put vaincre même après la mort de ma mère, & malgré les raiſons extraordinaires qu'il eut de ſe conſoler de cette perte. Elle étoit née ſans biens ; mais ſon mérite lui tenant lieu de richeſſes, toute la province avoit applaudi au choix de mon père qui étoit l'héritier d'une grande maiſon, lorſqu'il l'avoit préférée à pluſieurs partis d'une fortune égale à la ſienne. L'éclat d'une alliance ſi ſupérieure à leur ſituation, ne permit point aux parens de ma mère de conſulter d'autres règles, ni à elle d'écouter d'autre penchant. Ainſi l'ambition & l'amour ſe lièrent avec des vues fort différentes, & contribuèrent néanmoins au ſoutien l'un de l'autre comme des ſentimens qui ſe ſeroient mieux accordés. Mon père, toujours paſſionné, ne s'apperçut qu'il manquoit une certaine ardeur à la tendreſſe de ma mère, que pour ranimer ſans ceſſe la ſienne par le déſir de la poſſéder plus parfaitement ; & ma mère livrée à l'ambition, ſe fit long-tems comme

un triomphe de régner avec un empire abſolu ſur un cœur qui s'efforçoit inutilement de toucher le ſien. Le plus grand malheur fut, que n'étant point d'ailleurs inſenſible, elle ne ſe défendit pas ſi bien contre le mérite d'un gentilhomme du voiſinage, qui employa une partie de ſon bien pour lui déclarer ſes ſentimens par toutes les fêtes & les galanteries que l'amour peut inventer. C'eſt-à-dire, qu'elle l'aima; car la vertu & l'honneur étant ſes premières maximes, elle ſut ſe garantir de toutes les foibleſſes de l'amour. Mon père, à qui ſa paſſion ne laiſſoit point de repos, n'y joignit pas moins le malheureux tourment de la jalouſie. Il paſſa quelques mois auſſi occupé à défendre le cœur de ſon épouſe contre les ſoins d'un autre, qu'à le vaincre par les ſiens. C'étoit lui naturellement qui devoit manquer de forces le premier, dans un combat ſi rude; mais une maladie mortelle, qui réduiſit ma mère en peu de jours à la dernière foibleſſe, lui fit connoître qu'il étoit deſtiné à lui ſurvivre. Elle ſouhaita de l'entretenir ſeul peu de momens avant que d'expirer. Vous vous croyez à plaindre, lui dit-elle, & j'ai remarqué depuis quelques mois que vous êtes mortellement agité: vous ſeriez-vous trompé juſqu'à me croire plus tranquille & plus heureuſe? Comparez aujourd'hui nos peines:

& confeſſer que les plus fortes ſont celles qui vont me mettre au tombeau. Dans ce dernier moment, où la juſtice & la vérité ſont les ſeuls devoirs qui m'occupent, je ſens que je vous tromperois ſi je voulois vous perſuader que je vous aie jamais aimé. Mais ſi vous n'avez ſoupçonné d'avoir manqué aux engagemens de la bonne foi & de l'honneur, en un mot, à toutes les loix qu'une femme s'impoſe dans la cérémonie du mariage, vous offenſeriez cruellement ma mémoire. Voyez ce qu'il en coûte pour les avoir bien obſervées. Je meurs. Elle expira peu de momens après. Mon père, continua Linch, ne vit dans cet exemple qu'un ſujet admirable de confiance & de vertu. Il s'accuſa lui-même d'avoir ignoré les moyens qui peuvent toucher le cœur d'une femme, ou d'avoir manqué d'habileté à les prendre; puiſque ſon épouſe ayant combattu ſi généreuſement pour ſon devoir, c'étoit une marque qu'elle en avoit le goût & qu'elle n'avoit eu beſoin pour y trouver de la douceur, que d'être aimée par l'étude & les ſoins d'un mari. Cette idée ne l'abandonna point pendant toute ſa vie. Elle ſervit même à l'abréger par les regrets & les tourmens dont elle empoiſonna le reſte; & touchant enfin à ſa derniere heure, il me fit ce récit, avec une exhortation à ne me rebuter

jamais des froideurs d'une femme vertueuſe.

Ce fut alors, ajouta Linch, qu'il me remit le mémoire dont nous venons de faire uſage. Dans l'âge tendre où j'étois encore, il me conſeilla d'aller faire mes exercices à Paris & d'y attendre des circonſtances plus tranquilles pour retourner dans ma patrie. Plunck, qui étoit mon proche parent, fut mis dans le ſecret, & reçut le double du mémoire, comme une précaution contre toutes ſortes d'accidens. Etant jeune & ſans bien, il ſe ſoumit volontiers aux dernières diſpoſitions de mon père, qui lui ordonna de ſuivre le cours de ma fortune, & à moi de prendre toujours ſoin de la ſienne. C'étoit de concert que nous avions pris le parti de nous faire un mérite auprès du roi Jacques, des richeſſes que nous pouvons lui procurer ici. Mais outre la difficulté de les faire tranſporter en France, du ſein de l'Irlande, le malheur de Plunck, & l'agitation continuelle où j'ai vécu depuis ſa mort, ont interrompu notre entrepriſe.

Je n'avois, me dit encore milord Linch, qu'une connoiſſance générale de ce qui eſt renfermé dans les trois caiſſes qui m'appartiennent ici; mon père m'avoit ſeulement averti que j'y trouverois ce qu'il avoit de plus précieux. Nous y laiſſerons tout ce qu'il nous ſeroit mal aiſé

d'emporter : [illegible] nous incommoder [illegible] à qui je [illegible] aussi, qu'en [illegible] de la belle Ro[illegible] sans exemple.

Les commencemens [illegible] n'avoient fait prévoir cette [illegible]. Il ne [illegible] clair que la dernière [illegible] de son père étoit au contraire une instruction pleine de sagesse, par laquelle il avoit voulu le précautionner contre un engagement aussi malheureux que le sien : & je croyois m'être [illegible] qu'il avoit été obligé de faire quelquefois violence aux expressions qu'il prétendoit me rapporter d'après lui, pour en détourner le [illegible] son avantage. Mais je savois que l'aveuglement de l'amour consiste précisément dans [illegible] heureuse obstination qui lui faisoit [illegible] quer en sa faveur ; & ce n'étoit [illegible] combattre Linch par des raisonnemens [illegible] n'aurois pu lui faire goûter. [illegible] flexion, je ne trouvois pas [illegible] ple de son père, de quoi [illegible] dre remords de ce que [illegible] trice ; car je mettois [illegible] entre épouser une femme [illegible] espérance par conséquent [illegible]

ſe laiſſer perſuader d'en épouſer une pour laquelle on eſt à la vérité ſans amour, mais dont on eſt ſûr d'être aimé tendrement, & pour laquelle on eſpère par conſéquent que la raiſon & la reconnoiſſance feront prendre tôt ou tard des ſentimens plus tendres. Le dernier de ces deux mariages peut s'accorder également avec la religion & l'honneur; au lieu qu'en y penſant, je ne faiſois que me perſuader de plus en plus que l'autre eſt l'entrepriſe d'un furieux, qui cherche ſa ſatisfaction aux dépens de celle d'autrui, & qui s'aveugle même ſur ce qu'il croit propre à cauſer la ſienne; puiſque le ſuppoſant capable d'aimer, il eſt impoſſible qu'il ſoit longtems heureux en faiſant le malheur de ce qu'il aime.

Cependant, la ſûreté de Roſe m'obligeant toujours de me contraindre, je ne répondis que par des civilités qui ne m'engageoient à rien, & je ne m'oppoſai point au deſſein qu'il avoit de lui préſenter les bijoux de ſa mère. Nous ne quittâmes le caveau qu'après avoir continué longtems d'en examiner toutes les richeſſes. Avec le tréſor de l'égliſe & la vaiſſelle d'or ou d'argent de la maiſon de Linch, il y avoit environ cinq cens mille francs de diverſes monnoies qui avoient été levés ſecrètement pour le ſecours du roi & de l'égliſe, au tems de la ré-

volution. En ſortant de ce lieu obſcur, Linch
pria d'en obſerver les environs, autant que la n
me le permettoit, & de m'en former une ima
qu'il me recommanda de conſerver fidèleme
Nous retournâmes à ſon château, où notre e
tretien pendant pluſieurs jours roula ſur
moyens de faire paſſer le tréſor à Saint-Germa
J'évitai de parler de Roſe, ou ſi je fus for
d'entendre les répétitions ennuyeuſes d'
amant, je me bornai à flatter ſes inquiétud
par la promeſſe de l'aider de mes ſollicitatio
qui étoit la ſeule que je puſſe lui faire ſin
rement.

Le capitaine du vaiſſeau étant dans notre
cret, nous évitâmes par ſon adreſſe tout ce
pouvoit nous faire reconnoître à Waterfo
Notre embarquement ne fut pas moins heureu
& huit jours de navigation nous rendirent
Havre, où nous prîmes auſſitôt la poſte p
Paris. L'impatience de Linch lui faiſoit ſou
ter d'aller deſcendre directement chez ma ſœ
Il ſe croyoit ſûr de vaincre avec mon ſecou
& ſe regardant déjà comme mon frère, il
faiſoit plus de difficulté de m'en donner le n
L'ardeur de ſes ſentimens me diſpoſoit en e
à le ſervir; je reconnoiſſois au fond que
alliance étoit ce que je pouvois attendre
plus honorable & de plus avantageux pour

ſœur. Mais de combien d'autres ſoins n'étois-je pas troublé, & de quelles précautions n'avois-je pas beſoin dans toutes les obſcurités que j'avois d'abord à démêler ? Mon envie la plus preſſante étoit de commencer par entretenir Roſe, & de la ſurprendre ſeule, occupée du travail dont elle m'avoit fait une peinture ſi touchante.

Le fruit que je tirai de l'empreſſement de milord Linch, fut d'être informé auſſitôt que lui des obſervations de trois de ſes domeſtiques, qu'il avoit laiſſés aux environs du logement de Roſe, & de celles d'une femme qui avoit occupé pendant ſon abſence l'appartement dont il avoit fait percer le mur. Nous étions deſcendus au même lieu. Il les fit avertir d'y venir recevoir ſes ordres. La femme de chambre nous communiqua peu de lumières ; elle nous dit ſeulement qu'entendant la voix de ma ſœur, ſans avoir jamais pu diſtinguer ſes paroles, elle avoit remarqué qu'elle parloit rarement ; mais qu'autant qu'elle en pouvoit juger par le ton ſoutenu d'une autre voix, elle ſe faiſoit faire quelque lecture à divers momens du jour. La commiſſion des trois domeſtiques ayant été de veiller au dehors, leur rapport fut plus intéreſſant. Ils nous aſſurèrent que depuis environ trois ſemaines que leur maître étoit parti, ils avoient vu régulièrement

[illegible]

lièrement [illegible] tré dans [illegible] passoit chaque [illegible] ment, [illegible] dejalousie, [illegible] mière [illegible] forcé de [illegible] Il nous [illegible] un des [illegible] rogé. [illegible] tique [illegible] Nouvel [illegible] louse de [illegible] c'étoit [illegible] non avoit [illegible] moi-même, [illegible] le ressentiment de [illegible] gens d'achever [illegible] rent qu'ils avoient [illegible] ter plusieurs [illegible] ceux qui étoient [illegible] cendus, & ne [illegible] ment, ils n'avoient pu deviner leur nom, ni pénétrer leurs desseins. Il en étoit de même de quantité de personnes qui étoient entrées en divers tems dans la maison, & qu'ils n'avoient osé suivre ni interroger sur de si légers prétextes; de sorte que le principal sujet d'inquié-

tude tomboit ſur cet homme régulier, qui ne manquoit point de ſe faire voir deux fois le jour.

Milord Linch ne revenant point de ſon agitation, ſe propoſoit d'abord de ſe mettre lui-même en garde dans la rue de ma ſœur, & de le forcer, le poignard à la main, de confeſſer par qui il étoit employé. Je lui fis prendre des ſentimens plus modérés, en lui repréſentant que l'honneur d'une perſonne qu'il jugeoit digne de ſon affection, demandoit plus de ménagemens: que c'étoit tout ce que le déſeſpoir auroit pu lui conſeiller, s'il eût été queſtion de chagriner un amant plus heureux que lui; mais que ne pouvant ſe livrer à ce ſoupçon ſans bleſſer injuſtement ma ſœur, il devoit me laiſſer le ſoin d'approfondir un myſtère auquel je devois prendre autant d'intérêt que lui. En lui parlant avec cette froideur, peut-être n'étois-je pas exempt moi-même des ſoupçons que je voulois éloigner de ſon eſprit; mais je ſouhaitois d'être ſeul à les éclaircir, & d'en enſévelir la cauſe ſi j'étois aſſez malheureux pour les vérifier.

Mes raiſons perſuadèrent Linch. Il me donna un de ſes gens pour me conduire chez ma ſœur. A quelques pas de chez elle, ce garçon me fit appercevoir le meſſager qui cauſoit les alarmes de ſon maître, & qui venoit de l'autre côté de

[illegible]
[illegible]
[illegible]

vue avant midi, il ſavoit d'elle-même qu'elle étoit fort éloignée de m'attendre ; qu'elle l'avoit même chargé de paſſer à la poſte pour s'informer s'il ne lui étoit point venu de mes lettres ; que ſi j'ignorois la ſituation où elle s'étoit réduite, je ſerois fort ſurpris de la trouver telle que j'allois la voir ; & que pour lui qui ſavoit à quel point ſon maître en ſeroit touché, s'il en étoit informé, il s'affligeoit tous les jours juſqu'aux larmes, d'une aventure où il ne pouvoit rien comprendre. Cet honnête homme marqua en effet ſon attendriſſement par quelques pleurs. Je l'embraſſai avec reconnoiſſance ; & ſans faire attention au laquais de milord Linch, qui étoit derrière moi, j'entrai dans la maiſon de Roſe, dont il m'avoit déjà montré la porte.

Si je me ſentois le cœur agité de quelque mouvement, il venoit moins de ma douleur & de ma crainte, que d'un commencement de joie ſecrète, qui étoit modérée néanmoins par des reſtes d'incertitude, & qui n'oſoit encore s'expliquer. J'aurois déjà engagé tout mon ſang, que ma chère Roſe n'étoit coupable de rien ; mais le déſir que j'en avois étoit trop ardent pour n'être pas accompagné de quelque défiance ; j'entrai avec ces réflexions qui me donnoient peut-être un air de trouble, & ma figure étoit ca-

[illegible]

[illegible] à qui [illegible] [illegible] [illegible]

treſſe, ſous prétexte qu'elle vouloit paſſer quelque tems dans la retraite, & il ne les avoit point chicanées ſur les conditions. Ce miſérable ne me diſoit pas qu'indépendamment des autres avantages qu'il trouvoit à les avoir chez lui, le ſeul profit qu'il tiroit de leur travail, montoit dix fois au-delà de leur dépenſe. Dans les premiers jours, continua-t-il peſamment, il s'eſt préſenté ici pluſieurs perſonnes qui s'imaginoient n'avoir beſoin que de ſe nommer pour ſe faire ouvrir la chambre de mademoiſelle; mais lorſque j'ai remarqué qu'elle ne vouloit pas les voir, & qu'elle rejetoit juſqu'à leur argent & leurs lettres, j'ai défendu abſolument la porte à tous les inconnus. Cet homme, ajouta-t-il en montrant le valet de des Peſſes, qui eſt venu ici de votre part, & à qui elle accorde elle-même l'entrée de la maiſon, peut rendre témoignage s'il a jamais vu quelqu'un autour de ſon appartement. Monſieur votre parent même, dont j'ignore encore le nom, ne ſait pas le chemin de ſa chambre, & ne me l'a jamais demandé, quoiqu'il ait ce droit plus qu'un autre. Quel parent, interrompis-je? de qui parlez-vous? Ma première penſée fut qu'il parloit de Georges, à qui la liberté pouvoit avoir été rendue. Mais ſa réponſe me donna auſſitôt d'autres ſoupçons. C'eſt celui, me dit-il, qui eſt venu ici depuis environ

trois semaines, & qui m'a forcé de recevoir un cuisinier par vos ordres. Il m'a chargé de ne rien faire connoître à mademoiselle jusqu'à votre arrivée; & pour empêcher qu'elle ne s'en apperçoive, il la fait traiter avec plus de délicatesse & de propreté que de magnificence. Elle m'avoit défendu, ajouta-t-il, de recevoir d'autres mets, qui nous venoient tous les jours de la part de quelque personne inconnue; mais j'ai cru qu'elle ne seroit pas fâchée un jour d'avoir reçu quelque chose de ses parens; & la même raison m'a fait accepter du linge fort propre, & d'autres commodités pour l'usage de sa table & de son lit. Mais, reprit-il, vous devez savoir de qui je parle, puisqu'on n'a fait que suivre vos ordres.

Je ne jugeai point à propos de m'ouvrir à un homme de cette trempe; & le priant seulement de faire appeler son cuisinier, je demandai à celui-ci le nom du maître qui l'employoit. Je ne le connois point, me dit-il: il m'a pris chez un traiteur où je servois; & m'ayant amené ici, il ne manque point de m'apporter tous les trois jours l'argent nécessaire pour la dépense. Fort bien, répondis-je d'un ton équivoque, le secret est fidellement gardé. Ils prirent ces deux mots pour une marque d'intelligence & d'approbation. Je les quittai; & me faisant montrer la

chemin par le valet de des Peſſes, j'allai droit à la porte de Roſe.

Le bruit d'un verrou que j'entendis tirer pour l'ouvrir, me fit remarquer qu'elle étoit bien défendue. C'étoit à peu près l'heure à laquelle la femme de chambre recevoit le valet de des Peſſes. Elle fut ſurpriſe de voir un eccléſiaſtique fort difforme, qu'elle ne connoiſſoit pas; mais entendant parler de moi continuellement, elle ne douta point que je ne fuſſe le frère de ſa maîtreſſe; & retournant vers elle ſans penſer à m'introduire ni à me répondre, j'entendis qu'elle lui diſoit avec un tranſport de joie: Ah, mademoiſelle, ce ne peut être que monſieur le doyen! Je la ſuivis au travers d'une antichambre ſi étroite, qu'elle n'en méritoit pas le nom. La chambre, que je parcourus auſſi d'un coup-d'œil, reſſembloit plus à une priſon qu'à l'appartement d'une fille de la naiſſance de Roſe, & ne paroiſſoit nette que par les ſoins de celles qui l'habitoient. Mais tous mes regards ſe réunirent auſſitôt ſur ma chère ſœur, à qui la nouvelle d'une arrivée ſi imprévue avoit fait tomber ſon ouvrage d'entre les mains. Immobile de joie & de ſurpriſe, elle n'eut pas la force de ſe lever de ſa chaiſe. Elle me regardoit d'un œil languiſſant, d'où je vis bientôt couler un ruiſſeau de larmes. De mon côté,

Ô ma chère Rose! ô Sœur trop aimée que ne dois-je pas au Ciel, qui me fait du moins la grace de vous retrouver dans les exercices de l'honneur et de la vertu.

je penſois moins à lui parler, qu'à conſidérer l'humiliation où je la voyois réduite. Elle étoit vêtue d'un habit de laine. Ses cheveux, qu'elle avoit les plus beaux du monde, étoient ſans poudre & ſans friſure. Un tablier de toile blanche lui couvroit tout le devant du corps, & la mettoit ſur la même ligne que la femme qui étoit auprès d'elle avec le même ornement. Si la haine du monde & le mépris des vaines parures l'euſſent réduite à cet abaiſſement, je me ſerois jeté à ſes pieds pour lui rendre tous les honneurs qui ſont dûs à la perfection de l'évangile. Autour d'elle, je voyois la matière de ſon travail, de la toile, du fil, des aiguilles, des ouvrages commencés, d'autres finis; enfin les armes de la femme forte. Je ne pus réſiſter plus longtems à ce ſpectacle.

O ma chère Roſe! ô ſœur trop aimée! m'écriai-je ſans ménager mes expreſſions devant ſa femme de chambre, que ne dois-je pas au ciel, qui me fait du moins la grace de vous retrouver dans les exercices de l'honneur & de la vertu? Je n'ignore point vos peines. J'ai reçu votre lettre, & vous voyez avec quel empreſſement je vous apporte tous les ſecours de ma tendreſſe. Ne rougiſſez point de votre ſituation, ajoutai-je, en voyant continuer ſes pleurs; l'infortune

ne fait rien perdre au mérite, & ne ſert que de luſtre à la vertu. Si vous êtes telle que ces dehors vous annoncent, ils vous ſont plus honorables qu'un faſte extérieur, qui peut parer le vice ſans être capable de l'embellir.

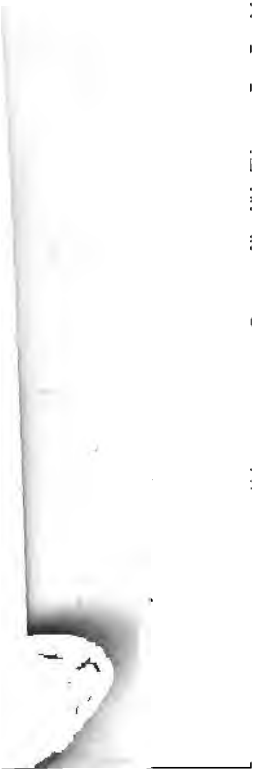
Elle ouvrit enfin la bouche pour me remercier de la généroſité & de la diligence de mes ſoins. En eſſuyant ſes larmes, je voyois que ſes yeux demeuroient baiſſés; & ſoit qu'elle ne tirât point une certaine hardieſſe du témoignage de ſon cœur, ſoit que l'impreſſion de l'état où je la trouvois fût encore trop puiſſante, je crus démêler ſur ſon viſage quelque choſe de ſombre & d'embarraſſé. Ce n'étoit pas le tems de pénétrer plus loin par des queſtions indiſcrètes. Je lui propoſai de quitter ſur le champ ſa chambre, pour ſe laiſſer reconduire dans ſon couvent; elle rejeta cette offre, & je fus ſatisfait de ſes raiſons. Après la dureté que l'abbeſſe avoit eue pour elle, je ne pouvois exiger qu'elle retournât dans un lieu odieux, d'où elle avoit eu tant d'empreſſement de ſortir, qu'elle avoit pris le parti de faire vendre ſes habits, pour ſatisfaire à l'avarice qui en étoit la paſſion dominante. Cependant ſon refus me jetoit dans l'embarras. N'ayant point eu le tems de prendre d'autres meſures, je me crus obligé d'envoyer

le valet de des Peſſes au couvent de.... avec ordre d'en obtenir l'entrée pour le jour même, à toutes ſortes de prix.

Elle fut ſi frappée de ma précipitation, que levant les yeux avec étonnement, elle me demanda pourquoi je n'avois pas remis au lendemain ce qui auroit pu s'exécuter plus facilement avec un peu de délai. Elle me força ainſi de lui découvrir une partie de ce que je réſervois pour un entretien plus tranquille. Vous ne connoiſſez, lui dis-je, que la moitié du péril où vous êtes. Le récit que vous m'en avez fait dans votre lettre, n'approche point de tout ce ce que j'ai appris par d'autres voies. Figurez-vous que votre ruine eſt conjurée de toutes parts, & que depuis pluſieurs ſemaines, il ne ſe fait pas autour de vous un ſeul mouvement qui ne vous menace. Ne croyez point que j'exagère, ajoutai-je en voyant ſa ſurpriſe. Les maiſons voiſines ſont remplies de gens qui vous obſervent; celle que vous habitez n'eſt pas plus ſûre. Croirez-vous que vous y avez un cuiſinier placé d'une main étrangère; que tout ce qu'on vous préſente à table vous vient de la généroſité de quelqu'amant inconnu; que le linge & toutes les commodités dont on vous accorde l'uſage, vous eſt fourni de même par des myſtères que je n'ai encore pu pénétrer?

Je la regardois en parlant, pour obſerver dans ſes yeux l'impreſſion que ces dernières circonſtances y devoient produire. N'y remarquant point l'eſpèce de trouble qui auroit été capable de confirmer mes défiances: levez-vous, repris-je, dans le ſeul deſſein de lui faire hâter ſon départ: venez vous convaincre par votre propre expérience, que la chambre même que vous croyez ſi bien fortifiée par vos verroux, n'eſt rien moins qu'un aſyle impénétrable, & que vous êtes environnée d'ennemis qui ne ſont pas ſéparés de vous par l'épaiſſeur ordinaire d'un mur. Je m'approchai avec elle de la muraille qui étoit commune à la maiſon voiſine; & frappant du bout de ma canne en divers endroits, pour découvrir celui dont milord Linch m'avoit parlé, je diſtinguai en effet ſi clairement le vide, qu'à peine me parut-il qu'il reſtât l'épaiſſeur de deux doigts à percer. Un mouvement d'indignation que je ne pus retenir, m'y fit porter un coup de pied aſſez rude pour l'abattre. La tapiſſerie, qui n'étoit qu'une toile peinte fort légère, n'ayant point réſiſté, non plus qu'une table qui avoit été appuyée de l'autre côté pour cacher le déſordre que Linch y avoit fait, nous fûmes bien moins ſurpris de nous trouver de plain-pied avec ſon appartement, que de l'appercevoir lui-même dans un fauteuil,

voir.
c un cri
nt & ce
nte à ma
ans con-
autoriſé
ſecours ;
eta à ſes
amant.
nit tout
même ; il
tteries,
ns & de
nt plus
parler,
endre ;
même,
e ſaiſis
ſenter
blin,
priſe ;
ôter
œur,
même
. Mi-
int à
ens ;
dif-



ſiance, Linch paroiſſoit charmé de ce que le haſard & mes ſoins avoient fait pour lui dans cet heureux jour. Il ne ſe laſſoit point d'admirer la force dont ma ſœur avoit eu beſoin pour ſoutenir une épreuve ſi glorieuſe à ſa vertu; & ſe la repréſentant ſans ceſſe dans l'état d'où nous l'avions tirée, il me proteſtoit qu'il avoit trouvé plus de charmes dans ce négligé aimable, que dans toutes les parures qui accompagnent la fortune. Il me demanda la permiſſion de lui porter dès le lendemain tous les joyaux de ſa mère, & de la voir tous les jours à la grille. Je ne la lui refuſai point; mais le conjurant par le déſir même que j'avois de lui être utile, de me laiſſer ménager ſes eſpérances & les miennes, j'obtins de lui à mon tour que ſes déſirs impatiens ſeroient réglés par mes conſeils. Notre demeure étant dans la même maiſon, il nous ſera aiſé, lui dis-je, de nous communiquer nos idées & nos réſolutions.

En effet, mon unique vue, en me logeant avec lui, avoit été de pénétrer plus facilement les ſiennes. J'appréhendois tout d'un eſprit ſi entreprenant; & ſi Roſe devoit quelque jour être à lui, j'étois réſolu que ce fût du moins par des voies qui lui fiſſent trouver autant d'honneur que d'avantage dans cette alliance. Il me tardoit de voir Georges, & de ſavoir de lui-

même comment il avoit pu consentir au projet de l'enlèvement. Je n'accusois point Linch de m'en avoir imposé ; mais je ne pouvois soupçonner Georges non plus d'avoir sacrifié légèrement l'honneur & le repos de sa sœur. Ces doutes ne pouvoient être éclaircis qu'à la Bastille. Je me hâtai d'y aller avant la fin du jour ; & promettant à Linch de le rejoindre à l'heure du souper, je le quittai sous un autre prétexte.

Georges ne s'attendoit point à ma visite ; je le connoissois trop bien pour ne pas m'apercevoir qu'il en ressentit une vive émotion. Cependant, par une fausse affectation de fermeté, que je feignis de ne pas remarquer, il me reçut de l'air du monde le plus libre ; & lorsque je commençai à lui parler, en gémissant, de l'intérêt que j'avois pris à son malheur, il me répondit avec un sourire, qu'il ne falloit pas donner ce nom aux suites d'une affaire d'honneur qui avoit tourné si glorieusement pour son frère & pour lui. Je n'étois pas venu pour combattre de si misérables préjugés. J'accorde, lui dis-je, qu'un accident dont vous n'avez pu vous défendre, doit paroître excusable aux yeux du public ; mais en est-il moins vrai qu'il vous a fait renfermer à la Bastille, & qu'il sera pour longtems un obstacle invincible à votre fortune.

J

Je ne parle point de Patrice, qui vient d'épouſer la fille unique de Fincer..... Il m'interrompit avec ſurpriſe, pour me demander l'explication de cette nouvelle. Je la lui donnai en peu de mots. Oui, repris-je, la faveur du ciel lui a procuré dans l'eſpace de quelques ſemaines un établiſſement qui ne lui laiſſe rien à déſirer. Mais que ferons-nous de votre ſœur, dont vous vous imaginez bien que le ſort n'eſt pas ſi heureux ? Je n'allai pas plus loin ; & fort ſatisfait qu'il m'eût donné le tems de lui faire une peinture abrégée de la ſituation de notre famille, je crus qu'en lui laiſſant la liberté de parler, il ſe porteroit de lui-même à me déclarer ſes véritables ſentimens. J'attendis donc ſa réponſe en ſilence, tandis qu'il paroiſſoit ſe livrer à mille réflexions ſombres, dont tout l'effort qu'il faiſoit pour me les déguiſer, ne m'empêchoit point de lire une partie ſur ſon viſage.

Enfin, jetant les yeux ſur moi : je félicite Patrice, me dit-il d'un ton forcé, d'avoir plu à la fille de Fincer, & je crois ſa fortune mieux établie avec elle, qu'elle ne l'auroit jamais été ſuivant ſes premières vues. A l'égard de Roſe, reprit-il, je ne ſais ſi vous avez vu milord Linch, & s'il vous a parlé du penchant qu'il a repris pour elle. En me faiſant cette queſtion,

je remarquai qu'il s'efforçoit de découvrir ma penſée dans mes yeux. Je l'ai vu, lui dis-je ſimplement ; & je n'ajoutai rien qui pût l'éclaircir. Il s'apperçut fort bien lui-même que la moitié de mes ſentimens demeuroit cachée au fond de mon cœur. Si vous l'avez vu, répliqua-t-il en prenant un ton plus ferme, il vous a communiqué ſon deſſein ; & puiſque vous faites difficulté de m'en parler, je conclus que vous ne l'avez point approuvé. Il m'a révolté moi-même, continua-t-il ; & je l'aurois rejeté avec indignation, ſi deux motifs d'une force égale ne m'avoient obligé d'y conſentir. Linch n'eſt venu me le propoſer qu'après m'avoir fait avertir par un inconnu, de l'extrémité déplorable où ma ſœur étoit réduite, & du refus qu'elle faiſoit de recevoir les ſecours qui lui étoient offerts. J'avoue qu'étant moi-même hors d'état de l'aider, ignorant juſqu'au lieu de ſa retraite, ſachant Patrice en Irlande, & doutant que d'un revenu auſſi médiocre que le vôtre, il pût jamais tirer de quoi réparer nos pertes, j'ai cru toutes ſortes de moyens légitimes pour ſauver la malheureuſe Roſe & l'honneur de notre famille. Encore Linch a-t-il dû vous dire à quelles conditions. J'ai voulu qu'il obtînt votre aveu & celui de Patrice : j'ai exigé qu'il entreprît le voyage d'Irlande pour vous le de-

mander : j'ai refuſé de m'exprimer clairement dans le billet qu'il m'a arraché : en un mot, j'ai fait le tyran ; & le conſentement même que je n'ai accordé qu'à la néceſſité, m'a coûté des larmes. Mais ce motif, qui ſuffit ſeul pour me purger aux yeux des gens d'honneur, fut extrêmement fortifié par les réflexions que je fis ſur un billet que le haſard avoit fait ici tomber entre mes mains. Je l'avois trouvé dans un des livres que Patrice m'envoyoit pour diſſiper mon ennui. Il étoit de des Peſſes, qui le remercioit ardemment du prix qu'il promettoit à ſes ſervices, & qui lui proteſtoit, qu'avec cet aiguillon & celui de l'amitié, il étoit capable de tout entreprendre. La nature du ſervice & de la récompenſe y étoit ſi clairement exprimée, que je ne pus m'y tromper. Votre départ & ma captivité ſembloient donner à Patrice un empire abſolu ſur Roſe. Je ne doutai point que ſon deſſein ne fût d'en uſer pour la faire ſervir à ſon propre bonheur ; & dans le déſordre de nos affaires, peut-être ne condamnai-je point un traité qui devoit tout à la fois les établir tous deux. J'en parlai même à Patrice, ſans lui confeſſer comment j'étois informé de ſon projet, & je ne lui fis point d'autre objection que la répugnance de Roſe, qui me paroiſſoit difficile à vaincre. Mais ſi ſon mauvais ſort la con-

damnoit à ſe faire quelque violence, je ne balançai point enſuite à ſouhaiter que ce fût en faveur de milord Linch. En ſuppoſant de l'égalité de ce côté-là, la naiſſance & les richeſſes mêmes lui donnoient tant d'avantage ſur ſon rival, que ma ſœur ne pouvoit manquer de ſentir cette différence ; & malgré toute ſa froideur, que Linch m'avoit avouée lui-même, j'étois perſuadé que ce ſeroit du moins une raiſon de plus pour la conſoler de la néceſſité d'être à lui. Et comptez-vous pour rien, ajouta Georges, l'obligation où j'étois de ménager Linch ? Ne pouvoit-il pas exécuter malgré moi ce qu'il faiſoit dépendre de mon conſentement ? J'avoue que ſa généroſité fut encore un motif dont je fus touché. Un homme capable de ſurmonter ſes déſirs, à la veille d'une entrepriſe qui lui aſſuroit la poſſeſſion de ce qu'il aime, me parut digne de ma ſœur, & propre à faire quelque jour ſon bonheur. Les dégoûts qui naiſſent du caprice ou du tempérament, cèdent tôt ou tard à la raiſon ; & le cœur de Roſe n'étant prévenu d'aucune autre inclination, je ne doutai pas qu'après avoir épouſé Linch, elle ne trouvât bientôt de la douceur dans ſon devoir.

Ce ſoin de ſe juſtifier, me fit du moins connoître que Georges faiſoit encore quelque cas

de mon eſtime. Je trouvai de la vraiſemblance dans ſes excuſes ; & n'y voulant rien mêler qui troublât des commencemens ſi favorables, je continuai de l'entretenir des ſervices que j'étois réſolu de rendre à Linch, & de la ſituation de ſes propres affaires. Il ne voyoit point d'autre jour à ſe procurer la liberté que par les voies dont Patrice m'avoit rendu compte à Dublin. C'étoit ſe flatter d'une eſpérance bien incertaine & bien éloignée ; mais ſes amis ne ceſſant point de s'employer pour lui, il ne ſe regardoit pas du moins comme un homme abandonné. Monſieur le duc de .... ſoit par un ſentiment d'eſtime pour ſa perſonne & pour notre nom, ſoit par le mouvement de la paſſion qu'il conſervoit toujours pour Roſe, ne s'étoit point relâché de ſon zèle. Le roi Jacques avoit fait lui-même des ſollicitations fort ardentes à la cour, & l'on s'étoit aſſez expliqué pour faire comprendre qu'on ne ſeroit pas toujours inflexible.

Je me retirai plus ſatisfait de ma viſite que je n'avois oſé l'eſpérer, & ravi ſur-tout d'avoir évité dans une première entrevue toutes les diſcuſſions qui pouvoient renouveler nos derniers démêlés. J'avois d'autres projets ſur Georges ; mais toute mon ardeur préſente ſe rapportant à ma ſœur, je ne m'étois hâté de le voir

[illegible] de Lauch pour une [illegible] à son rival. Il se connoissoit [illegible] nom ; mais dans l'ancienne [illegible] eue avec Georges, il n'avoit pu [illegible] premiers projets d'établissement pour [illegible] Il savoit même que des Pelles avoit été [illegible] risé de mon suffrage ; & comparant toutes [illegible] idées avec le récit de son laquais & le témoignage même de ses yeux, il s'étoit persuadé que mon dessein étoit de le tromper. Tout le reste de ma conduite avoit été expliqué suivant cette prévention. Les civilités qu'il avoit reçues de moi à Dublin, les espérances que je lui avois données sur la route, la chaise de poste avec laquelle j'avois pris les devants à Ware, passèrent pour autant de pièges par lesquels j'avois cherché à surprendre sa bonne foi, & à gagner le temps de traiter secrètement avec la famille. Dans un moment aussi [illegible]

la jalouſie & la honte s'étoient converties en rage. Il ne parloit que de vengeance, & des Peſſes devoit être ſa première victime.

Cependant la douceur avec laquelle je m'efforçai de l'appaiſer, & les ſermens dont j'accompagnai mes proteſtations de droiture, commençoient à faire quelqu'impreſſion ſur lui; mais m'ayant propoſé d'engager donc ma parole, que des Peſſes lui feroit abſolument ſacrifié, ma réponſe ralluma toute ſa fureur. Il y auroit de l'injuſtice, lui dis-je, à diſpoſer du cœur de Roſe ſans lui donner quelque connoiſſance de ce traité. Ce que je vous promets ſans reſtriction, ajoutai-je, c'eſt d'applaudir à ſon choix, s'il ſe déclare pour vous, & de continuer, comme j'ai fait juſqu'à préſent, à vous ſervir de bonne foi. Il crut voir dans le tour de ces paroles un nouveau déguiſement qui renouvela tous ſes tranſports. Ce fut dans cette violente agitation, que n'étant plus le maître de ſon propre ſecret, il me déclara d'un air moqueur, qu'il me feroit repentir quelque jour de l'avoir trahi, & que les meſures qu'il avoit priſes étoient moins ſujettes à le tromper que moi. Cette menace me frappa moins que l'obſtination qu'il eut à ſe renfermer dans une chambre voiſine, dont toutes mes inſtances ne purent me faire ouvrir l'entrée. Je continuai quelque

tems d'employer les civilités & les prière
fin, piqué à mon tour d'un procédé ſi bru
je pris le parti de me retirer.

Sa menace, qui ne m'avoit pas plus é
d'abord que les autres circonſtances d'une
ſi chagrinante, me revint auſſitôt à l'eſpri
d'autres couleurs. Que devois-je entend
ces meſures ſur leſquelles il faiſoit plus c
que ſur moi ? N'avois-je pas tout à c
d'un homme ſi violent ? & celui qui av
capable de vouloir enlever ma ſœur, ne
il pas de renouveler un projet auquel il
pas renoncé, après tout, s'il n'eût co
réuſſir par une autre voie ? Il ne ſe trom
ſans doute, lorſqu'il m'accuſoit d'avoir
ſes emportemens, pour me donner le
dérober Roſe à ſes entrepriſes ; mai
doit-il qu'en faiſant avec lui le voyage
ce, je duſſe la lui remettre entre
malgré elle, ou me joindre à lui peut
favoriſer autrement ſes violences ? (
jalouſie auroit pu s'alarmer de la co
que j'avois marquée imprudemment
Peſſes, ne devoit-il pas être ſatisf
explications, & me croire ſincère,
lorſque je faiſois tout dépendre du c
ſœur ? Ce n'eſt point un honnête h
ſois-je, qui veut devoir ſes droits

d'une femme à la force ou à l'artifice. D'ailleurs quel caractère ! quelle brutalité ! quelle bizarrerie ! Forcerai-je une fille, de la douceur de Roſe, à recevoir un mari ſi emporté ! Il l'enlèvera, mais qu'ai-je à craindre ? N'eſt-elle pas à couvert de toutes ſes entrepriſes ? Et ne puis-je pas les prévenir encore mieux, en la faiſant partir inceſſamment pour l'Irlande, où ſon frère eſt en état de la défendre ? Il ne la verra plus, ajoutai-je ; je reprends demain avec elle le chemin de Killerine.

Cette réſolution, à laquelle je me crus arrêté d'une manière inébranlable, me fit penſer dès mon réveil aux préparatifs de notre départ. Mais j'appris pour première nouvelle, que Linch, plus actif que moi, étoit ſorti de la maiſon à la pointe du jour, & qu'il avoit fait emporter tous ſes équipages avec lui. Quoique la retraite de ma ſœur ne me parût point expoſée à ſes inſultes, j'abandonnai tout autre ſoin pour m'y rendre. Il pouvoit s'être propoſé de la voir avant moi, & de lui inſpirer quelqu'idée qui me fît trouver de la réſiſtance à l'exécution des miennes. D'ailleurs, cette démarche précipitée confirmant tous mes ſoupçons, je ne croyois pas pouvoir m'éloigner trop tôt de Paris, & je voulois diſpoſer Roſe à prendre la poſte avec moi dès le même jour.

Il étoit environ neuf heures du matin. J'arrive au couvent l'esprit plein du nouveau voyage que j'allois entreprendre ; car étant fixé à ce dessein, il importoit si peu que je pénétrasse plus loin dans les affaires de Rose, que j'avois pris le parti de ne plus m'en occuper. Elle vint à la grille. Je lui trouvai un air de satisfaction qu'elle n'avoit point la veille. Sans perdre le tems à des questions inutiles, je lui dis que m'étant apperçu qu'elle n'avoit point de goût pour milord Linch, & mille raisons me faisant craindre quelle ne fût point en sureté à Paris, tant qu'elle refuseroit de l'épouser, j'étois résolu de la conduire en Irlande, où elle mèneroit une vie plus agréable auprès de Patrice. Le changement de son visage me fit juger tout d'un coup que cette proposition la chagrinoit. Cependant n'osant la combattre de front, elle prit occasion du nom de Patrice pour me faire un reproche de ne lui avoir point encore appris de ses nouvelles. Il étoit vrai que dans le peu de tems que j'avois passé la veille avec elle, & troublé par l'arrivée imprévue de Linch, je ne lui avois point parlé de son frere. Je me hâtai de lui dire que je l'avois laissé dans une ardeur extréme de la revoir, & qu'elle le trouveroit heureusement marié avec la fille de Fincer. Ce fut ici que les sentimens de Rose se

purent ſe déguiſer. Elle me regarda avec une vive émotion. Marié, me dit-elle, ne me trompez-vous pas ? Je lui racontai quelques circonſtances qui ne lui permirent plus d'en douter ; mais ce que je croyois propre à lui inſpirer de la joie, ne lui cauſa qu'une vive douleur, dont elle n'eut pas même la force de retenir les marques. Hélas ! me dit-elle, voilà donc le fond que nous avons à faire ſur les ſermens des hommes ! Non, ajouta-t-elle, je n'aurois pas cru Patrice capable de cette perfidie.

Un dépit ſi vif, excité par l'intérêt d'autrui, m'apprit quelle ſeroit la délicateſſe de Roſe pour les ſiens. Je me rappelai la liaiſon que Patrice lui avoit fait former avec mademoiſelle de L.....; mais une connoiſſance de quelques momens n'ayant pu faire naître une amitié aſſez forte pour lui cauſer le trouble où je la voyois, je conclus que ce qui paroiſſoit un témoignage de compaſſion pour le ſort d'un autre, en étoit un d'inquiétude qui lui échappoit pour le ſien. Ma curioſité me fit oublier que je ne devois l'entretenir que de notre voyage. Eh ! pourquoi, lui dis-je, condamnez-vous Patrice de s'être rendu aux offres d'une femme aimable, aux inſtances de ſes amis, & à la néceſſité même de nos affaires, qui lui a fait une loi de ce qui méritoit d'être recherché avec tous ſes déſirs?

Vous qui lui en faites un reproche, ſavez-vous que vous avez contribué plus que tout le reſte au vertueux effort qu'il a fait ſur lui-même, & que je ne ſerois pas ici avec les ſecours que je vous apporte, ſi ſa tendreſſe pour vous ne lui avoit fait prendre cette unique voie de vous ſecourir ? Que me dites-vous, interrompit-elle avec une nouvelle agitation ? Ah ! je comprends qu'il s'eſt rendu malheureux ! Je le connois. Il eſt impoſſible qu'avec une paſſion telle qu'il la reſſentoit à ſon départ, il ait pu renoncer volontairement au penchant de ſon cœur. Que je ſuis à plaindre ! Il me reprochera quelque jour ſon malheur ; & n'eſt-ce pas moi ſeule auſſi qu'il doit en accuſer ?

La chaleur avec laquelle elle s'exprimoit, me cauſa un étonnement dont j'avois peine à revenir. Je ne l'aurois pas crue capable de ce tranſport. Toutes ſes idées ne s'accordoient pas non plus avec les miennes. Je l'arrêtai par un regard ferme & ſévère : quoi donc, lui dis-je d'un ton qui ne l'étoit pas moins, l'eſprit d'égarement & de corruption s'eſt-il emparé de toute ma famille ? Que veulent dire ces maximes inſenſées, qui repréſentent une frivole paſſion comme un obſtacle invincible, & le nœud comme inſéparable de la vertu ? [illegible] vous, Zoïle, qui vous êtes laiſſé [illegible]

de ſi condamnables principes ? Voilà donc le progrès que vous avez fait dans les voies de la religion, depuis que vous êtes éloignée de mes yeux ? Elle parut plus affligée qu'abattue de ce reproche. Ah ! mon frère, me dit-elle avec douceur, vous ne vous imagineriez jamais ce qu'il en coûte à un cœur tendre qui eſt réduit à combattre ſes plus chères inclinations. Non, repris-je impatiemment ; mais vous qui paroiſſez le ſavoir, où l'avez-vous appris ? Cette queſtion la rendit muette. J'eus pitié de ſon embarras ; & n'eſpérant point qu'elle ſe portât d'elle-même à me confier les ſecrets de ſon cœur, j'aurois repris la réſolution dans laquelle j'étois venu de ne pas la preſſer avant notre départ, ſi le haſard ne m'eût offert une occaſion que je ne déſirois pas. On lui remit en ma préſence une lettre, dont on lui dit qu'on attendoit la réponſe. Sa rougeur la trahit. Elle paroiſſoit balancer quel ordre elle devoit donner au porteur. Son ſilence ne finiſſoit point. Enfin, je la délivrai d'un ſi cruel embarras, en diſant moi-même à ce garçon qu'il pouvoit attendre à la porte du parloir.

C'étoit ſortir d'un trouble pour retomber dans un autre. Sa confuſion paroiſſant augmenter lorſqu'elle ſe retrouva ſeule avec moi, je n'eus pas la dureté de prolonger trop longtems cette

ſcène. Je pris un air plus doux pour la ſoulager. J'obſerve avec joie, ma chère Roſe, que votre cœur ne connoît pas encore l'artifice. Mais ſeriez-vous ſi déconcertée, ſi vous n'aviez rien à vous reprocher? Ah! non, interrompit-elle; le ciel qui eſt témoin de tous mes ſentimens, ſait que je ne me ſuis rien permis qui l'offenſe. Levons le voile, repris-je; Patrice qui connoit la tendreſſe de mon affection, n'a pas jugé qu'en faiſant le voyage de France, je duſſe ignorer ce que vous lui avez confié. J'ai appris de ſa bouche tout ce qui s'eſt paſſé avant ſon départ. Vous ſeroit-il arrivé depuis ce tems-là quelque choſe que vous ayez honte de me communiquer?

Ce doute, que je témoignai exprès pour l'exciter, produiſit tout l'effet que j'en avois attendu. Si Patrice vous a fait un récit ſincère, ſe hâta-t-elle de répliquer, vous n'avez rien appris qui ſoit propre à me cauſer de la honte, & je me garderai bien de m'expoſer jamais à ce reproche. Mais je confeſſe, ajouta-t-elle en rougiſſant de nouveau, que je n'ai pu me défendre de quelque eſtime pour un homme qui me paroît digne de ce ſentiment. Liſez la lettre que je reçus hier de lui, continua-t-elle en la tirant de ſon ſein. Je ne ferai pas plus de difficulté de vous laiſſer lire celle que je viens de recevoir, & je veux

que vous l'ouvriez vous-même ; mais vous ne me ſoupçonnerez pas du moindre déguiſement, lorſque je vous fais commencer par la première. Recevoir des lettres, murmurai-je en la prenant, les lire, les garder ſi ſoigneuſement, c'eſt avoir déjà fait beaucoup de chemin. Je ne laiſſai pas de commencer cette curieuſe lecture. On la prioit de juger des peines d'un trop long ſilence, par la force d'une paſſion qui n'avoit jamais eu d'exemple. On faiſoit valoir tout ce qu'on avoit pris ſur ſoi-même pour ne pas la troubler par des lettres, dans un tems où le parti qu'elle avoit pris de ne voir perſonne, avoit fait craindre de bleſſer quelque bienſéance, ou d'alarmer ſa ſageſſe ; mais incapable auſſi de la perdre de vue un ſeul moment, on confeſſoit qu'on n'avoit pas laiſſé paſſer de jour ſans s'informer de tout ce qui intéreſſoit ſa ſanté & ſon repos, & que pour rendre ſa retraite plus ſûre & plus tranquille, on avoit pris avec ſon hôte des meſures qui paroiſſoient avoir heureuſement réuſſi. Voilà, ſans doute interrompis-je, le parent, le cuiſinier, & tout ce que je me perſuade aiſément que vous avez pu ignorer. Mais liſons, ajoutai-je en m'appercevant qu'elle étoit flattée de cette remarque. Apprenant, lui diſoit-on, que j'étois arrivé à Paris, & que je l'avois engagée à retourner au couvent, on s'imaginoit bien que le dérangement

de

de notre fortune pouvoit avoir eu part à cette réſolution; & déſormais qu'étant avec elle, ma préſence arrêteroit les mauvaiſes interprétations; & on la prioit de m'engager à prendre la maiſon qu'on lui avoit propoſée mal-à-propos dans un autre tems, où l'on confeſſoit que ſa ſageſſe avoit dû la lui faire refuſer. On promettoit que nous y ſerions dans l'abondance de tout ce qui eſt convenable à d'honnêtes gens, & que la main d'où nous viendroit cette libéralité ne ſeroit jamais connue du public. Enfin l'on demandoit deux mots de réponſe, qui devoient être ſuivis, au même moment, de l'exécution de toutes ces offres.

Je ne puis diſconvenir, dis-je à Roſe, que ce procédé ne ſoit d'un galant homme, & d'un amant libéral & reſpectueux. Vous êtes parvenue ſans doute à le connoître depuis le départ de Patrice? Non, me dit-elle. Sans répondre à toutes ſes lettres, je lui ai fait dire mille fois par ceux de qui je les recevois, que je ne pouvois ſouffrir honorablement les ſoins d'un inconnu; & c'étoit la ſeule eſpérance d'y voir enfin ſon nom, qui me les faiſoit ouvrir. Il m'a preſſée de conſentir à ſes viſites: j'aurois pu tirer ſon ſecret de lui-même, ou le faire tirer adroitement de ſes gens; mais les loix que je me ſuis impoſées, m'ont toujours retenue.

J'avoue qu'une aventure ſi étrange ne me cauſant pas moins d'étonnement que d'inquiétude, j'étois embarraſſé moi-même à lui donner les conſeils qu'elle ſembloit me demander. Je penchai un moment à rompre tout d'un coup cet entretien, & à faire valoir bruſquement mon autorité, pour lui faire reprendre ſur le champ la route d'Irlande. Mais je commençois à craindre avec raiſon d'y trouver de la réſiſtance. D'ailleurs je ne diſſimulerai pas que, ſoit par un mouvement de tendreſſe naturelle qui me faiſoit ſouhaiter que ſon cœur fût ſatisfait, ſoit par l'idée que ſon inclination & ſon eſtime me faiſoient prendre de ſon amant, je me ſentois ſi bien diſpoſé pour cet inconnu, que j'aurois déſiré du moins de le voir & d'approfondir la vérité de ſes ſentimens. Enfin, n'oſant m'arrêter à rien ſans de nouvelles lumières, je demandai en grace à ma ſœur, de me raconter toute la ſuite de cette intrigue depuis ſon origine. Je reconnois, lui dis-je, que lorſque la bienſéance & les égards raiſonnables de l'intérêt s'accordent avec l'inclination du cœur, un penchant de cette nature peut mériter quelque indulgence. Mais ce n'eſt pas vous qu'il en faut croire. On s'aveugle trop aiſément ſur ſes propres déſirs. Si vous me connoiſſez de la tendreſſe pour ma famille, de la diſcrétion, du zèle pour vos vrais intérêts, ne

craignez point de me répéter ce que vous avez découvert à Patrice, & laiſſez-moi juger ſans prévention de tout ce que la vôtre a pu vous déguiſer.

Elle me recommença ſon hiſtoire, depuis nos premiers différends. Je lui trouvai juſques dans les moindres détails, cet air de franchiſe que l'artifice ne ſauroit contrefaire. La naiſſance de ſon inclination, ſa durée & ſes progrès, ſon averſion pour le duc..., ſon indifférence pour des Peſſes, ſon dégoût pour Linch; tout fut expliqué avec la même candeur. Je l'arrêtois quelquefois, pour l'interroger ſur une circonſtance obſcure, ou plus importante qu'elle ne paroiſſoit ſe le figurer, elle me ſatisfaiſoit auſſitôt par une réponſe ſimple & ingénue. Heureux naturel! diſois-je intérieurement; & quel ſeroit le crime de celui qui raviroit un cœur ſi honnête à la vertu! Enfin, lorſqu'elle fut arrivée au voyage de Patrice, & qu'elle ſembloit vouloir paſſer ſur tout ce qu'elle m'avoit marqué dans ſa lettre, je lui demandai ſi elle n'avoit rien ſu du démêlé de ſon frère avec un émiſſaire de ſon inconnu; & ce qu'elle avoit penſé de cette aventure. Vous me rappelez, reprit-elle, une des plus triſtes circonſtances de ma vie. Je ne fus informée de cet accident, que pluſieurs jours après le départ de mon frère.

L'inconnu, puiſque vous lui donnez ce nom, laiſſa paſſer tout cet intervalle ſans renouveler ſes attentions ordinaires. Je ne vous dirai pas que je fus inſenſible à cette apparence de froideur ou d'oubli ; mais j'étois troublée d'une inquiètude encore plus cruelle. Après la confidence que j'avois faite à Patrice, je me figurai qu'avec quelque précaution qu'il m'eût caché ſon reſſentiment, il en avoit aſſez conçu pour ſe porter à quelque réſolution violente, dont le ſilence de l'inconnu pouvoit être l'effet. Je fus longtems incertaine & tremblante dans cette idée, juſqu'à ce que je reçus une de ſes lettres, où il me faiſoit naturellement le récit de ce qui étoit arrivé à la mienne. La même raiſon, me diſoit-il, qui ne lui permettoit point encore de s'ouvrir à moi, l'avoit empêché de rechercher la connoiſſance de Patrice, malgré le penchant qu'il ſe ſentoit à l'aimer. Elle l'avoit forcé auſſi de tenir ſes ſentimens renfermés, auſſi longtems qu'il pouvoit craindre de les trahir par quelque indiſcrétion ; mais je n'en devois être que plus ſûre de leur innocence, ajoutoit-il, lorſqu'il me faiſoit librement des aveux de cette nature. Ce fut alors néanmoins que je refuſai abſolument de lui répondre. J'avois peine à concevoir qu'il eût pu négliger une ſi heureuſe occaſion de faire approuver ſes ſentimens à mon

frère; & j'augurai mal de toutes ces raiſons myſtérieuſes qu'il n'avoit oſé confier à un honnête homme. Cependant, ajouta Roſe, mais d'une voix moins ferme & en baiſſant les yeux, ſa conſtance, ſon déſintéreſſement, le renouvellement continuel de ſes ſermens & de ſes plaintes, ma foibleſſe, ſi vous le voulez, me firent renaître inſenſiblement d'autres idées.

L'attention extrême avec laquelle je l'écoutois, me fit ſaiſir le changement qui s'étoit fait ſur ſon viſage; & voyant qu'elle continuoit d'héſiter, je ne doutai pas qu'elle n'eût ſur le bord des lèvres quelque circonſtance dont l'aveu lui coûtoit. Votre confiance me charme, lui dis-je auſſitôt pour l'encourager. Continuez, ma chère Roſe, ne me déguiſez rien. Hélas, reprit-elle, dois-je vous le confeſſer! & que penſerez-vous de ma conduite, ſi vous me rendez aſſez de juſtice pour vous fier du moins à mes ſentimens? Quand la dureté de l'abbeſſe, que je n'attribue, pour vous découvrir mes ſoupçons, qu'aux pratiques ſecrètes & aux malheureuſes vues de M. le duc...., m'eut forcée de penſer au miſérable aſyle où vous m'avez trouvée, au milieu de mes peines & dans l'amertume de mon cœur, je ne pus me refuſer la conſolation d'apprendre une partie de mon deſſein à cet inconnu, dont j'ignore encore quel jugement vous portez. J'a-

vois reçu une de ſes lettres, où les témoignage
de ſon amour étoient renouvelés dans les terme
les plus tendres. Je pris la plume en tremblant
& ſuivant le mouvement de mon cœur, je lu
écrivis que des raiſons preſſantes m'obligeoien
de changer de ſituation juſqu'au retour de mo
frère; que je croyois devoir cet avis à ſon at
tachement, pour lui épargner des recherches inu
tiles; qu'étant réſolue de ne ſouffrir dans ce
intervalle, ni la vue, ni les lettres de perſonne
il devoit s'attendre que je ſerois encore plu
inflexible pour lui; que je lui permettois néan
moins d'expliquer cette diſtinction à ſon avan
tage; que je ne lui défendois pas même de s'in
former ſecrètement de la conduite que j'alloi
tenir, parce que j'étois bien-aiſe de conſerve
ſon eſtime; que ſi étant tel qu'il s'efforçoit d
me le perſuader, il s'ouvroit tôt ou tard à me
frères, il trouveroit mon cœur déclaré pou
lui; mais qu'après cet aveu, auquel je vouloi
bien ajouter la promeſſe qu'il me demandoit
inſtamment de ne m'engager à perſonne, il de
voit faire autant de fond ſur ma bonne foi qu
j'en faiſois ſur la ſienne, & ſe contenir dans de
bornes qui ſerviroient de règle à la durée d
mes ſentimens. Je ne ſais, continua t-elle ave
un regard timide, ſi vous ne condamnez pa
cette lettre. Je quittai le couvent un quart

d'heure après l'avoir écrite. Il a observé si fidèlement mes ordres, que j'ai douté quelquefois s'il continuoit de m'aimer, ou s'il avoit découvert ma ruse. Mais sa lettre que je reçus hier au moment que je vous quittai, vous fait voir qu'il est toujours le même; & je n'ai pas de peine à croire que c'est lui qui a trompé mon hôte sous le nom d'un parent de notre famille. C'est lui, j'en suis sûre, ajouta-t-elle; car tous mes autres persécuteurs ne sont point capables de tant de désintéressement & de discrétion.

Elle vouloit continuer à m'apprendre [illegible] qu'elle avoit eu à souffrir de mon[illegible] de... & de ses autres amans; mais [illegible] ce détail inutile à toutes les idées [illegible] plaient, je l'interrompis. La [illegible] dination avoit tellement éclaté [illegible] circonstances de son récit, que [illegible] à lui représenter qu'une fille [illegible] contre les foiblesses de [illegible] décidé qu'elle aimoit passionnément [illegible] Cependant sa lettre m'avoit [illegible] ble & un mécontentement [illegible] faire sentir. Je lui [illegible] paroissoit s'applaudir [illegible] à mes reproches. [illegible] tristement; & si je [illegible]

imaginez point que j'approuve vos fautes. Cette lettre eſt une témérité que je ne puis vous pardonner. Avez-vous compris à quoi vous vous engagiez ? Une fille de votre âge promet-elle ſa foi & ſa main au haſard ? Donne-t-elle ainſi l'excluſion à tout ce que la ſageſſe & l'honneur peuvent lui propoſer par la bouche de ſes parens ? Eh, queſeroit-ce ſi vous veniez à découvrir dans votre inconnu un homme indigne de vous ? en un mot quel a pu être le ſens de votre promeſſe ? De vous révolter apparemment contre toutes les propoſitions d'établiſſement que vous recevriez de vos frères, & de vous livrer quelque jour malgré eux aux empreſſemens d'un homme dont vous ne connoiſſez la bonne foi que ſur ſon propre témoignage ? Mais liſons ſa ſeconde lettre, repris-je avec plus de chaleur, & dévorons à toutes ſortes de prix un myſtère qui commence ſérieuſement à m'alarmer. J'avois pris cette lettre qu'une curioſité plus preſſante ne m'avoit pas encore permis d'ouvrir. Elle contenoit, comme la première, de vives proteſtations de tendreſſe, avec des marques d'impatience pour la réponſe qu'on attendoit. Mais on ajoutoit que ſi je faiſois quelque difficulté de me fier aux offres d'un inconnu, on m'offroit de me faire compter à mon choix, ou douze

mille francs pour chaque année, à commencer de ce même jour, & mille francs au commencement de chaque mois, ſans autre condition que de m'engager à ne pas diſpoſer de ma ſœur, juſqu'au moment où l'on ſe promettoit de la rendre plus riche & plus heureuſe.

C'en eſt trop, m'écriai-je avec une eſpèce d'indignation; des ſecrets qu'on rougit d'avouer, me ſont ſuſpects; & des libéralités qui mènent à un but ſi honteux, ne peuvent partir d'une ſource ſans reproche. Je me levai dans le même mouvement; & faiſant entrer le meſſager qui attendoit toujours à la porte, je lui dis, ſans conſulter Roſe: retournez à votre maître; rapportez lui que vous avez trouvé avec mademoiſelle de... le doyen de Killerine, ſon frère aîné & ſon tuteur. Puiſqu'il vous a mis dans le ſecret de ſes affaires, chargez-vous de lui dire que je ſuis homme de qualité, prêtre, & honnête homme. S'il me juge digne de ſa confiance ſous l'un ou l'autre de ces titres, je ſuis prêt à l'entendre, dans quelque lieu qu'il lui plaiſe de m'indiquer. S'il me la refuſe, déclarez-lui que je pars demain pour l'Irlande avec ma ſœur. J'attens ici ſa réponſe.

Roſe, vers laquelle je me tournai auſſitôt, ſembloit regretter que je n'euſſe pas permis au

meſſager de répliquer ; & que n'ayant pas elle-même ouvert la bouche, il pût rapporter à ſon maître qu'elle paroiſſoit avoir eu part à une commiſſion ſi dure. Elle me confeſſa néanmoins qu'elle étoit ravie au fond du cœur de ſe voir ſi proche de l'éclairciſſement qu'elle avoit toujours déſiré. Elle ſe flattoit que ſon amant conſentiroit à tout, plutôt que de la perdre ; & n'ayant jamais attribué le myſtère de ſa conduite qu'à quelqu'embarras de ſa fortune, ou à quelque conſidération de famille, elle craignoit peu d'approfondir des obſtacles qui n'étoient point capables de la rebuter. Il ſe paſſa plus d'une heure, que j'employai à fortifier ſa vertu contre toutes ſortes d'épreuves. Enfin le meſſager parut à la porte du parloir, avec un carroſſe de remiſe où il me pria de monter. Il avoit un nouveau billet pour Roſe. Les circonſtances m'obligeoient de le lire. C'étoient les plaintes d'un homme embarraſſé, qui mettoit toute ſa confiance, diſoit-il, dans la droiture de ſon cœur & dans la bonté de ſa maîtreſſe. Roſe en fut émue juſqu'à pâlir ; & me voyant prêt à la quitter, elle me conjura les larmes aux yeux, de me ſouvenir de la tendreſſe que j'avois toujours eue pour elle.

Je m'abandonnai au meſſager, dont la phy-

[illegible]

[illegible]

[illegible]

& l'honneur étant mes règles, nous ne pouvions être fort oppoſés de ſentimens, s'il les avoit dans le cœur comme je les voyois peints dans toute ſa figure. Hélas, répliqua-t-il, vous ne me trouverez jamais foible de ce côté-là ! mais qui m'aſſure que vous aurez autant de bonté, que je vous promets de droiture ? Cependant vous ne devez point vous attendre, continua-t-il, en ſe mettant en marche pour nous promener, que je commence par de longues proteſtations de bonne foi, lorſque vous en recevez un témoignage ſi clair dans la ſoumiſſion que je marque ici pour vos volontés. Vous triomphez d'une réſolution dans laquelle je m'étois confirmé depuis près d'un an. Que n'auriez-vous pas obtenu par les menaces toute-puiſſantes que vous avez employées ? Ecoutez-moi ſans m'interrompre, & n'ayez d'indulgence qu'autant que vous me trouverez de ſincérité.

Mon nom eſt le comte de S.... J'ai vingt mille écus de rente, de la réputation dans le monde, & la jeuneſſe que vous me voyez. Je n'étois pas né pour être ſi riche. Troiſième fils d'une maiſon plus noble qu'opulente, la fortune ne m'offroit point d'autre parti que les armes, & je l'ai ſuivi dans ma première jeuneſſe. Un heureux hiver me valut l'eſtime d'une vieille

veuve, à qui ſon mari, qui s'étoit enrichi dans les affaires, avoit laiſſé tout ſon bien. Elle me demanda mon cœur au même prix. Les inſtances de ma famille me firent ſurmonter mes répugnances. Je l'épouſai, & le même contrat par lequel je lui fis le ſacrifice de mes plus belles années, me rendit le maître de tout le bien qu'elle poſſédoit. Mais j'ai tiré peu de ſatisfaction de mes richeſſes. J'avois beſoin d'être heureux par le cœur. J'ai conçu que pour le devenir, il me falloit tôt ou tard une femme jeune & aimable, dont je puiſſe faire le bonheur à mon tour, au prix, s'il le faut, de toute la fortune que je dois à l'amour. J'ai vu votre charmante ſœur. Elle m'a inſpiré tous les ſentimens qui ſont néceſſaires à la douceur de ma vie. J'ai cherché à les lui faire connoître, & à mériter les ſiens. J'ai travaillé à l'attendrir par toutes les voies de la ſincérité & de l'honneur. Je me ſuis efforcé de la toucher par mes plaintes, de la perſuader par mes ſermens; je lui ai offert tout mon bien, à elle & à ſa famille. Je la preſſe actuellement d'en accepter du moins une partie médiocre pour ſon uſage & pour le vôtre. Je ſuis tout à elle, à vous & à tout ce qui vous appartient. Je demande qu'on me croie ſincère; qu'on prenne confiance à mon honneur & à ma tendreſſe; que la belle Roſe accepte

mon cœur, & qu'elle m'engage le ſien. Eſt-ce violer les droits, ou paſſer les bornes ? Cependant elle a rejeté toutes mes offres. Elle n'a voulu rien entendre, ni rien promettre. Elle m'a fait valoir l'autorité de ſes frères, à qui elle a toujours exigé que mes ſentimens & mes vues fuſſent déclarés. J'avoue que cette condition m'a cauſé de l'embarras ; mais vous le ſavez enfin. Jugez entre nous, mon cher doyen, ajouta-t-il en prenant tendrement mes mains, & décidez avec bonté de tout le bonheur de ma vie.

Je le regardois avec étonnement ; & ne voyant dans ſon diſcours, que ce que le ſens naturel des termes paroiſſoit m'offrir, j'étois agréablement ſurpris de trouver ſon hiſtoire ſi courte, & le fond de ſes peines ſi léger. Voilà un amant bien modeſte & bien timide, me diſois-je à moi-même ; car avec ſa naiſſance, ſon âge, ſa figure, & un bien ſi conſidérable, comment a-t-il pu craindre de s'ouvrir à Patrice, à moi, & à tous ceux qui ſouhaitent le bonheur & l'établiſſement de Roſe ? Il n'ignore pas même qu'il en eſt aimé ; & cette ſeule penſée ne devoit-elle pas lui donner plus de hardieſſe ? Enfin ne trouvant dans toute cette aventure qu'un ſujet de joie, & des raiſons d'eſtime pour deux amans ſi réſervés, je ne balançai point à lui

faire une réponſe conforme à mes idées. J'admire votre retenue, lui dis-je, & je félicite ma ſœur de vous avoir inſpiré des ſentimens ſi tendres. Elle eſt ſans bien ; mais vous ne vous trompez point en lui croyant de la naiſſance & du mérite. Je conçois qu'un amant riche & généreux peut trouver de la douceur à faire la fortune de ce qu'il aime. Nous nous connoîtrons mieux, ajoutai-je, déſormais que nous nous verrons plus librement. N'appréhendez plus d'obſtacles ; & comptez qu'une inclination ſi honorable pour ma ſœur, ſera approuvée de toute ſa famille.

Il baiſa ma main dans le tranſport de ſa joie. Le mien étoit preſqu'égal. Qui m'empêche, repris-je, que je n'aille dès ce moment vous préſenter moi-même à ma ſœur ? Oui, me dit-il ardemment ; il ſuffira que perſonne ne ſoit informé de mon nom. Le ſecret peut demeurer entre nous, & je vous réponds du guide qui vous a conduit ici. Vous l'avez pris pour un domeſtique ; mais c'eſt le meilleur de mes amis, qui eſt dans la confidence du myſtère, & qui s'eſt offert à ce déguiſement pour me ſervir. Ce ſecret qu'il paroiſſoit encore déſirer, me parut un ſoin fort inutile. Comme je lui expliquois ma penſée : ô ciel ! interrompit-il en ſe troublant, ne m'auriez-vous pas entendu ? Quoi

donc ! lui dis-je avec quelques marques d'étonnement. Hélas ! reprit-il, ne vous ai-je pas dit que je ſuis marié, & que ma femme n'eſt pas morte ?

Nous nous étions arrêtés. Un dénouement ſi imprévu me fit baiſſer la tête, pour cacher ma ſurpriſe & ma rougeur. Aſſurément, répondis-je, vous ne m'aviez pas fait comprendre que votre femme fût vivante. Voilà une franchiſe à laquelle je ne m'attendois point ; & que je ne vous aurois pas preſſé d'avoir pour moi, ſi j'euſſe pu m'en défier ; cependant je la loue, & je ſerai fidèle à la diſcrétion que je vous ai promiſe. Je conçois à préſent, continuai-je en relevant les yeux pour obſerver ſa contenance, d'où venoit la peine que vous aviez à vous ouvrir à mon frère ; mais je ne démêle pas ſi bien quelles ſont vos vues dans les confidences que vous me faites. Me croiriez-vous capable de favoriſer ?.... N'achevez pas, interrompit-il avec tranſport ; ne joignez pas à la douleur que j'ai de perdre ſitôt mes eſpérances, celle de m'entendre ſoupçonner d'une infamie. Le ciel, dont je ne crains pas d'atteſter la vérité, voit au fond de mon cœur que je n'ai rien à me reprocher. Mais pourquoi m'avez-vous interrompu ? ajouta-t-il en reprenant un ton affectueux. Vous m'aviez promis

une

[illegible]

par le ciel, reprit-il plus doucement, & comme s'il fût revenu d'une eſpèce de rêverie, quelles loix, quelles maximes d'honneur ou de religion peuvent condamner le ſoin que je veux prendre de vous & de votre ſœur ? Qui m'empêchera de vous traiter comme un frère, & elle comme une perſonne chérie & reſpectée, à qui je deſtine quelque jour un empire abſolu ſur tout ce qui m'appartient ? Ne me ſera-t-il pas permis d'employer une partie ſuperflue de mes richeſſes pour aſſurer une vie douce & tranquille à celle de qui j'attends tout mon repos? Je ne publierai point mes ſervices ; je ne ferai valoir ni mes bienfaits ni mes ſoins ; je ne demande point d'attentions ni de complaiſances ; c'eſt moi ſeul que je veux ſatisfaire, en offrant ce que je ſerai trop heureux qu'on veuille accepter. Je renoncerai, ſi l'on veut, à la voir. Elle ſait bien elle-même que c'eſt une condition que je me ſuis toujours impoſée ; j'attendrai le changement de mon ſort, pour lui préſenter tout à la fois mon cœur, mon bien, ma perſonne, & le nom de mon épouſe. Il me jetoit un regard preſqu'à chaque mot, pour voir quelle impreſſion ſon diſcours faiſoit ſur moi ; & ſe ſentant comme encouragé d'un ſourire que ſon ardeur, jointe au penchant que j'avois réellement pour lui, me fit faire ſans

attention : il faut que je vous apprenne, continua-t-il d'un air plus ému, jusqu'où je suis capable de porter la discrétion.

Un billet d'importance, où le secret de ma passion étoit contenu, fut arraché un jour avec violence des mains d'un laquais que j'employois à mes commissions. Je me défiai de mon malheur, en voyant ce garçon revenir fort triste. Il me raconta qu'un jeune homme de bonne mine l'avoit surpris dans un lieu écarté, & l'avoit forcé, la pointe de l'épée sur l'estomac, de lui rendre sa lettre. Mais il avoit eu assez de présence d'esprit pour le suivre, & il m'apprit sa demeure. Quoique mon nom n'eût point été commis, je ne pus songer sans fureur qu'un trésor si précieux étoit entre les mains d'un inconnu. Mon ressentiment auroit éclaté sur le champ par quelqu'entreprise violente, si de justes considérations d'enfant combattu mes transports. Un intime ami, mon compagnon d'armes, & le seul confident de mon amour, se présenta heureusement au milieu de mon agitation. Je le chargeai d'éclaircir cette cruelle aventure. Il revint en peu de momens, avec des lumières qui ralentirent ma colère, mais qui augmentèrent mon embarras. C'étoit votre frère qui paroissoit avoir entrepris de se mettre entre votre sœur & moi, & de me couper tout

accès auprès d'elle. Avec quelles alarmes n'examinai-je point ſi j'avois donné lieu à ſes ſoupçons par quelqu'imprudence, & dans quelle contrainte ne tins-je pas mes ſentimens pendant toute la durée de cet orage ? Mais ſur le portrait que mon ami m'avoit fait de votre frère, je ne pus réſiſter à l'envie de le voir. J'en cherchai auſſitôt l'occaſion. La première qui me réuſſit devint pour moi comme une néceſſité d'en chercher d'autres. Je pris pour lui une inclination dont rien ne put me défendre. Il ſembloit que tout ce qui appartenoit à votre ſang, eut le même droit de me toucher le cœur. Je le fis ſuivre pour découvrir ſes liaiſons & ſes habitudes. Je fréquentai les mêmes promenades, & je m'introduiſis dans les mêmes compagnies. Après la vue de ſa ſœur, je ne connoiſſois plus rien qui pût me flatter autant que la ſienne. Cependant toujours retenu par mes craintes, je faiſois violence au penchant qui me faiſoit ſouhaiter de l'entretenir ſeul & de me lier étroitement avec lui. J'évitois même de l'approcher trop, & de m'engager dans quelque converſation que je n'aurois pu ſoutenir ſans embarras. Ainſi je me tins en garde juſqu'à ſon départ, contre les plus doux ſentimens de l'amitié & de l'amour ; faiſant tout à la fois mes plus chères délices de m'y li-

vrer, & toute mon occupation de les combattre.

Il quitta Paris : je n'en demeurai pas moins fidèle à mes principes ; & ſi je me haſardai à renouveler à votre ſœur quelques marques de ma conſtance, elle rendra témoignage au reſpect qui les a toujours accompagnées. Dès ce tems-là, combien n'auroit-elle pas pu s'épargner de peines, ſi elle avoit voulu prêter l'oreille à mes offres ? J'ai ſouffert plus qu'elle de l'étrange ſituation où elle s'eſt réduite, mais j'ai compté mon ſilence entre les preuves de mon amour ; & par un nouveau genre d'obéiſſance & de reſpect, je me ſuis ſoumis au tourment de la voir dans l'indigence, pour la convaincre qu'il n'y a rien d'excepté dans le ſerment que je lui ai fait de lui être dévoué toute ma vie. Si j'ai veillé autour d'elle, comme un avare auprès de ſon tréſor, elle l'a toujours ignoré. Si j'ai réuſſi heureuſement à lui procurer quelques ſecours, j'ai eu la joie de les lui voir accepter ſans les connoître. Enfin, j'ai rempli tous ſes devoirs, je me ſuis aſſujetti à toutes ſes loix ; & quand je vous preſſe de recevoir pour elle & pour vous ce que la fortune me met en état de vous offrir, je penſe bien moins à vous faire une faveur, qu'à remplir une obligation qui tire ſa force des enga-

gemens que je dois prendre un jour, & que j'ai déjà contractés au fond du cœur.

Il s'arrêta pour attendre ma réponſe. Je crus remarquer qu'il tiroit quelque confiance du tour plauſible qu'il avoit donné à ſes raiſons. Mais leur longueur m'avoit laiſſé le tems de prendre le parti auquel je crus devoir m'arrêter. Des objections, qui ne pouvoient être en petit nombre, m'auroient expoſé à ne pas voir finir ſes répliques. Je réduiſis les miennes à un raiſonnement fort court : ſans vous ſuivre, lui dis-je, dans le détail où vous êtes entré, il eſt manifeſte que vous ne pouvez prétendre à ma ſœur auſſi longtems que le ciel vous laiſſera votre épouſe. Il ne l'eſt pas moins qu'elle ſe déshonoreroit à vous voir & à vous écouter. L'unique difficulté qui reſte entre nous, eſt de ſavoir ſi dans le cas où vous vous ſuppoſez, c'eſt-à-dire, tous les jours au moment de perdre une femme âgée & infirme, vous pouvez jeter les yeux ſur celle que vous deſtinez à remplir ſa place, & ſi les promeſſes que vous lui faites dans cette vue l'autoriſent à recevoir vos bienfaits. Cette queſtion, ajoutai-je, eſt tout-à-fait nouvelle pour moi ; & je vous confeſſe que j'ai beſoin de plus d'un jour pour me mettre en état de la réſoudre. Je vous quitte avec la reconnoiſſance que je dois à vos géné-

reuſes intentions, & je vous demande le tems qui m'eſt néceſſaire pour vous répondre. Il vouloit me retenir, avec diverſes marques d'impatience & de chagrin. Je m'obſtinai à partir, & j'eus ſoin ſeulement de prendre ſon nom & ſa demeure, & je m'engageai à lui porter moi-même un éclairciſſement que je déſirois autant que lui.

Quoique je fuſſe ſatisfait de ma réponſe après l'avoir quitté, je ne demeurois pas moins chargé de deux embarras, dont le moindre étoit capable de me cauſer de nouvelles inquiétudes Je ne regardai pas comme le plus pénible celui de méditer ſur les propoſitions du comte de S..., parce que j'étois le maître du tems, & que dans une ville auſſi éclairée que Paris, je ne pouvois manquer de conſeil ; mais je me repréſentois l'impatience de Roſe, qui m'avoit recommandé ſi tendrement ſes intérêts ; & dans l'irréſolution que j'emportois pour unique fruit de mon voyage, il ne s'offroit rien à mon eſprit qui fût propre à la ſatisfaire. Le carroſſe m'ayant reconduit fort vîte, je me trouvai à la porte de ſon couvent ſans être convenu avec moi-même de ce que j'avois à lui dire. Cependant un moment que je paſſai ſeul avant que de la faire appeler, me ſervit à recueillir mes eſprits. Je crus voir un égal danger à lui ra-

conter la vérité de tout ce que je venois d'apprendre, & à la lui cacher entièrement. Paſſionnée comme elle l'étoit pour ſon amant, je craignois de l'alarmer trop par un ſilence affecté; & j'appréhendois encore plus en lui déclarant qu'elle aimoit un homme qui n'étoit pas libre, de l'expoſer à des combats difficiles qui me laiſſeroient quelque choſe à redouter pour ſa vertu. Qui ſait, diſois-je, ſi tous ces ſentimens de religion & d'honneur, que l'eſpérance a ſoutenus juſqu'aujourd'hui, réſiſteront facilement au déſeſpoir? Car l'attente de la mort d'autrui eſt un fondement d'eſpérance bien incertain; & ſi l'amour cauſe tous les tranſports que j'entends dépeindre, j'ai peine à la croire capable de ſe payer d'une conſolation ſi légère. J'ai vaincu le cœur de Patrice; mais c'étoit par des motifs qui feront toujours une juſte impreſſion ſur le cœur d'un homme ſenſible. J'en juge hardiment par le mien. Connois-je de même celui des femmes? Et qu'ai-je d'ailleurs à oppoſer à Roſe, que les motifs ordinaires dont on dit que l'amour a ſi ſouvent triomphé? Ces réflexions me déterminèrent à prendre un tempérament entre les deux extrémités que j'avois d'abord enviſagées.

Elle ne ſe fit pas lobgtems attendre auſſitôt que je l'eus fait avertir. Je ne voulus pas la laiſſer

un moment suspendue. J'ai vu votre inconnu, lui dis-je, j'ai appris de lui-même son nom, ses affaires, & toutes les raisons qui l'obligent au mystère. Je les ai trouvées justes; mais l'honneur m'impose le silence. Il vous oblige de même à modérer vos sentimens, aussi longtems du moins qu'il sera forcé de renfermer les siens. Je vous plains tous deux, & vous sur tout, qui aviez peut-être d'autres espérances. Mais vous auriez honte de montrer moins de vertu & de fermeté que lui.

Je me serois applaudi de ce discours, par l'effet que je lui vis produire aussitôt pour la satisfaction de Rose, si la joie même qu'elle ressentit de n'avoir point d'autre obstacle à surmonter que le tems, ne m'eût fait naître un autre scrupule. Mon adresse la rendue tranquille, me dis-je à moi-même; mais elle n'en aimera que plus ardemment. Le témoignage même que je rends à la droiture & à la situation de son amant, va lui faire une loi de ne pas se laisser vaincre par ce double mérite. Or, si la raison que j'ai de lui cacher l'état actuel du comte, & la crainte qu'elle ne blesse son devoir en continuant de l'aimer, la blessera-t-elle moins en l'aimant sans connoître cette situation? Alors le crime, dont elle sera peut-être justifiée par son cœur, ne tombera-t-il pas directement sur moi,

qui devrai l'attribuer à l'ambigu
preſſions ! Ma délicateſſe de c
alarmée de ce raiſonnement,
obligé de prévenir auſſitôt le
cauſer. J'interrompis quelques
que je voyois éclater au trave
Si vous m'avez bien compris
nettement, vous regarderez
comme une choſe ſi obſcure
vous vous diſpoſerez de lon
manquer ; & je prévois mêr
dans quelques jours l'honneu
ceſſité de retourner promp
Cette réflexion ſur notre d
plus ſincère, qu'avec toute
vois déjà de le ſouhaiter,
qu'il pût être différé un m
tations que je voulois faire
de S.... ne nous étoient p
ſatisfaire ſans rigueur à to
Roſe que de quelques
étoient le tems que je d
claircir, la bienſéance ne
recevoir les lettres de fo
nagement qu'il y eût en
tours, elle pénétra plu
faire pour lever mes
couvrirent de larmes.

dieſſe de me demander d'autres explications, elle tomba dans une profonde rêverie qui me laiſſa lire quelques momens ſur ſon viſage toutes les agitations de ſon cœur. Ah, me dit-elle enfin, je vois trop clairement mon ſort; je ne ſerai pas plus heureuſe que mon frere. Si douleur me toucha ſi ſenſiblement, que je demeurai plus d'une heure avec elle, à faire tout mes efforts pour l'adoucir. Mais [illegible] à craindre par [illegible] la conſoler, [illegible] de croire, [illegible] ſituation [illegible]

Cependant [illegible] vant entrer [illegible] nature, [illegible] auquel je [illegible] ture de [illegible] ner quelque [illegible] mières, [illegible] auſſi délicate [illegible] précautions [illegible] teurs, [illegible] réunies [illegible] nêtes gens [illegible] ſivement, [illegible] s'accordent [illegible] pour [illegible]

études ; & nous convînmes de nous aſſembler après cet eſpace, pour examiner en commun toutes les opinions. De mon côté, je paſſai le tems comme eux à relire tout ce que je crus propre à mon inſtruction, & ſur-tout à conſulter le ciel, dont les inſpirations ſont quelquefois l'unique reſſource d'un cœur droit, dans les queſtions douteuſes de morale. Si je dérobai chaque jour quelques heures à mon travail, ce fut pour ſoutenir Roſe, dont je m'apperçus que la triſteſſe augmentoit continuellement. Elle me parloit peu. Dans l'incertitude où ma ſincérité m'obligeoit de la laiſſer chaque fois qu'elle me voyoit paroître, elle ſembloit d'abord attendre les éclairciſſemens que je lui avois fait eſpérer ; & lorſqu'elle s'appercevoit à mes premiers diſcours que je ne lui apportois que mes conſolations ordinaires, j'avois peine à lui faire rompre un ſilence mélancolique, qui me cauſoit plus d'inquiètude que des larmes & des plaintes. Quoiqu'elle m'eût promis de renvoyer les lettres de ſon amant ſans les ouvrir, & qu'elle ne fût point capable de manquer à cette promeſſe, je remarquai que ce fut un chagrin fort ſenſible pour elle de n'avoir pas eu une ſeule occaſion de l'exécuter. La diſcrétion du comte le retenant dans des bornes encore plus étroites que je ne les lui avois impoſées, il ſe réduiſoit à me faire

[illegible]

[illegible]

[illegible]

la première ſalutation devoit lui être adreſſée. Un autre ſe tournant auſſitôt vers lui, convint qu'en général cette propoſition étoit juſte ; mais outre que monſieur le doyen, ajouta-t-il, eſt diſpenſé, par ſa qualité d'étranger, de ſe conformer à nos uſages, nous n'avons point prétendu que l'honnêteté avec laquelle nous avons conſenti à nous rendre chez vous, fût un acte par lequel nous nous ſoyons obligés à vous reconnoître ici pour notre chef. Cela eſt vrai, interrompit le ſuivant. A quel titre, dit un troiſième? La prétention eſt plaiſante, reprit un autre. En un inſtant, chacun témoigna ainſi par quelque marque de mécontentement, que l'ancien s'attribuoit un droit que perſonne n'étoit diſpoſé à lui céder. Quoiqu'un peu déconcerté d'une oppoſition ſi unanime, il inſiſta ſi ardemment ſur ſa prétention, & les autres s'échauffèrent ſi ſérieuſement à la conteſter, que s'étant levés tous enſemble, je vis le moment où l'étonnement & la crainte alloient me faire prendre le parti de me retirer.

Cependant m'étant flatté qu'une première chaleur ſe réfroidiroit bientôt entre des gens raiſonnables, je me haſardai à leur repréſenter que mon affaire pouvoit être finie avec moins de formalité ; & que debout même, comme ils étoient, ſans diſtinction de droits & de rangs, ils pou-

voient en deux mots me déclarer chacun leur ſentiment. Je ne ſais ſi ce fut la honte d'avoir marqué un peu de foibleſſe aux yeux d'un étranger ; mais revenant tout d'un coup à eux-mêmes, ils ceſſèrent de ſe quereller pour m'entendre. Je renouvelai tranquillement la prière que je leur avois faite, de m'expliquer leur penſée en peu de mots. Hé bien, répondit l'ancien, en ſe hâtant de prévenir les autres, ſans y chercher tant de myſtère, l'homme de votre cas eſt adultère au fond du cœur ; & toute femme qui l'écoute participe à ſon crime. Il nous tourna le dos d'un air irrité après cette déciſion.

Un autre prit la parole avec plus de douceur : l'opinion de monſieur le docteur, dit-il en ſouriant vers moi, ſe reſſent un peu du chagrin que notre refus lui a cauſé. La mienne eſt, qu'à la veille de perdre ſa femme, un homme peut fort innocemment jeter les yeux ſur celle qu'il deſtine à lui ſuccéder, & prendre même des meſures honnêtes pour s'aſſurer d'avance de ſon eſtime & de ſon conſentement. Je ſuis du même avis, continua le troiſième ; mais j'y mets une condition ; c'eſt qu'il ne ſe paſſe rien entr'eux qui bleſſe la fidélité du premier mariage. Je demande beaucoup plus, interrompit un quatrième, pour embraſſer une opinion ſi dangereuſe. Je veux que cet homme & cette femme

n'aient même aucune communication, soit d'amitié, soit de civilité simple, qui puisse faire naître au public le moindre soupçon d'une intelligence scandaleuse. L'ancien, qui avoit le visage tourné vers une fenêtre, & qui ne paroissoit plus prendre part à ce qui se disoit derrière lui, éleva tout d'un coup la voix. Plaisantes décisions! dit-il, en éclatant de rire; ces gens-là n'ont pas une ombre de théologie. Oh! plaisant vous même, reprit celui qui avoit parlé le dernier; je suis prêt à prouver mon sentiment par tous les pères & les conciles de l'église. Je vous en défie, répliqua l'ancien, en se tournant brusquement vers l'assemblée; j'ai ici tous les conciles & tous les pères. Ceux qui avoient été à peu près de la même opinion, s'approchèrent de lui pour lui faire comprendre qu'il avoit tort, & qu'un seul docteur, fût-il l'ancien, & prétendît-il être chef, ne pouvoit l'emporter sur plusieurs docteurs réunis. D'ailleurs, citant divers passages, ils s'efforçoient tous ensemble de lui prouver que le sens naturel étoit celui qu'ils en avoient tiré; & qu'il falloit n'avoir aucune connoissance des langues grecque & latine, pour s'en imaginer un autre. Les langues grecque & latine! s'écria le vieux docteur en furie; c'est donc vous qui prétendez me les apprendre? Et les traitant eux-mêmes d'ignorans, qui avoient besoin tous les jours de recevoir

recevoir ſes leçons, il leur nomma cent traités grecs & latins, ſur leſquels il s'offrit de prouver ſur le champ qu'ils n'avoient jamais jeté les yeux. Le bruit de cette étrange diſpute, qui ne faiſoit que s'échauffer par la médiation de ceux qui n'avoient pas parlé & qui vouloient ſe rendre arbitres de la querelle, avoit déjà attiré tous les domeſtiques à la porte du cabinet. J'avois heureuſement mon chapeau & ma canne entre les mains. Je ſaiſis un moment pour gagner l'eſcalier ; & le deſcendant ſans tourner la tête derrière moi, je m'éloignai promptement de la maiſon.

Mes réflexions furent courtes ſur cette aventure. Après avoir gémi un moment du malheur d'un grand nombre de ſavans, qui n'emploient leurs lumières qu'à nourrir leur préſomption & leur orgueil, je me reprochai de n'avoir pas mieux connu le caractère de ceux que j'avois conſultés, & dont l'air grave, & la réputation m'en avoient impoſé. Mais malgré le ridicule d'une ſcène ſi peu attendue, je conclus du partage de leurs ſentimens, que dans une affaire où je pouvois expoſer auſſi peu ma conſcience que l'honneur de Roſe, je devois m'arrêter moins que jamais à ma propre déciſion. Elle auroit peut-être été d'accorder quelque choſe à l'inclination & à l'avantage même de Roſe, en promettant au comte de ne pas me

hâter trop de diſpoſer d'elle, ſans conſentir néanmoins à recevoir les bienfaits d'un homme que je ne croyois pas le maître de diſpoſer arbitrairement de ſon bien. A la rigueur, j'aurois cru pouvoir demeurer quelque tems à Paris, avec le ſoin continuel d'entretenir ma ſœur dans l'incertitude où je m'étois efforcé de la jeter. C'étoit du moins une ſituation de cœur innocente, d'où je concevois toujours que, je ne pouvois la faire ſortir ſans l'expoſer à d'autres périls; & le comte paroiſſant ſi ſage, que j'étois bien fondé à me repoſer ſur lui-même de l'innocence de ſes vues, je n'appercevois rien dans toutes ces ſuppoſitions qui pût alarmer abſolument mon honneur ni ma conſcience. Cependant le repos d'une ame chrétienne ne pouvant ſubſiſter avec le moindre doute, je ne me rebutai point du mauvais ſuccès de ma première entrepriſe; & je réſolus de propoſer plutôt le cas à l'aſſemblée de Sorbonne, que de faire dépendre ma ſûreté de mes propres lumières.

Ce fut un nouveau ſoin dont je m'occupai les jours ſuivans. Je dreſſai avec beaucoup de travail, un mémoire où j'inſtruiſois moi-même la queſtion par tous les argumens que je pus tirer de l'autorité, de l'exemple & ſur-tout de l'eſprit du légiſlateur, dans l'établiſſement du mariage. Je l'avois fini; & je ne penſois plus

qu'à me procurer quelque ouverture pour le faire préſenter à l'aſſemblée, lorſqu'un coup des plus imprévus rendit mon ouvrage inutile. Je reçus par le meſſager ordinaire du comte de S... une lettre de ſa main, qui m'apprenoit la mort de ſa femme, avec toutes ſes circonſtances. Il s'exprimoit ſur cette perte, du ton d'un honnête homme, qui n'oublie point ce qu'il doit à la reconnoiſſance, dans le tems même qu'il eſt occupé d'un autre intérêt. Je conſerverai toujours, me diſoit-il, ce ſentiment pour ſa mémoire, comme je l'ai entretenu pendant toute ſa vie pour ſa perſonne; mais n'ayant jamais goûté avec elle d'autres douceurs que celles du devoir, il confeſſoit que la triſteſſe n'étoit pas ce qu'elle lui laiſſoit de plus durable en mourant. La bienſéance néanmoins dont il étoit réſolu de ne pas ſe relâcher juſqu'à la fin, l'empêchoit d'être lui-même chez moi pour m'annoncer cette nouvelle. Il finiſſoit en me recommandant ſes affaires, ſans nommer ma ſœur, ni parler d'amour; & j'admirai avec quelle diſcrétion il avoit ſu concilier les devoirs de ſa poſition & les intérêts de ſon amour.

, Quoiqu'il ne me fût pas moins difficile de diſtinguer dans un tel événement juſqu'où la charité m'obligeoit de m'attriſter, & à quel degré elle me permettoit de me réjouir, j'a-

voue que mon premier mouvement fut de bénir le ciel, dont la bonté nous avoit tenu cette faveur comme en réſerve. Mes réflexions tombant enſuite ſur Roſe : quelle va être ſa joie, dis-je en moi-même, & puis-je me hâter trop de lui annoncer cette nouvelle ? Cependant il me parut, après un peu de délibération, que mon impatience devoit être modérée. J'avois mille choſes à éclaircir. Le bien, la condition, le caractère du comte, ne m'étoient connus que par ſon propre témoignage ; & ſi les apparences m'avoient porté à le croire ſincère, la prudence ne me permettoit point de m'en rapporter au ſeul dehors. Je lui fis une réponſe dont il dût être auſſi content que je l'avois été de ſa lettre. Dans la viſite que je rendis le même jour à ma ſœur, je me bornai à relever ſes eſpérances, par des exhortations & des careſſes dont je remarquai avec joie qu'elle tiroit elle-même un bon augure.

En la quittant, le haſard me fit rencontrer milord Linch, qui examinoit curieuſement la ſituation du monaſtère. Je ne l'avois pas vu depuis ſa retraite précipitée ; & regrettant médiocrement ſon amitié, je m'étois ſeulement fait informer du nouveau quartier qu'il avoit choiſi pour demeure. Il s'étoit logé à l'extrémité la plus oppoſée au mien, où je n'aurois jamais penſé

à l'interrompre. La ſuite des événemens m'apprit qu'il n'avoit pas eu la même indifférence pour toutes mes démarches, & ſa rencontre me le fit ſoupçonner; mais outre que ſes menaces ne m'avoient pas cauſé des alarmes fort ſérieuſes, je croyois ma ſœur plus à couvert que jamais de ſes perſécutions par les nouvelles reſſources que nous avions dans le zèle & le crédit du comte; & je ne penſai qu'à couper aſſez bruſquement par une autre rue, pour éviter la néceſſité de lui parler. Il comprit ſans doute que j'avois deſſein de le fuir, mais la manière dont il m'avoit traité, me diſpenſoit d'en uſer plus civilement. Bien éloigné néanmoins de me défier du fond de ſes vues, je m'occupai pendant le reſte du jour à prendre les informations qui pouvoient m'aſſurer de la droiture du comte de S..... La mort de ſon épouſe, qui cauſoit un certain mouvement dans le voiſinage de ſa maiſon, me fit trouver facilement des prétextes. Ce que j'appris de pluſieurs perſonnes d'honneur, & de ſon curé même, à qui je ne fis pas difficulté de m'adreſſer, me perſuada qu'en parlant de ſa naiſſance & de ſes richeſſes, il m'avoit fait un portrait fort modeſte.

Qui n'auroit pas compté ſur des eſpérances ſi préſentes & ſi bien établies? En me retirant

chez moi, je me proposois de voir le lendemain mon frère à la Bastille, & de lui faire l'ouverture du parti honorable qui se présentoit pour Rose. Ma crainte n'avoit jamais été de le trouver opposé à ce projet. Il aimoit sa sœur; & son ambition ne pouvoit manquer d'être aussi flattée d'un tel établissement que sa tendresse; j'étois sûr qu'en apprenant les procédés de milord Linch, le consentement qu'il avoit accordé à ses sollicitations, ne lui coûteroit rien à rétracter. Son propre intérêt lui devoit faire souhaiter une alliance aussi puissante que celle du comte, & je me promettois déjà que sa liberté en seroit bientôt la suite. Ainsi le ciel paroissoit commencer de toutes parts à favoriser la droiture & l'innocence de mes désirs.

Je rentrai chez moi plein de ces idées. Mais les dispositions de la providence ne sont-elles pas impénétrables? Un laquais étranger, que je reconnus aussitôt pour l'avoir vu longtems au service de des Pesses, se présenta à moi les yeux couverts de larmes. Il plaignit d'abord son propre malheur dans les termes les plus touchans; & prononçant plusieurs fois le nom de son maître avec autant de soupirs, il m'apprit que ce malheureux jeune homme, avec qui il étoit revenu d'Allemagne le jour d'auparavant, avoit perdu la vie par la main d'un in-

connu. Ses gémiſſemens & ſes pleurs lui coupoient la voix. Je le pris par la main pour le conduire dans mon cabinet. Je le fis aſſeoir près de moi, & ne comprenant rien à mille choſes funeſtes qu'il reprenoit confuſément, je lui demandai l'explication d'un malheur que j'avois peine à me perſuader.

Il me dit enfin avec plus de liaiſon, qu'il étoit chargé de pluſieurs papiers, dont je tirerois des lumières importantes; mais que ſon maître lui ayant ordonné par ſes dernières paroles, de me rendre compte des circonſtances de ſon malheur & de ſes derniers ſentimens, il vouloit commencer par ce récit. Ils étoient arrivés la veille. Le premier ſoin de des Peſſes avoit été de recevoir les informations de ſon valet de chambre, qu'il avoit laiſſé à Paris. Surpris de mon retour, & charmé que la protection du ciel eût préſervé Roſe de mille dangers pendant ſon abſence, il n'avoit d'empreſſement que pour me voir, lorſqu'au moment qu'il ſe diſpoſoit à ſortir, un inconnu avoit demandé à lui parler, & l'avoit pris à l'écart. Après un entretien fort long & fort animé, l'inconnu s'étoit retiré, & des Peſſes, qui ne parloit un moment auparavant que du déſir qu'il avoit de me voir, avoit défendu au contraire à ſes gens de me donner avis de ſon retour juſqu'au len-

demain au ſoir. Il ave
en leur préſence ;
renouvelant les mé
paru troubler ſon ſ
Le lendemain il é
ſeul laquais qui n
communiquer ſor
de Boulogne, c
l'attendre à la
cet inſtant, n'a
dans moins d'u
qui l'avoit er
avoit paru à
porte, il av
demandé s'
promptem
dèle garçc
par la m
lui eût
où il d
attaché
reuſem
Je
ſes
ſang,
vive
No
qu

Je te remercie de ton zèle, m'a-t-il dit; mais ſi tu veux me rendre avant ma mort un ſervice auquel je ſois ſenſible, hâte-toi de me faire tranſporter chez monſieur le Doyen de Killerine. Je lui ai fait comprendre qu'il falloit commencer par arrêter ſon ſang qui continuoit de couler à grands flots. Il y a conſenti. Ma cravate, la ſienne, une partie de ma chemiſe & même de mes habits, ont été employées aſſez heureuſement à ce triſte office. J'ai gagné auſſitôt la grande route, pour trouver quelqu'un qui m'aidât à le tranſporter. Quatre paſſans que j'ai arrêtés à force de prières, l'ont porté entre leurs bras juſqu'à la maiſon qui eſt à la porte du bois. En vain l'ai-je preſſé de s'y arrêter. Il s'eſt fait mettre ſur un fauteuil; & lui-même animant les porteurs par la promeſſe d'une groſſe récompenſe, il leur a fait gagner le faubourg Saint-Honoré, avec ordre d'aller directement chez vous. Mais l'agitation ne pouvant être ſi douce qu'elle n'achevât d'abattre ſes forces, une foibleſſe qui lui eſt ſurvenue à l'entrée du faubourg, nous a contraints d'entrer chez le premier chirurgien. En reprenant un peu ſes eſprits, il a conçu qu'il ne pouvoit aller plus loin ſans abréger le peu de momens qui lui reſtoient à vivre. Il a ſouffert que le chirurgien ait viſité ſes bleſſures. Elles étoient ſi mortelles,

qu'on ne lui a pas promis une heure de vie. Sans s'effrayer de la mort, il m'a ordonné de vous faire prier ſur le champ de vous rendre auprès de lui; mais pluſieurs meſſagers que je vous ai dépêchés ſucceſſivement ne vous ont point trouvé chez vous. Pendant ce tems-là, mon malheureux maître avoit donné ordre qu'on lui fît venir un confeſſeur & les deux notaires les plus voiſins. Il eſt demeuré quelque tems enfermé avec eux; après quoi m'ayant fait appeler, il a payé libéralement ſes porteurs, & c'eſt avec moi qu'il a voulu paſſer ſes derniers momens. Tu m'as toujours ſervi fidèlement, m'a-t-il dit d'une voix qui s'affoibliſſoit à chaque parole; tu ſeras récompenſé: mais que ton zèle ne ſe relâche pas après ma mort. Je ſens qu'elle s'approche. Tu te hâteras de voir le Doyen de Killerine, à qui tu remettras ces papiers. Il ſe chargera du ſoin de mes funérailles. Dis-lui que dans mon malheur j'aurois emporté quelque conſolation, ſi j'avois pu l'embraſſer en mourant. Je lui étois dévoué, à lui, à ſa ſœur & à ſon frère Patrice. Tu ne verras pas aiſément ſa ſœur: mais ſi tu la vois, dis-lui que je meurs pour elle. Voilà les dernières paroles de mon cher maître, ajouta le triſte meſſager, avec une nouvelle abondance de pleurs. Il s'eſt efforcé en vain d'en ajouter d'autres, qu'il

n'a pu prononcer distinctement. Je me fuis apperçu tout d'un coup par ſon ſilence, que ſon ame l'avoit abandonné avec le reſte de ſes forces.

En finiſſant ce récit, il me préſenta le paquet de papiers qui étoit cacheté ſoigneuſement. La profonde conſternation où j'étois, ne m'empêcha point de l'ouvrir ſur le champ, par le déſir d'exécuter du moins avec autant de diligence que de zèle, les dernières volontés d'un ami ſi fidèle & ſi généreux. Le premier écrit qui ſe préſenta, étoit une lettre qui m'étoit adreſſée. Elle étoit ſignée, quoique les deux pages dont elle étoit compoſée fuſſent d'un caractère qui m'étoit inconnu. Il ſe ſervoit, me dit-il, de la main de ſon confeſſeur, pour m'écrire une lettre que je ne devois recevoir qu'après ſa mort. Se remettant ſur ſon laquais de l'explication des circonſtances, il m'avouoit que ſans avoir jamais connu milord Linch, il croyoit mourir de ſa main. C'étoit celle d'un rival, & il n'avoit point appris qu'il en eût d'autre. D'ailleurs, le langage de ſon ennemi lui confirmoit que c'étoit un étranger. Cependant le déſir de la vengeance avoit moins de part à cette confidence, que les juſtes raiſons qu'il croyoit avoir de m'inſpirer quelque crainte pour ma ſœur & pour moi-même, ſur quelques diſcours que le reſſentiment avoit

fait ſortir de la bouche de ſon meurtrier. Autant qu'il en avoit été alarmé pour notre intérêt, autant s'étoit-il cru heureux d'entendre de la bouche même d'un rival, que Roſe lui tenoit compte de l'ardeur & de la conſtance de ſon amour, & qu'elle s'étoit heureuſement déclarée en ſa faveur. C'étoit ſans doute à mon amitié qu'il étoit redevable de ce changement. A quel excès de bonheur la mort l'obligeoit-elle de renoncer ? Mais n'ayant plus devant les yeux qu'un tombeau ouvert & prêt à le recevoir, il me ſupplioit de faire agréer à ma ſœur, les ſeules marques de reconnoiſſance qu'il avoit à lui offrir, & que je trouverois jointes à ſa lettre. Quand le penchant de ſon cœur, ajoutoit-il, ne l'auroit pas porté à ce qu'il faiſoit en ſa faveur, il s'y ſeroit cru obligé pour réparation de la ſeule faute qu'il avoit à ſe reprocher, & dont il vouloit me faire l'aveu en mourant. Quelques éclairciſſemens qu'il avoit reçus de Patrice, lui ayant fait déſeſpérer de toucher le cœur de Roſe, il me confeſſoit qu'en revenant à Paris, la violence d'une paſſion qu'il n'étoit plus capable de vaincre, lui avoit fait former la réſolution de l'enlever ; & qu'il devoit peut-être regarder ſa mort comme le châtiment d'un projet d'autant plus déteſtable, qu'il pouvoit ſe flatter par les confeſſions de ſon rival, d'avoir ob-

tenu d'elle une préférence dont il n'étoit pas digne avec de ſi criminels ſentimens. Les notaires qui avoient le double de l'acte qu'il m'envoyoit, devoient me venir trouver par ſon ordre pour s'expliquer avec moi ſur d'autres circonſtances.

Après une tendre prière qu'il me faiſoit de chérir ſa mémoire, il me parloit en peu de mots du voyage qu'il avoit fait en Irlande à ſon retour d'Allemagne ; & s'accuſant d'imprudence dans quelques nouvelles qu'il avoit portées à Patrice, dont il avoit ignoré l'établiſſement, il me conjuroit de réparer le coup mortel qu'il avoit porté à ſon repos, & peut-être à celui de ſon épouſe. Le ciel me le pardonnera, ajoutoit-il ; car cette malheureuſe erreur n'a pas été volontaire. Il finiſſoit par le dernier adieu.

Quel ſurcroît de trouble & de douleur ne reſſentis-je point après cette lecture ! Chaque ligne avoit été comme une ſource de vapeurs empoiſonnées, qui avoient mis toutes mes idées & tous mes ſentimens dans une confuſion inexprimable. Je voulois recommencer cette fatale lettre, pour trouver quelque jour dans de ſi épaiſſes ténébres ; mais croyant néanmoins que les circonſtances préſentes m'obligeoient de faire tout céder aux devoirs de l'amitié, je continuai d'ouvrir le premier papier qui ſe préſenta. Ma

ſurpriſe & ma confuſion augmentèrent encore, en y reconnoiſſant un acte teſtamentaire, par lequel des Peſſes faiſoit à ma ſœur une donation abſolue de tout ſon bien. N'ayant point de parens aſſez proches, diſoit-il en forme d'introduction, ni aſſez pauvres pour lui faire préférer les devoirs du ſang à ceux de l'amitié, de la reconnoiſſance & de l'eſtime, il inſtituoit pour ſon héritière univerſelle, &c.

Où ſuis-je? m'écriai-je. Quel torrent de difficultés & de peines vient fondre ſur moi dans un même jour! Quelle contradiction dans les coups de la fortune! Ou plutôt, repris-je en adorant les conſeils d'une providence incompréhenſible, que de ſujets, ô mon dieu, d'admirer la profondeur de vos diſpoſitions! Mais où votre deſſein eſt-il de nous conduire par des voies ſi ſupérieures à notre vaine prudence? C'eſt par vous, cher & vertueux ami, continuai-je, c'eſt par vous rendre les devoirs de l'eſtime & de la reconnoiſſance qu'il faut commencer. La nuit eſt trop avancée, dis-je au laquais qui attendoit mes ordres, pour exécuter quelque réſolution avant le jour. Allez-en paſſer le reſte auprès de votre cher maître, & comptez ſur une récompenſe proportionnée à votre attachement. Je le fis accompagner d'un homme de confiance, que je chargeai de régler pour cette

nuit, tout ce que la décence & l'uſage demandoient auprès du mort; & je leur promis d'y etre le lendemain pour faire les choſes avec plus d'ordre.

Je ne revenois pas de ce mélange de mouvemens qui s'étoient ſuccédés au fond de mon cœur dans un eſpace ſi court. Je me retirai ſeul dans mon cabinet, où mon premier ſoin fut de conjurer le ciel par une ardente prière, d'accorder à des Peſſes dans une meilleure vie, le centuple du bonheur qu'il avoit cru perdre en quittant celle-ci. Ses autres papiers contenoient des éclairciſſemens ſur différentes parties de ſes biens. Mais je revins auſſitôt à ſa lettre, que je relus avec une nouvelle ardeur. Au milieu de la pitié que chaque mot me renouveloit pour ſon ſort, combien les avertiſſemens obſcurs qui regardoient ma ſœur & Patrice, ne me cauſerent-ils point d'alarmes? Une autre inquiétude vint me ſurprendre à meſure que je peſois ſes termes. Il s'étoit perſuadé ſur quelques expreſſions interprétées à ſon avantage, que Roſe étoit devenue plus ſenſible pour lui. C'en étoit aſſez pour me faire reconnoître milord Linch dans ſon meurtrier; mais n'en devois-je pas conclure auſſi, que ſi cette flatteuſe penſée l'avoit porté à ſe battre contre un rival furieux, qui avoit comme entrepris de le pu-

nir du bonheur qu'il lui permettoit de s'attribuer, elle avoit été auſſi le principal motif du don qu'il faiſoit à ma ſœur de tout ſon bien? & pouvoit-elle profiter honnêtement de ſon erreur? C'étoit moins un ſcrupule de conſcience que d'honneur; mais j'avois toujours eu pour principe, que ces deux ſentimens bien entendus ſont liés plus étroitement qu'on ne penſe; ou du moins que dans tous les cas où ils ne ſont point oppoſés, la loi de l'honneur eſt auſſi indiſpenſable que celle de la conſcience. J'étois dans cette agitation de ſentimens, livré ſucceſſivement à l'un ou à l'autre, & trop dominé encore par mon imagination pour y mettre plus d'ordre, lorſqu'on m'avertit qu'une perſonne inconnue demandoit à me voir. Il étoit plus de neuf heures, & la nuit étoit obſcure. Je balançai quelque tems à recevoir une viſite ſi peu meſurée; mais au moment que j'allois la refuſer, on entra bruſquement dans ma chambre, & cet inconnu dont la hardieſſe me cauſa d'abord quelque épouvante, étoit le comte de S.....

Il portoit une perruque & un habit qui le déguiſoient; ce qui ne m'empêcha point de le remettre auſſitôt. Après m'avoir prié de faire écarter tout ce qui pouvoit nous entendre, il ſe jeta à mon cou & me tint longtems embraſſé.

sé. Mon ardeur, me dit-il, cède pendant le jour à la bienséance : mais rien n'est capable de la modérer lorsqu'elle peut se satisfaire avec honneur. Me reconnoissez-vous, ajouta-t-il dans le même transport ? Etes-vous résolu d'accorder quelque chose à mon cœur ? Verrai-je la charmante Rose ? Lui permettez-vous de m'aimer ? Elle n'a pas attendu mon consentement, répondis-je en l'embrassant à mon tour, & je la trahis volontiers pour vous apprendre qu'elle auroit eu quelque chose à souffrir si ses inclinations eussent été réprimées trop longtems par son devoir. Mais que vous êtes ici à propos ! continuai-je ; dans la peine où je suis, quel besoin n'avois-je point de la consolation & du conseil d'un honnête homme ? En effet, l'opinion que j'avois de cet aimable comte, & le penchant qui me portoit à l'aimer, m'avoient fait regreter, dans mes agitations, de ne pouvoir lui faire l'ouverture d'une partie de mon embarras. Il ne me restoit pas le moindre doute de la sincérité de ses sentimens. L'intérêt de ma sœur devenoit le sien. Son secours étoit une ressource sur laquelle j'avois déjà compté. Ne trouvant rien d'ailleurs dans sa visite qui ne dût porter le nom d'un honnête empressement, je résolus de lui ouvrir mon cœur.

Vous verrez Roſe, repris-je, après avoir paru rêver un moment; vous la verrez auſſitôt que les loix de l'uſage vous permettront de faire éclater les ſentimens que vous avez pour elle. Votre impatience ne ſeroit pas juſte ſi elle vous faiſoit trouver ce terme trop long. Mais, ajoutai-je avec le même air d'inquiétude, qu'il ſeroit à déſirer pour elle que vous puſſiez la voir plutôt! Elle eſt dans un péril dont je tremble, & je ne ſerai raſſuré qu'en la voyant à vous. Je n'exagérois point mes craintes en les repréſentant ſi vivement. La nouvelle attention que j'y faiſois pour les expliquer, les augmentoit juſqu'au point que me ſouvenant d'avoir rencontré milord Linch aux environs du couvent, plein ſans doute de la même fureur qui venoit de lui faire tremper ſes mains dans le ſang, & cherchant à la ſatisfaire par d'autres entrepriſes, j'appréhendois que la nuit ne ſe paſſât point ſans quelque violence éclatante. Pour expliquer mes défiances au comte, je ne pus me diſpenſer de lui apprendre les anciennes prétentions des deux rivaux qui avoient aſpiré inutilement au cœur de Roſe, & la malheureuſe fin de des Preſſes, avec les derniers effets de ſon amour & de ſa générosité. Je ne lui nommai point milord Linch, dont

ma profeſſion ne m'auroit pas permis d'être comme le délateur ; mais peignant cet étrange caractère tel que je le connoiſſois, je lui confeſſai que nous avions peu de repos à eſpérer, ſi nous ne trouvions le moyen d'écarter un homme ſi dangereux, ou de dérober ma ſœur à ſes pourſuites.

L'inquiétude & l'étonnement du comte s'étoient déclarés pendant tout mon diſcours ; mais ils ne venoient point de la cauſe que je croyois capable de les exciter. Une violence telle que vous paroiſſez la craindre, me dit-il, eſt impoſſible dans nos couvens. Quoiqu'une troupe de femmes timides ne ſoit pas capable de beaucoup de réſiſtance, il faudroit du canon pour forcer leurs murs & leurs grilles ; c'eſt tout ce qu'on pourroit ſe promettre avec la certitude d'être ſecondé au-dedans, & ces intelligences ne peuvent être l'ouvrage d'un jour. Cependant, ajouta-t-il, comme elles pourroient être praticables à la longue, je penſe comme vous qu'il y a des meſures à prendre pour les prévenir. J'ai à quelque diſtance de Paris un château écarté, & défendu par un foſſé fort large, où vous pourriez vous retirer avec votre ſœur juſqu'au moment qu'il vous plaira de marquer pour mon bonheur. Mais, reprit-il avec un ſoupir, en rappelant ce qui l'avoit

beaucoup plus touché que mes craintes, que m'avez-vous appris, & que n'ai-je point à craindre de ce riche héritage, qui va plus occuper Roſe que le ſoin de répondre à ma tendreſſe? De combien d'avantages ſuis-je privé tout à la fois? Je ne ſerai donc pas le ſeul à qui elle devra le changement de ſa fortune : je ne ſerai pas le premier qui lui aura fait une condition douce & heureuſe : elle aura reçu d'un autre, des bienfaits qui l'obligeront à partager ſa reconnoiſſance, & qui me déroberont quelque choſe des ſentimens de ſon cœur. Heureux rival! j'envie cette mort qui lui aſſure des droits que je vais perdre. Là-deſſus il me propoſa de garder pour mes frères ou pour moi-même l'héritage de des Peſſes, & de cacher même à ma ſœur la diſpoſition qui étoit faite en ſa faveur. Je m'en défendis, en lui repréſentant que ce ſeroit nous rendre coupables d'un vol manifeſte. Reſtituez donc ce bien, me dit-il, aux légitimes héritiers, à qui le mort ne l'a peut-être pas ravi ſans injuſtice. Je n'ai pas examiné, répondis-je, ſi des Peſſes ne s'eſt écarté d'aucune loi; mais cette diſcuſſion m'appartient moins qu'à ma ſœur; & le droit de jouir, ou l'obligation de reſtituer, tombe uniquement ſur elle.

J'avois regardé d'abord ces deux propoſitions

comme un badinage ; & malgré les circonſtances qui ne me portoient point à la joie, je n'avois pas prétendu répondre plus ſérieuſement. Mais il m'ouvrit auſſitôt un troiſième expédient, ſur lequel il inſiſta avec tant de chaleur, que je n'eus pas peu d'embarras à me défendre. Remettez-moi l'acte de donation, me dit-il, & que ce ſecret demeure entre nous. Je la ferai valoir au nom de votre ſœur, & je me mettrai en poſſeſſion de tout ce qu'on lui a laiſſé. Elle l'ignorera longtems ; & mon deſſein étant de lui remettre moi-même tout ce que je poſſede, je n'aurai rien qui s'oppoſe dans ſon cœur à cette tendreſſe ſans réſerve que je veux mériter par la mienne. En vain combattis-je encore ce caprice par toutes ſortes de raiſons ; il fallut entrer dans une partie des ſiennes, en lui promettant du moins de n'apprendre à Roſe qu'après ſon mariage, les obligations extraordinaires qu'elle avoit à des Peſſes. Ainſi par un ſort des plus bizarres, avec les deux avantages les plus flatteurs qu'elle pût déſirer, celui de ſe trouver riche tout d'un coup, & d'être à la veille d'épouſer un amant chéri, elle étoit condamnée à les ignorer.

Cependant le comte m'ayant renouvelé l'offre de ſon château, je ne crus point que la bienſéance eût la même force que je lui avois trou-

vée dans d'autre tems pour me faire rejeter les mêmes propoſitions ; & je n'avois pas deſſein, en les apprenant à ma ſœur, de lui cacher plus longtems le ſuccès de ſes tendres ſentimens. L'ardeur du comte, qui faiſoit déjà le calcul du tems & des jours, m'accoutuma dans peu de momens à parler de leur mariage, comme s'il n'y eût manqué que la célébration. Je ne condamnai que le déſir qu'il marqua de nous conduire lui-même à ſa terre. Non, lui dis-je, il ſuffira que vous nous donniez pour guide un domeſtique fidèle. Je lui demandai deux jours pour rendre les derniers devoirs à des Peſſes, & pour d'autres arrangemens que je voulois prendre à Paris. Enfin, la longueur de cet entretien le faiſant penſer à ſe retirer, nous nous embraſſâmes avec toute la tendreſſe dont nous venions de cimenter les nœuds ; & s'il emporta la ſatisfaction de croire ſon bonheur hors d'atteinte, il me laiſſa celle de m'applaudir plus que jamais de la fortune de Roſe, qui me paroiſſoit ſûrement établie.

Il me reſtoit aſſez d'autres inquiétudes, pour ne pas compter ſur un ſommeil fort tranquille : ainſi je ne cherchai pas plus loin la cauſe d'une inſomnie cruelle dont je fus agité pendant toute la nuit. Cependant je n'ai pu me rappeler dans la ſuite ce trouble extraordinaire de mon ſang

& de tous mes eſprits, ſans m'imaginer que le ciel avoit voulu m'avertir par une eſpèce de châtiment ſenſible, que je prenois trop de confiance aux meſures de la prudence humaine, & que je touchois à des circonſtances bien différentes de celles dont je croyois m'être aſſuré. Mais les embarras qui me tinrent occupé les deux jours ſuivans, ne m'ayant point permis de tourner mes réflexions de ce côté-là, j'allai donner directement dans le précipice que je croyois éviter.

Dès le matin je me rendis auprès du corps de des Peſſes, que je trouvai déjà diſpoſé à recevoir les honneurs de la ſépulture. Son malheur ayant paſſé, par le ſoin qu'il eut lui-même d'en parler d'une manière équivoque, pour une aventure imprévue, qui avoit moins fait naître le ſoupçon d'un duel, que d'un aſſaſſinat, on n'avoit point fait de recherches qui m'euſſent obligé de prendre d'autres précautions; c'étoit par le conſeil de ſon confeſſeur & des deux notaires qui l'avoient aſſiſté, qu'on l'avoit laiſſé dans la paroiſſe où il étoit mort, plutôt que de le tranſporter dans celle où il avoit ſon logement. Ils avoient craint que le bruit & l'éclat ne fiſſent naître plus de curioſité. J'entrai dans les mêmes vues pour le lieu de ſon enterrement. Le riche préſent qu'il avoit

4
fa
n
d
8
a

depuis plus de quinze jours pour me priver de le voir, que dans le ſeul deſſein de me délivrer de tous mes doutes avant que de l'informer d'une ſi heureuſe nouvelle, je me flattois de la faire ſervir à rétablir l'union & la paix dans notre famille.

Mais ce ſoin me parut encore moins preſſant que celui de préparer Roſe à changer de demeure, & de lui donner tous les éclairciſſemens que ſon cœur attendoit pour être heureux. Il y auroit eu de la dureté à la tenir trop longtems dans une ignorance qui pouvoit m'être reprochée, non-ſeulement par elle-même, mais par ſon amant, à qui je ne devois pas dérober des ſentimens dont il étoit ſi jaloux. Il ne ſe défioit pas que ma lenteur eût ſi mal répondue à ſon impatience ; & la manière dont je m'étois expliqué la nuit précédente, n'avoit pu lui faire naître ce ſoupçon. Je m'étois apperçu au contraire, que la modération de ſes déſirs venoit de la perſuaſion où il étoit que ma ſœur connoiſſant toute ſon ardeur & l'heureux changement de ſa ſituation, elle lui tenoit compte du ſacrifice qu'il faiſoit à la bienſéance. C'eût été les tromper tous deux, que de les priver ſans raiſon d'une ſatisfaction ſi innocente. Je me rendis au couvent de Roſe pour me ſatisfaire moi-même, en contribuant de tout mon pou-

voir au bonheur de deux amans ſans reproche.

Par quelles lumières aurois-je pu prévoir que j'allois leur cauſer plus de mal, que je ne penſois à leur procurer de plaiſir ? C'eſt ici que ſans ſuivre l'ordre de mes connoiſſances, je dois dévoiler tout d'un coup ce qui fut longtems caché pour moi-même, une horrible trahiſon qui répandroit trop d'obſcurité dans la plus intéreſſante partie de cette hiſtoire, ſi je remettois à l'expliquer lorſque la pitié du ciel me la fit pénétrer, c'eſt-à-dire, après les triſtes effets qu'elle produiſit. Ceux qui auroient perdu de vue milord Linch, ou qui s'imagineroient que la terreur de ſon crime devoit lui faire abandonner Paris, auroient pris une idée trop favorable de ce furieux irlandois. Raſſuré par ſa hardieſſe & ſon obſtination, plutôt que par des meſures ſur leſquelles il devoit peu compter, il s'étoit contenté de changer de logement; & il ne penſoit qu'aux moyens de recueillir le fruit de ſon aveugle cruauté. Toutes ſortes de raiſons lui ôtant la penſée de ſe préſenter à moi, ma rencontre l'avoit embarraſſé la veille ; & j'avois ſatisfait ſes déſirs autant que les miens, en prenant une autre rue pour l'éviter. Mais l'occaſion qu'il avoit eue de me voir ſortir du couvent, où il s'imagina bien que j'allois tous les jours, & le ſouvenir qu'il avoit conſervé de

la ſituation du parloir, depuis qu'il y avoit conduit Roſe avec moi, lui firent naître une idée dont l'exécution ne lui fut que trop facile. En attendant qu'il trouvât des facilités pour ſes autres deſſeins, il réſolut d'approfondir les nôtres, en ſe procurant le moyen d'entendre nos entretiens. Une ſomme lui ſervit à corrompre les domeſtiques extérieurs du couvent; & ſous les prétextes qu'il lui plut d'employer, il obtint d'eux la liberté de ſe cacher le lendemain dans le parloir, vers le tems que les uſages du cloître m'obligeoient de prendre ordinairement pour mes viſites. Un paravent qui étoit à quelques pas de la grille, favoriſoit ſon artifice. Il étoit derrière lorſque j'arrivai; & dans une ſituation ſi commode, il ne pouvoit lui échapper un ſeul mot de nos diſcours.

Le cœur plein de tout ce que je venois apprendre à ma ſœur, & ſans défiance dans un lieu que j'avois pris pour le ſanctuaire du ſecret, je ne pus manquer de mettre beaucoup de tendreſſe & d'ardeur dans mes expreſſions. Je n'attendis point que Roſe cherchât dans mes yeux ce qu'elle devoit eſpérer de mes dernières promeſſes. Si tout ce que vous avez déſiré, lui dis-je, vous ſuffit pour être heureuſe, il ne doit rien manquer à votre ſatisfaction. Les obſtacles ceſſent; vous êtes libre

d'aimer, ſûre de plaire, &
plus d'autre modération da
que celle qui doit les four
qui vous recevez tout à la
Ne m'interrompez pas, r
que ſa joie cherchoit à
annonce un bonheur dor
même, & qui mérite bien
inconnu ſe nomme le c
ſance eſt diſtinguée,
& ſes ſentimens tels
a fait connoître. Il l
& votre mariage ſe
raiſons, que nous
forçoient encore
continuai d'ajoute
je croyois devoir
du comte; & le
modeſte où cha
je la louai d'ê
homme ſi air
C'étoit ma
duiſoit ma l
d'un diſcou
celui des r
tôt ſon cc
un frère
confiden

ſeulement il ne put échapper à milord Linch une ſeule de nos expreſſions ; mais que dans le cours d'un entretien ſi animé, les juſtes plaintes que nous fîmes de ſa barbarie, furent recommencées plus d'une fois avec autant d'amertume que de chaleur. Il dévora tout. Sa curioſité, plus forte que ſon reſſentiment, s'enflammoit à meſure que je communiquois mes réſolutions à ma ſœur. Elle fut enfin remplie par l'explication du projet que j'avois formé avec le comte. Il n'en perdit pas une circonſtance, & les moyens par leſquels je m'étois flatté d'éviter ſes perſécutions, devinrent ainſi comme le plan ſur lequel il forma ſes propres deſſeins. J'avertis Roſe de ſe tenir prête à partir le lendemain au ſoir dans un carroſſe de ſon amant. Avec les précautions que j'ai priſes, lui dis-je, n'appréhendez plus rien de votre perſécuteur. Il ignorera juſqu'à la route qui va nous éloigner de lui ; & ſur la peinture que le comte m'a faite de ſa maiſon de campagne, je vous y promets autant de tranquillité que d'agrémens. Le furieux Linch ira vous chercher ſans doute en Irlande ; mais il me rendra grace un jour de ſon erreur, ſi elle ſert à le ſauver ici du ſupplice. Vous ne me verrez, ajoutai-je, que demain vers la fin du jour. Ne vous ouvrez à perſonne, & diſpoſez ſeulement vos com-

pagnes à vous voir partir ſans ſurpriſe. Je laiſſai Roſe ſi ſatisfaite de cet entretien, que j'emportai moi-même une vive impreſſion de ſa joie, & toutes mes occupations s'en reſſentirent juſqu'à l'heure où je lui avois promis de la rejoindre.

Fin du premier volume.

NOV 1 1 193